

# LA VIE AUX ANTILLES

MATHIEU GUESDE  
(1814-1867)



TOME II- SOUS LE VENT DES ÎLES

Edition présentée et annotée par Jacqueline Picard.



## LE TRÉSOR

La première connaissance que je fis en arrivant à la Guadeloupe fut le *géreur* d'une habitation<sup>1</sup>, sur laquelle m'avait conduit le hasard d'une promenade pédestre, prolongée au delà des mesures qu'on est dans l'habitude de donner aux colonies à ce genre d'exercice.

*Géreur* est une locution qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire, mais qui a droit de nationalité aux Antilles ; c'est l'équivalent de gérant ou directeur d'une exploitation sucrière.

Donc mon vieux *géreur*, qui s'appelait Elzear Marcorèle, était un Provençal de bonne souche, auquel vingt ans de séjour aux colonies n'avaient pas fait perdre une finale de son accent. Vous l'eussiez cru débarqué de la veille, lorsque racontant quelque histoire qui remontait aux premiers temps de son séjour à la Guadeloupe, il entra en matière par ce millésime pittoresque : “C'était en *milen vui cent dixeu septen...*”

Nous nous étions rencontrés, lui à cheval, moi à pied, dans une allée de champ de cannes. Lui visitant ses plantations; moi, c'était un dimanche, flânant, à la recherche des beautés de la nature, faute de pouvoir mieux employer son temps.

Dans un pays où l'on rencontre peu de blancs dans la campagne, surtout aux heures du soleil, il reconnut facilement que j'étais un Européen récemment débarqué, et crut que je venais de quelque habitation voisine. Mais il fut bien étonné lorsque je lui appris que, parti le matin de la Basse-Terre, j'avais fait une vingtaine de kilomètres à l'aventure, et sans aller nulle autre part que là où me conduisaient le hasard et la fantaisie.

— Vous ne connaissez pas encore le soleil de ce pays, me dit-il; vous êtes bien ce que j'étais moi-même lorsque j'y débarquai, et ce n'est pas

hier; c'était en *milen vni cent* ...etc. On ne se doute pas de ce qu'il y a de fièvres continues dans tous les atomes brillants qui miroitent parmi les rayons de ce beau soleil, dans les vapeurs blanches au milieu desquelles s'ébattent les moustiques et les maringouins des palétuviers. On ne doute de rien, ou plutôt on ne se doute de rien et un beau jour on se lève avec un petit mal de tête, et crac! on tombe, pour lutter pendant trois ou quatre jours contre la fièvre jaune qui vous tue, ou, si vous êtes le plus fort, vous éreinte si bien, que vous avez un mois de convalescence à faire pour chaque jour de maladie que vous avez subi.

Malgré ma résistance, il m'emmena chez lui, m'obligea à boire un coup de rhum au lieu du verre d'eau que je lui demandais, et se refusa à me laisser partir le soir. Je dus me résigner à accepter son hospitalité bienveillante, et le lendemain, malgré mes protestations, malgré le goût que je prétendais avoir pour la promenade pédestre, il me fallut monter sur un petit cheval créole qu'il me prêta, avec un négrillon qui devait m'accompagner et ramener ma monture.

C'était en 1844. Je vivais d'un emploi bien humble qu'on m'avait procuré à la Direction de l'Intérieur, où un travail de *belle main* me valait 150 fr. à la fin de chaque mois. Triste réalisation des rêves dorés qui m'avaient fait traverser l'Océan !

Je sortais de mon bureau à quatre heures, et l'hospitalité franche de Marcorèle, à qui j'avais plu dès notre première rencontre, — et il me l'avait dit ce jour-là même, avaient donné un but à mes promenades, qui généralement n'en avaient pas.

Il fallut bien qu'il consentit à me voir venir souvent à pied, puisque mes visites étaient presque toujours inattendues; mais le samedi soir, je ne manquais jamais de voir le négrillon et le petit cheval créole m'attendant à la porte de mon logement, et je partais pour passer la journée du dimanche avec mon nouvel, et, je puis dire, mon seul ami.

L'habitation qu'il gérait était dans la partie de dessous le vent de la Guadeloupe proprement dite.

On parcourait, pour y arriver, un paysage magnifique, dominé à

droite par les belles montagnes qui partagent l'île en deux, et ayant à gauche la grande mer pour horizon. On traversait la rivière des Pères-Blancs et la belle habitation qui en porte le nom<sup>2</sup>, et sur laquelle se voient encore des vestiges de constructions faites par le Père Labat, ce valeureux Dominicain dont la robe blanche a si souvent fait reculer les Anglais et servi de point de mire à leurs canons.

Le petit cheval créole me plaisait assez, j'en conviens, et j'aimais son allure qui n'exigeait aucune science d'équitation, n'excitait aucune appréhension, n'exposait à aucun danger. Mais j'aimais aussi la promenade à pied, qui prenait plus de temps, il est vrai, mais qui me permettait d'entrer dans les sentiers de traverse, de suivre les sinuosités des rivières que je rencontrais et d'en remonter le cours, sur les énormes galets autour desquels les eaux serpentaient comme de monstrueux reptiles.

L'habitation que gérait Marcorèle était dans une situation magnifique. Le logement en était vaste et avait dû être occupé par des propriétaires qui s'y étaient entourés de toutes les recherches du bien-être. Un beau jardin, où quelques fleurs rares apparaissaient au milieu des légumes qu'y avait fait planter mon ami, plus positif que les occupants antérieurs, s'étendait derrière la maison. Plusieurs bassins, ombragés par d'énormes touffes de bambous, recevaient et versaient successivement, les uns dans les autres, l'eau qui venait de la montagne et qui s'écoulait jusqu'à la mer après avoir passé sur un aqueduc, qui la conduisait à la roue du moulin, qu'elle faisait tourner en temps de récolte.

Les établissements de la sucrerie étaient vastes et en bon état. Les cases à nègres, disposées sur quatre rangs, étaient divisées en trois larges rues, dont celle du milieu avait des dimensions doubles des deux autres.

On les avait groupées à 300 mètres environ de la maison principale qui les dominait, et d'où on pouvait voir tout ce qui s'y passait. Elles étaient construites en bon bois du Nord, couvertes en herbes coupantes et entourées de jardins où se voyaient peu de fleurs, mais en revanche

beaucoup de gros troncs et de grandes feuilles de bananiers, sur lesquels les ignames accrochaient leurs tiges frêles et répandaient leur feuillage abondant.

Devant la maison, une grande galerie couverte, soutenue par des colonnes de bois tourné, préservait du soleil pendant la journée, et, le soir, mettait à l'abri de l'humidité du serain.

C'était là qu'on mettait le couvert et que nous dînions longuement et tranquillement, pendant que deux négrillons à peu près nus agitaient au-dessus de la table deux branches chargées de feuilles, pour écarter les mouches.

C'était là que nous passions de bonnes soirées en prenant notre café, fumant de grands *bouts à nègres*, auxquels j'avais eu quelque peine à me faire et que j'avais fini par préférer aux cigares. C'était là que nous causions, que nous devisions du passé, Marcorèle au moins, car pour moi le passé n'avait pas des annales bien longues ; que nous parlions de l'avenir, du mien surtout, car pour mon ami la page blanche de son avenir était bien facile à remplir: travailler deux ans encore et se retirer au pays.

Marcorèle n'avait reçu aucune instruction, mais il avait l'imagination active des Méridionaux, l'expression pittoresque qui donne de l'intérêt à certaines choses qui, exprimées autrement, n'en auraient eu aucun. Il avait surtout un bon sens pratique fort remarquable. Il était très-observateur. Extrêmement loquace de son naturel, il savait se dominer assez pour ne l'être que quand il le voulait bien. Aussi était-il considéré aux environs comme un homme très-judicieux, et une réserve, en opposition avec sa nature expansée et qui était le résultat de sa volonté, avait-elle écarté de lui la familiarité quelquefois exagérée qu'on voit régner entre les géreurs, surtout entre ceux que leur accent méridional dénonce comme des *charabias*<sup>3</sup>.

Avec moi, il était tout cœur, tout lui-même, et il se rattrapait, disait-il, du silence forcé auquel il se condamnait pour se préserver des importuns.

Nous avons passé bien des longues soirées ensemble, à causer pour parler, devisant de mille et mille choses sans but, sans portée, sans intérêt réel, et cela parce que nous avions du plaisir à nous entendre l'un l'autre. Aussi nos longues conversations nous conduisaient-elles quelquefois vers une heure très-avancée de la nuit, ce qui n'empêchait pas que nous nous séparions toujours à regret.

— Mon pauvre Louis, me disait-il une fois, je regrette de vous voir engagé dans l'impasse où vous vous êtes mis. A quoi vous conduira le travail que vous faites dans votre bureau? A gagner dans dix ans le double de ce que cela vous rapporte aujourd'hui. J'aimerais mieux vous voir sans emploi que de vous voir avec un emploi qui ne vous donnera que le bien strict nécessaire, sans que votre intelligence puisse vous servir à rien pour avancer.

— Mais je dois m'estimer très-heureux pourtant de l'avoir, ce mince emploi; car sans cela, que deviendrais-je? Si je borne mes besoins aux ressources que j'ai pour les satisfaire, je suis assez riche.

— Cela vous semble ainsi, parce que vous n'avez que vingt ans. Mais dans dix ans, lorsque au lieu de 150 fr. vous en gagnerez 300, vos ressources auront doublé, c'est vrai, mais vos besoins auront plus que doublé, et vous serez encore plus pauvre que maintenant. Les privations que vous pouvez vous imposer, à présent que vous avez en vous tout le ressort de la jeunesse et de la santé, vous ne pourrez plus les supporter lorsque le climat vous aura abattu, énérvé, et vous imposera la nécessité d'une nourriture abondante, choisie, et partant coûteuse. On ne vient pas aux Antilles, comme l'a dit je ne sais plus qui, pour changer d'air. Si on y vient pour n'y faire que ce qu'on aurait fait en France, on a tort d'y venir. Il faut faire ici quelque chose qui vous mette à même d'en sortir au plus vite. Il faut trouver un filon à exploiter, et ce n'est pas dans un bureau que vous le rencontrerez. Il faut trouver dans un travail ou une industrie quelconque la cloche que vous pourrez fondre un jour, à moins que vous ne soyez assez heureux pour trouver un trésor.

Je n'aimais pas ce genre de conversation. Je sentais aussi bien et mieux, hélas! que personne, le tort que j'avais eu de venir aux Antilles; mais le reproche que je m'en faisais moi-même tous les jours m'était désagréable de la part des autres, même de mes meilleurs amis.

J'arrêtai donc Marcorèle au mot de trésor, et lui dis en riant:

— Eh! pourquoi n'en trouverais-je pas un ? Cependant je n'y crois guère. J'ai bien des fois, depuis le peu de temps que je suis ici, entendu parler de chercheurs de trésors<sup>4</sup>. Je sais que bien des somnambules ont eu à répondre à des questions fort intéressées qu'on leur faisait à ce sujet. Je sais que bien des terres ont été remuées sans rien révéler, que bien des trous ont été creusés, dans lesquels on a enfoui, en travail et en sueur, des sommes dont on n'a jamais trouvé l'équivalent. Bien des roches ont été interrogées par la pioche et par la pince sans faire de réponse. Enfin, je vous avouerai que si je ne conservais pas un vague espoir, j'en serais venu, sinon à ne pas croire aux trésors cachés, au moins à croire qu'ils sont si bien cachés qu'on ne saurait les retrouver.

— Vous avez tort; on les retrouve quelquefois.

— En savez-vous quelque chose?

— Parfaitement, et tellement, que moi qui vous parle, j'en ai trouvé un.

— Oui, dans votre intelligence et votre travail; on sait cela.

— Non pas, non pas; je vous parle d'un vrai trésor enfoui en terre, que j'ai vu, que j'ai touché de mes mains, mais ...

— Mais?

— Mais dont je n'ai pas profité.

— Conte-moi donc cela.

— Volontiers, bien qu'il m'en coûte. Je ne sais pourquoi ce souvenir ne m'est pas agréable. Et cependant il ne pourrait tout au plus s'y rattacher pour moi qu'un regret, que je ne devrais même plus avoir. Enfin, je vais vous raconter la chose.

Il était huit heures du soir environ. Nous venions d'achever notre dîner. La lune éclairait splendidement le paysage qui se développait devant nous et chargeait de noir les ombres parties des grands arbres.

La mer semblait une immense feuille d'argent mat; un calme profond régnait tout autour de nous. Un *bamboula*, où s'étaient réunis les nègres de l'habitation et ceux des habitations voisines, et qui avait pour théâtre la savane qui s'étendait devant les cases à nègres, nous envoyait les sons monotones du tambour et les cris stridents et alternatifs des négresses, répétant un refrain en chœur.

Marcorèle commença ainsi :

— Je n'étais pas riche quand je suis arrivé aux Antilles, et j'ai bien souvent été mis à la diète sans ordonnance du médecin. Je n'étais pas plus riche que vous, et, comme vous, j'y étais venu, croyant qu'il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser des gourdes et des doublons.

J'étais victime d'une erreur qui perdra bien du monde encore. Un de mes pays avait fait fortune ici ou à la Martinique, et était venu se retirer à Aubagne, où il vit encore. Tout le monde savait que cet homme était parti une vingtaine d'années auparavant, n'ayant pas même de quoi payer son passage sur un navire où on l'avait reçu par charité, pour ainsi dire, et parce qu'il avait offert de s'acquitter en travail. On le voyait revenir avec une fortune suffisante pour finir ses jours dans le bien-être et laisser de quoi vivre à deux neveux et à une nièce. On ne pensa pas à d'autres qui étaient partis en même temps et qui ne sont pas revenus. On ne voyait que le succès; on se disait: il faut aller comme lui faire fortune aux Antilles.

C'est ce qui me fit partir. J'ai été heureux, c'est vrai. Mais dix du même village que moi, partis la même année, sont morts de la fièvre jaune. Il en reste encore six qui vivent comme ils peuvent, ici et à la Martinique, et que la misère rive irrémédiablement aux colonies.

Eh bien, dans deux ans, lorsque je retournerai à Aubagne, on aura oublié les dix morts et les six misérables exilés, on ne verra que moi, on doublera, triplera ou multipliera à l'infini les 100 ou 150,000 fr. laborieusement gagnés que j'aurai rapportés, et une nouvelle fournée s'organisera, et de nouvelles victimes seront sacrifiées sur l'autel ardent du soleil des Antilles. On se sera dit: "Elzear Marcorèle, qui n'est pas

un aigle, a gagné une *grosse fortune* aux colonies; il n'y a pas de raison pour que nous n'allions pas faire comme lui." Et c'est ainsi que cela marche, et c'est ainsi que se renouvelle et que se renouvellera longtemps encore la population européenne des Antilles.

Eh ! donc, quand j'arrivai, j'avais la poche peu garnie; mais, en revanche, je jouissais d'un magnifique appétit qui m'a bien souvent induit en tentation et m'a causé bien des déboires. Je n'étais pas non plus de la première jeunesse. J'avais trente ans passés, et conséquemment, j'étais moins confiant dans l'avenir qu'on ne l'est lorsqu'on débute dans la vie, par un coup de tête, à dix-huit ou vingt ans.

Je n'avais pas comme vous, et je m'en félicite, la ressource de pouvoir entrer dans un bureau.

Je n'avais que mes bras et ma volonté; mais je ne connaissais personne, et, quoi qu'on en dise, il est bien difficile de se recommander soi-même, surtout dans un pays où l'on doit soupçonner celui qui se présente sans caution, d'avoir oublié tout ou partie de son honneur et de sa probité de l'autre côté de l'Océan.

A l'âge que j'avais et quand on est comme moi issu de paysans, on se livre peu au hasard; aussi débarquai-je avec le parti pris de ne dépenser que le moins que je pourrais.

Prévoyant, dès le principe, que j'aurais de la peine à me trouver un emploi, je ne pris gîte que quelques nuits dans une maison garnie de la Pointe-à-Pitre.

Quand j'eus exploré la ville, ce qui n'était pas long à faire, et que j'eus vu où se trouvait ce que je cherchais, le bon marché, je me logeai dans une petite maison du quartier de la *Source*<sup>5</sup>.

Vous connaissez ce quartier, et vous savez s'il faut être misérable et à quelle extrémité il faut être réduit pour oser risquer sa vie dans ce milieu infect.

Une vieille négresse m'hébergeait, moyennant 10 centimes que je lui donnais chaque matin. Elle m'hébergeait ! — c'est-à-dire qu'elle me donnait un abri et le droit de dire que j'avais un domicile.

Sa case était une de ces hideuses demeures, construites de pièces et de morceaux, à l'extrémité du faubourg par lequel on va à Sainte-Anne. Cette case était partagée en deux par une cloison en planches de caisses. J'avais, pour la nuit, la disposition de 6 pieds carrés pour me coucher, sans autre matelas que des planches pourries, ma veste pour toute couverture, mon petit paquet de hardes pour oreiller.

La nuit, j'entendais à travers les planches du parquet, sur lesquelles j'étais étendu, les crabes et les rats se livrer bataille dans l'eau croupissante dont je n'étais séparé que par une distance de quelques centimètres, et je sentais, en frissonnant, les ravets, les cancrelats, les mille-pieds parcourir mon corps dans tous les sens.

Je m'éveillais le matin les yeux bouffis, la figure décomposée, la poitrine malade, par suite de l'air vicié que j'avais respiré toute la nuit. Mais levé de bonne heure, je courais au lavoir des soldats <sup>6</sup>, qui est à quelques pas de là ; je me baignais dans l'eau qui n'avait pas encore été remuée, je m'y reposais une heure, et je me sentais remis des fatigues que m'occasionnaient ces nuits affreuses.

Puis je m'occupais, dans le jour, de l'affaire véritablement sérieuse pour moi. J'étais parvenu à savoir les noms des négociants qui s'occupaient surtout de la commission des habitations sucreries, et j'espérais arriver à en obtenir un emploi, quelque infime et peu rétribué qu'il fût. Je ne demandais qu'à pouvoir, comme on dit, mettre le pied à l'étrier; une fois là, j'étais sûr de moi.

Je sentais que le travail des champs était la seule voie dans laquelle je pusse m'engager, la seule voie qui dût me conduire au salut et où il me fût permis de marcher d'un pied ferme et assuré.

J'aurais pu être employé et gagner 1200 fr. par an, dans la police ou dans la douane ; mais je voyais une impasse dans chacun de ces emplois, et je craignais de m'y engager.

J'allais chez les négociants dont je viens de vous parler. Je les abordais de l'air le plus respectueux, sans bassesse ; je restais peu de temps avec eux, celui de leur adresser ma demande. Les premières fois, on me

questionna, on voulut savoir si j'avais des certificats, si je connaissais quelqu'un où on pourrait prendre des renseignements. Je n'avais rien à répondre à cela, puisque je ne connaissais personne; mais j'habituais les gens à connaître ma figure, et j'évitais de la rendre importune.

Je ne flânais jamais par les rues; je ne voulais pas avoir l'air d'un promeneur inoccupé. Je ne me montrais que dans les magasins et un instant. J'avais fini par capter la bienveillance de ceux que je courtisais avec tant d'assiduité. Mais cela m'avait pris du temps, et mes ressources diminuaient.

J'en étais arrivé, pour vivre, aux expédients les plus impossibles. Il ne me restait que bien peu d'argent; aussi vous ne pourriez guère vous imaginer avec quelle parcimonie je l'employais.

Vous ne savez pas ce que c'est que la misère absolue, la misère qui vous fait voir le dénuement et la faim dans un temps donné et fatal. J'avais cette perspective devant moi, avec une nature orgueilleuse que je n'aurais jamais pu plier à l'emprunt. Je demandais du travail avec instance, avec persistance, mais je serais mort dans un coin plutôt que de mendier un secours.

Je menais une singulière vie, allez ! Et maintenant, quand je regarde ma table, sur laquelle il y a toujours de quoi manger, et souvent plus qu'il n'en faut, je me rappelle ce temps de disette et je bénis la Providence.

Malheureusement, ou heureusement, pour mieux dire, car je dois peut-être à cela d'avoir conservé ma bonne santé, dans les circonstances fâcheuses où je me trouvais, cette époque où mon estomac avait de si rudes assauts à soutenir n'était pas la saison des fruits, de sorte que je courais vainement la campagne, cherchant, parmi les arbres sauvages, s'il y en avait un qui portât quelque chose que je pusse mettre sous ma dent.

Je me demandais alors où était cette nature si fertile, si abondante des Antilles. Je me rappelais ce que j'avais entendu dire de leur climat, où le passage d'une saison à l'autre est insensible, où la vie s'écoule

entre un été et une automne perpétuels, pendant lesquels la nature n'est occupée qu'à produire, et avec tant de célérité, qu'il semble qu'elle n'ait pas le temps de s'occuper de germination et de floraison.

De quelles bonnes plaisanteries on nous gratifie en Europe. La nature se repose partout; seulement, ici, elle le fait dans un lit bien bassiné, pendant qu'en Europe elle grelotte; voilà toute la différence.

Enfin, je ne trouvais rien dans la campagne, que quelques goyaves vertes, plus propres à provoquer l'appétit qu'à le satisfaire, et quelques fruits suspects auxquels je n'osais me fier.

Pendant un certain temps, je m'étais nourri convenablement, parce que je comprenais bien qu'il n'y a pas de bonne santé sans bonne nourriture. Je mangeais chez un mulâtre cuisinier, qui, moyennant 1fr. 50 c. par jour, me fournissait un plat assorti, c'est-à-dire un peu de viande, de morue et de pois à chaque repas. J'achetais une bouteille de vin qui me coûtait 50 centimes et que je consommais, en deux jours d'abord, puis en quatre, quand je vis les fonds baisser.

Mais il arriva un moment où il fallut quitter ma cuisine et vivre comme je pourrais.

J'aurais dû commencer par vous dire que deux ou trois jours après mon arrivée à la Pointe, comme je marchais tranquillement le long des quais, en arrivant à l'encoignure de la rue d'Arbaud, je vis une vieille négresse qui me fit un grand salut, s'inclina en me disant d'une voix douceuse :

— Bonjour, maître.

Je continuais mon chemin après avoir répondu à son salut, bien qu'il me semblât étrange d'être interpellé par cette qualification maître, moi qui en cherchais un. Bref, je reprenais ma route lorsque, retournant la tête machinalement, je vis qu'elle recommençait son salut, et je m'aperçus qu'elle avait les deux avant-bras coupés, et qu'au lieu de mains, elle n'avait que deux moignons.

Bien que cette femme fût proprement vêtue, et plus proprement que ne le sont généralement les négresses qu'on rencontre dans les

rues, je supposai que sa politesse était intéressée. Mon cœur se serra à la vue d'une mutilation aussi affreuse; je me retournai vivement, tirai de ma poche une des rares pièces de 5 fr. qui s'y trouvaient et déposai sur son avant-bras, à la jointure de la saignée, qui se referma sur mon offrande comme la main la mieux constituée. Elle s'inclina de nouveau, et d'une voix plus douce encore que la première fois, me dit : — Merci, maître !

Je ne sais pourquoi la figure de cette vieille femme m'avait frappé, je devrais dire plutôt l'expression de ses yeux ou sa physionomie; car pour l'Européen qui arrive aux colonies, comme vous le savez aussi bien que moi, tous les nègres se ressemblent, et il passe assez longtemps sans pouvoir les distinguer les uns des autres. Son souvenir me revenait sans rien qui dût l'évoquer. Je voyais toujours ces deux moignons et cet avant-bras se refermant. Elle me semblait complète ainsi, et malgré la compassion qu'elle m'inspirait, je ne pouvais me la figurer autrement qu'elle n'était et ajouter, par la pensée, des mains à ces deux bras qui me semblaient en manquer naturellement.

De temps en temps, quand je passais par les rues, je l'apercevais de loin, et toujours son regard croisait le mien ; elle me souriait avec bienveillance, et d'aussi loin qu'elle me reconnaissait, elle s'inclinait, et il me semblait entendre sa voix douce et calme me dire :

— Bonjour, maître !

Je ne faisais cependant que l'apercevoir, et il semblait qu'une sorte de magnétisme s'exerçât d'elle à moi ; car je me souviens d'avoir bien souvent tourné tout d'un coup les yeux dans une direction, sans raison de le faire, et d'y avoir rencontré son regard et son salut.

Enfin, je crus tenir la fortune, c'est-à-dire une misérable place d'économiste d'habitation. Je sortais du magasin dont le patron m'avait donné cette espérance. J'avais l'esprit léger, le cœur satisfait.

La promesse qui m'avait été faite me paraissait sincère, et elle l'était en effet; pour la première fois, depuis mon arrivée, je me sentais heureux. Comme je sortais en saluant, je me heurtai en me retournant

contre ma vieille connaissance, et avant qu'elle eût le temps d'achever une révérence commencée et de me dire sa formule de salut, j'avais mis sur son bras trois pièces d'un franc que j'avais dans ma poche.

J'étais si heureux que je donnais deux jours d'existence.

Si j'évitai le salut par la brusquerie avec laquelle je fis mon offrande, je n'échappai pas au remerciement et à la qualification qui en était la finale.

On m'avait donné, sans le vouloir, une fausse espérance. L'emploi sur lequel je croyais devoir compter avait été repris par celui qui l'occupait, et qui avait donné sa démission à la suite d'un malentendu promptement expliqué. Il me fallut continuer à attendre et à espérer.

Espérer ! oui, espérer, car l'espoir ne me quittait pas, et j'avais, malgré mes mécomptes, une foi entière dans la bienveillance qu'on me montrait.

Seulement, on ne savait et on ne pouvait pas deviner ma détresse. Cette détresse ne tarda pas à atteindre des proportions effrayantes.

Il me fallut prévoir pour combien de temps j'avais encore de quoi faire face à ma nourriture, et je voyais mes jours de subsistance réduits de façon à me faire tourner la tête.

Plusieurs fois alors, il me passa par l'esprit l'idée de ces emplois auxquels je pouvais aspirer avec certitude de les obtenir. Mais la police et la douane, malgré l'existence qu'elles m'assuraient, me causaient une répulsion telle, que je m'empressais d'écarter ces pensées, et je courais chez ceux que je considérais comme mes protecteurs.

J'en étais venu à subvenir à ma vie en ne dépensant que 20 centimes par jour, pour ménager autant que possible et faire, aussi longtemps que je le pourrais, *feu qui durât*.

J'allais timidement acheter pour deux sous de pain chez un boulanger, et je prenais du pain de la veille que l'on vendait à meilleur marché que le pain frais; puis, plus honteusement encore, j'allais acheter deux morceaux de morue dans un de ces restaurant plein vent, où des négresses préparent cet aliment peu substantiel mais très-coriace ; des

pois, qui protestent toujours contre la cuisson; du calalou et du riz, à l'usage des nègres ou des malheureux comme moi qui n'ont pas de cuisinière chez eux. Et je ne pouvais étancher la soif dévorante que me causait cette nourriture incendiaire et peu restaurante, qu'avec de mauvaise eau saumâtre qu'il me fallait chercher en dehors de la ville. J'en ai souffert de dures, allez !

Un jour, comme j'allais m'arrêter devant ma marchande de friture, j'entendis derrière moi la voix de ma vieille connaissance qui, d'un accent plus doucereux que de coutume et presque lamentable, m'adressait le bonjour accoutumé.

Je ne m'arrêtai pas ; je déposai les deux sous qui devaient constituer mon dîner sur l'avant-bras de la pauvre mutilée, et, sans amertume dans le cœur, je courus dans la campagne et je dévorai mon morceau de pain sec.

J'avais eu le temps de remarquer que ma vieille amie me suivait d'un regard plus doux et plus bienveillant que de coutume.

Je ne vous détaillerai pas mes misères jour par jour; mais enfin arriva celui où je trouvai le fond de ma bourse.

Je n'avais plus qu'un sou ! C'était le dernier repas que j'avais à faire. Je marchais la tête basse, cherchant les moyens de multiplier le produit de cette ressource suprême, lorsque en sortant de la boulangerie où je venais de déposer mes derniers 5 centimes, je me trouvai face à face avec cette femme à laquelle il me semblait que je ne pouvais rien refuser.

Sa vue, celle fois, je l'avoue, me donna le frisson.

Je fouillai dans ma poche par un mouvement machinal. Elle était vide ; je ne le savais que trop ! Je lui donnai mon morceau de pain et je m'enfuis comme un fou. Je ne devais pas dîner ce jour-là, et cependant je sentais mon estomac qui me faisait de bien vives instances pour protester contre cette abstinence forcée.

J'avais encore une nuit à coucher sous un toit, au moins ; mon loyer était payé depuis le matin. Je courus la campagne. J'allai qu'au fort Fleur-d'Épée, sans penser que cet exercice ne pouvait qu'augmenter

ma faim. Je voyais des soldats et des matelots dans les quelques cabarets qu'on trouve sur la route. J'étais certain que si je m'étais approché de leurs tables et leur eusse exposé ma détresse, aucun d'eux n'y eût été sourd. Mais pour rien au monde je n'aurais osé le faire !

Je revins tard, et comme j'allais me glisser dans mon taudis, pour tâcher de trouver dans le sommeil l'oubli de mes misères, je vis une femme accroupie à ma porte. Je crus que c'était mon hôtesse; mais en entendant une voix presque plaintive me dire : — Bonsoir, maître ! je reconnus mon erreur.

Il me passa par l'esprit un amer regret, une sorte de remords, comme si j'avais à me reprocher quelque chose, et je lui dis, d'une voix qui ne devait pas être très-assurée :

— Pardon, ma bonne, mais, hélas ! je n'ai plus rien.

— *Moin save* — je le sais, me répondit-elle, mais je veux faire votre fortune.

Je ne sais ce qui me passa par la tête, quand j'entendis cette malheureuse, dont la mutilation la mettait dans l'impossibilité absolue de pourvoir à sa propre subsistance et la rendait, pour ainsi dire, tributaire de l'assistance des autres, me promettre de m'enrichir. J'eus une sorte d'éblouissement. Je me rappelai les contes au moyen desquels on allongeaient les soirées d'hiver dans mon enfance. Je crus un moment que j'allais voir une bonne fée se changer en une belle princesse étincelante de perles et de diamants. Si je pensai au palais qui allait prendre la place de mon affreuse cassine, j'avoue que mes aspirations ne manquèrent pas de se diriger vers la table splendidement servie, qui apparaît immanquablement dans ces circonstances.

Je restai immobile un moment, attendant le coup de baguette et le changement à vue.

Mais rien ne bougea. Seulement, comme mon hôtesse arrivait clopin-clopant, traînant à ses pieds de vieux souliers de soldat, ma vieille amie se leva et me répéta en s'en allant: — Je veux faire votre fortune, je vous reverrai demain.

— Tiens, me dit mon hôtesse, vous connaissez celle vieille gueuse, cette vieille *sorciense* ! Belle connaissance que vous avez là !

Je ne dormis guère, cette nuit-là. Les tiraillements de mon estomac et les inquiétudes terribles qui me torturaient me tinrent éveillé, et j'entendis, pendant bien des heures, toutes les bêtes immondes qui clapotaient dans l'eau fangeuse, au-dessus de laquelle j'étais tristement étendu.

Je me levai de bonne heure. Comme je n'avais rien à donner à mon hôtesse pour m'assurer le logement pendant la nuit suivante, je pris mon petit paquet et me disposai à sortir de ce lieu infect pour n'y plus rentrer.

Comme j'ouvrais doucement la porte, je la sentis en même temps poussée du dehors, et je me trouvai face à face avec ma vieille manchote.

— Venez, me dit-elle.

Je la suivis machinalement, ne m'expliquant pas la sorte de domination qu'elle exerçait sur moi. Je ne pensais pas à lui résister; je n'avais pas de raison pour le faire. Qu'avais-je à craindre ? Pas d'être volé, bien sûr !

Aussi je marchai derrière elle.

Elle allait, allait rapidement, et ses deux moignons, qu'elle balançait alternativement en marchant, produisaient le plus singulier effet.

Nous passâmes devant le carénage qui n'était pas encore bordé par la belle route qu'on y voit maintenant, et nous dûmes sauter de roche en roche pour arriver en chemin sec, car la marée était haute.

Nous nous engageâmes à gauche, au pied du fort l'Union, dans un petit sentier bordé d'acacias dont les épines me déchiraient le visage et les mains. Nous marchions à travers des halliers épais, dans lesquels mon guide paraissait connaître un sentier invisible, et je suivais, mesurant mes pas sur la rapidité de sa marche.

Je ne saurais vous dire tous les sentiers que nous gravâmes au milieu des ronces, des pierres, des épines, des troncs d'arbres, des feuilles

aiguës de caratas<sup>7</sup>, que sais-je? J'étais toujours tenté de prendre ma compagne pour un être surnaturel, ne sachant pas, comme je le sais maintenant, avec quelle rapidité les nègres, même les plus réfractaires au travail, parcourent à pied de grandes distances par des chemins impraticables pour nous autres.

Quant à moi, j'étais brisé de fatigue. J'allais, comme une machine montée, me heurtant aux pierres, déchiré par les ronces, la tête en feu. Il me semblait que, si quelque obstacle m'eût renversé, je me serais trouvé dans l'impossibilité de me relever.

Enfin, nous arrivâmes devant une case délabrée située sur le penchant Est d'un morne d'où on apercevait la mer, et la partie du littoral située auprès du fort Fleur-d'Épée, et qu'on appelle la Grande Baie.

Ma compagne poussa la porte; j'entraî, et me laissai tomber sur un amas de feuilles de maïs desséchées et de petit-baume<sup>8</sup>, étendues sur des planches et formant une sorte de lit.

— Tenez, me dit la vieille, en me présentant entre ses deux moignons une tasse dans laquelle il y avait quelques bananes rôties et un morceau de poisson, et unealebasse d'eau. Mangez, buvez et reposez-vous, je viendrai vous chercher plus tard.

Mais malgré ma diète forcée des jours précédents, et surtout peut-être à cause de cette diète, ma fatigue avait pris des proportions telles, que je ne me sentais plus qu'un besoin : m'étendre et dormir. Je n'eus la force ni d'essayer de boire ni d'accomplir l'effort que je voulais faire pour manger. Je me laissai aller au bien-être d'allonger mes membres sur cette bonne paille bien sèche et qui sentait bon, et je m'endormis.

Lorsque je m'éveillai, le jour commençait abaisser; j'avais dormi neuf heures de suite. Le soleil se couchait, et les montagnes de la Guadeloupe que je voyais alors du côté opposé à celui où nous les voyons maintenant, se découpaient sur un ciel tout éclatant d'or et de lumière.

Ma vieille compagne était auprès de moi. Sur une chaise qu'elle avait approchée se trouvait un verre et une assiette où mes yeux virent, avec

une satisfaction que vous pouvez vous figurer, un pain à la croûte dorée et quelques tranches de poisson rôti.

Je me jetai sur cette manne céleste avec la voracité d'une bête fauve.

La pauvre vieille me regardait faire en souriant doucement et elle m'apporta quelques fruits, agréable supplément à mon repas.

Enfin je poussai ce soupir de plénitude si agréable à exhaler après un bon repas. Et je devais à ma bienfaitrice ce remerciement le plus expressif qu'elle put recevoir. Il y avait longtemps que je n'avais satisfait mon appétit avec un plus véritable sentiment de bonheur.

Elle avait tout prévu, car lorsqu'elle s'aperçut que j'avais achevé de manger, elle m'offrit un *bout* ! Un bout, à moi qui depuis bien des semaines n'avais pas fumé par économie, et Dieu sait si j'avais souffert de cette privation !

— Cher, me dit-elle, avec cette accentuation câline qui est naturelle aux négresses, et dont elle exagérait encore l'expression, vous aviez bien faim, n'est-ce pas ? Vous ne pouviez guère vous attendre que ce serait à moi que vous devriez de la satisfaire. Mais vous avez été bon, bien bon pour moi. Je vous avais deviné dès la première fois que je vous ai rencontré dans la rue. *Toute moun connaît mounne a li*, chacun connaît son monde.

Je ne compris qu'à peine ce proverbe nègre, dont je ne connus bien que plus tard la signification, mais il me resta cependant gravé dans la mémoire.

— Je suis bien heureuse, reprit ma vieille amie, que vous me deviez cela, parce que vous vous êtes privé pour moi. Mais je vous ai dit que je vous rendrais riche et je tiendrai ma parole. Ne croyez pas que je vous ai dit là des mots en l'air; je vous ai parlé sérieusement. Vous en aurez bientôt la preuve.

Il y a longtemps que j'ai cette fortune, je ne puis pas dire entre les mains, continua-t-elle en riant et montrant ses moignons, mais enfin, que je la possède, sans pouvoir en disposer. J'attendais celui que je voulais en faire profiter, et celui-là, c'est vous. Votre visage m'a plu,

vous avez été bon et charitable pour moi sans me connaître, vous ne m'abandonnerez pas dans l'opulence que vous me devrez, vous m'assurerez au moins une bonne existence jusqu'à la fin de mes vieux jours, qui n'est pas bien loin, et après vous me ferez faire un enterrement convenable.

Je ne suis pas jeune, comme vous pouvez le voir, mais je suis encore plus vieille que vous ne le supposez, sans doute. À l'époque de l'émigration des blancs, j'étais déjà infirme comme vous me voyez. J'avais quatorze ans, lorsque j'ai été privée de mes deux mains. J'étais alors une jeune négresse pimpante et gaie, trop gaie, hélas ! et trop imprudente ! Un jour de roulaison, comme je servais le moulin et que j'y mettais des cannes en causant et riant avec mes compagnes, sans regarder ce que je faisais, — ce qui était une grande imprudence, une de mes mains fut prise entre les cylindres du moulin. Je portai machinalement l'autre pour la dégager, et toutes les deux furent broyées. Heureusement que le maître était là, car aucun des nègres n'eût eu sa présence d'esprit. Il leva la soupape de l'eau et le moulin s'arrêta. J'eus la vie sauvée, mais je perdis mes deux mains. Une double amputation ne me laissa que ces deux moignons. Comme je n'étais plus bonne à rien sur l'habitation, je vins ici où demeurait ordinairement mon maître et sa famille ; il n'allait sur l'habitation qu'à l'époque de la récolte. Il avait un bon gérant qui la conduisait très-bien.

Ici s'élevait une belle maison où rien ne manquait, car mes maîtres étaient riches et, de cette belle maison, il ne reste que des ruines, envahies par les halliers qui couvrent ce morne.

Il arriva, comme vous le savez, une époque où les nègres se révoltèrent, et où la liberté fut proclamée. Mes maîtres, qui étaient des nobles, furent menacés dans leur vie et dans leurs biens, et il vint un moment où il fallut absolument songer à fuir, car le danger devenait trop pressant. Mais il n'y avait pas moyen de le faire en emportant tout ce qu'ils possédaient. Mon maître et ses deux fils, qui étaient déjà des hommes, passèrent plusieurs nuits à creuser, dans un endroit que

je connais bien, un grand trou. Ils y firent descendre une grosse jarre dans laquelle on mit tout ce que la famille possédait en or, en argent, en bijoux, en choses précieuses. Ils ne gardèrent que ce qu'ils supposaient devoir leur être utile pour gagner un pays tranquille. J'étais de la maison; on avait en moi la plus grande confiance. J'assistai et j'aidai comme je pus au transport de tous ces objets précieux. Je les vis entasser dans la jarre dont on couvrit l'ouverture avec une platine à manioc, sur laquelle on empila de grosses pierres, et on recouvrit le tout de pieds de petit-baume qu'on était allé chercher plus loin, et qu'on avait rapportés avec leurs racines entourées de terre, de sorte qu'ils ne se flétrissent pas et qu'ils paraissent être nés là. On y transporta des lianes avec la même précaution et, le lendemain, en voyant cet endroit si fourré, on ne se serait jamais douté que la terre y avait été même remuée, d'autant plus qu'on avait eu soin de porter au loin toute celle qui avait été tirée du trou. Peu de jours après, la maison fut brûlée, et nous ne parvînmes à nous échapper qu'après nous être tenus cachés quelque temps dans une case abandonnée et oubliée dans les grands fonds. Une barque anglaise vint nous prendre à la Grande-Baie, et nous pûmes arriver à la Dominique.

La famille de mon maître se composait de lui, de sa femme et de ses deux fils. Ils devaient se retirer en Angleterre, pour attendre que les événements leur permissent de revenir à la Guadeloupe.

Mon maître était un vieillard robuste et sanguin. Les inquiétudes, les chagrins, les colères auxquelles il se livrait avec excès, altérèrent sa santé ; il fut frappé d'apoplexie, et mourut de avant quitter la Dominique. Ma maîtresse, ses deux fils et moi nous fûmes transportés en Angleterre. Les deux jeunes gens furent tués dans les guerres qui se faisaient à cette époque, et je restai seule avec ma maîtresse qui s'était fixée aux environs de Londres, où elle ne tarda pas à mourir.

J'ai pu obtenir, par la protection de quelques personnes charitables, d'être ramenée à la Guadeloupe, et j'y suis depuis bien années, possédant un trésor, dont je crois pouvoir disposer, puisque toute la famille

de mes maîtres est éteinte, mais dont je puis pas disposer, faute de pouvoir en prendre possession moi-même, faute de trouver à qui confier mon secret.

La vieille négresse me fit cette longue narration avec volubilité et, bien que je ne fusse pas le moins du monde familiarisé avec le langage créole, l'intérêt du récit sembla m'avoir ouvert l'intelligence, et je compris tout.

Cette pensée d'un trésor, dont je pouvais m'approprier une partie sans engager ma conscience, me causa une sorte d'enivrement et j'écartai facilement quelques scrupules qui se présentaient à propos des droits de l'Etat. Je me demandais cependant avec inquiétude si toute la famille des propriétaires était bien éteinte, et si, devenant riche de cette façon, ce ne serait pas au détriment de quelque légitime possesseur inconnu.

Je dis quelques mots de cela à ma complice, qui m'affirma que je n'avais rien à craindre sous ce rapport. Elle connaissait la filiation de ses maîtres, et la famille s'était bien éteinte avec eux. La meilleure preuve qu'il y en eût, c'est que personne ne s'était présenté pour réclamer l'habitation qu'ils avaient possédée, l'habitation sur laquelle elle avait été privée de ses deux mains, et que ceux qui l'avaient acquise à bas prix, pendant la Révolution, la possédait et l'exploitaient sans jamais avoir été troublés dans leur possession.

La vieille négresse me fit voir une houe, une pioche et un levier en fer qu'elle tenait cachés dans un coin de sa case.

— Il y a des années que j'ai tout cela ici, me dit-elle, et ces outils ont eu le temps de se rouiller depuis que j'attends l'occasion de les utiliser.

La nuit était tombée; il faisait une obscurité profonde, j'étais impatient de partir.

— Attendons encore, me dit ma compagne; il y a quelquefois des maraudeurs, des nègres qui vont aux crabes. Il faut être bien sûr que personne ne puisse nous voir. Du reste, je ne risque pas de me tromper.

Je connais bien l'endroit. J'irais les yeux fermés; je puis donc vous y conduire par une nuit noire, il n'y a pas de jour que je n'aie fait visite à cet endroit, et, comme il y a longtemps que je suis ici, je l'ai vu assez souvent pour ne pas m'y tromper.

Je passai deux heures encore assis devant la case. J'avais la tête en feu. Je fumais avec une ardeur fiévreuse; je ne m'apercevais pas que je me desséchais la gorge, et je ne pensais pas à satisfaire une soif qui me faisait horriblement souffrir sans que je me rendisse compte de la sensation douloureuse que j'éprouvais.

Enfin elle me dit : — Allons !

Je me levai comme mû par un ressort et mis sur mon épaule la houe, la pioche et le levier, qui, bien que très-lourds, me paraissaient ne pas peser plus que des plumes.

La vieille négresse marchait devant moi. Nous ne fîmes guère plus d'une cinquantaine de pas au milieu des halliers. Elle s'arrêta, et, me montrant une touffe inextricable de petits-baumes entrelacés de lianes de toutes sortes, elle me dit en me montrant la terre avec ses deux moignons qui tremblaient: — C'est ici !

Elle s'aperçut alors que les outils que nous avions apportés ne suffisaient pas. Les tiges des petits baumes étaient grosses et n'auraient pu être arrachées avec la main. Elle se glissa comme une couleuvre entre les halliers, et revint un instant après avec un coutelas d'habitation.

Je taillai sur son indication, et j'eus bientôt déblayé environ 2 mètres carrés.

— Maintenant, me dit-elle, prenez la houe et ôtez la terre, il n'y en a pas beaucoup.

Je trouvai bientôt des pierres que j'arrachai avec mes mains. Le bruit de la pioche me faisait peur. Je les jetai à droite et à gauche et, après une demi-heure de travail, je vis devant moi, je vis ! — car mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité et puis il faisait une nuit splendidement étoilée, je vis, mais surtout je sentis un grande surface plane de 1 mètre

de diamètre environ. C'était la platine à manioc.

Je la soulevai avec la pince de fer, et la jarre nous présenta son ouverture.

J'y introduisis mes mains tremblantes, et je sentis des boîtes en bois que l'humidité avait fait tomber en pourriture et dont les planches, se laissant facilement arracher, me permirent de toucher des objets en métal que je reconnus être des pièces d'argenterie. Mes mains avides, pénétrant plus avant, sentirent des pièces de monnaie et des bijoux.

Mon émotion était si grande que je restai comme abasourdi, je crus que j'allais m'évanouir.

Je ne pouvais plus mettre en doute la réalité de ce que maniaient mes doigts tremblants. C'étaient bien des métaux précieux ; je sentais aux pièces que je touchais et que j'arrachais avec peine des boîtes où elles étaient entassées. C'étaient bien des monnaies d'or et d'argent que cet amas dans lequel mes mains se baignaient avec délices, et d'où ne s'exhalait pas l'odeur nauséabonde du cuivre qui se reconnaît si facilement.

La nuit était profonde, mais, grâce aux myriades de lumières qui constellaient le firmament, j'en étais venu à y voir aussi distinctement que par le plus beau clair de lune.

Je tirai deux ou trois pièces d'argenterie que je débarrassai des papiers moisis qui les enveloppaient, et la lueur des étoiles vint se refléter sur les angles et les facettes dont l'enveloppe avait conservé le poli et qui scintillaient comme des diamants.

J'étais pris de vertige et j'avais des envies de crier.

Je ne pensais plus à ma complice ; j'arrachais de mes mains tremblantes tout ce qui me faisait obstacle pour arriver aux pièces d'or d'argent, et j'en remplissais mes deux mains, et je les laissais retomber, comme on laisse tomber en l'air le grain qu'on veut débarrasser de sa poussière.

Je ne savais plus ce que je faisais, mais je sais que j'admirais, avec une véritable joie d'enfant, ces belles pièces dont mes yeux voyaient

distinctement le blanc et le jaune scintiller et tomber en pluie serrée.

J'ai eu là un moment de véritable bonheur, mais d'un bonheur dont l'impression m'est restée comme celle d'une chose à laquelle rien ne rassemble dans les autres satisfactions de la vie.

Cela ne dura pas longtemps. J'ai peut-être été victime de mon imprudence ; mais il n'y avait pas de frein que je pusse mettre à ma joie, je n'ai pu en retenir l'expression. Elle a été sans doute brutale et bruyante. Je n'ai plus de tout cela qu'un souvenir confus. La seule chose dont je me souviens bien, ce sont ces belles pièces d'or et d'argent, ces choses précieuses dont il semble que mes mains ressentent encore l'impression.

Un léger bruit se fit entendre, au milieu du bruit terrible de mon ivresse. Quelque léger qu'il fût, je l'entendis et je me tus. Un frisson me parcourut comme une étincelle électrique, de la plante des pieds à la pointe des cheveux. Je levai la tête.

Je n'eus que le temps d'entrevoir trois ou quatre nègres presque entièrement nus qui m'entouraient. Ma vieille compagne était entre les mains de deux autres, qui lui tenaient les mains sur la bouche, et contre lesquels elle se défendait vainement avec ses deux bras mutilés.

Je reçus un grand coup qui me fit croire un instant que toutes les étoiles du ciel se rassemblaient pour me tomber sur la tête, et je m'évanouis...

Quand je revins à moi, je me trouvai couché sur le lit de feuilles de maïs où j'avais si bien reposé quelques jours auparavant, car j'appris que j'avais passé cinquante ou soixante heures sans connaissance.

Mon crâne était fendu, et je pourrais vous montrer la cicatrice du coup que j'avais reçu, mais que le bon Dieu me permet de cacher sous l'abondante toison dont il a couvert ma tête.

La vieille mutilée était auprès de moi et se désolait. Elle m'apprit que c'étaient six nègres marrons, réfugiés depuis longtemps dans le voisinage, qui avaient fait le coup. Le hasard seul, et peut-être aussi l'imprudente exagération de ma joie, les avaient conduits où nous

étions. Ils allaient à la maraude, s'étaient arrêtés à distance pour suivre nos mouvements, dès qu'ils nous avaient aperçus, et nous avaient surpris, sans que nous eussions pu nous douter de leur dangereuse présence.

Voilà comme quoi j'ai manqué un trésor et perdu l'occasion d'être très-riche sans grande peine.

Je suis entré dans de grands, dans de trop grands détails, peut être, pour en venir à l'histoire de mon trésor ; aussi je m'en tiendrai là, et ne vous dirai pas aujourd'hui comment et après quelles nouvelles misères je parvins enfin à trouver un emploi.

Je vous dirai seulement que, dès que je l'ai pu, je suis venu à l'aide de ma vieille amie, qui s'appelait Bibiane, et qui est morte l'année dernière sur cette habitation, où je lui avais donné un bon logement, et où je pourvoyais largement à tous ses besoins.

Elle me payait bien cela en affection et en dévouement.

Devenue aveugle dans les derniers temps de sa vie, elle pouvait à peine marcher, et, avec cela, elle était sourde au point que personne ne réussissait à s'en faire entendre.

Eh bien, elle, qui passait des journées assise, immobile, devant sa case, ne paraissant jamais s'apercevoir si quelqu'un allait ou venait devant elle, elle me devinait si bien, que, lorsqu'il m'arrivai de passer par là, avertie de ma présence, par un je ne sais quoi assez difficile à expliquer, elle ne manquait jamais de se lever de sa chaise, de faire une révérence profonde, et de me dire, de sa voix chevrotante et toujours douceuse :

— Bonjour, maître !

*Pointe-à-Pitre, mars 1862.*



La sucrerie, dont la gestion avait été confiée à mon ami Marcorèle était ce qu'on appelle aux Antilles, un beau bien, produisant annuellement cinq cents boucauts de sucre.

Le propriétaire, homme qui comprenait que le travail, même le travail esclave, doit être rétribué, savait aussi que, si l'on veut qu'un instrument produise ce qu'on a droit d'en attendre, il faut qu'il soit l'objet de grands soins et d'une sollicitude incessante. Aussi ses nègres, au travail desquels il rapportait le mérite de sa prospérité de son habitation, étaient-ils bien logés, bien nourris, et, lorsqu'ils étaient malades, trouvaient-ils dans un hôpital, vaste, bien aéré, bien approvisionné, des soins que beaucoup de blancs eussent enviés.

Il avait rencontré dans Marcorèle un homme qui comprenait sa manière de voir les choses et tout-à-fait en état de seconder ses intentions.

Aussi s'en reposait-il entièrement sur mon ami. Certain que ses prescriptions étaient accomplies à la lettre, voyant que tout marchait à son gré et que son revenu augmentait chaque année, sans que son capital fût compromis, il vivait à Paris, l'esprit en repos et, dans une aisance qui ne pouvait que s'accroître.

Ce que les géreurs cherchaient avant tout, du temps de l'esclavage, et ce qui était malheureusement considéré comme une démonstration incontestable de capacité, c'était la production, le *rendement*, comme on dit aux colonies. Peu leur importait d'exténuer les nègres, de ruiner les bestiaux, pourvu que, la récolte terminée, ils eussent à aligner un nombre de boucauts de sucre dépassant celui de l'année précédente.

La plupart des propriétaires qui pensaient que tout était pour le

mieux dans cet état de choses, étaient surpris cependant de voir que, malgré l'abondance de la récolte, la somme des dépenses et des pertes réduisait à un chiffre presque insignifiant celui des bénéfiques nets.

C'est qu'en général, la dépense n'était pas réglée avec autant d'intelligence qu'elle l'était sur l'habitation de Marcorèle. Celle que mon ami était autorisé à faire généreusement pour procurer le bien-être aux esclaves, était infiniment moindre que les sommes qu'il eût fallu déboursier pour les remplacer, pour renouveler les troupeaux de bœufs et de mulets, comme cela arrivait trop souvent là où l'on suivait un système moins intelligent et moins humain.

Pendant les soins dont les nègres étaient l'objet n'impliquaient pas la faiblesse dans celui qui était chargé de les diriger. Sa main était aussi ferme que bienfaisante. Bien qu'il eût rarement à appliquer des châtiments, une faute sérieuse ne demeurait pas impunie, mais jamais la peine n'était accueillie par des murmures, parce qu'on savait qu'elle était infligée avec justice et sans colère.

Les habitants donnaient à leurs esclaves le samedi et le dimanche, et leur abandonnaient une portion de terre qu'ils exploitaient pour leur compte et où ils pratiquaient la culture très-lucrative des vivres du pays.

Moyennant ces deux journées, dont ils disposaient comme ils l'entendaient, le propriétaire se trouvait exonéré de tous frais de nourriture, et il ne devait à ses esclaves qu'un rechange, composé d'une casaque de laine, d'un pantalon et d'une chemise pour les hommes, de deux mouchoirs, d'une chemise et d'une jupe pour les femmes. Ces vêtements étaient donnés au commencement de l'année, sous forme d'étrennes.

Il y avait bien quelques impotents qu'il fallait nourrir; mais comment les nourrissait-on? De ceux-ci, qui étaient généralement des paresseux, de faux malades, des ivrognes, souvent aussi de véritables infirmes, on obtenait toujours quelque travail qui compensait à peu près la maigre pitance qu'on leur distribuait.

Puis, il y avait les vieillards, auxquels on donnait la *liberté de savane*, c'est-à-dire qu'on ne leur demandait aucune besogne, mais aussi on n'était tenu à rien leur donner. Il faut dire, à la louange des habitants, qu'ils n'observaient qu'une partie de ce double droit. Ils ne demandaient pas de travail à ces vieux serviteurs, qui ne pouvaient plus leur en donner, mais ils ne leur refusaient jamais l'abri d'un toit et la nourriture journalière.

Marcorèle n'avait de *commandeur*<sup>9</sup> sur son habitation que pour mémoire, afin d'obéir à la tradition. Ce fonctionnaire, terrible quelquefois, accompagnait, suivant l'usage, la *grande bande* et la *petite bande*<sup>10</sup> se rendant au *jardin* ; mais le fouet, insigne de son autorité, ne cessait d'être un insigne pacifique en restant en écharpe autour de son corps, et le retentissement ne s'en faisait guère entendre que pour frapper l'air et avertir de l'heure du travail.

On commençait déjà, à l'époque de ce récit, à parler d'émancipation. Les Anglais, par des motifs fort peu humanitaires, bien qu'ils eussent voulu donner cette couleur à la révolution opérée dans leurs colonies, avaient émancipé leurs noirs.

On s'occupait déjà de cela dans nos colonies. Les négrophiles français avaient publié leurs premières brochures et s'étaient laissé prendre avec cet entrain auquel se laissent toujours emporter les Français, lorsqu'une question généreuse est en jeu, à la prétendue humanité de nos voisins.

Il est certain que si, à cette époque, quelqu'un des apôtres de la liberté fût venu aux Antilles, et que le hasard l'eût conduit sur l'habitation que gerait Marcorèle, il aurait peu compris pourquoi on voulait *rendre* la liberté à ces pauvres nègres.

Je ne me ferai pas, Dieu m'en garde, le panégyriste de l'esclavage. Je ne fais pas le procès de l'émancipation anglaise, j'en accuse seulement les motifs. Quoi qu'on en ait dit ou écrit, les colons français comprenaient bien ce qu'un pareil état de choses a d'odieux, mais ils le subissaient comme une nécessité traditionnelle. Le jour où la liberté des

noirs a été proclamée aux Antilles, a été un jour d'émancipation morale dont tous les colons ont compris la portée et accepté les conséquences avec joie. La question à débattre serait de savoir si cette révolution, qui a remué profondément des pays déjà bouleversés, a été accomplie dans des conditions d'équité convenables.

Le samedi, Marcorèle ne manquait jamais d'aller visiter ses nègres à leurs *jardins*; on l'accueillait toujours avec plaisir, car on ne voyait pas dans ces visites la surveillance inquiète du maître, mais on y devinait une intention de sollicitude bienveillante qui cherchait à découvrir s'il manquait quelque chose à ces travailleurs, alors travailleurs volontaires.

Le dimanche, quelques-uns, le plus petit nombre restaient à la besogne, mais rarement plus de la demi-journée. La plupart quittaient l'habitation pour aller vendre leurs denrées, et ils se dirigeaient préférentiellement vers la Basse-Terre, où ils en trouvaient facilement le débit et où ils pouvaient aller entendre la messe à la cathédrale.

Les jeunes nègres partaient sur de petits chevaux créoles et allaient dans les bourgs, sur les habitations voisines, quelquefois très-loin, voir leurs bien-aimées. Une remarque qui a été faite de tout temps, c'est que rarement un nègre a contracté alliance sur l'habitation où il a son domicile. C'est toujours au loin qu'il va porter ses amours.

Parmi les vieux nègres de l'habitation, dont on n'exigeait plus de travail, il y en avait un qui paraissait m'avoir pris en affection toute particulière.

L'étrangeté de sa physionomie et de son ensemble m'avait frappé dès les premières fois que je l'avais vu, et peut-être son affection venait-elle de l'attention curieuse avec laquelle mon regard le suivait, et de ce que je n'oubliais jamais de lui apporter à chacune de mes visites un paquet de bouts<sup>11</sup>. Son attachement pour moi était-il de la sympathie à priori, de l'intérêt ou de la reconnaissance ? je ne le sais, et ne m'en inquiétais guère.

Ce nègre, amené de la côté d'Afrique dans sa jeunesse avait été dans son pays, quelque chose comme un prince ou un grand personnage,

au moins cela se disait-il. Il appartenait à la race des *Caplaous*. Il s'appelait Zo, nom qu'il avait rapporté d'Afrique. On lui avait bien donné, en le baptisant, un nom chrétien, mais il ne l'avait jamais connu; il ne figurait sur les dénombrements que pour mémoire, et pour tous ceux qui le connaissaient, il n'avait d'autre nom que son nom africain.

Il paraît qu'il avait été fort beau dans sa jeunesse; qu'il était alerte, vigoureux et remarquablement musclé; qu'il avait montré en tout temps beaucoup de soumission et de bonne volonté. Il avait toujours été ce qu'on appelle un bon serviteur, soumis, aussi fidèle qu'on pouvait raisonnablement désirer qu'il le fût, et travaillait ... comme un nègre, ce qui ne veut pas tout-à-fait dire ce qu'en Europe on entend par cette locution.

Il avait vieilli sur l'habitation; on s'était habitué à diminuer peu à peu la somme de travail qu'on exigeait de lui, et il en était venu à ne faire autre chose que rendre de petits services dans la maison, s'occuper en second ou en troisième du soin des chevaux, aider à la cuisine, enfin à n'avoir aucune fonction déterminée, ce qui lui laissait les coudées franches, lorsqu'il était en train de ne rien faire, lorsqu'il avait *la cagne*<sup>12</sup>, ce qui lui arrivait souvent.

Il avait un talent dans lequel aucun ne l'égalait, c'était pour la pêche des rivières. Il savait construire, avec des lanières de bambous, de petites nattes cylindriques, qu'il ne retirait jamais de la rivière, où il connaissait les bons endroits pour les placer, sans qu'elles fussent pleines d'écrevisses, de ouassous, d'anguilles, de dormeurs, suivant ce qu'il avait voulu prendre.

Les nègres, en général, quelque bien traités qu'ils soient, ne vendent jamais au propriétaire de l'habitation sur laquelle ils résident, ni leurs denrées, ni leurs volailles, ni le produit de leurs pêches et de leurs chasses, quelque besoin qu'ils en aient. Il faut exercer une sorte de contrainte pour les amener à les vendre là, même en les leur payant plus cher et en leur évitant la peine du déplacement et du transport. Notre ennemi, c'est notre maître; ce précepte est gravé en caractères

indélébiles dans leur esprit. Ils n'acceptent jamais franchement les conditions du maître, même lorsqu'elles sont incontestablement meilleures que celles d'un autre acheteur. Ils y voient toujours quelque chose de suspect. Ils n'oseraient pas discuter leurs intérêts avec lui, ils pourraient être trompés, et ils le seraient certainement: c'est au moins le raisonnement qu'ils se tiennent.

Marcorèle savait cela, n'offrait jamais de rien acheter de ce qui se produisait sur l'habitation. Aussi, le samedi et le dimanche, les sacs de manioc, les paniers de bananes, de patates, d'ignames, de malangas, de madères, de couscouches, défilaient-ils tranquillement devant la maison, sans crainte d'être marchandés au passage.

Zo ne vendait pas le produit de sa pêche ni celui de sa chasse, car il était aussi habile chasseur que pêcheur. Mais il déposait à la cuisine ce qu'il avait pris, sans chercher un éloge ou un remerciement. Tribu volontaire qu'il s'était imposé et qu'il acquittait avec une sorte de dignité sauvage, mais dont mon ami savait reconnaître l'accomplissement avec une générosité délicate qui ne ressemblait pas à une rétribution.

Zo venait assez souvent en commission à la Basse-Terre, et alors il m'amenait le cheval que m'envoyait Marcorèle lorsqu'il désirait me voir. Il lui arrivait rarement de venir dans ces occasions sans avoir à la main un *cayembouc*<sup>13</sup>, contenant une belle *pêche*, un paquet de ramiers ou un agouti, qu'il suspendait au premier clou qu'il trouvait à la cloison de ma chambre. Cette offrande était toujours faite silencieusement. Je n'osais le rétribuer en argent. Peut-être avais-je tort, et l'eût-il accepté; mais enfin je ne sais pourquoi je n'osais le faire, et ma reconnaissance se traduisait en une provision de tabac haché, quelque paquets de bouts, une pipe, le premier objet venu que je supposais devoir lui être agréable.

Il prenait ce que je lui donnais, sans remercier, sans faire montre de satisfaction, avec la même froideur et le même silence qu'il avait mis à suspendre son offrande à mon clou.

Zo était d'une haute taille. Il avait été très-droit dans sa jeunesse; quand je l'ai connu, il était voûté, et ne se redressait que lorsqu'il se mettait en marche pour une longue course. Il était tout-à-fait réfractaire à l'usage de la chemise et avait toujours le torse nu. Il le couvrait quelquefois d'une veste en laine, mais seulement le soir. Dans la journée, qu'il plût ou qu'il fit soleil, il se contentait de porter sa veste sur l'épaule gauche, comme un hussard porte son dolman.

Il roulait alors sa chemise de coton bleu et s'en faisait une ceinture, dans laquelle il passait son coutelas, dont le fourreau était en lanières de latanier ou de cocotier, assez artistement tressées.

Son torse eût été une curieuse étude pour un peintre et surtout pour un sculpteur. Chaque muscle était indiqué dans toute son étendue, dans ses attaches, et la finesse de la peau parcheminée qui les recouvrait laissait deviner jusqu'à la direction qu'en avaient les fibres charnues.

Toute cette musculature, qui paraissait raccornie et réduite à sa dernière expression, n'était pas un indice de débilité. Les mains osseuses de Zo, sur lesquelles les tendons serpentaient dans tous les sens, seraient bien ce qu'elles tenaient, et quand il repliait son avant-bras sur le bras, il faisait saillir un biceps ratatiné peut-être, mais dont la dureté et le contour accusé eussent fait le bonheur d'un rapin de première année.

Sa tête assez grosse, mais au front bas et étriqué, était couverte d'une épaisse toison de cheveux crépus, d'un gris sale donnant sur le roux. Le milieu du crâne était dénudé en forme de tonsure, ce qui se présente assez souvent chez les nègres africains, qui portent leurs fardeaux sur la tête nue, et n'ont pas, comme les créoles, la précaution de mettre un mouchoir ou une torche de paille ou d'herbe entre la tête et le fardeau.

Ses yeux longs et étroits étaient surmontés d'énormes paupières supérieures que leur poids semblait entraîner, ce qui lui donnait au repos un air toujours endormi.

Un nez aux larges narines, mobiles et sensuelles, qui ne se relevait

pas comme ceux qu'on donne généralement aux nègres, s'aplatissait au contraire au beau milieu de son visage. Ses lèvres n'étaient pas d'une épaisseur exagérée, mais elles ouvraient une grande bouche qui laissait voir deux rangées de dents blanches taillées en scie comme celles d'un requin. Je ne sais si cette forme était naturelle ou si elle était due à l'art, mais elle se remarque souvent chez les nègres *nouveaux*, c'est-à-dire chez les nègres de la côte, et jamais chez les nègres créoles.

Cette tête bizarre, et qui aurait merveilleusement figuré à la poignée d'un parapluie géant, était posée sur un long cou mince, musculeux, parcouru par tant de veines et par tant de tendons, qu'il ressemblait à s'y méprendre à un énorme paquet de cigares.

Zo n'avait pas de barbe et paraissait n'en avoir jamais eu; mais à la place des favoris, s'étendait de chaque côté un tatouage de huit ou dix lignes parallèles, profondément creusées dans la peau, qui partaient de chaque tempe, dont elles occupaient toute la largeur, continuaient sur la joue en longeant la pommette et se rejoignaient sous le menton. Ce tatouage bleuâtre faisait sur sa peau, d'un noir rouge et sale, l'effet d'un mouchoir collant à raies qui aurait fait le tour du visage. Une ligne de même tatouage partait de son front entre les deux yeux et descendait jusqu'au bout de son nez. D'autres lignes, plus ou moins bizarrement dessinées, couvraient sa poitrine et ses bras. Peut-être devait-il à ces marques plus nombreuses sur lui que sur les autres *Caplaous*, le privilège de passer pour un prince. Du reste, s'il l'était, il s'était toujours montré bon prince, et on ne l'avait jamais entendu se vanter de son origine illustre.

Depuis que j'étais à la Guadeloupe, je regardais avec un œil d'envie ces belles montagnes auxquelles est adossée la Basse-Terre. Je suivais du regard cette puissante végétation qu'on voyait tout à découvert dans les belles journées, et dont les magnificences se développaient de la base au sommet.

D'abord en bas, les champs de cannes qui occupaient la plaine, le littoral, et montaient souvent très-haut sur le penchant des montagnes

qui n'étaient pas trop escarpées; puis les caféières, avec leurs rangées si bien alignées de pois doux, de pommiers-roses et de bananiers; puis le fouillis de la forêt, où l'on voyait des arbres géants élever leurs têtes au-dessus de la foule des autres, puis la région où la végétation cesse, et où on ne voit plus que des rocs entassés, et au sommet de tout cela les pitons fumeux de la Soufrière.

J'avais bien essayé quelquefois de me mettre en route seul pour voir toutes ces beautés, pour pénétrer dans ces forêts vierges, dont je m'exagérais les proportions. Je savais qu'on pouvait se livrer au hasard sans courir le danger d'une mauvaise rencontre. Que si on voyait s'agiter les herbes devant soi, on n'était pas exposé, comme à la Martinique, à les voir livrer passage au corps sinueux et à la tête redoutable du trigonocéphale.

Il m'était arrivé quelquefois de dépasser les régions habitées. Je m'étais engagé dans les bois, mais timidement et craignant de perdre la trace où j'avais passé. J'avais vu quelquefois ma route barrée par une falaise au fond de laquelle une rivière coulait et ne semblait être, de la hauteur vertigineuse d'où je pouvais la voir, qu'un mince ruban d'argent. D'autres fois, je m'étais arrêté devant une muraille d'eau tombant en nappe, Niagara en miniature, de cent mètres de chute.

Je confesse que ce n'était qu'en tremblant que je me risquais ainsi seul, que je n'ai jamais été bien loin, et que je respirais avec une sorte de bien-être lorsque je retrouvais la lisière des bois. J'étais rassuré par l'horizon de la mer et par tout ce qui manifeste la présence de l'homme. La perspective de la solitude du désert, prolongée contre ma volonté, ne me charmait que médiocrement; je n'ai jamais rêvé de Thébaidé.

J'avais si souvent laissé voir à Marcorèle le désir ardent de faire une excursion dans la montagne, mais avec sécurité, qu'il avait promis de me procurer les moyens de le satisfaire.

Je lui rappelai sa promesse à une époque où deux jours de fête, auxquels un dimanche faisait suite, me permettaient de disposer de trois journées.

Le temps paraissait bien fait sur la montagne. Il n'avait pas plu depuis assez longtemps, ce qui permettait d'espérer qu'on rencontrerait peu d'humidité dans les bois. Marcorèle ne pouvait m'accompagner; il n'aimait pas les courses pédestres, et, du reste, il ne comprenait guère ce que j'allais chercher si loin. N'ayant aucun intérêt à faire cette excursion, il ne voyait pas d'utilité à prendre une fatigue gratuite. Mais il me donna Zo pour me servir de guide.

Je comptais partir le vendredi matin avant le lever du soleil, et les dispositions avaient été prises dès le jeudi soir.

Mon ami Marcorèle avait tout prévu; il m'avait bien recommandé de ne m'occuper de rien, qu'il se chargerait de faire les vivres.

— Vous n'entendez rien à la chose, me disait-il. Vous emporteriez probablement bien des objets inutiles qui vous embarrasseraient et seraient bien insuffisants. Il faut des vivres substantiels, mais n'occupant pas d'espace. Comme vous n'avez qu'un seul homme pour le transport de vos provisions de trois jours, il faut songer qu'avec le panier qu'il devra porter sur sa tête, il aura aussi son corps à traîner à travers les arbres et souvent sur des routes où vous ne serez guère tenté de vous promener les mains dans vos poches. Il faut donc que vous ayez dans le plus petit volume tout ce qu'il faut pour vous satisfaire, car vous aurez faim, je vous en avertis. Ce qui manque là-haut, ce n'est jamais l'appétit, mais quelquefois, lorsqu'on est imprévoyant ou inexpérimenté, les moyens de le satisfaire.

Cet excellent homme n'avait rien oublié. Je ne dirai pas de quoi il avait composé notre viatique, mais seulement qu'il avait pourvu à tout, aux vivres solides et aux liquides réconfortants dont le besoin se fait quelquefois impérieusement sentir sur ces hauteurs.

Nous nous mîmes en route à quatre heures du matin. Zo marchait devant moi, portant sur sa tête un panier à bière surmonté d'un vieux chapeau de feutre, victime de nombreux *renforcements*, sa coiffure habituelle. Il s'appuyait sur un grand bâton de bois très-dur, sur un *guépois*<sup>14</sup>.

Son torse était nu comme de coutume, seulement sa veste de laine

posée sur le dos, était attachée à son cou par un bouton. Sa chemise, entortillée autour de son corps, doublait le service d'une ceinture de cuir qu'il ceignait dans les cas extraordinaires et dans laquelle était passé son inséparable coutelas. Son pantalon relevé jusqu'au jarret laissait le mouvement parfaitement libre à ses jambes fines, plantées au beau milieu de ses pieds, larges et aplatis, qu'on eût pu prendre pour ceux de quelque énorme palmipède.

Il faisait nuit noire quand nous quittâmes l'habitation. Mon guide tenait à la main une torche de résine, qui n'était utile que pour moi, car lui, ainsi que tous les nègres de la campagne, il connaissait les sentiers les plus étroits, les plus tortueux, les plus introuvables et pouvait les suivre, sans jamais se tromper, dans l'obscurité la plus profonde.

Nous passâmes devant plusieurs habitations, dont les chiens nous saluèrent de leurs aboiements.

Quand il fit jour, nous avons franchi les limites de sa partie habitée; nous nous trouvions sur la lisière des grands bois. Nous avons marché trois heures.

Si mon compagnon eût été seul, il est certain qu'il ne lui eût pas fallu la moitié de ce temps pour arriver où nous étions.

Au moment du départ, il avait pris son pas ordinaire; j'avais essayé de le suivre, mais il glissait comme une ombre, et son flambeau ne tardait guère à passer pour moi à l'état d'étoile. Il était alors obligé de m'attendre. Il comprit heureusement que je ne pouvais aller ainsi et régla son pas sur le mien, ce qui allongea non la distance, mais le temps que nous mîmes à la parcourir.

Le temps était magnifique. Le soleil s'était levé radieux dans son ciel sans nuages, et ses rayons formaient une immense auréole autour du cône de la Souffrière, que nous apercevions vaguement au-dessus d'un océan de verdure. Nous avons, immédiatement devant nous la déclivité de la montagne encore dans l'ombre, et à l'horizon lointain une grande ligne éclatante et dorée. C'étaient les premiers rayons du soleil circonscrivant les limites de l'horizon de la mer.

Lorsque nous nous fûmes reposés un instant, que mon compagnon se fut *rafraîchi* d'un verre de rhum, nous nous remîmes en route. Zo avait ôté sa veste. Il l'avait pliée, posée sur le panier et mis par-dessus le tout son vieux chapeau qui faisait le dôme du monument. Pour que les branches d'arbres, au milieu desquelles nous devions passer, ne renversassent pas son échafaudage, il avait solidement amarré le tout avec des lianes fines, aussi résistantes que la meilleure ficelle.

Nous étions sur le versant ouest de la chaîne qui traverse la Guadeloupe proprement dite dans toute son étendue, et forme comme la colonne vertébrale de quelque colosse fossile couché dans l'Océan.

Il n'y avait à cette époque aucune voie de communication entre la Pointe-à-Pitre et la Basse-Terre par l'intérieur. On parlait bien d'un chemin stratégique ouvert par Victor Hugues<sup>15</sup>, et par lequel ce terrible proconsul était allé surprendre, à la Basse-Terre, les Anglais qui ne s'attendaient guère à le voir venir par là. Mais ce chemin, dont quelques anciens se souvenaient, avait été envahi par la végétation active du pays. On en avait conservé le souvenir, mais la trace était introuvable.

Pendant notre halte, en causant avec Zo, je m'étais renseigné sur la route que nous devions faire. Je lui avais demandé si le chemin était bien aussi impraticable qu'on le disait; s'il était réellement impossible de franchir la montagne; s'il ne pensait pas que je fusse de force à entreprendre cette course.

Je vis qu'il souriait avec quelque ironie à cette dernière question; et, rompant le silence, qui était dans ses habitudes, il me répondit laconiquement : — *Vous qu'é voy*, vous verrez.

Rien n'est monotone comme la marche dans les bois; lorsqu'on y est engagé depuis quelque temps et que le ciel a disparu, voilé par la cime des arbres. L'attention est tout absorbée par les obstacles qu'on rencontre. Et on en trouve auxquels on doit forcément prendre garde, si on ne veut pas courir le risque de se casser les jambes dans les racines entrelacées qui se présentent sous les pieds, de se déchirer les mains aux herbes coupantes qui menacent dans tous les sens, de s'accrocher aux

lianes, qui serpentent du haut des plus grands arbres jusqu'à terre.

Quelque beau temps qu'il fasse, l'humidité, entretenue par l'énorme voûte du feuillage qui intercepte la terre aux rayons du soleil, creuse dans quelques endroits des fondrières où il serait dangereux d'engager le pied.

C'est une fatigue et une préoccupation nécessaire.

On va dans la montagne pour y découvrir une nature inconnue. On aspire à mille choses dont on ne peut avoir la prescience, mais qu'on croit merveilleuses. On leur donne, en imagination, des contours tellement bizarres, des beautés si en dehors de l'ordinaire, qu'on n'ose même pas essayer de leur supposer une forme. On imagine qu'on aura tant de choses à contempler, qu'on soupçonne que les deux yeux dont on peut disposer n'y suffiront pas, et il se trouve qu'on n'a tout au plus qu'à regarder à ses pieds.

Il y a cependant de bien beaux troncs de gommiers devant lesquels on s'arrêterait avec admiration, mais ils sont enfouis dans le fouillis général, où on n'a ni la force ni le temps de les découvrir, et le seul agrément qu'on en obtienne est de respirer le parfum suave et pénétrant qu'ils répandent autour d'eux.

S'il n'y avait eu là, ne faire attention qu'à ses pieds, c'eût été relativement peu de chose. Mais il fallait quelquefois parcourir un long espace suspendu dans l'air, marchant à deux ou trois mètres au-dessus du sol, quelquefois davantage, sur un plancher tremblant de racines tellement entremêlées, qu'il n'y avait pas moyen de circuler à terre entre les mailles serrées qu'elles formaient en s'entrelaçant les unes des autres.

C'était un exercice d'acrobate auquel mes jambes se montraient tout-à-fait réfractaires, et j'avais alors moins par leur secours que par celui de mes bras. Puis se présentaient des roches moussues, avec un abîme de chaque côté. Il fallait franchir cela, et surtout ne pas glisser, car je voyais en bas une forêt de plantes épineuses qui me présentaient leurs pointes menaçantes.

Alors les mains encore étaient aussi utiles que les pieds: j'avancais sur le ventre, m'accrochant à la mousse qui s'arrachait quelquefois sous mes doigts, et, comme j'avais peu de confiance dans mon habileté gymnastique, j'aimais mieux me laisser glisser, au grand dommage de mes vêtements, que de risquer un saut périlleux.

Quant à Zo, rien ne semblait l'émouvoir. Son panier était toujours aussi solide que sa tête, son pied toujours aussi ferme, qu'il marchât sur le tremplin des racines, sur la mousse glissante ou qu'il tendit les ressorts d'acier de ses jarrets pour franchir des passages que je n'abordai qu'en rampant. Il était rare qu'il eût à régler l'équilibre de sa charge en y portant la main. Elle semblait faire partie de son individu.

Qu'on se figure de pareilles transitions, une succession de voyages aériens, de glissades dangereuses se présentant souvent, et on comprendra que cette manière d'avancer ne pouvait être rapide, et qu'elle dut nous prendre du temps.

Plus d'une fois, je l'avoue, m'interrogeant avec amertume, je me demandai où était la nécessité de cette *promenade*, et comment j'avais pu l'entreprendre sans y être forcé. Plus d'une fois je m'arrêtai, et, avec l'expression du découragement, je me dis, en maudissant la fantaisie qui m'avait poussé vers l'inconnu, *le si j'avais su !* qu'on se répète si souvent dans la vie et dans des circonstances plus graves que celle où je me trouvais.

J'étais rompu de fatigue. Cette marche, toujours ascendante sur un sol accidenté, m'avait brisé les jambes. Je commençais à buter même sur le terrain à peu près praticable, sur les roches qui se trouvaient sous mes pieds, sur les racines qui me barraient le passage. Et cette maudite forêt, n'en finissait pas. Toujours des arbres au-dessus de ma tête et pas une échappée pour voir le ciel. A droite et à gauche, des bruits de torrents. De temps en temps un immense bourdonnement qui ébranlait la montagne; c'était le vent passant sur cette gigantesque toison de verdure.

J'aurais bien voulu aller d'un des côtés où j'entendais le bruit de

l'eau. Mais mon compagnon s'y opposait toujours en me disant :

— *Pas allé côté-là. Tini falaise qui haut.* N'allez pas par là, il y a des falaises très-hautes; et il me faisait signe que je courrais risque de tomber dans quelque précipice.

Et j'allais toujours, obéissant à sa volonté, ayant fait abnégation de la mienne, allant, allant, malgré la fatigue qui me brisait les jambes, malgré la sueur qui collait mes vêtements à mon dos, malgré le désir et la volonté que j'avais de m'arrêter, et bien que je sentisse que mes forces menaçaient de m'abandonner. Je le suivais machinalement et comme fatalement, passant dans les fourrés, écartant les herbes qui me couvraient de sang, brisant les lianes qui s'attachaient à mes jambes et quelquefois m'arrêtaient par le cou.

Lui ne semblait ressentir aucune fatigue, et ses membres paraissaient acquérir de l'élasticité, à mesure que les miens se raidissaient et menaçaient de me laisser tomber de faiblesse. Son aspect avait quelque chose de fantastique quand il apparaissait et disparaissait successivement dans l'obscurité et la pénombre des grands arbres. Le panier, surmonté de son chapeau, faisait l'effet d'une tête monstrueuse, dominant son corps rougeâtre et mat, comme une vieille statue de bronze qu'on vient d'exhumer d'une fouille.

Nous arrivâmes dans une sorte de clairière où il nous fut permis d'apercevoir un instant le ciel. C'était un petit bois de palmistes nains, qui croissaient, serrés les uns contre les autres, et entremêlaient le panache de leur feuillage. Mais comme ils étaient peu élevés et qu'il y avait des vides, l'air et le jour y circulaient beaucoup mieux que dans les bois.

Je voulus m'arrêter. J'avais soif, j'avais faim. J'étais las; je sentais le besoin d'étendre mes bras et mes jambes. Je me demandais, en sentant combien ces dernières étaient endolories, comment je pouvais marcher ainsi, et cependant j'allais, j'allais toujours.

J'allais machinalement, fatalement, comme entraîné par une puissance qui dominait ma volonté, qui dominait mes forces, puisqu'il me sem-

blait qu'elle en prêtait de tellement exagérées à mes pauvres membres, qu'ils allaient, bien qu'ils fussent brisés, qu'ils allaient, bien qu'il me semblât que si je m'arrêtais je resterais frappé de paralysie.

Et le nègre marchait toujours devant moi. Il était sourd aux plaintes involontaires que je laissais échapper. Il n'avait pas d'yeux pour voir mes joues pâles, ma bouche ouverte et haletante, mes cheveux collés à mes tempes, toute l'expression de désespoir qui devait ravager mon visage.

Il me semblait pourtant que je devais faire pitié, mais il ne s'en apercevait pas, et ses grands pieds plats, écrasant les herbes, aplatissant les mottes de terre humide, sur lesquelles ils laissaient une large empreinte, allaient toujours en avant.

Je lui adressais mentalement mille imprécations. Je me disais : ce vieux gredin, parce qu'il est fort, parce qu'il a l'habitude que donne la sauvagerie de marcher sans se fatiguer, il s'imagine qu'un homme civilisé doit pouvoir en faire autant. Il ne sait pas que mes membres ne sont pas faits comme les siens, que la large base de ses pieds lui donne sur moi l'avantage d'une force d'équilibre qui doit compenser la fatigue qu'il ressentirait s'il était fait comme un autre.

J'avais la tête bouleversée, et toutes sortes d'idées étranges y faisaient une sorte de kaléidoscope de souvenirs incohérents, s'y présentant rapidement les unes après les autres. Je me rappelais des courses à cheval où j'avais été entraîné par ma monture, une fuite en canot sous un grain qui chassait comme une vapeur l'embarcation dont on avait pu détacher la voile. Puis, je ne sais par quel travail de l'esprit, je me reportais au temps de mes études. Je me rappelais le professeur de physiologie nous décrivant les fonctions des mouvements, la faculté qu'ont les animaux de se mouvoir, — faculté, dont j'abusais malgré moi. Je me répétais que cette fonction s'appelait *locomotion*, malgré un autre professeur qui avait voulu y substituer l'expression de *muscultation*. Puis je pensais aux hommes qui ont le courage de monter dans des aérostats et à ceux qui ont essayé de s'attacher des ailes aux épaules.

Toutes ces idées me trottaient par la tête et bien d'autres encore, tellement bizarres et incongrues, qu'il me serait impossible, même si j'en retrouvais le premier mot, d'en renouer le fil.

Il arriva un moment où les forces me manquèrent tout-à-fait. Nous avions quitté la forêt de palmistes, et nous étions rentrés dans les grands bois. Ceux-ci étaient moins épais, moins fourrés que les premiers que nous avons parcourus. Il y avait peu de gros arbres. Quelques gommiers seulement, dont les troncs avaient vieilli sans se développer. On y sentait moins la suave odeur de résine qu'ils répandent autour d'eux, mais il existait dans ce bois d'immenses fougères arborescentes, auxquelles, malgré leur étrangeté, je ne donnai qu'un regard indifférent. Je n'avais pas la faculté d'admirer quoi que ce fût. Mon guide allait, allait toujours, et moi je continuais à le suivre machinalement.

Pourtant, ma lassitude devint telle que je m'arrêtai. Je m'appuyai à un gros rocher, couvert de mousse, qu'on eût pris pour un champignon colossal. Je n'en pouvais plus, je sentais que mes jambes pliaient sous moi. La tête me tournait. Un immense bourdonnement me remplissait les oreilles, il me semblait que mon crâne allait se briser.

Zo avait continué sa marche ; cependant il s'aperçut bientôt que je ne le suivais pas et revint sur ses pas. Il me fit signe de continuer, et, comme je ne bougeais pas, il vint jusqu'à moi, et me dit :

— *Puen courage, nous rivés, mi, nous qu'é areté nous là, pou vous peu déjeuné.*  
Prenez courage, nous sommes arrivés, nous allons nous arrêter là pour déjeuner.

Il gesticulait tellement en me parlant ainsi qu'il exerçait sur moi une sorte d'influence magnétique. Je fis un grand effort. Il me sembla que mes membres allaient craquer comme une machine enrayée que l'on force ; pourtant je me remis en mouvement, et je continuai à le suivre. Il eut l'attention de marcher un peu plus doucement et de se retourner de moment en moment pour voir si je le suivais.

Le bourdonnement continuait dans mes oreilles, mais je m'aperçus bientôt qu'il était occasionné par une cause extérieure. Nous arrivâmes

sur un plateau où une rivière étroite, mais roulant une grande masse d'eau, était encaissée entre deux murailles d'énormes galets. Elle s'élançait de là, formant un immense arc de cercle, et allait tomber au fond d'une ravine où elle arrivait à l'état de flocons d'écume ou de poussière d'eau.

La vue de cette belle nappe claire et limpide me causa une sorte d'étourdissement. Je m'élançai pour pénétrer entre les galets. Je voulais m'asseoir au bord de cette belle eau, la prendre à pleines mains, m'en baigner le visage, y tremper mes pieds endoloris. Je compris la joie qu'avaient dû ressentir les Hébreux à la vue de la terre promise.

Je cessai donc de suivre Zo; je m'élançai dans le fouillis d'herbes, d'arbustes, de feuillages amoncelés qui me séparaient de la rivière. Je la perdis un moment de vue. Je sentis que je m'enfonçais dans cette masse traîtresse de débris végétaux qui avaient été conduits là par quelque grande crue.

Je sentais que là-dessous mes pieds baignaient dans l'eau. Je fis un effort, et me hissai sur un tronc d'arbre étendu en travers. Mais il me sembla que je lui avais imprimé un mouvement en montant dessus, et je sentis qu'il descendait, lentement il est vrai, mais enfin il descendait du côté de la chute; une terrible anxiété me saisit, quand je vis que toute cette masse de débris se mettait en route et que j'allais sans doute être précipité avec elle.

J'étais dans la partie du cours de la rivière qui n'était pas encaissée. Les débris qui l'obstruaient et qu'un obstacle tenait arrêtés m'en avaient dérobé la vue. La rapidité des eaux était moins grande sans doute, mais elle n'en coulait pas moins jusqu'à l'abîme.

Je sentais que je m'en allais sans pouvoir m'arrêter; la secousse que j'avais donnée à cette masse de branchages avait sans doute dérangé l'obstacle qui la retenait sur le bord de l'abîme. Je me vis perdu.

Mais tout d'un coup, je sentis une main qui saisissait la mienne; et je vis la figure sauvage et grimaçante de Zo. Il se tenait accroché de la main gauche à une grande liane qui pendait du haut d'un arbre, et

de la droite il avait saisi ma main.

Mais dans le mouvement qu'il fit, son panier, surmonté de la casaque et du chapeau, tomba de sa tête. Je fis un effort machinal, mais vain pour le retenir, et je le vis descendre lentement avec toute cette masse de branches, de troncs, de feuillage qui disparut dans l'abîme.

Cela se passa en moins de temps que je n'en mets à l'écrire.

J'étais sauvé, et, quand tout se fut évanoui, je me trouvai couché dans l'eau qui me passait lentement sur le corps. Zo me tenait toujours. Il me fit sortir de ce bain dangereux, et, me montrant l'abîme à quelques pas de moi, il me dit seulement d'un air de reproche interrogatif :

—*Mais vous fou no?* Mais êtes-vous donc fou?

Et quand j'eus secoué l'eau dont mes vêtements étaient imbibés, que, tranquille après cette grande secousse, je me fus assis, brisé par la réaction, mon compagnon me dit, en me montrant sa tête veuve de toute charge et de toute coiffure et la cataracte qui grondait à quelques pas de nous :

—*A puésent, comment ou qu'è fai mangé?* Maintenant, comment allez-vous faire pour manger?

C'était en effet une triste perspective. Je sentais qu'un peu de nourriture me remettrait; je sentais, à mesure que le repos me pénétrait de son bien-être, que mon estomac en demanderait bientôt beaucoup.

Je savais qu'il n'y avait de fruits d'aucune espèce, qu'il n'y avait pas de racines comestibles, qu'il n'y avait rien dans la montagne pour faire face à la nécessité dans laquelle j'allais me trouver.

J'interrogeai cependant Zo, espérant que les traditions de la vie sauvage lui enseigneraient quelque ressource pour le cas où nous nous trouvions. Il sourit avec une sorte de reproche dans le regard, et me montrant ses dents taillées en scie :

—*Pas tini ayen, mouchi, pas tini ayen*, dit-il. Il n'y a rien, rien, monsieur. Ces dents blanches, aiguës, avec leur disposition bizarre et qui jusque-là n'avaient fait qu'exciter ma curiosité, me produisirent dans ce moment un effet que je ne saurais définir.

Une seconde fois je me demandai ce que j'étais venu faire dans cette maudite montagne, et je me répétai : Si j'avais su !

Je voulus essayer de fumer pour tromper la faim qui venait au galop, et qui venait d'autant plus vite que je m'en préoccupais et que je ne pensais qu'à cela. Si le panier eût été auprès de nous, il est probable que pendant les apprêts du déjeuner j'aurais essayé de reposer pour manger ensuite plus à l'aise. Il est certain aussi que mon estomac n'eût pas souffert ce qu'il souffrait en ce moment. Je donnai un bout à mon compagnon et tirai une boîte d'allumettes de ma poche. J'en frottai une, qui donna de la fumée sans la moindre lueur... puis une autre... puis une autre... toujours en vain... et je songeai enfin qu'elles étaient dans ma poche et que ma poche avait trempé dans l'eau. Du reste, l'humidité de la montagne eût suffi pour les mettre hors de service.

Zo sourit encore de son sourire silencieux et dit :

— *Blancs pas save, blancs savants pour ça qui nen bone. Ça qui bon nen bois, blancs pas connaîtte.* Les blancs connaissent ce qui est bon pour la ville, mais pas pour les bois.

Il tira de sa poche un bout de corne de bœuf de dix centimètres de long environ, bouché par un petit cylindre en bois ; il l'ouvrit; battit le briquet et enflamma des morceaux de chiffon charbonné, sorte d'amadou artificiel, qui était entassé au fond.

Les nègres appellent cet instrument un *cornichon*.

Il me le présenta en répétant, comme se parlant à lui-même :

— *Blancs pas connaîtte.* ‘

Je m'épuisai en efforts vains pour allumer mon bout; il était mouillé comme tout le reste. Je ne réussis qu'à me dessécher et m'enflammer la gorge. Je bus pour y remédier une grande quantité d'eau, qui ne fit qu'accroître la faim terrible qui me tourmentait.

J'essayai de dormir; je ne pus en venir à bout.

Cependant, à force de me tourner et de me retourner, et surtout à cause de la fatigue extrême que j'avais subie et de la détente générale qu'avait amenée le repos, je réussis à m'assoupir.

Je fis un vilain rêve que je ne me rappelle pas. Seulement, je sais que je m'éveillai en sursaut. Zo était assis à quelques pas de moi, fumant sa vieille pipe, et tenant à la main son coutelas dégainé. Il leva les yeux au mouvement que je fis, et sourit en me montrant ses dents.

Son regard, son sourire, l'arme qu'il tenait à la main, tout cela s'unit en une seule pensée, — pensée terrible, et je frissonnai des pieds à la tête.

Je me dis que lui aussi, il devait avoir faim.

Je me mis alors à considérer son visage, qui n'avait été jusqu'alors pour moi qu'un innocent objet de curiosité, et j'y découvris une foule de signes terribles, que je n'y avais pas remarqués.

Cet homme devait être un vrai sauvage, et les figures dont sa peau était tatouée indiquaient qu'il avait été enlevé de son pays à un âge qui n'était plus celui de l'enfance.

Il avait dû être homme à la côte d'Afrique, et les traditions qu'on oublie quand on est sorti de son pays, dans les premières années de l'enfance, restent fidèlement dans la mémoire lorsque cela arrive plus tard, et surtout lorsqu'on n'a pas quitté volontairement sa terre natale, mais qu'on en a été arraché.

Alors on a des vengeances à exercer. On attend patiemment que le moment se présente. Et si le frottement de la civilisation est parvenu à effacer de l'âme d'un sauvage les penchants meurtriers qui sont dans sa nature, ce sauvage n'a-t-il pas toutes sortes de raisons qu'il trouve bonnes, pour se justifier, si l'occasion évoque l'idée de la vengeance, qu'il a pour ainsi dire mise en réserve, mais non oubliée.

Si cette vengeance contre la race des oppresseurs, il veut l'exercer contre un individu qu'il tient en son pouvoir, n'a-t-il pas, le cas échéant, une bonne excuse, même à ses propres yeux... la faim?

En admettant même qu'il n'entre dans son esprit aucune pensée de vengeance, l'occasion ne lui offre-t-elle pas la satisfaction facile d'un goût affreux, que la prudence, la circonspection, si naturelles aux races primitives, lui ont appris à dissimuler ?

Car il est impossible que cet homme n'appartienne pas à un peuple d'anthropophages. Les signes de son visage, ses dents, ses dents surtout, que l'art ou la nature peut-être a rendues propres à déchirer la chair crue, l'indiquent suffisamment.

Pendant que toutes ces idées me trottaient par la cervelle, j'observais mon compagnon à la dérobée.

Je dois dire que son attitude n'avait rien de menaçant. Il était assis à quelques pas de moi. Il paraissait absorbé dans l'innocent exercice de gratter avec son coutelas une liane dont il avait enlevé l'écorce.

Il levait bien de temps en temps les yeux vers moi, mais avec une tranquillité qui me semblait avoir quelque chose de sinistre et d'inquiétant. Quand nos regards se rencontraient, je ne pouvais m'empêcher de détourner promptement le mien.

Ma situation, du reste, était assez singulière. J'avais ôté mes vêtements mouillés et les avais suspendus à une branche, comptant sur quelque rayon de soleil qui paraissait peu ou qui tamisait si parcimonieusement sa chaleur et sa lumière à travers les arbres, qu'il eût fallu me résigner à attendre longtemps avant que mon linge fût sec. J'allais me disposer à le remettre, car je me sentais mal à l'aise, lorsque je vis Zo se lever. Je me levai en même temps que lui, mais d'un mouvement brusque et comme pour me mettre sur mes gardes. Je ne sais s'il remarqua cela, mais il me dit d'un ton doucereux :

— *Maitre, vous fonez, mo qué fai di fé pou chauffer corps à vou et secher z'badés à ou.* Maître, vous avez froid, je vais faire du feu pour vous réchauffer et sécher vos habits.

Ce feu ne me rassurait pas. J'y voyais un préparatif de cuisine qui ne m'ôtait rien de mon effroi.

Je lui dis que je ne voulais pas, que je préférais marcher pour me réchauffer, et j'essayai de me lever. Mais je m'aperçus que mes jambes étaient engourdies et que j'avais peine à en faire jouer les articulations. Il fallut me rasseoir et assister passivement aux préparatifs que je croyais bien devoir être ceux de mon supplice.

Je ne pus cependant m'empêcher d'admirer la dextérité de mon compagnon, qui, au moyen de son *cornichon*, de quelques morceaux d'écorce de gommier, imprégnés de résine, de feuilles sèches, de menu branchage, eut bientôt allumé un feu clair, auquel j'eus, je l'avoue, le plus grand plaisir à me chauffer et à me sécher... en attendant peut-être le moment d'y rôtir.

Je n'ai pas pu échelonner heure par heure ce que je viens de raconter. Je n'avais pas de montre, et, en eussé-je eu une, que je n'aurais pas songé à en interroger les aiguilles.

Toujours est-il qu'il s'était passé beaucoup de temps et que l'obscurité venait. Le feu m'avait ranimé, et mes vêtements secs et chauds avaient rétabli la circulation dérangée par le bain forcé que j'avais pris et par la fatigue la plus grande que j'eusse jamais ressentie.

Lorsque le jour commença à baisser, je crus remarquer une certaine inquiétude dans mon compagnon. Il jetait de temps en temps les regards du côté où tombait la chute d'eau, et deux ou trois fois il s'était fait de la main un cornet acoustique, au moyen duquel il écoutait dans plusieurs directions.

Ces manœuvres renouvelèrent mes inquiétudes, qui s'étaient apaisées et semblaient même s'être dissipées sous l'influence d'un bon sommeil que j'avais goûté à la chaleur de notre brasier.

Il est vrai que je m'étais éveillé de ce sommeil réparateur, mais qui ne l'avait été que dans un sens, plus affamé qu'auparavant. Si mes bras et mes jambes avaient retrouvé leur élasticité, si les muscles de ma poitrine jouaient plus facilement, les aspirations de mon estomac avaient augmenté en proportion, et je rêvais de tables splendidement servies, tout en me disant que je me contenterais d'un morceau de pain bien dur. Il me semblait aussi que mon compagnon devait avoir bien faim, et je le regardais avec terreur, surtout à ce moment où sa figure bronzée prenait, aux lueurs de la flamme, des reflets et une expression diaboliques.

Quand la nuit fut presque noire, il se leva et me dit :

—*Maité, vous qu'é mangé. Domi enco ti buen. Moin qu'a vini dans ion moment.* Maître, vous mangerez. Dormez encore un peu, je reviens dans un moment.

Et il entra dans un fourré d'arbres branchus et bas où il disparut. Et je ne l'entendis plus, car le bruit de la cataracte me remplissait toujours les oreilles.

Je restai seul devant le feu. Je n'avais pas envie de dormir, et l'invitation de Zo ne m'y disposait pas. La solitude où je me trouvais me sembla plus terrible que sa présence.

Je pensai que c'était peut-être un stratagème, que n'osant m'attaquer en face, il attendrait que je fusse enseveli dans ce sommeil profond qu'amène quelquefois la privation absolue de nourriture, et qu'il allait tomber sur moi comme une bête féroce.

Je me mis comme je pus sur mes gardes, tenant à ma portée une branche solide dont le bout se charbonnait dans le feu, et qui eût pu être une arme puissante en cas d'agression.

Je passai ainsi une heure environ, les yeux grands ouverts, mes regards interrogeant les ténèbres dans lesquelles je ne voyais rien remuer. On n'entendait que le tonnerre de la cataracte, qui n'empêchait pas la perception du silence profond qui régnait partout ailleurs.

Heureusement que j'avais la certitude complète que les bois de la Guadeloupe ne recelaient aucune bête dangereuse. C'était au moins une sorte de tranquillité, au milieu de la terreur vague par laquelle j'étais travaillé.

Je m'étais approché du feu autant que possible et j'en ressentais insensiblement l'influence. Je tenais, comme je l'ai dit, mes yeux grands ouverts, et je crois que je dormis sans les fermer, car j'entendis tout d'un coup derrière moi et tout près un bruit qui me tira de ma rêverie somnolente. Je me levai précipitamment, mon tison à la main.

C'était Zo. Il se mit à rire en montrant ses dents, dont la lueur du feu faisait ressortir la blancheur, et il me dit :

— *Moin fai ou peu.* Je vous ai fais peur.

— *Mi mangé*, continua-t-il, *ou pas qu'é mort faim fois cilà*. Voilà de la nourriture, vous ne mourrez pas de faim pour cette fois.

Et il mit devant moi un grand *coni*<sup>16</sup>, dans lequel il y avait des ignames bouillis, et un autre plus petit qui contenait trois oiseaux rôtis qui me parurent être des ramiers.

Je regardai Zo. Il ne me sembla plus avoir une physionomie si terrible. Je lui trouvai même l'air bonhomme.

Je me suis trompé, me dis-je, je n'avais jamais entendu dire que les Caplaous fussent anthropophages. Si c'était un *Mondongue*, à la bonne heure.

Il acheva de se réhabiliter à mes yeux en ôtant une corde passée en bandoulière sur ses épaules, et à laquelle était pendue une petite calebasse qu'il me présenta.

Elle contenait du tafia.

Le tafia est une horrible liqueur dont je n'usais jamais, et dont l'odeur seule me levait le cœur. J'en bus cependant une gorgée avec une sorte de sensualité, tellement je sentais le besoin de quelque chose de cordial.

Nous fîmes un bon repas, après lequel mon compagnon me demanda si nous continuerions notre ascension le lendemain.

— Non pas ! j'en ai assez, lui répondis-je, demain nous retournerons à l'habitation. Seulement, donnez-moi un bout bien sec si vous en avez un; je sens maintenant le besoin de fumer à mon aise.

Pendant que je repassais dans mon esprit tous les événements de cette journée laborieuse, en regardant monter perpendiculairement la fumée de mon bout, mon compagnon s'occupait de notre logement pour la nuit, et j'eus lieu d'admirer l'industrie que ces sauvages ont à leur disposition.

Il planta en carré quatre poteaux d'égale grandeur. Deux autres plus grands, sur lesquels il appuya une traverse horizontale, servirent de faite à ce qui devait être un toit. Il couvrit le tout de grandes feuilles auxquelles leur forme a fait donner le nom de *ç'ailes à mouches*, — de

feuilles de balisier, de fougères, qu'il lia les unes aux autres au moyen de chevilles de bois et de lianes fines, et en peu de temps il eut édifié un ajoupa qui présentait un abri convenable. Il prit des mêmes feuilles et d'autres encore qu'il eut soin de passer dans la flamme pour détruire les fourmis et les *bêtes rouges*<sup>17</sup> auxquelles elles auraient pu donner asile, et j'eus bientôt un matelas épais et élastique qui invitait au repos.

Je m'y étendis avec le plus grand bonheur, l'esprit dégagé de toute inquiétude.

Zo se coucha en travers de mes pieds.

La nuit fut belle; il ne tomba guère qu'un ou deux grains, dont quelques gouttes seulement pénétrèrent jusqu'à ma couche.

Nous nous levâmes de bonne heure. Zo me renouvela son invitation à continuer la course dans la montagne, en me faisant entendre que nous ne manquerions pas de vivres. Mais j'en avais assez.

J'avais bien les jambes encore un peu engourdis, mais elles ne tardèrent pas à reprendre leur élasticité. Du reste, je ne me pressai pas et ne m'inquiétai pas de l'allure de mon guide. J'étais décidé à faire la route, cette fois, tout à fait à mon aise.

Nous arrivâmes à l'habitation dans l'après-midi, après avoir fait plusieurs poses.

Marcorèle allait se mettre à table.

— Comment! déjà! s'écria-t-il, je ne vous attendais que demain soir.

Trop heureux d'avoir toute cette bonne journée de demain pour me reposer. J'en ai pas assez. J'en ai trop.

— Mais enfin cette course, cette ascension dont vous vous promettiez tant de belles choses, est-ce qu'elle n'a pas tenu tout ce qu'elle promettait ?

Je lui racontai ce qui m'était arrivé sur le bord de la rivière, mais je me gardai bien de lui faire confidence de mes impressions relativement à mon compagnon de voyage. Mon brave Provençal n'eût pas manqué d'y trouver matière à une *scie* qui se serait indéfiniment prolongée.

Mais je lui contai la chute du panier et la venue providentielle du

souper que m'avait apporté Zo.

En ce moment le Caplaou était assis devant la porte, fumant silencieusement sa pipe, après l'ingestion d'un grand verre de tafia, préparatoire apéritif du dîner qu'on allait lui servir.

Mais je vis alors ce que je n'avais pas observé jusque-là, c'est qu'il avait sur la tête son vieux chapeau, et sur le dos sa casaque de laine.

Je le fis remarquer à mon ami, qui se mit à rire, et me dit :

— Ah! le vieux gueux. Je vois ce que c'est. Il vous a servi des ignames et des ramiers, accomodés dans la cuisine de ses amis marrons. Votre panier a été repêché et rien n'a été perdu; il y a eu seulement échange de victuailles. Il vous a mené dans le voisinage de quelque camp de nègres marrons qui ont des relations dans toutes les habitations qui touchent à la montagne, surtout avec les nègres *nouveaux*. Vous auriez pu, sans vous en douter, vous trouver au milieu d'eux, car ils ne font pas grand bruit, et on ne peut guère les voir de loin. Si cela vous arrivait un jour, ne laissez pas voir que vous avez peur; vous ne courez aucun risque, ils ne sont pas aussi diables qu'ils sont noirs, ils ne vous mangeront pas.

Je crus m'être trahi dans le compte-rendu que j'avais fait de ma laborieuse excursion. Je regardai Marcorèle. Mais je me rassurai, car il continua: les marrons n'attaquent jamais un chasseur ou un promeneur égaré dans les bois. Ils aiment mieux lui montrer son chemin et l'aider à s'en sortir. Ils savent très bien éviter ce qui pourrait compromettre la liberté de contrebande dont ils jouissent. Du reste, il ne faut pas en dire de mal quand on a des plantations et des bestiaux dans leur voisinage; il ne faut pas, surtout, chercher à leur en faire. Il ne faut pas parler d'eux. Il faut ignorer leur existence.

*Pointe-à-Pitre, août 1862.*



## RAMÓN VILLODAS

### I

Au mois de juin 1846, j'arrivais à Saint-Thomas<sup>18</sup>. Je n'avais été me loger ni au *Grand-Hôtel*, ni à la Posada espagnole del *Turco*, ni dans aucun des autres hôtels dont les enseignes engageantes étalent leurs invitations sur les Wharfs, en lettres de toutes couleurs et de toutes dimensions.

Je n'avais pas été prendre gîte dans une de ces grandes maisons où les mulâtresses louent aux voyageurs, ennemis du bruit et du va-vient incessant de l'hôtel, des chambres qui réunissent toutes les conditions du confort et du bien-être.

Lorsque j'étais descendu à terre, l'exiguïté de mon bagage que je pouvais porter à la main sans effort, la modestie vénérable de mon vêtement, le peu de confiance que me donnaient en moi-même quelques fractions de doublons nouées précieusement dans un morceau de toile et qui composaient toute ma fortune, n'avaient attiré aucun de ces nègres avides, à l'affût des voyageurs.

Et puis j'étais débarqué sans le secours d'un bon-boat<sup>19</sup>. Un mousse du bord m'avait amené jusqu'au *Wharf du roi*, dans le canot de la goëlette qu'il conduisait à la godille.

Je n'avais rien qui excitât la convoitise des noirs chasseurs de voyageurs blancs et j'évitai leur importunité que je n'eusse subie, du reste, qu'en pure perte pour eux.

Je me trouvai donc dans la grande rue, parmi des allants et venants qui tous allaient quelque part ou venaient de quelque endroit.

Je me trouvai marchant devant moi comme les autres, mais n'allant nulle part, ce qui établissait entre eux et moi une différence toute à

leur avantage.

Que devenir pendant les quelques jours qu'il me faudrait attendre la balandre portoricaine <sup>20</sup> que j'avais cru trouver à Saint-Thomas et qui n'y était pas encore? Où pouvais-je me diriger? Je ne connaissais personne. Mon extérieur n'avait rien qui invitât à m'aborder. On passait auprès de moi avec indifférence; on ne me voyait pas. Dans un pays moins habité, on eût remarqué mes évolutions d'un bout à l'autre de la grande rue; mais je les accomplissais sans que le même visage se présentât deux fois devant moi.

Si ma position ne préoccupait personne, elle m'inquiétait beaucoup, et je me demandais où je prendrais gîte quand la nuit serait venue.

Il n'y avait pas à penser à retourner à bord, la goélette devant appareiller avant le coucher du soleil. Quant aux hôtels, l'insuffisance de mon pécule ne me permettait pas le luxe d'une gourde et demie, que j'aurais à y dépenser, au minimum, pour une journée.

J'étais déjà venu à Saint-Thomas, mais seulement en passant, et je ne connaissais que par ouï dire les maisons de dernier ordre, situées dans les quartiers retirés, où, moyennant une faible dépense, je pensais trouver un asile et une nourriture en rapport avec mes ressources.

Il fallut cependant faire une tentative, et je m'engageai timidement dans les petites rues qui se trouvent derrière le marché, et qui, par leur étroitesse, l'élévation relative des maisons, leur humidité constante, rappellent les anciens quartiers de certaines petites villes de France.

La circulation cessait et le silence se faisait dans ces parages. De temps en temps, au bruit cependant très-léger de mon pas, j'entendais se baisser des jalousies délabrées et je surprenais des visages de femmes qui apparaissaient et se retiraient aussitôt, comme si elles eussent attendu quelqu'un et que je ne fusse pas celui qu'elles attendaient.

On trouve par là des cabarets honteux où, sous prétexte de débiter du rhum, on trafique de bien d'autres choses, où des négresses et des mulâtresses, vêtues de fripperies voyantes, attablées avec des matelots, devisent avec eux plus ou moins bruyamment, suivant le nombre des

bouteilles, élevant leurs goulots vides entre les verres, dans toutes les langues parlées dans le golfe du Mexique.

Je suivais ce chemin peu semé de roses, le cœur serré, n'osant m'adresser nulle part, honteux de mon isolement, et je me disais qu'on est très-heureux d'être dans son pays.

Je me disposais à redescendre dans la ville et à me livrer encore au courant de la grande artère centrale, espérant y rencontrer enfin une figure qui m'encourageât à lui demander un renseignement sur ce que je cherchais. J'allais tourner l'encoignure d'une des rues qui y conduisaient, lorsque je m'entendis appeler par mon nom.

Je ne reconnus pas la voix et je ne sus pas d'abord d'où elle venait, mais je la bénis intérieurement.

L'appel recommença, et au premier étage d'une grande maison délabrée apparut un visage que je reconnus aussitôt. C'était celui d'une mulâtresse de la Pointe-à-Pitre, dont je n'ai jamais su le véritable nom, comme bien d'autres sans doute, mais que tout le monde à la Guadeloupe connaissait sous celui de *Bijou*.

Bijou était une mulâtresse bronzée, au visage ouvert et bienveillant. Elle n'était plus jeune et n'était pas encore vieille. Elle avait cet âge douteux, éternel chez les femmes de couleur, qui ont d'autant plus de bonne foi à ne pas avouer le nombre de leurs années, qu'elles l'ignorent généralement.

J'avais connu Bijou à la Pointe où elle exerçait toutes sortes de professions. Elle était surtout en relations avec les capitaines de navires qui lui confiaient leur linge dont elle monopolisait le blanchissage. Elle se chargeait des achats de volailles, de la fourniture des fruits et légumes au moment des départs. Elle avait toujours deux ou trois chambres qu'elle leur louait pendant qu'ils séjournaient à terre, et, dans leurs maladies, elle les assistait et remplissait auprès d'eux les fonctions de garde-malade intelligente, active et vigilante.

Je l'avais connue dans ces dernières conditions, car elle ne s'attachait pas exclusivement à soigner les capitaines de navires; tous les Européens

nouveaux venus composaient sa clientèle, et le souvenir de l'assistance que l'on avait reçue me rendait toujours sa rencontre agréable.

Ces diverses occupations étaient très-productives, et elle avait eu à sa disposition des sommes importantes. Mais, imprévoyante comme le sont toutes les mulâtresses, l'argent, comme elle disait, lui brûlait les doigts. Elle le dépensait en inutilités et vivait dans une gêne constante.

Je ne fus pas surpris de la trouver à Saint-Thomas, et il me sembla que, dans ma détresse, j'aurais dû songer à elle. J'avais entendu dire qu'elle y venait souvent, grâce aux facilités de locomotion que lui donnaient ses relations avec les capitaines. Je savais qu'elle y séjournait quelquefois, et que souvent elle en rapportait de la contrebande anglaise qu'elle vendait, avec gros bénéfice, à la Guadeloupe, mais dont le produit s'écoulait comme tout ce qu'elle gagnait autrement.

Lorsqu'elle se fut assurée que je l'avais vue à la fenêtre, elle me fit un signe de main amical et me dit de *l'espérer*, qu'elle descendait.

J'étais trop heureux de cette rencontre pour être choqué, comme je l'avais été souvent, du synonyme ambitieux donné généralement par les nègres et les mulâtres au verbe *attendre*. C'est que cette fois le mot était juste, mon attente était bien une espérance, et je l'eusse attendue patiemment, eût-elle dû mettre une heure à paraître.

La maison de Bijou était une vieille construction à un étage, moitié brique, moitié bois. Elle conservait quelques traces d'une splendeur passée depuis longtemps, bien que le délabrement s'y fit sentir dans tout ce qui était exposé aux attaques du temps, ce grand destructeur actif, ou délaissé par l'incurie, cette force passive non moins puissante.

Le rez-de-chaussée en était très-élevé, et les briques qui formaient son épaisse muraille, dépouillées du crépi primitif sur presque toute leur surface étaient couvertes de plusieurs couches de toiles épaisses, que les araignées avaient mis un demi-siècle peut-être à superposer, et où elles avaient enseveli des populations de mouches.

L'apparence de force de cette maison, sa situation dans un lieu élevé, l'épaisseur de ses murailles qui tenait plus de la forteresse que d'une

demeure pacifique, son architecture bizarre, indiquaient que l'édification remontait aux premiers temps de la colonisation.

On sentait que les maisons voisines avaient dû venir s'abriter autour d'elle, et qu'il y avait eu un temps où elle se trouvait isolée sur cette hauteur. Elle avait peut-être eu pour constructeurs, pour architectes, pour premiers occupants quelques-uns de ces hardis flibustiers dont la tradition a perpétué les souvenirs en histoires terribles, vraies peut-être, quoique sûrement invraisemblables, mais dont la manifestation matérielle se trouve dans quelques édifices rares, assez caractéristiques cependant, pour que tout ce qui s'en dit soit accepté comme authentique.

Le premier et seul étage était en bois. Mais autant le développement du rez-de-chaussée était ample en hauteur, surtout abondant dans toutes ses proportions, autant cet étage était étriqué, resserré, restreint.

Il faisait l'effet du chapeau d'un nain, posé sur la tête d'un géant.

Le toit surbaissé et composé d'aissantes sur lesquelles croissait une végétation luxuriante de mousses et d'orchidées s'étendait pour donner parcimonieusement son ombre à un balcon étroit et branlant qui se collait à la palissade aux planches délabrées.

Sur ce balcon s'ouvraient trois portes-fenêtres. Une quatrième fenêtre étroite et garnie d'un rideau de toile rayée s'ouvrait directement sur la façade, sans communiquer avec le balcon.

C'est de cette fenêtre que Bijou m'avait vu et appelé.

Elle parut à une grande porte que son délabrement mettait dans l'impossibilité d'être entièrement ouverte ou fermée, et qui donnait entrée dans une sorte de large couloir à ciel ouvert qui devait conduire à une cour.

Elle vint à moi et me serra les mains avec effusion.

— *Ché pitite à moïn, qu'a ou vini fai icit ?* me dit-elle en créole.

Il fallait que son émotion fût réelle, car elle affectait, surtout avec les Européens, de ne parler que français, et alors elle était prodigue d'*r* pour les mots qui n'en devaient point avoir, mais, par compensation,

elle en privait totalement ceux auxquels l'orthographe française en accordait.

Cette manière de parler ne lui était pas spéciale; elle est propre à tous les nègres et à presque tous les mulâtres, et ils l'exagèrent d'autant plus qu'ils veulent parler plus purement. Cela se remarque surtout pour les noms propres. Si l'on s'appelle Léon ou Léonie, il faut s'attendre à un *r* qu'on ne songe pas à se donner, et s'entendre appeler *Léron* et *Léronie* ; mais, en revanche, si l'on a reçu au baptême le nom de Charles, il faut se résigner à l'entendre prononcer *Chales*. Le nom de Gédéon, qui est assez commun parmi les anciens esclaves, ne pouvait échapper à la loi commune, et ceux qui le portent s'intitulent eux-mêmes *Gédéron*. Les variétés du genre sont *Aristile*, *Maltide*, *Aldophe*, et *Rigène*.

Comme je ne pouvais avoir avec Bijou la pudeur de ma détresse, je la lui confessai franchement, je lui dis que l'occasion que j'étais venu chercher n'étant pas arrivée, je ne savais combien de temps j'avais à passer à Saint-Thomas, et enfin, ce qui était surtout l'important pour moi, je lui confiai que mes ressources étaient des plus restreintes.

— Vous ne pouviez mieux vous adresser, me dit-elle, et le hasard vous a traité en enfant gâté. Cette grande maison que vous voyez est la mienne, c'est-à-dire que j'en suis locataire, et comme elle a beaucoup trop d'étendue pour être occupée par moi seule, j'y loue des chambres aux voyageurs qui ont des raisons pour ne pas préférer le *Grand Hôtel*, et j'en ai justement une qui fera votre affaire.

Le couloir où je la suivis était rempli d'objets sans nom. C'étaient de vieux barils éventrés, laissant échapper par leurs douelles brisées de la ferraille, des verres cassés, des tessons de faïence, des chiffons; des paniers à bière remplis d'objets de même nature, qui avaient pourri en place et laissé leur contenu s'étaler tout autour d'eux. Des poules fouillaient cherchant les insectes qui étaient venus y chercher asile ou s'y étaient engendrés, et répandaient ces ruines de telle façon qu'elles jonchaient le sol de tous côtés, et que les objets de fer seuls restaient

à la place où leur poids les maintenait.

Nous arrivâmes dans une cour où s'amoncelait un plus grand nombre d'objets de même nature, mais d'un volume plus considérable.

Un grand cocotier planté au milieu de cette cour baignait ses racines effilées dans une mare de boue liquide où s'étalait sensuellement un porc attaché par une corde au tronc de l'arbre.

Un entourage de planches dégradées, laissant de tous côtés des ouvertures par lesquelles on pouvait communiquer avec les maisons voisines, permettait de voir qu'elles n'avaient rien à envier à celle-ci et que le même pittoresque désordre s'y étalait tout à l'aise.

Dans un des angles de la cour, au-dessus d'une muraille en briques, d'un mètre et demi environ, s'élevait une sorte de hangar couvert de feuilles de fer-blanc oxydées, déchiquetées, recroquevillées, retournées sur elles-mêmes, débris de caisses de toutes dimensions, qui avaient servi au transport des marchandises craignant l'humidité. Cet endroit était la cuisine où trônait une négresse obèse, aux appas ruisselants, qui était occupée à distribuer la pâture à une demi-douzaine de petits cochons, dont le grognement satisfait devait être une douce récompense pour la dispensatrice de leur bonheur, et une sécurité pour la mère qui se vautrait au pied du cocotier, sans inquiétude pour sa progéniture.

Le fourneau délabré, encombré de casseroles hors de service, n'avait d'allumé qu'un feu, auquel se chauffait une de ces grandes marmites en terre de Provence, appelées aux colonies *canaris*.

Bijou me fit monter par un escalier branlant jusqu'au premier étage. Elle m'introduisit dans un réduit de trois mètres carrés environ :

— Voilà votre chambre, me dit-elle. Vous resterez ici tant que vous voudrez; vous savez que cela ne vous coûtera pas cher.

Dans la disposition d'esprit où j'étais, l'appartement le plus vaste et le plus luxueux ne m'eût pas rendu plus heureux que cette humble chambrette, où je pouvais me considérer comme chez moi, après avoir eu la crainte fondée de n'avoir d'autre abri pour la nuit qui s'avançait, que la *voûte des cieux*.

## II

Le mobilier de ma nouvelle demeure n'était rien moins qu'abondant, mais je le trouvais parfaitement à la mesure de mes besoins.

Une couchette en fer avec un matelas du bord de cinquante centimètres de large et d'une épaisseur qui donnait à penser qu'il avait été mis plus d'une fois à la presse, une chaise américaine à fond de bois, une table en bois de sape... c'était tout. Mais ce tout répondait à mes aspirations et les comblait, et regardant par la fenêtre les derniers rayons du soleil couchant qui rougissait l'extrémité des mâts des navires, apparaissant par-dessus les maisons, je me sentis profondément heureux en pensant que j'aurais un toit au-dessus de ma tête pendant mon sommeil.

Bijou m'avait laissé seul, et ce fut avec un véritable bonheur que je m'assis sur cette couche aussi dure qu'une planche, et que je touchai un oreiller dont la taie bordée d'une dentelle déchirée, indiquait par une large tache grasseuse que plus d'une tête s'y était appuyée depuis le dernier blanchissage ; la seule pensée qui me vint à l'esprit, car je n'étais pas difficile alors, c'est que j'allais y reposer la mienne.

J'étais assis là depuis quelque temps, mon petit paquet à la main, sans m'apercevoir que la nuit tombait. La sécurité dans laquelle je me trouvais me faisait envisager sans crainte l'avenir qui se résumait dans ce moment en un asile sur la terre étrangère ; je pensais à mon triste passé sans trop d'amertume, et j'y cherchais même parmi les ronces où s'accrochaient mes souvenirs, les quelques fleurs que j'y avais rencontrées çà et là.

Une petite fille entra et me dit en créole français, mais avec l'accent prononcé et caractéristique que donne aux mulâtresses françaises établies à Saint-Thomas, la pratique presque constante de la langue anglai-

se, que sa nenaine m’attendait pour souper en bas.

*Nenaine* est un abrégé familier de marraine.

C’était une enfant d’une douzaine d’années, ayant la physionomie précoce qu’ont presque toutes les jeunes mulâtres de cet âge. Ses cheveux abondants et crépus, divisés en boucles épaisses, lui faisaient une tête qui semblait démesurée. Ce fouillis assez mal peigné encadrait un visage d’un magnifique ovale, couleur de bronze florentin clair, éclairé par de grands yeux noirs dont le blanc mat semblait nager dans un fluide, tant il brillait à la lueur de la chandelle de suif qu’elle tenait à la main.

Son nez droit n’avait rien dans sa forme qui révélât l’origine africaine, et sa bouche, dont la lèvre supérieure était légèrement soulevée, laissait voir au repos des dents blanches et un peu longues, qui donnaient à sa physionomie l’apparence du sourire, quelque sérieuse qu’elle fût.

Elle était vêtue d’une robe d’étoffe fine, mais déchirée, et dont le délabrement contrastait avec les volants du bas et les garnitures des manches. Ses pieds nus traînaient de vieilles bottines d’étoffe beaucoup trop grandes, qui couvraient son cou de-pied et dont le quartier rabattu laissait voir ses talons.

Je finis par reconnaître dans cette petite fille une enfant que j’avais fait sauter sur mes genoux à la Pointe. Bijou était, en effet, sa marraine. Je ne sais si sa véritable mère était morte ou l’avait abandonnée, mais celle qui lui en tenait lieu accomplissait religieusement le devoir qu’elle s’était imposé.

Elle s’appelait *Tilolo*, nom heureusement assez rare en France, mais très-commun aux colonies, et dont on chercherait vainement l’étymologie dans le *Jardin des racines grecques*.

Ce n’était plus tout-à-fait un enfant; ce n’était pas encore une jeune fille. Elle avait cet âge ambigu qui, en Europe et partout où la famille est organisée, ne l’eût exposée à aucun danger.

Aux colonies, les privautés qu’on pouvait se permettre avec l’enfant, que son âge fût un prétexte ou non, les tristes exemples de promiscuité

qu'elle avait sans cesse sous les yeux, les préceptes de moralité suspecte dont ses oreilles étaient rebattues, la menaçaient de cette démoralisation précoce reprochée souvent à tort aux jeunes filles de couleur qui la subissent plutôt qu'elles ne la recherchent: conséquence fatale de leur fausse position sociale et d'une éducation plutôt viciée que vicieuse, qui se transmet de génération en génération.

Elle me dit donc que sa nenaine m'attendait pour souper. Je lui demandai s'il y avait d'autres étrangers que moi dans la maison.

— Oh ! oui, me dit-elle, *en pile moune* en bas, tout plein de monde. Vous ne savez donc pas que les comédiens sont ici ?

— Mais, non, je ne sais rien, j'arrive. J'arrive et je vois que vous ne m'avez pas reconnu.

— Oh ! si fait, je vous ai bien reconnu. J'étais pourtant bien petite. Mais vous me donniez toujours des sucres; je n'ai pas oublié cela.

Et elle me montra en souriant ses grandes dents blanches.

— Et à présent, est-ce que vous n'aimez plus les sucres ?

— Oh ! si fait, dit-elle avec une petite moue dédaigneuse, je les aime toujours, mais pas autant qu'autrefois. Et, puis, ceux d'ici ne valent pas les *grabios* et les *gigiris* de la Pointe, où l'on fait aussi de si bonnes *aissantes à bon Dieu*<sup>21</sup>; je n'aime pas ce qui est anglais.

— On ne s'en douterait pas, car vous avez tout-à-fait l'accent d'une anglaise.

— Ce n'est pas de ma faute. Il faut bien parler, et tout le monde parle anglais ici, excepté nenaine qui n'a jamais pu réussir à en écorcher deux mots. Il faut bien que je lui serve d'interprète.

Comme j'allais descendre, mon hôtesse vint elle-même me chercher et me dit : — Eh bien, *compè, ou pas qu'a vini* ? Eh ! bien, compère, vous ne venez donc pas ?

Ce titre qu'elle me donnait me rappela que nous avions tenu ensemble un enfant sur les fonts de baptême, ce qui établissait sinon une parenté, au moins une familiarité que notre vieille connaissance aurait suffi, du reste, à expliquer.

Et puis, Bijou était une de ces femmes pour lesquelles on éprouve une sorte d'affection, qui a quelque chose de banal, mais qui n'en est pas moins de l'affection.

Lorsqu'on a vécu quelque temps aux colonies, il est bien rare qu'on n'ait pas donné des droits à sa reconnaissance à quelque mulâtresse et à presque toutes celles que l'on a connues par suite de petits services reçus. Ceci en tout bien tout honneur, car elles sont généralement obligeantes, et l'étranger les trouve toujours désintéressées lorsque la question de sentiment est mise à part. Et le sentiment devait être écarté des rapports qu'il y avait eus entre mon hôtesse et moi. La différence de nos âges ne pouvait établir, au point de vue de la reconnaissance, que des relations de services échangés, et j'avoue que j'étais l'obligé.

— Vous ne venez donc pas, me dit-elle, je n'attends que vous pour souper. Ces pauvres gens sont tous malades, et je doute qu'ils fassent honneur à mon repas.

— Mais enfin, Bijou, de quelles gens me parlez-vous ? Tilolo m'a dit que c'étaient des comédiens, mais quels comédiens ?

— Comment, vous ne savez pas ? Mais en effet, comment pourriez-vous savoir. Eh ! bien, il y a une quinzaine de jours qu'une goélette espagnole arrivait de Curaçao avec un chargement complet à bord. Ils étaient je ne sais combien. Il y en avait un qui était grand, grand, qui n'en finissait pas. Il y avait une femme qui avait une grande barbe rouge. Il est vrai qu'elle avait la figure enveloppée dans un châle, ce qui fait qu'on n'a su cela qu'après. Il y a une petite qui n'est pas plus haute que cela.

Et mon hôtesse étendit la main horizontalement à un mètre environ du sol.

— Celle-là vous la verrez. Enfin je ne sais pas ce qu'il y avait encore. Il y avait des hommes *carodechou*, qui tortillaient et nouaient leurs membres comme des ficelles et les allongeaient tant qu'ils voulaient, à ce qu'on dit, des danseurs de cordes qui faisaient des tours à donner la chair de poule. C'était au moins ce que disaient les matelots de la

goélette et ce qu'on répétait ici. Moi, j'écoutais tout cela, car j'en ai vu bien d'autres, pas seulement à la Guadeloupe et à la Martinique, mais en France, où j'ai fait un voyage pour accompagner une demoiselle qui y retournait après avoir perdu son père et sa mère de la fièvre jaune. Pauvre enfant ! je n'avais pas le plaisir et la gaité en tête quand nous sommes parties de la Pointe, je ne pensais guère à m'amuser, et j'avais plus envie de pleurer que de rire ; et pourtant mes amies me disaient ; Vous êtes très-heureuse d'aller en France ! Et j'avais bien le droit d'y aller, car ce que vous ne saviez peut-être pas, c'est que je suis libre de naissance et que ma mère même n'a pas été longtemps esclave, et ma grand'mère avait été élevée avec *Dandame*, la mère de défunte madame, qui était la mère de petite madame avec qui j'ai été élevée et que j'appelais *Cécé*, parce que je la regardais comme ma sœur. Mais à présent, cela a bien changé, elle a une habitation et elle ne me regarde pas ; pourtant il n'y a pas trop de quoi faire la fière, car si ce qu'on m'a dit est vrai, son mari *est un peu dans les acacias* <sup>22</sup> et son commissionnaire ne veut plus lui faire d'avances, vu que le sucre ne vient jamais. Un bel homme, du reste, son mari, et qui ne regardait pas à donner un ménage. Elle serait bien mieux nippée qu'elle ne l'est si elle avait tous les meubles qu'il a donnés à d'autres, que je pourrais nommer toutes, car nous en avons ri bien des fois ; mais ça ne me regarde pas, et je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas. Je m'en lave les mains, et si elle est un jour malheureuse, elle ne pourra pas dire : Bijou a dit cela. Pas du tout ; je me tiens à ma place ; et puisqu'on m'a fait voir qu'il y a une distance, eh ! bien, j'y reste. Maintenant on deviendrait malheureuse et on me dirait : Mais Bijou, on ne vous voit plus, et vous ne venez plus voir Cécé ; je répondrais bonnement : Merci, madame, il y a une distance. Ce n'est pas sa mère qui aurait fait ça. Il est vrai que son père, défunt monsieur, n'était pas toujours commode, et une fois qu'il y avait bal au Cercle et qu'il l'avait oubliée dans la salle parce qu'il était resté à la *Marseillaise*, tâchant de rattraper une grosse somme qu'il avait perdue, et qu'au lieu de la rattraper il en perdit davantage ;

et comme elle avait su cela et qu'elle pleurait le lendemain parce qu'il voulait lui faire signer quelque chose, que soi-disant c'était la loi, et qu'elle ne voulait pas, vu qu'on lui avait dit qu'elle ruinerait ses enfants. J'étais toute petite et j'entendais tout cela; mais enfin n'importe....

Mon hôtesse débitait cela et bien d'autres choses, employant tantôt l'idiome créole, tantôt son français exagéré, faisant aller ses bras dans tous les sens, gesticulant et accentuant ce qu'elle disait de mouvements de tête et de corps, comme c'est la coutume des mulâtres.

La petite fille, habituée sans doute à ces avalanches de paroles, l'interrompit en lui disant :

— *Mais, nenaine, ou qu'a palé, palé et ou pas qu'à songer manger.*

— C'est vrai, elle a toujours raison, cette petite monstre-là. Allons souper, cela vaudra mieux que de causer pour ne rien dire, que de parler pour *bouche pas senti*, comme disent les nègres.

Je ne fus pas fâché de cette interruption, car je ne savais où s'arrêterait cette interminable narration, si elle continuait en s'accrochant à toutes les incidences qui s'y présentaient. Je savais, du reste, avec quelle facilité Bijou se laissait aller au courant de ses paroles, dont le flot allait toujours s'enflant comme celui d'une rivière qui descend de la montagne en temps d'orage, et devenait aussi difficile à arrêter dans son cours. Aussi remerciai-je intérieurement Tilolo de son intervention providentielle.

— Mon pauv', me disait Bijou, en descendant avant moi les marches de l'escalier branlant, et levant la lumière à chacune d'elles pour me faire voir où je devais poser le pied, mon pauv', pour en revenir à ces comédiens, ils sont presque tous morts de la fièvre jaune en arrivant; le géant le premier, la femme à barbe ensuite, puis l'homme *carodechon* et d'autres. Il n'en reste que six, et encore dans un piteux état.

Ils avaient de l'argent quand ils sont arrivés ici; ils ont tout mangé en frais de médecins, d'apothicaires, d'hôtel. On les a mis à la porte quand ils n'ont plus eu le sou, et personne ne voulait les recevoir parce qu'on disait qu'ils portaient la fièvre jaune avec eux.

Or, un matin que j'étais sortie *au pipiri chantant*<sup>23</sup>, pour arriver la

première au marché et voir s'il n'y avait pas de goélette française signalée, car je suis toujours la première là lorsqu'il en arrive une, qu'est-ce que je vois sur le wharf de l'*hôtel del Turco*?... tous ces pauvres gens à la porte. C'était à fendre le cœur. Ils étaient six. Le vieux marchait en portant dans ses bras la petite qui grelottait la fièvre; les autres étaient accroupis sur les radiers du wharf. Leurs effets étaient auprès d'eux et il ne leur en restait pas beaucoup; ils avaient bazardé tout, peu à peu, pour payer les journées d'hôtel. Enfin on les avait mis à la porte et ils se trouvaient, comme je vous le dis, sur le wharf, ne sachant pas ce qu'ils allaient devenir, et n'ayant avec eux que ce qu'on n'avait pas voulu leur acheter, les friperies de leur métier.

Ils ne me connaissaient pas, et, naturellement, ils ne me disaient rien. Mais moi, qui savais toute leur histoire, cela me fendait le cœur et je me demandais ce qu'ils allaient devenir. Et puis, je comprenais bien qu'on ne voulût pas leur donner asile. Si c'était la fièvre jaune qu'ils avaient? ... et le cuisinier de la *Posada del Turco* avait dit que déjà plusieurs voyageurs avaient quitté l'hôtel pour aller autre part, de sorte que le maître n'était pas aussi coupable qu'il y paraissait, d'autant plus que les pensionnaires menaçaient de désertir et qu'il n'avait pas eu un seul des passagers du dernier packet d'Europe. On ne pouvait pas lui en vouloir trop, mais pourtant c'était bien dur pour ces pauvres gens.

Enfin, comme je n'avais pas de locataires dans ce moment, et qu'au bout du compte je ne crains pas la fièvre jaune, quoiqu'elle doive m'en vouloir assez, car je lui ai enlevé plus d'un particulier qu'elle croyait bien tenir, et vous en savez quelque chose, ma foi! J'allai tout droit au but, et pour ne pas les humilier, je m'adressai au plus vieux, qui paraissait être leur chef, et qui l'était en effet. Ces gens-là! ça parle toutes les langues. Celui-là vous manie le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, que sais-je... il serait difficile de deviner celle qu'ils ont parlée la première en sortant de la nourrice. Enfin, pour ne pas l'humilier, je lui demandai, en français, s'il ne cherchait pas un logement à louer.

Le pauvre vieux leva les yeux au ciel, et je l'entendis murmurer un mot espagnol qui ressemblait à *Providence*.

Mais, pour bien lui laisser croire que je voulais tout bonnement faire une affaire, je débattis le prix, je me fis marchander, et enfin nous convînmes de notre affaire, et il n'était que temps, je vous assure ! Je ne sais pas ce qu'ils seraient devenus, et mes voisins même ont voulu me chercher chicane pour cela. Mais je ne me laisse pas mener, je n'ai pas peur quand je suis dans mon droit. Quand on est libre de naissance comme moi, on ne craint rien, lorsqu'on a raison. Enfin donc et pour en finir, ces pauvres gens sont ici, et il n'en est pas mort un seul depuis qu'ils y sont.

Je reçus cette seconde tirade debout sur la dernière marche de l'escalier. Je pensai que nous allions entrer dans la maison dont Bijou entr'ouvrait aussi la porte, lorsqu'un bruit, qu'elle crut reconnaître, se fit entendre dans la cour. Elle leva sa lumière pour en étendre les rayons et nous vîmes un négrillon vêtu d'une simple chemise en guenilles, qui écartait deux planches de la palissade pour passer, portant une potiche vide à la main.

— *Ça ça yett ?* Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu fais là ? s'écria Bijou d'une voix menaçante, en accentuant son interrogation d'une épithète énergique, mais peu parlementaire.

Le négrillon continua à franchir le défilé des deux planches sans s'émouvoir de cet accueil peu engageant.

— C'est un peu d'eau que je viens chercher, dit-il, il n'y en a pas à la case, et *Zezele* m'a dit de vous en demander un peu.

— De l'eau pour ta *Zezele* ! plus souvent ! Elle peut bien avoir soif jusqu'au jour du jugement dernier, si elle compte sur moi pour lui donner à boire. Ah ! bien oui, donner à boire à des gens qui m'ont traitée comme la dernière des dernières parce que j'avais reçu des étrangers qui soi-disant avaient la fièvre jaune et allaient empoisonner le quartier. Eh ! bien, mon eau a la fièvre jaune et elle est empoisonnée, ainsi vous n'en boirez pas. Ah ! bien oui !

Et se tournant vers moi, elle se mit à énumérer longuement tous ses griefs contre le voisinage. Hélas! troisième tirade!

Pendant ce temps, le négriillon sans s'émouvoir avait continué son opération... Il était entré dans la case à eau, avait tranquillement rempli sa potiche et reprenait le chemin de son passage étroit, lorsque Bijou qui eût pu, si elle l'eût voulu, l'arrêter auparavant, n'eut l'air de s'apercevoir que dans ce moment de la persistance dans la poursuite de son dessein.

— Ah ! le maudit nègre, s'écria-t-elle, il a pris de l'eau malgré ma défense. Et on dit qu'on est chez soi, et on dit qu'il y a une police ici!

A ce moment parut une tête de négresse à l'entre-deux des planches où avait disparu le négriillon. C'était la tête ébouriffée de la Zézelle du jeune ganymède noir.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'écria-t-elle en s'adressant à Bijou. Pour un peu d'eau vous faites un train pareil. Ne serait-ce pas à moi de me plaindre de ce qu'il n'y a pas de police ?

En voyant apparaître cette tête couverte de laine grisonnante, la colère tranquille et seulement criarde de Bijou contre le négriillon se changea en fureur militante.

Elle s'élançait dans la cour, lorsque heureusement je la saisis par le bras. Elle essaya de se dégager, mais je la contins et l'entraînai dans la maison où nous entrâmes enfin.

Je ne pus cependant empêcher qu'auparavant elle se retournât deux ou trois fois et lançât quelques malédictions A sa voisine qui les lui rendit longuement, surtout lorsque nous eûmes abandonné la place.



## III

Une vaste salle formait à elle seule tout le rez-de-chaussée. Elle occupait la longueur de la maison et n'avait d'autres dépendances que deux grands cabinets pris sur la profondeur.

Le mobilier n'y était pas abondant ; mais, malgré son exigüité, on avait trouvé le moyen d'y faire régner un désordre tout-à-fait en rapport avec celui du reste de la maison. C'étaient deux ou trois *rocking-chairs*, dont les bascules plus ou moins écourtées, menaçaient de chutes certaines ceux qui voudraient s'y reposer avec abandon ; quelques chaises américaines, les unes à fond de bois, d'autres à fond de rotin effiloqué. Un vieux hamac de coton pendait au plafond, et, dans un coin, trois matelas roulés sur eux-mêmes, amarrés avec de grosses cordes, laissaient échapper de leur intérieur des pointes d'oreillers et des draps d'une blancheur douteuse. Puis des malles, une caisse et quelques objets dont je ne cherchai pas à m'expliquer l'usage.

Une grande table ovale sur laquelle se trouvaient trois grands plats couverts et quelques assiettes, était dressée à l'une des extrémités.

Je vis cela à la lueur d'une lampe de bord, suspendue au plafond et dont la lumière ne m'eût permis de rien distinguer, sans l'auxiliaire d'une chandelle de suif qui brûlait sur la table.

Deux ou trois personnes étaient assises ou plutôt accroupies à terre auprès des matelas roulés. Il faisait tellement sombre dans ce coin, que je ne pus distinguer leurs traits, ni même juger par leurs costumes si c'étaient des hommes ou des femmes ; car ces personnages étaient enveloppés dans des toiles ou des manteaux, d'où on ne voyait sortir que leurs têtes et le bras sur lequel elles l'appuyaient.

Au milieu de ce désordre, un homme allait et venait d'un bout de la chambre à l'autre, sans se heurter à rien, sans arriver jusqu'aux per-

sonnages accroupis à terre, et marmotant quelques paroles qui me parurent être de l'allemand.

Son extérieur assez bizarre mérite une mention particulière.

C'était un homme de très-haute taille et d'une maigreur qui l'exagérait encore. Sa tête, couverte de cheveux abondants et d'un gris sale, ressemblait assez à l'un de ces instruments de ménage qu'on appelle *têtes de loup* et qui servent à poursuivre les toiles d'araignée dans les coins les plus retirés des plafonds. La ressemblance était rendue plus frappante par un cou long, maigre, côtoyé d'énormes tendons, qui sortait d'un col de chemise mal retenu par une cravate étroite et lâche, dont le nœud se trouvait porté sur une des épaules. Cette tête qui paraissait énorme à cause de l'abondance de la chevelure, se composait d'une petite figure grimaçante, plissée de rides dans tous les sens, animée par deux petits yeux mobiles et roulants qui semblaient jeter plus de lumière que l'éclairage de la salle. Un nez énorme en bec d'aigle en occupait la plus grande partie et cachait au regard une grande bouche dont on ne voyait de face que les deux coins qui se perdaient à droite et à gauche dans le creux des joues, et un menton fuyant qui disparaissait entièrement dans l'ombre du proboscide.

Il était vêtu d'une twine qui en eût enveloppé quatre comme lui, mais dont les manches trop courtes donnaient issue à deux avant-bras couverts de veines en cordes, auxquels s'attachaient deux énormes mains dont les doigts démesurément longs et effilés, mais noueux aux articulations, ressemblaient par leur forme et leur couleur jaune à des tiges de bambous.

Il tenait sur ses bras une jeune fille qui me parut avoir une dizaine d'années, et la promenait en chantonant quelques paroles en langue étrangère. De temps en temps, la jeune fille laissait échapper une plainte légère; alors il redoublait son chant, marchait à pas plus précipités en la berçant doucement. Lorsque la plainte cessait, il écartait d'abondants cheveux d'un blond clair qui voilaient la figure de l'enfant, lui appuyait doucement le dos de sa main sur les joues, et si la tranquillité se pro-

longeait un peu, il en profitait pour aspirer une énorme prise de tabac qu'il puisait dans un pot de grès déposé sur une des malles.

Les allées et les venues de cet homme avaient quelque chose d'étrange. Chaque fois qu'il terminait une évolution dans la salle et se retournait pour en recommencer une autre, les articulations de ses genoux craquaient. Ses mouvements étaient brusques et saccadés comme ceux d'une machine mal montée.

Lorsque Bijou entra tout-à-fait, — ce qu'elle fit quelques instants après moi car elle n'avait pu résister au besoin de retourner sur ses pas, ce qui est caractéristique dans les querelles des négresses et des mulâtresses, pour lancer quelques imprécations à sa voisine, le supplément de lumière qu'elle apportait me permit de mieux juger du milieu dans lequel je me trouvais.

A terre, étaient assis quatre individus, une femme et trois hommes qui paraissaient malades, à en juger par leur attitude. La femme avait la tête enveloppée d'un madras qui lui cachait le visage et un immense châle l'enveloppait entièrement. Les trois autres, qui étaient deux hommes et un jeune garçon et dont les têtes mal peignées reposaient sur les matelas, étaient couverts de vieux paletots et de morceaux de couvertures de laine.

Outre les malles, je reconnus que les objets que je n'avais pu voir qu'à peu près, étaient des tréteaux peints en vermillon et en bleu clair. Une grande corde était *lovée* à côté, et des drapeaux et de petites bannières reposaient sur une grosse caisse et quelques instruments de musique en cuivre.

J'y vis le matériel d'une troupe de funambules. J'appris plus tard que c'était tout ce qu'ils avaient conservé, n'ayant osé, ou plutôt n'ayant pu vendre ce qui devait être leur dernière ressource, leur gagne-pain.

Bijou, en entrant, alla au vieillard, et, lui prenant l'enfant d'autorité:

— Vous allez vous tuer, lui dit-elle. Donnez-moi la petite, puisqu'elle a la fièvre. Je vais lui faire une bonne *cabane*<sup>24</sup>, et lorsqu'elle aura bu ce que je lui préparerai, vous verrez qu'elle transpirera et qu'elle se

lèvera demain fraîche et joyeuse comme un *fou-fou*<sup>25</sup>. Mais allons, soupez et ne vous inquiétez de rien. Et, me présentant, elle lui dit en créole :

— *Mi ion zami moin*. Voilà un de mes amis, qui soupera avec vous et qui vous tiendra compagnie, puisque personne n'est en état de manger. Mais ne vous laissez pas aller au chagrin. Cela passera, je vous en réponds et je m'y connais. Toutes ces fièvres-là auront cessé demain. Mettez-vous à table ou tout sera froid, et ce doit l'être déjà, grâce à cette vieille maudite *Matibelle*, qui m'a fait tourner le sang, à me disputer une heure avec elle.

Le vieillard se mit à table et j'en fis autant. Je confesse que j'attendais ce moment avec quelque impatience.

— Ne faites pas attention à nous, dit Bijou, parlant d'elle et de sa filleule. Vous savez que nous autres, nous ne mangeons pas à table comme les blancs, ainsi ne vous gênez pas. Je vais faire les *cabanes*, pendant que vous souperez; ce sera notre tour après.

Et nous la vîmes s'occuper avec sa filleule et la négresse de cuisine, qui vint leur prêter assistance, du campement de ses hôtes.

Elle fit porter un matelas dans un cabinet où elle conduisit la femme et porta la jeune fille.

Elle plaça les deux autres dans un coin de la salle, y étendit les couvertures et engagea les trois hommes à s'y coucher, ce qu'ils firent sans prononcer une parole, et ils s'y laissèrent tomber plutôt qu'ils ne s'y étendirent. Leur respiration bruyante nous indiqua que s'ils dormaient, c'était d'un sommeil agité et pénible.

— Les pauvres diables! dit Bijou, se parlant à elle-même; heureusement que je leur ai *passé* la quinine avant l'accès !



IV

Mon compagnon en se mettant à table et avant de s'asseoir, inclina son long torse qui fit un angle droit avec ses jambes décharnées, et me dit :

— Je me nomme Neuknapp. Peter Neuknapp de Waidhofen-sur-l'Ibbs.

Je fis la même démonstration de politesse, moins longuement anguleuse cependant, la nature s'étant montrée plus parcimonieuse dans les dimensions de mon corps et je lui dis mon nom. Il continua :

— Peter Neuknapp, artiste dramatique, ancien directeur du théâtre d'Anhalt-Dessau-Cœthen, ancien premier violon du duc d'Anhalt-Bernbourg.

Je fus embarrassé pour répondre à cette seconde déclaration, car il m'eût été difficile de me rattacher particulièrement à une profession quelconque, après en avoir cependant, hélas! exercé plusieurs. Pourtant je lui dis :

— Artiste, paysagiste, attaché à plusieurs publications pittoresques. L'exagération n'était pas compromettante.

Nous nous mîmes à table, et pendant un moment nous observâmes le silence le plus absolu.

J'avoue que, pour ma part, je sentais depuis si longtemps le besoin de manger, que je me livrai à l'appétit justifié, du reste, par mon âge, par ma bonne santé, et aussi, il faut bien le dire, par la diète à laquelle j'étais soumis depuis la veille, car depuis la veille c'était mon premier repas.

Mon compagnon n'y mettait pas moins d'ardeur, et nous fîmes promptement disparaître les vivres dont la table était couverte, sans nous inquiéter des absents dont l'état, du reste, était bien fait pour

nous ôter tout scrupule.

Je confesse que nous ne pensâmes même pas à notre hôtesse qui devait souper après nous. Mais elle allait et venait autour de la table en nous regardant manger, avec une satisfaction si franche que je ne me reprochai pas notre avidité.

J'en fis cependant l'observation pour acquit de conscience ; mais elle nous dit d'une façon si engageante : — Mangez, mangez, notre souper est mis de côté, que je concourus à mettre à nu le fond des plats sans le plus léger remords. Ils n'étaient pas nombreux cependant. Notre repas était composé de viande de bœuf cuite avec des bananes vertes et accentuée d'un assaisonnement de piments des plus apéritifs, de morue avec des ignames bouillies et de tranches de bananes jaunes rôties.

Dans les moments de répit que me laissait la faim, je regardais mon compagnon et j'admirais les morceaux énormes qu'engloutissait sa grande bouche qui s'ouvrait comme une caverne sous son immense nez. Il ne parlait pas, ni moi. Nous étions entièrement absorbés par nos appétits. Deux naufragés de la *Méduse* n'eussent pas fait mieux.

Ce repas fut arrosé de deux bouteilles d'ale.

Enfin nous nous arrê tâmes et nous poussâmes, chacun de notre côté, ce soupir satisfait qui indique la plénitude.

Mon compagnon me regarda et dit :

— Vous avez bon appétit.

— Et vous aussi, à ce qu'il m'a paru.

— Oh ! moi, je mange peu. C'est un système. C'est à cela que je dois de me porter aussi bien. Du reste, vous voyez que je ne suis pas gras, ce qui indique que je sacrifie peu à l'estomac.

Je me demandai ce qu'il lui eût fallu pour engraisser, si ce que je lui avais vu absorber était son régime habituel et que cela ne lui réussit pas dans ce sens.

Il se leva, alla tirer un violon d'une vieille boîte qui se trouvait sur une des malles, fit résonner deux ou trois cordes dont il écouta d'un

air satisfait la vibration, puis il le remit en place et revint s'asseoir, tenant à la main une énorme pipe en porcelaine.

Il la remplit de tabac qu'il tira d'un sac brodé d'or, mais fané, usé, rendu gras par un long usage, qu'il me passa ensuite en me faisant l'invitation sacramentelle des fumeurs : — En usez-vous ?

Puis il se leva, arpena la salle en deux ou trois évolutions de l'énorme compas de ses jambes, et alluma sa pipe dont il fit sortir comme d'un cratère d'énormes spirales de fumée.

— Cela ne peut pas être bon pour ces pauvres gens, me dit-il en montrant ses compagnons couchés, mais la pipe m'est indispensable pour la digestion, quelque peu que j'aie mangé. Voulez-vous que nous allions prendre l'air ?

Peter Neuknapp était un de ces types que l'on rencontre souvent aux Antilles. Je ne veux pas parler de son type extérieur qui était particulier et tout à fait spécial ; mais il avait, ce qui y est assez commun, une facilité à parler toutes les langues et à passer avec la plus grande aisance et sans confusion de l'une à l'autre.

Il y avait dans ce qu'il disait une sorte d'accent général qu'on ne pouvait préciser, et des locutions plus ou moins expressives qu'on rapportait facilement aux langues française, anglaise, italienne, espagnole, etc., et qu'il plaçait toujours à propos. Du reste, il articulait le français comme un Russe, laissant percer à peine une pointe de tudesque.

Nous quittâmes le dédale obscur des petites rues, et arrivâmes dans la grande voie de circulation, rendue lumineuse par les réverbères, qui l'éclairaient par privilège spécial, et par quelques magasins, dont les propriétaires trouvaient profit à les tenir ouverts le soir. C'étaient des *Confiturias* espagnoles, des magasins de cigares, la *Panaderia francesa*, quelques cafés de bonne apparence et d'autres qu'on n'eût pas trop calomniés en les intitulant cabarets.

Peter Neuknapp marchait en fumant sa grande pipe, sans remarquer qu'un de ses pas équivalait à trois des miens, et il ne paraissait pas s'in-

quiéter des efforts que je faisais pour me tenir à son niveau.

Je vis que quelques nègres, arrêtés au coin des rues ou assis devant les boutiques ouvertes, se montraient cette grande figure hétéroclite qui allait et venait, laissant derrière elle un panache de fumée comme une locomotive en route. Et il fallait qu'il fût bien véritablement étrange, pour qu'on le remarquât à Saint-Thomas, où l'on ne remarque rien, tant on est habitué à voir circuler des gens de toutes provenances, et où aucun costume, quelque extraordinaire qu'il puisse être ailleurs, n'attire guère l'attention.

Nous allâmes ainsi assez longtemps et parcourûmes deux ou trois fois la grande rue dans toute sa longueur. J'avais jeté mon cigare, essoufflé que j'étais par la marche désordonnée de mon compagnon. J'étais en sueur, et j'allais le quitter et le laisser seul avec sa fumée et ses réflexions, car nous n'avions pas échangé un mot, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, secoua le fourneau de sa pipe pour en faire tomber les cendres et me dit :

— Avez-vous soif ?

— Oh ! oui, lui dis-je.

— Moi aussi, mais... et, d'un mouvement très-significatif, il retourna une des poches de son pantalon, frappa sur les autres pour m'en faire comprendre le vide, et me dit :

— Le diable est logé partout par là.

Je lui répondis que je n'étais pas très-riche, mais que cependant j'étais en état de payer les rafraîchissements que nous pourrions prendre.

— Eh ! bien, me dit-il, je vais vous conduire dans un endroit où nous aurons de l'ale, du porter et du brandy aussi bons que ce qu'on peut trouver dans ces cafés si bien illuminés, et à moitié prix. Ce n'est pas que je n'aime la lumière. Au contraire, je vivrais dans un globe de feu ; mais je sais me résigner, et je souffre, sans me plaindre, de l'obscurité, de la faim et de la soif.

Nous trouvâmes derrière l'église catholique, dans une rue aussi déserte que celle que nous habitons, une maison dans laquelle semblait

s'être concentrée toute l'animation du quartier. Toutes les autres étaient obscures ; pas une lumière ne s'y laissait voir. Seule, celle où me conduisit mon compagnon, qui y arriva sans recherche et comme sachant bien où il allait, paraissait contenir des êtres vivants.

Il faut dire aussi que la vie ne s'y manifestait guère extérieurement. N'eussent été les raies de lumière qui paraissaient aux jalousies et le bruit de voix qui en sortait, elle était aussi sombre et paraissait aussi déserte que les autres.

Nous entrâmes et vîmes là une nombreuse société de matelots, de nègres du port, de femmes blanches, rouges, jaunes, noires, aux allures suspectes, qui buvaient, mangeaient et fumaient, attablés deux à deux ou en groupes plus nombreux.

De temps en temps s'élevait une voix qui chantait quelques mots d'espagnol, le *Yankee doodle* ou un refrain de Béranger.

Peler Neuknapp, et moi à sa suite, nous pénétrâmes dans le nuage épais de fumée de tabac, au milieu duquel s'agitait, causait, chantait, gesticulait, riait cette société peu choisie, composée d'éléments absolument hétérogènes.

Mon compagnon avisa du premier coup d'œil une petite table qui n'était pas occupée. Il y poussa deux chaises, et nous nous assîmes vis-à-vis l'un de l'autre.

— Ce n'est pas un cercle ici, me dit-il, on n'y lit pas de journaux. Qu'est-ce que nous allons prendre pour nous désaltérer? c'est à vous de choisir.

El il répéta, en me disant cela, le geste de détresse qu'il avait déjà fait en me montrant le vide de ses poches.

— Choisissez vous-même, lui dis-je, vous paraissez au fait des ressources de l'établissement, et, quoique mes poches ne soient des mines d'aucun métal, je crois que je pourrai remplir convenablement mes devoirs d'amphytrion.

— Est-ce que vous ne mangeriez pas volontiers quelque chose? La pipe me creuse étrangement l'estomac.

Je le regardai avec un étonnement que je ne pus déguiser, mais dont il ne parut pas s'apercevoir.

Je l'avais vu, en effet, engloutir avec tant de satisfaction et avec une si évidente avidité les vivres que nous avions trouvés sur la table hospitalière de Bijou, et je sentais encore tellement leur poids sur mon estomac reconnaissant, que je ne m'expliquais pas le retour aussi prompt d'une faim que j'avais lieu de supposer largement satisfaite. Cependant je lui dis :

— Ordonnez. Vous savez mieux que moi ce qu'on peut demander ici.

— Eh! bien donc, j'agirai pour vous et pour moi, car je suis sûr que vous devez avoir faim.

Je ne protestai pas et le laissai faire.

Il interpella en espagnol une négresse qui allait et venait, et lui demanda ce qu'il y avait à manger.

— *Galletas, jamòn y queso*. Des biscuits, du jambon et du fromage, répondit laconiquement l'Africaine.

— *Pues bien. Trae galletas, jamòn y queso*, puisque c'est tout ce qu'il y a.

## V

En attendant qu'on apportât ce qu'il avait demandé, Neuknapp alla jusqu'au comptoir ou *mostrador*, comme disent les Espagnols, où se tenait le maître de l'établissement, lequel était un nègre, qu'une obésité monstrueuse clouait sur un rocking-chair dont on avait été obligé de ferrer les bascules et d'étaçonner le siège pour qu'il put supporter cette masse humaine.

Peter Neuknapp formait avec cet homme le contraste le plus complet. Il semblait que l'un fût un ossuaire ambulante et l'autre un amas de chairs. Et le contraste était rendu plus frappant par l'immobilité forcée de l'un et l'agitation nerveuse et fébrile de l'autre.

Et cependant, ils paraissaient se connaître, et ils échangèrent avec une poignée de main cordiale, un regard dans lequel se lisait la plus sympathique harmonie.

Ils se dirent quelques mots en anglais, et l'œil du nègre qui suivait d'un regard soupçonneux les autres personnages de son établissement, n'exprimait que bienveillance et sympathie en se fixant sur la figure anguleuse de Neuknapp.

Pour répondre à une question que lui adressa celui-ci, il lui indiqua une étagère placée au-dessus de sa tête, et sur laquelle étaient rangés des bouteilles et des cruchons de toutes sortes. Neuknapp, dont la grande taille atteignait l'étagère, à laquelle tout autre ne fût parvenu qu'avec l'assistance d'un banc, choisit un grand cruchon de porter et une bouteille de brandy. Il prit aussi deux verres ; mais, avant de revenir vers moi, il déboucha la bouteille de brandy, en remplit à moitié les deux verres, en offrit un à l'hôte, et l'homme gras et l'homme maigre avalèrent ce cordial, après un souhait mutuel de bonne santé.

Alors Neuknapp regarda la bouteille devant une lumière et jugeant sans doute qu'elle était trop profondément entamée par cette libation fraternelle, il la remit sur l'étagère et en prit une pleine, ce qui excita chez son ami noir un accès d'hilarité telle, que cette grosse masse s'agita comme en convulsions et fit trembler le plancher sous les saccades de son fou rire.

Peter Neuknapp, aussi sérieux que son ami était hilare, revint alors auprès de moi portant sous ses bras la bouteille et le cruchon et deux verres accrochés à ses doigts noueux, et déposa le tout sur la table. Puis, il déboucha la bouteille de brandy, et s'en versa un grand verre. Il remplit à moitié celui qui était devant moi et le heurta avec le sien dont il avala le contenu d'une gorgée.

— Fameux apéritif, dit-il, ça creuse de plus en plus. Et voyant que les vivres n'arrivaient pas :

— Maria Nieves, cria-t-il d'une voix sonore et impérieusement interrogative.

— *Alla voy*, j'y vais, répondit la négresse.

En attendant, Peter Neuknapp se versa un autre verre de brandy et voyant que le mien était toujours au même niveau, me jeta un regard de doux reproche; et, posant sur la table ses doux coudes pointus, il appuya son menton sur la paume de ses deux longues mains dont les doigts semblables à des pattes d'araignée gigantesque se repliaient à leur extrémité au niveau de son nez. Il me dit après un long soupir et en fixant sur moi ses petits yeux brillants :

— J'ai bien regretté mon premier ténor !

A ce moment, la négresse Maria Nieves apporta sur deux assiettes de faïence d'Allemagne, les vivres demandés, le jambon et le fromage, et, sur une troisième, des biscuits américains carrés.

Peter Neuknapp prit un de ces succédanés maritimes du pain, et je fus surpris de voir avec quelle facilité ses gencives entièrement dégarnies de dents, broyaient cette matière dure, qui, pour les gens ordinaires, se montre quelquefois réfractaire aux mollaïres les mieux constituées.

Il va, sans qu'il soit besoin de le dire, qu'il l'accompagna de tranches d'un jambon, non moins coriace, mais qui disparaissait avec une facilité merveilleuse dans le gouffre creusé entre son immense nez et son menton imperceptible.

Je voulus avoir l'air de faire comme lui par convenance, je grignotai quelques morceaux de biscuit et essayai d'effiler la tranche de porc de Cincinnati, qu'il avait mise devant moi, mais il parut s'inquiéter médiocrement de mon abstention, et y alla, comme on dit, *bon jeu, bon argent*<sup>26</sup>, jusqu'à ce que tout eût disparu. Et voyant même que le morceau que j'avais devant moi était à peu près intact, il le piqua avec sa fourchette à fer de trident, et à manche de corne de cerf et me dit en l'engloutissant :

— Il ne faut rien laisser perdre. Passons au dessert.

Il fit une pause pour absorber un grand verre de porter noir comme l'encre, qui se couronna d'une couche épaisse de mousse blanche comme la neige.

J'allais l'imiter parce que j'ai un goût tout particulier pour toutes les

bières possibles qu'elles s'appellent porter, ale, faro, qu'elles soient d'Angleterre, de Belgique ou de France, et, pour cela, je me disposais à jeter le brandy qu'il avait versé dans mon verre et qu'il m'était impossible de boire. Mais il arrêta ma main, au moment où j'allais en faire le sacrifice et me dit d'un air solennel :

— Qu'allez-vous faire? Je vous l'ai dit, il ne faut rien perdre.

Et il avala le contenu de mon verre qu'il remit devant moi après l'avoir rempli de porter.

— Oh! jeune homme, me dit-il alors, vous êtes encore bien inexpérimenté et bien imprévoyant.

Et il remit ses deux coudes sur la table. Cette fois, ce ne fut pas pour appuyer son menton sur ses mains et l'y laisser oisif, mais pour manger, je ne dirai pas à belles dents, mais à belles gencives, un morceau de fromage américain.

— C'est égal, dit-il en accomplissant cet acte réparateur, ou, au moins, qui paraissait l'être pour lui. C'est égal ! j'ai bien regretté mon premier ténor et mon albinos !

Comme je ne connaissais de son histoire que ce que j'en avais entendu dire par Bijou, j'espérais qu'il allait mettre arrêt à la manifestation de son insatiable appétit et m'en apprendre quelque chose, et pour le mettre sur cette voie, je lui dis :

— Il paraît que vous avez été malheureux à votre arrivée ici ?

— Oh ! oui, bien malheureux, répondit-il en exhaltant un énorme soupir embaumé des parfums mélangés du porter et du brandy, — bien malheureux ! Tous morts ! Mon premier ténor, celui que je regrette le plus ; une basse excellente, quoique moins bonne que mon premier ténor ; un *gracioso* <sup>27</sup> qu'on ne pouvait voir sans rire, une femme à barbe, un albinos, que sais-je encore? Tous morts en quelques jours. Une troupe complète qui avait fait l'admiration de toute l'Amérique du Sud, qu'on avait voulu retenir à la Trinidad, à la Barbade, à la Jamaïque. Venir ici pour mourir tous ! Oh ! malheureux *impresario* que je suis, et dire que je serai bientôt peut-être seul, seul de toute

cette troupe choisie, la plus distinguée qui ait peut-être paru de ce côté de l'Océan, car les autres se meurent. Mon *maromerito*, mon petit danseur de corde n'en peut plus, et les autres, toujours avec la fièvre. *Oh! desgraciado! desgraciado!*

Et les yeux du bonhomme exprimaient une véritable douleur. Il me dit après être resté un moment silencieux :

— Savez-vous que votre compatriote est une bonne femme?

— Mais, oui, je le sais.

— Savez-vous qu'elle n'ignore pas dans quel dénuement nous nous trouvons?

— Je le sais aussi.

— Et que, malgré cela, elle trouve moyen de nous donner notre nourriture chaque jour et des remèdes aux malades? Et ce qu'il y a de plus beau, qu'elle ne se plaint pas, nous fait toujours bonne figure et qu'on dirait vraiment que c'est elle qui est notre obligée?

— Je m'en doute.

— Oui, mais c'est rare. Vous apprendrez cela plus tard, si vous avez le malheur de courir comme moi le monde dans tous les sens. Vous apprendrez qu'une bonne âme, qu'on trouve par hasard, guérit les blessures qu'on s'est faites en se heurtant aux cœurs de marbre qu'on rencontre trop souvent. Vous saurez qu'un peu de lait versé avec bienveillance sur nos lèvres, nous fait oublier les efforts douloureux dans lesquels nous avons épuisé nos forces en suçant la mamelle d'airain de la nécessité. Aussi, j'aime les hommes en général, et je n'en ai jamais voulu à ceux qui m'ont fait du mal, c'est la seule récompense que je puisse offrir à ceux qui m'ont fait du bien, mais je la leur offre avec toute la pureté et la sincérité de mon cœur.

Après cette tirade sentimentale, Neuknapp souleva la bouteille de brandy, agita la cruche de porter, pour s'assurer s'il y restait quelque chose, et versant dans son verre ce qui était resté au fond de chacun des deux vases, il fit sa dernière libation, bourra sa pipe et me dit :

— Bientôt minuit; partons.

Le cabaret s'était déserté peu à peu pendant que nous causions et que mon compagnon se livrait à la satisfaction de sa faim et de sa soif.

J'avais à peine trempé mes lèvres dans le brandy, j'avais bu un verre de porter, tout le reste, je puis dire tout avait été englouti par Peter, sans laisser sur son visage aucune des traces que laisse ordinairement l'absorption un peu exagérée d'un spiritueux quelconque.

Sa figure était aussi pâle que lorsque je l'avais entrevu pour la première fois, berçant dans ses bras la petite fille. Le parchemin de sa peau était collé sur ses pommettes et sur son grand nez, sans qu'une veine y indiquât une circulation plus active que de coutume. Ses yeux étaient vifs, mais pas plus animés qu'avant le repas supplémentaire qu'il venait de faire.

L'hôte s'était endormi sur son rocking-chair. Sa lèvre inférieure pendant sur un menton à triple étage, celui-ci s'étalait à l'aise sur des pectoraux bombés qui, après un large pli transversal, se reposaient sur un ventre monstrueux, lequel eût touché probablement la terre, s'il n'eût été soutenu par de grosses et courtes cuisses, s'effaçant entièrement sous sa masse, pour ne laisser passer que des jambes courtes, dont les pieds larges et plats semblables, par la dimension et la couleur, à des pieds d'éléphant, se reposaient sur un tabouret en rotin défoncé.

Neuknapp alla lui frapper sur le ventre, pendant que je réglais notre compte avec Maria Nieves.

— *Buenas noches*, lui dit-il en le réveillant.

— *Vaya con Dios, amigo*, répondit le nègre en lui tendant sa grosse main et le suivant d'un sourire bienveillant.

Nous regagnâmes notre domicile à travers les rues devenues entièrement désertes. On n'entendait que, de temps en temps, au loin, la voix de quelque matelot attardé, hélant son navire pour se faire reconduire à bord.

Tout était silencieux dans la demeure de notre hôtesse. Une petite lampe brûlait sur la table et auprès, se dressaient, dans des bougeoirs de fer blanc, deux chandelles de suif, dont l'une était sans doute à ma

destination. Je le pensai ainsi et je l'allumai..

Pendant ce temps, je vis Peter Neuknapp s'avancer sur la pointe de ses grands pieds, jusqu'au cabinet où l'on avait fait le lit de la petite fille et de la femme. Il entrouvrit la porte, allongea son cou, et, me faisant signe de la main, mais sans retourner la tête, de lui apporter la lumière, il regarda un moment, referma la porte et revint aussi silencieusement.

— Elle dort bien et doucement, me dit-il. Je connais sa respiration, et je sais qu'elle repose d'un bon sommeil. Allez vous coucher, et ne vous inquiétez pas de moi.

Je trouvai facilement la chambre qui m'avait été destinée. Je m'étendis avec bonheur sur mon étroit matelas, et repassant dans mon esprit ce que m'avait dit Peter Neuknapp, dont la physionomie se montrait de plus en plus étrange, à mesure que le sentiment de la vie réelle s'éteignait, pour faire place au vague du sommeil et des songes, je m'endormis comme une heure du matin sonnait à une pendule à carillon qui résonna dans une maison voisine et troubla le silence de la nuit.

## VI

Le lendemain matin, quoique je me fusse endormi plus tard que je ne le faisais de coutume et malgré les rêves qui bercèrent mon sommeil, je fus debout de bonne heure, mais pas plutôt que mon hôtesse que je trouvai à la porte de ma chambre comme j'allais en sortir.

Elle m'apportait une tasse de café noir ; elle me dit :

— Où allez-vous d'aussi bon matin ? Vous n'avez pourtant rien à faire en ville, surtout avant le soleil levé.

— C'est vrai ; mais je voulais voir s'il n'est pas arrivé hier soir quelque chose de Puerto-Rico ou de Vièques ; j'attends des nouvelles.

— Vous ne restez donc pas ici ?

— Probablement non; cela dépendra de ce que j'apprendrai, du reste, que faire ici, où je ne connais personne, tandis qu'à Puerto-Rico j'ai quelques amis.

— Si vous n'avez pas de connaissances, nous en avons, nous autres, et on pourrait voir... En attendant, qu'avez-vous fait de notre vieux hier soir, vous êtes rentrés tard?

— Ne me demandez pas ce que j'en ai fait, mais ce qu'il a fait de moi. Quel phénomène ! quel ogre !

— Il dort encore, le pauvre vieux. J'ai entendu les autres se lever; leur fièvre est tombée. Vous avez dû hier soir prendre ma case pour un hôpital. J'espère qu'aujourd'hui tout ira mieux.

— Mais, comment faites-vous pour subvenir à tout cela? Si je juge de la bourse des autres par celle du bonhomme, vous me faites bien l'effet d'être la dispensatrice générale.

— Eh! que voulez-vous, mon pauvre! le bon Dieu est toujours là. Je n'ai encore manqué de rien, ni eux non plus.

Je pensais alors à la manière dont j'avais vu Peter Neuknapp dévorer, et je me demandais comment il pouvait être possible de combler chaque jour un pareil gouffre.

Bijou prit occasion de quelques réflexions que je fis à ce sujet pour me dire qu'elle n'était pas réduite aux seules ressources que je lui supposais. Elle me fit voir dans une chambre quelques marchandises qu'elle achetait aux ventes publiques et qu'elle revendait au détail avec de gros bénéfices. Dans la même chambre était un amas de pots vides en terre rouge ou jaune de Marseille, de la contenance de 500 grammes environ, ornés d'étiquettes indiquant qu'ils avaient contenu ou qu'ils devaient contenir des confitures de différents fruits, goyaves, ananas, pommes de Cythère, etc.

Les mulâtresses de la Guadeloupe préparent ces confitures d'une manière fort habile, et il est rare que les caboteurs qui passent presque régulièrement à Saint-Thomas, n'aient pas commission d'en apporter quelques douzaines de pots à chacun de leurs voyages.

Bijou qui était une des fines *confiseurs* de la Pointe-à-Pitre où elle avait une rivale nommée *Toutoute*<sup>28</sup>, justement préférée, il faut en convenir, avait cru bien faire en transportant son industrie dans l'île danoise.

Mais elle avait fait cette entreprise avec l'irréflexion et l'imprévoyance propres à sa race. Elle n'avait pas songé que Saint-Thomas ne produit aucun fruit; que ceux qu'on y apporte des îles voisines sont enlevés pour les tables de la ville et pour les navires. Elle n'avait pas réfléchi que, pour exercer une industrie de cette nature, il faut le faire dans un pays où la matière première abonde.

Elle avait fait venir d'abord quelques fruits par les nègres des caboteurs. Mais ces fruits qui ne coûtaient presque rien à la Guadeloupe, devenaient très-chers par suite du déchet, de la pourriture, de l'incurie, de l'infidélité des commissionnaires.

Voyant que, dans ces conditions, ses confitures lui coûtaient plus qu'elles ne lui rapportaient, elle avait renoncé à cette industrie qui menaçait de devenir ruineuse.

Cependant, lorsque le hasard d'une saison prodigue amenait des îles voisines quelques barques surchargées de fruits, elle ne manquait jamais d'en acheter tout ce qu'elle pouvait et y trouvait de temps en temps une source de bénéfices assez ronds.

Elle vivait de cette vie étrange et problématique des mulâtresses, que les européens ont tant de peine à comprendre et qu'ils ne comprennent jamais entièrement. Singulier mélange de paresse portée jusqu'à l'apathie dans de certaines conditions, d'un travail quelquefois exagéré dans d'autres. Existence qui étonne d'abord, mais qui finit par sembler naturelle quand on a étudié pendant quelque temps ces natures irréflechies, imprévoyantes, incomplètes, alliant quelquefois les défauts les plus odieux aux plus éminentes qualités, créations ébranchées auxquelles il semble que le grand artiste ait négligé de donner la dernière main. On comprend, lorsqu'on les connaît, qu'elles ne puissent vivre comme les autres, et qu'il doit y avoir, dans toutes les circonstances de leur vie, quelque chose d'inattendu, d'inspiré, pour

ainsi dire, en tant qu'on puisse considérer l'irréflexion comme ressemblant à l'inspiration.

— Surtout, me dit Bijou, quand je partis, ne manquez pas de revenir et ne tardez pas trop à vous rendre ici pour déjeuner. Ils auront faim de bonne heure, le vieux surtout, et les malades qui n'ont rien mangé hier ; aussi, ajouta-t-elle en riant, vais-je leur préparer un *migan* <sup>29</sup> qui les satisfera.

Je tremblai pour le garde-manger de la pauvre Bijou, en songeant à ce que j'avais vu faire la veille à Peter Neuknapp, dont la voracité était encore augmentée dans mon esprit par les circonstances dans lesquelles elle s'était manifestée, m'étant endormi peu de temps après l'étrange souper fait avec cet homme. Le souvenir en était un peu confus et prenait une couleur tout à fait fantastique, qui m'en exagérait les proportions.

Je parcourus la ville. Je rencontrai quelques connaissances qui me dirent bonjour en passant, d'autres qui n'eurent pas trop l'air de me reconnaître. Mon extérieur peu engageant n'invitait guère ces derniers à faire un appel à leur mémoire, et je ne crus pas devoir faire un effort pour les y aider.

C'est, du reste, quelque chose de propre aux Français, quelque chose d'indépendant de leur volonté, et dont je ne me trouve pas en droit de les accuser, sans prendre pour moi-même une part de l'accusation, c'est qu'à l'étranger, les Français se voient rarement avec plaisir. Deux Français qui s'y rencontrent sont plus réservés entre eux que chacun d'eux ne l'est avec les étrangers. Il semble toujours que l'un doive faire concurrence à l'autre en quelque chose, et ils se tiennent surtout l'esprit en garde et tout prêt à une riposte prévue.

Le Français paraît se dire qu'il n'a pas quitté la France pour aller trouver des Français de l'autre côté de l'Océan. Il éprouve la même déception qu'un voyageur ami du pittoresque qui fuirait les paletots, les pantalons et les chapeaux noirs de Paris, qui doublerait un cap des Tempêtes ou un cap Horn quelconque, et qui, après une longue navi-

gation, arriverait dans une grande ville peuplée de chapeaux noirs, de pantalons et de paletots.

On cherche au loin d'autres choses et d'autres gens que ce qu'on a et ce qu'on voit chez soi, semble se dire le Français, autrement à quoi bon voyager ?

Si je ne fus reconnu par aucun de mes compatriotes, et je veux bien croire que c'était mon vêtement qui me rendait méconnaissable, je trouvai plus de mémoire chez un étranger avec lequel je n'avais eu cependant que de courtes relations.

J'allais quitter la Grande-Rue pour prendre une des ruelles latérales qui, d'ascension en ascension, devaient me reconduire à mon domicile, et, avant de le faire, je m'étais arrêté machinalement devant le magasin bien connu de *Lindemann*.

Ayant passé sur les quais et sur les boulevards de Paris une jeunesse flâneuse, une tendance naturelle au *badaudisme*, à la flâne, me domine complètement chaque fois que l'occasion de m'y livrer se présente.

Cette occasion, rare dans les colonies en général, est nulle dans les colonies françaises, où les magasins ne sont point disposés de façon à attirer la curiosité des passants. A Saint-Thomas seulement, quelques tentations les provoquent, et le magasin de *Lindemann* est celui devant lequel les passants font le plus volontiers une pose.

Je m'y étais donc arrêté, regardant avec la curiosité naïve d'un sauvage quelques objets de goût allemand, si placidement lourd qu'on ne peut lui reprocher d'être de mauvais goût.

Je regardais surtout avec intérêt des instruments de musique militaire, si drôlement enluminés, vermillonnés, dorés, argentés, que je me demandais comment, parmi les richards du pays, il ne s'était pas rencontré une bonne âme généreuse qui en fit l'offrande à l'armée d'Haïti, lorsque j'entendis derrière moi une voix douce qui m'interpellait en espagnol.

Je me retournai et me trouvai en face d'un homme dont les grands yeux noirs et rêveurs, mais ayant dans le regard le vague de la démence,

se fixèrent sur les miens avec une expression triste, mais pourtant affectueuse.

Sa figure avait une teinte d'ambre clair que les Espagnols doivent aux Arabes leurs ancêtres. Sa barbe, qui, sans être longue, n'avait pas été rasée depuis longtemps, était noire, mêlée de quelques fils blancs, et se plantait harmonieusement dans des joues creuses, mais dont la belle couleur se fondait sans taches heurtées dans les demi-teintes. Sa moustache se terminait par deux crochets renversés qui donnaient à sa barbe, lorsqu'il en relevait les coins, l'expression d'un sourire tristement ironique qui contrastait avec la mélancolie de son regard. Il avait sur la tête un panama à bords étroits que soulevait une abondante chevelure un peu crépue. Son vêtement était propre, mais en désordre. Il avait cet ensemble qui ne peut tromper, pour peu qu'on soit observateur et qui fait dire, après le premier coup d'œil jeté sur un homme: "C'est un fou." C'en était un en effet.

Il répéta mon nom, qui m'avait fait me retourner, et me serra la main avec une effusion tranquille en me disant : *Amigo mío!*

Puis il tira de sa poche et me présenta un papier plié avec soin, mais jaunâtre, usé sur les plis, et qui paraissait avoir été plié et déplié bien des fois.

Je savais ce que cela voulait dire. J'ouvris le papier et j'y lus, ce que j'avais lu bien des fois, ou au moins je parus le lire, pour faire plaisir à un pauvre malheureux que j'aimais.

Voici ce que j'y lus, mais en espagnol. Que le lecteur me pardonne si j'essaye de lui en donner une traduction ou plutôt une imitation française. Je ne le fais, du reste, que sous toute réserve, mais surtout parce que je préfère donner une imitation rimée, quelque faible qu'elle soit, qu'une traduction blanche, vers par vers, produit incomplet, qui ne donne idée ni de la pensée, ni de l'harmonie.

## VII

Dis-moi pourquoi toujours inquiet, triste et sombre,  
Je cherche quelque chose et je poursuis dans l'ombre  
Un riant avenir qui fuit,  
Pourquoi, sur le passé, quand revient ma pensée,  
Il ne présente plus à mon âme blessée,  
Qu'un rêve de bonheur détruit?

Pourquoi, si mon esprit cherche dans la prière  
L'oubli du mal présent et regarde en arrière,  
Vers un passé consolateur,  
La prière bientôt a fait place à la plainte,  
Le profane se mêle à toute image sainte  
Avec son froid désenchanteur?

Pourquoi, si le sommeil vient donner quelque trêve  
Au tourment qui me ronge incessamment, un rêve  
Me ravit les biens du repos.  
Me dit que rien n'est stable ici bas, que tout change,  
Qu'avant d'être un démon, Satan était un ange,  
Qu'aux ris succèdent les sanglots?

C'est que j'ai tant formé de beaux songes, chère âme,  
Que je crains de les voir se brûler à la flamme  
D'une triste réalité.  
Et ces doux souvenirs, fleurs de mes rêveries,  
Ne les verrai-je pas effeuillées et flétries  
Au souffle de la vérité ?

Pourtant je crois en toi. Ma croyance est profonde.  
Ta parole sacrée est, pour moi, dans ce monde,  
Ma douce espérance et ma foi.  
Et je sais que ton âme est sainte entre les saintes,  
Qu'elle a bu la douleur, sans murmures ni plaintes,  
Et vu le malheur sans effroi.

Car nous avons souffert ensemble, et si l'orage  
Est venu m'ébranler parfois, tout mon courage  
Me venait de ta douce voix.  
J'avais, pour m'appuyer, ta bonté, ta tendresse;  
Ton bras se faisait fort pour aider ma faiblesse  
Et porter la part de ma croix.

Ah ! ce que je demande au ciel, c'est que mon rêve  
Comme je le voudrais, se commence et s'achève,  
Qu'à jamais réunis demain,  
Appuyés l'un sur l'autre, au penchant des ornières,

Je reste à tes cotés, pour écarter les pierres  
Et les ronces de ton chemin.

Ce que je veux enfin, t'aimer et le le dire,  
Sentir fondre mon âme au feu de ton sourire,  
M'énivrer de son doux poison ;  
Ce que je veux, te voir et te revoir sans cesse,  
Ton sein pour reposer, notre enfant pour richesse,  
Et tes yeux bleus pour horizon.

Dis-moi qu'à me revoir aussi toujours tu penses,  
Que tu m'attends venir et que de mon absence  
Chaque jour est un jour de deuil.  
Dis-moi que du retour tu bénis déjà l'heure,  
Que tu pleures, sachant que loin de toi je pleure  
Et que tu m'attends sur le seuil.

Oh ! je te reviendrai bientôt, bientôt, ma vie,  
Demain tu vas peut-être, étonnée et ravie  
T'éveiller au bruit de mes pas ;  
Car il vient, ce moment de bonheur et de joie,  
Où Dieu permet qu'enfin j'arrive et te revoie,  
Avec mon fils entre tes bras.

Ami lecteur, comme on disait dans la familiarité des *Préfaces* d'autrefois, excusez les fautes du traducteur, il a essayé de faire pour le mieux.

## VIII

Il s'appelait Ramón Villodas. Je l'avais connu à Puerto-Rico où il était professeur de musique. C'était alors un beau jeune homme, élégant, vif, aimable causeur, très-recherché à cause d'un talent remarquable sur le piano, très-apprécié comme professeur, gagnant, comme on dit, tout l'argent qu'il voulait.

Il était marié alors avec une belle jeune femme blonde, qu'il aimait à l'adoration et qui paraissait l'aimer beaucoup. Ils avaient un enfant de quelques mois, blanc et rose comme la mère, trait-d'union charmant

entre deux êtres également beaux et séduisants.

Avant d'atteindre la position aisée dans laquelle ils étaient, lorsque je les connus, je savais qu'ils avaient subi les épreuves d'une misère assez rude, avec le courage qu'on a toujours à deux, quand on s'aime et qu'on est jeune.

Il s'était passé depuis quelque chose de tristement étrange, dont on n'a jamais eu l'explication.

Ramón était Andalou ; sa femme, fille d'un Catalan et d'une Anglaise, avait un oncle paternel établi à Saint-Thomas et qui passait pour fort riche.

Après s'être montré opposé au mariage de sa nièce, à la suite duquel il s'était brouillé avec la mère de celle-ci, l'oncle était revenu sur les préventions que lui inspirait, surtout à lui, commerçant de la dernière catégorie, la profession de Ramón. Un Catalan ignorant, rapace, ayant gagné par un travail incessant une fortune doublée par la diète à laquelle il s'était volontairement condamné, ne pouvait admettre qu'un artiste ne fût pas un dissipateur. Et il ne voulait pas voir dissiper sa fortune péniblement acquise. Cependant, étant tombé malade et croyant au pressentiment de sa fin prochaine, il avait fait écrire à Ramón. Celui-ci s'était rendu à son appel, laissant sa femme et son enfant à Puerto-Rico, auprès de sa belle-mère, qui était vieille et infirme.

Il s'attendait à passer quelques jours auprès d'un malade, peut-être un peu exigeant, et à retourner chez lui dès qu'il pourrait compter sur un rétablissement prochain. Mais le mal avait traîné en longueur; il s'était passé un mois, puis deux, puis trois, et l'oncle n'était pas entièrement rétabli et semblait se faire une habitude de la société du neveu qu'il avait repoussé lorsqu'il ne le connaissait pas.

Pendant ce temps, Ramón échangeait avec sa femme la correspondance la plus tendre. Il lui envoyait des vers fort beaux, fort beaux, — en espagnol au moins, et dont je supplie le lecteur de ne pas juger par la traduction de la dernière pièce, que j'ai cru de mon devoir de lui offrir.

Moi qui ai eu sous les yeux une grande partie de cette correspon-

dance, et qui n'ai jamais revu la malheureuse femme qui s'appelait Rafaëla, je me demande comment a pu arriver la catastrophe qui les a séparés et perdus. J'ai été plus d'une fois, comme les *bívaros* ignorants qui m'en ont parlé, tenté de croire à l'influence des maléfices.

Toujours est-il qu'un jour Ramón se rendait dans un bon-boat à bord d'une goélette espagnole qui mettait à la voile, voulant remettre lui-même au capitaine et lui recommander la lettre qui accompagnait sa dernière poésie, et dans laquelle il faisait entrevoir la possibilité d'un prompt retour.

A ce moment sortait le steamer transatlantique anglais l'*Atrato*.

Le bon-boat se mit précipitamment à l'écart, pour éviter de se trouver dans le tourbillon de l'eau remuée par l'énorme masse.

Le bateau filait lentement et ses roues énormes battaient l'eau avec une mollesse qui avait quelque chose de majestueux.

Ramón leva machinalement les yeux. Il vit sur la dunette une jeune femme appuyée sur les bras d'un homme qu'il reconnut. Cette femme, c'était Rafaëla, et l'homme un commerçant de la Havane avec lequel il avait des relations intimes, malgré une grande différence de fortune, et qui, appelé souvent par les affaires à Puerto-Rico, était toujours accueilli amicalement et hospitalièrement chez lui.

Il crut mal voir, quoiqu'il eût bien vu. Il porta la main à ses yeux, puis regarda encore et il les reconnut encore. Mais le steamer s'éloignait. Il tendit machinalement vers cette vision qui allait disparaître le papier qu'il tenait à la main, puis il se fit conduire à terre, sans plus penser à se rendre à bord de la goélette espagnole.

Une fièvre ardente le saisit. Il lutta longtemps, finit par recouvrer la santé, mais non la raison. Le vieux Catalan, bien que malade encore, avait trouvé assez de force pour le soigner à son tour, et maintenant il entourait le pauvre insensé des soins et du dévouement qu'eût pu trouver dans son cœur le père le plus tendre.

Il y avait un peu plus d'un an que cela était arrivé. On n'avait jamais bien su ce qui s'était passé. J'avais été plusieurs fois à Puerto-Rico, dans

le bourg qu'habitait Ramón. On disait que la mère était morte, frappée d'apoplexie; que deux jours après Doña Rafaëla était partie pour San-Juan, avec Don Pancho Garietan; — c'était le nom du Havanais. On pensait qu'ils allaient rejoindre Ramón Villodas à Saint-Thomas.

En perdant la raison, le pauvre Ramón n'avait pas entièrement perdu la mémoire; il reconnaissait sans peine ceux qu'il avait aimés autrefois. Il m'avait reconnu et nommé, la première fois que nous nous étions rencontrés après son malheur.

Ce malheur était d'autant plus navrant pour moi que je l'avais vu si heureux, si heureux, que bien des gens ne pouvaient le voir sans éprouver un sentiment d'envie.

Du reste, sa folie était douce et inoffensive; elle consistait à présenter à tous ceux dont il pouvait attirer l'attention, le papier sur lequel étaient écrits les derniers vers qu'il avait voulu envoyer à Rafaëla.

Seulement, les jours d'arrivée des steamers d'Europe ou des inter-coloniaux, il fallait le retenir de force à la maison, sans quoi il allait se poser au débarcadère et présentait silencieusement son papier à chacun des voyageurs, dont quelques-uns l'avaient quelquefois repoussé brutalement, le prenant pour un mendiant solliciteur.

Je connaissais le vieux Catalan et je l'aimais à cause de la bonté avec laquelle il traitait le pauvre insensé, auquel ne l'attachait aucun lien de parenté réelle.

Il s'appelait Antonio Moreira. Sa réputation d'avarice sordide était tellement établie, qu'on ne lui en dissimulait pas l'expression et que lui-même l'avouait avec cynisme.

Mais, étrange mystère du cœur humain! cette avarice, dont il se faisait volontairement la première victime en se privant de tout superflu et même du nécessaire, il ne la laissait pas voir lorsqu'il s'agissait de Ramón. On citait à propos du pauvre fou des dépenses faites par le Catalan, dépenses qui paraissaient fabuleuses.

Moreira tenait un de ces magasins que dans les colonies françaises on appelle *graisseries*, où se débitait au plus petit détail tout ce qui tient

à l'alimentation. Il occupait une boutique longue et étroite à l'encoignure de la place du Marché, vis-à-vis le magasin splendide de son riche compatriote *Riera*.

La muraille élevée de sa boutique supportait un étage dont les chambres devaient être dans les dimensions de celles qu'on appelle à Paris des *souppentes*. Elle avait une seule ouverture sur la *Grande-Rue*, mais présentait, le long de la rue du Marché, une enfilade de sept à huit portes.

Dans l'encoignure intérieure, entre la porte qui s'ouvrait sur la Grande-Rue et la première de celles de la place du Marché, on avait édifié un petit fourneau en briques devant lequel se tenait debout une vieille négresse, la main armée d'une poêle, dans laquelle la graisse et l'huile frissonnaient depuis le matin jusqu'au soir. Un négriillon assis à terre écaillait les poissons qu'elle faisait frire, et distribuait, moyennant finance, aux acheteurs faméliques qui, le matin surtout, se pressaient en foule autour d'elle. A la demande générale de ses nombreux consommateurs, elle préparait souvent une pâte au moyen de laquelle on fabrique dans les colonies françaises une sorte de beignets pimentés, bien connus des gourmets sous le nom d'*acras malangas*. Elle avait importé de la Guadeloupe cette friture qui avait le plus grand succès à Saint-Thomas et contribuait à l'achalandage de la boutique du Catalan.

Quant à Moreira, il était placé de façon à embrasser d'un coup d'œil tout ce qui se passait dans son établissement. Debout derrière un immense comptoir, il répondait aux acheteurs qui se succédaient sans cesse. Sa méfiance lui avait toujours fait repousser la pensée de prendre un aide libre ; il n'en avait d'autres que la négresse et le négriillon qui étaient ses esclaves et un mulâtre foncé, d'une vingtaine d'années, fils de la même négresse, et qui était aussi sa propriété. Pendant sa longue maladie, l'obligation de laisser son magasin confié à ce garçon n'avait pas été un de ses moindres soucis.

Antonio Moreira était un petit homme sec, au nez d'oiseau de proie. Ses yeux vifs et perçants n'étaient jamais en repos, et son regard, qui parcourait le magasin d'une extrémité à l'autre, allait sans cesse du

mulâtre qui lui servait de second, à la négresse qui faisait sonner dans une tire-lire de fer-blanc, suspendue au mur par une chaînette, les sous de cuivre donnés en échange du poisson qu'elle distribuait avec une abondance qui rappelait la symbolique pêche miraculeuse.

Il était ordinairement vêtu d'une chemise de grosse toile dont les manches se relevaient jusqu'au coude. Son pantalon de drap à grand pont, comme on les portait autrefois, lui montait presque jusqu'au-dessous des aisselles, grâce à des bretelles en coton tricoté, dont les bouts dépassant les boucles de quelques dizaines de centimètres, pendaient de chaque côté comme des aiguillettes de gendarme. Son cou était généralement nu, et sa chemise ouverte laissait voir une poitrine osseuse et velue. Des favoris noirs et touffus venaient s'aplatir au milieu de ses joues.

Sa bouche avait cette expression ou plutôt cette forme particulière qu'à la bouche des Auvergnats. S'il eût dû m'interpeller en français, il m'eût semblé impossible qu'il pût le faire autrement qu'en employant quelque locution méridionale. En espagnol, il ne pouvait sortir de cette bouche que du catalan, cet odieux patois qui est à la belle langue castillanne ce que le charabia français est à celle d'Hugo et de Lamartine.

Moreira m'accueillit avec cette expression affectueuse que les gens rapaces ont quelquefois pour ceux qu'ils ont connus dans la gêne et qui ne les ont jamais mis dans la nécessité d'articuler un refus tenu en réserve pour toute sollicitation.

J'avais été fort misérable. Moreira le savait alors, et je n'avais jamais tenté de lui emprunter de l'argent; je ne lui avais jamais acheté un biscuit à crédit; je ne lui avais pas donné le droit de penser que je pouvais essayer de devenir son débiteur. Aussi avait-il pour moi autant d'affection qu'il pouvait en avoir pour tout autre que Ramón, mais pas de méfiance, ce qui était rare.

Ramón, en entrant dans la boutique, alla droit au Catalan et lui présenta son papier. Moreira le prit, l'ouvrit, et, le rendant au pauvre insensé, qu'il regardait avec des yeux pleins de larmes :

— Bien, bien, *querido*, lui dit-il, je l'ai lu. Mais tu rentres trop tard pour déjeuner ; tu te feras du mal. Allons, allons, viens, continua-t-il en lui parlant avec cette douceur câline dont on use avec les enfants, viens déjeuner, chéri ; notre ami restera avec toi ; ça fait que tu mangeras mieux.

— Imaginez-vous, continua le Catalan en s'adressant à moi, qu'il ne boit plus, qu'il ne mange plus, qu'il ne dort plus, et qu'il y a quelques jours de cela il s'est mis à pleurer.

Et le Catalan, en me parlant ainsi, avait lui-même des larmes dans la voix.

— S'il allait tomber malade à présent ; comme cela m'arrangerait, moi qui ne puis pas me passer de lui !

Et il le fit entrer au fond de la boutique, dans une chambre où je les suivis.

## IX

Cette chambre était aussi propre, aussi élégamment meublée que le magasin était sale et sordide. Une simplicité de bon goût avait présidé à l'ameublement de ce petit réduit. C'était le Catalan qui avait tout choisi, tout rangé. Le cœur de l'homme, même le plus abrupt, contient d'immenses trésors qui, trop souvent, restent enfouis, mais qu'un bon sentiment ne manque jamais de révéler.

Cet homme, dont tout le monde connaissait la nature impitoyable, qui disputait *cent'avo a cent'avo* dans un marché, qui n'eût pas fait crédit d'un biscuit avarié à un pauvre mourant de faim, cet homme, créancier sans pitié, qui eût poursuivi et dépouillé judiciairement quiconque lui eût dû la plus modique somme, cet homme, qui exerçait sur lui-même la rigueur qu'il montrait envers les autres, était plein de délicatesses exagérées pour un pauvre fou qui ne pouvait rien lui rapporter et

n'était pour lui qu'une occasion de dépenses, à le rendre fou lui-même, si elles eussent été accomplies dans les conditions ordinaires.

— *Querido*, dit-il à Ramón, quand nous fûmes entrés, tu vas bien déjeuner aujourd'hui, hein? Notre ami restera avec toi, et... continuait-il avec une certaine hésitation en s'adressant à moi, vous n'avez peut-être pas déjeuné? et si... si... enfin, prenant une résolution :

— Eh bien! déjeunez avec l'enfant, ajouta-t-il. Il mangera mieux; quant à moi, c'est fait.

Il avait déjeuné, tout en servant ses clients, et Dieu sait avec quoi !

Il retourna à la boutique d'où il nous expédia le négriillon pour nous servir un repas qui eût été bon dans toutes les conditions, qui était d'une somptuosité inimaginable venant du Catalan.

A toutes les paroles affectueuses, aux intentions délicates de Moreira, Ramón ne répondait que par le sourire triste qui était l'expression permanente de sa physionomie.

Quand nous fûmes seuls, il alla à un petit piano droit que j'avais remarqué en entrant, l'ouvrit, toucha deux ou trois notes et le referma.

Puis, il vint s'asseoir à table et me dit:

— Vous avez faim... n'est-ce pas? Eh bien! déjeunons, mais lisez cela auparavant.

Et il me présenta le papier que je lus pour lui faire plaisir, d'un bout à l'autre, quoique je l'eusse fait si souvent que j'en savais le contenu par cœur. Mais il y avait tant de satisfaction dans son regard suivant mes yeux, quand ils passaient d'un vers à l'autre, que je me sentais largement payé de l'effort que je faisais.

Après le déjeuner, il s'assit au piano et se mit à jouer un morceau que je lui avais souvent entendu jouer à Puerto-Rico. Il fallait qu'un souvenir pénible s'y rattachât, car il se pencha sur le clavier et deux grosses larmes tombèrent sur les touches d'ivoire de l'instrument. Puis, tout-à-coup, paraissant revenir à lui, il se mit à jouer ces airs dansants des guitares, ces *meringués* avec lesquels on s'écorce mutuellement les oreilles dans toute l'étendue de l'île de Puerto-Rico, à l'époque de

la Noël. Puis, il chanta à demi-voix une chanson bouffonne qui avait été composée à propos d'un billet gagnant de la loterie royale qui était échu à un nègre esclave, lequel s'était empressé de transformer son gain en beaux vêtements, sans penser qu'il pouvait en tirer sa liberté.

La loteria que se tiró,  
Ratón con chupa se la sacó, etc.

Pendant qu'il chantait, imitant les mouvements de tête et la prononciation traînante des hívaros, le Catalan se tenait à la porte, la figure épanouie, suivant avec la tête tous les mouvements de celle de Ramón et invitant à la patience, — en leur faisant en arrière un geste suppliant de la main, quelques pratiques qui murmuraient au comptoir.

Après cela, le pauvre fou se jeta dans un hamac et s'endormit. Moreira me serra les mains avec effusion, quand je m'en allai :

— Je ne l'ai jamais vu aussi bien qu'aujourd'hui. Vous reviendrez le voir, n'est-ce pas? Venez aussi souvent que vous pourrez, puisque votre société lui rend un peu de gaité, et, ajouta-t-il avec une hésitation évidente qui indiquait un grand effort tenté par lui, sur lui-même, si vous avez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas avec moi.

— Merci, lui dis-je, je n'ai besoin de rien; et je ne pus m'empêcher de sourire du soupir de soulagement que lui fit exhaler ma réponse. Je ne lui en fus pas moins reconnaissant de l'offre qu'il m'avait faite. Elle n'avait pu être provoquée que par un sentiment impérieux, et ce sentiment était une affection qui, pour sa sainteté et son dévouement, devait le faire absoudre de bien des bassesses dont sa conscience passait pour être passablement chargée.

Les Espagnols se mettent facilement à *la disposition* de leurs interlocuteurs. C'est, du reste, une vaine formule dont ils ne sont pas avares, parce qu'ils savent combien est peu compromettant l'engagement qu'ils prennent ainsi. Quant à Antonio Moreira, bien qu'il en connût la valeur négative, il n'employait jamais la formule usuelle. Il n'eut pas

voulu, même d'une manière fictive, se livrer à un autre, et je lui fus d'autant plus reconnaissant que ce fut en ma faveur qu'il prononça pour la première fois cette phrase si banale pour les autres, cette locution dont ses compatriotes se montrent si prodigues avec les étrangers: *A la disposiçion de Usted.*

## X

Je me sentais l'esprit léger en regagnant mon domicile. Si la rencontre de Ramón m'avait attristé, ce que j'avais vu de Moreira me mettait du baume dans le cœur.

Bien que je n'aie pas pour l'*espèce humaine*, en général, le mépris que beaucoup de ses membres montrent en particulier, que je ne sente nullement le besoin de me réconcilier avec elle, attendu que nous avons toujours vécu en bonne intelligence, que je la croie, — quoi qu'on en dise, meilleure que sa réputation, le dévouement du Catalan m'avait touché le cœur.

Je me sentais heureux d'avoir vu un bon sentiment entraînant jusqu'à l'excès une nature que j'avais crue réfractaire à tout ce qui s'appelle générosité, amour et abnégation. Je savais bien que le Catalan avait recueilli Ramón, mais je n'avais jamais pénétré dans leur intérieur, et je ne me doutais pas de la sollicitude ingénieuse avec laquelle il avait fleuri le refuge que son affection avait ouvert au pauvre insensé.

Cette figure, moitié fouine, moitié renard, prenait dans ma pensée des expressions et des formes que je ne lui eusse jamais trouvées, et je me reprochais de ne pas y avoir découvert plus tôt ce *je ne sais quoi*, qui maintenant la sanctifiait à mes yeux.

J'avais oublié la recommandation de Bijou. Mais je pouvais arriver après l'heure; le déjeuner fait chez le Catalan me préservait du mécompte réservé aux *tarde venientibus*. Et puis, je ne me sentais pas de la force

de Neuknapp, qui, je me le figurais au moins, n'eût pas laissé échapper l'occasion d'un deuxième repas.

En m'approchant de la ruelle où la Providence m'avait ménagé un domicile, j'entendis des éclats de voix auxquels je ne dus pas me méprendre. Il devait y avoir des explications de voisinage entre mon hôtesse et quelque *amise*.

En effet, je la trouvai aux prises avec son antagoniste de la veille. Quand je dis, aux prises, je n'entends parler que de la voix et du geste à distance. Il est bien rare qu'on en vienne aux mains, et il faut quelque chose de bien grave pour qu'on ne s'en tienne pas généralement aux paroles richement brodées d'épithètes, dans la race loquace des négresses et mulâtresses. Les hommes se prennent quelquefois au corps, et luttent non pas à coups de poing, comme en Angleterre, non pas, comme en France, au moyen de toutes les ressources qu'on peut trouver dans l'art de la *savate*<sup>30</sup> et dans la force et l'agilité. Les combats se livrent à coups de tête. On serait effrayé, lorsque deux crânes laineux se rencontrent, du bruit terrible que produit leur choc, si on ne savait que le bruit qu'on entend a toutes sortes de raisons pour être creux. Toujours est-il, — et cela prouve en faveur de la solidité de leurs boîtes osseuses, que ces combats sont rarement meurtriers.

Ce ne fut pas sans peine que j'arrachai mon hôtesse à l'explication un peu aigre qu'elle avait avec sa voisine, et qui n'attirait personne aux portes, tellement on était accoutumé aux scènes de cette nature. J'y parvins cependant en lui laissant croire que j'étais en retard pour le déjeuner. Elle essaya bien, deux ou trois fois, de faire des sorties pour répondre à son adversaire dont la voix glapissait d'autant plus victorieusement qu'elle restait maîtresse de la place. Je réussis pourtant à l'entraîner.

Le bruit qui se faisait dans la rue m'avait empêché d'entendre celui qui sortait de la maison, et, lorsque la voix criarde de Bijou se fut apaisée, j'entendis sortir de l'intérieur le son doux et cadencé d'un violon accompagnant une voix de femme assez étendue, une voix d'enfant

perlée et argentine qui s'harmonisaient avec deux voix masculines, dont l'une était une basse donnant les notes les plus caverneses.

Je m'arrêtai un instant à écouter devant la porte et sans l'ouvrir.

— C'est le vieux et tous les autres qui font une répétition, me dit Bijou. Il paraît qu'ils vont donner une soirée musicale. Et sans doute elle sera bonne, car ils auront un orchestre d'amateurs assez nombreux. Tous ces petits commis qui savent jouer de quelque instrument sont bien aise de se réunir pour faire de la musique avec un bon maître, et ils ont été d'autant mieux disposés à l'aider que, tout en faisant quelque chose d'agréable pour eux-mêmes, ils concourent aussi à une bonne action. Si cela pouvait leur rapporter quelque chose, j'en serais bien contente pour eux, pauvres diables! Ils se portent tous bien aujourd'hui. Mais vous n'avez pas déjeuné. Vous avez eu tort de tarder autant. Si je n'avais pas eu soin de vous serrer quelque chose, le vieux aurait tout dévoré, mais j'avais pris mes précautions.

Je la rassurai sur ce point, et, poussant la porte doucement, j'entrai en faisant signe de la main à Peter Neuknapp et aux autres de ne pas s'interrompre. Ils continuèrent comme des gens qui accomplissent une tâche, et sur lesquels l'importunité n'a pas de prise, et je pus les examiner à l'aise.

Les deux hommes qui étaient rasés frais, avaient ce teint pâle et ces *barbes bleues* auxquels on reconnaît facilement les comédiens. La pâleur de leurs joues était peut-être due aussi à la fièvre ; mais cette couleur malade se confondait avec la monochromie occasionnée par l'usage habituel du blanc et du rouge, qui avaient effacé depuis longtemps les couleurs dont la nature avait pu les favoriser.

Neuknapp me fit un signe amical de la tête, sans s'interrompre. Il donnait le ton, de la voix et de son instrument, et marquait la mesure avec son archet qu'il agitait au bout de son long et maigre bras. Toute sa personne paraissait agitée d'une sorte de tremblement. Son long torse se penchait à droite, à gauche, en avant, en arrière, à chaque appel de la mesure, et de temps en temps sa grande bouche s'ouvrait

pour laisser échapper un son qui se mêlait à l'harmonie générale. Lorsque quelque voix pressée courait en avant ou qu'un retardataire venait après les autres, il frappait du pied avec impatience, et s'écriait :

— *Volvamos a empesar*, recommençons.

Enfin, arriva le moment où il dit :

— *Basta*, suffit.

Il vint alors à moi et me présenta à la femme blonde; il me nomma et me dit ensuite :

— la S<sup>ra</sup> Marguerita, prima donna du théâtre Tacon<sup>31</sup>, la perle des Antilles.

C'était une femme encore assez jeune. Ses formes arrondies et dans des proportions convenables faisaient présager une obésité menaçante. Elle avait de grands yeux bleus, une bouche aux lèvres épaisses et sensuelles, une carnation qui eût été magnifique, si les moyens hétérogènes employés pour la maintenir et en faire valoir l'éclat aux lumières, n'en eût enlevé le velouté. Il eût été difficile de lui déterminer une nationalité par son apparence d'ensemble; cependant je pensai qu'elle devait avoir vu le jour à l'ombre du rocher de Gibraltar, et je sus plus tard que je ne m'étais pas trompé; c'était un produit croisé, écossais et espagnol.

Pendant que nous échangeions quelques mots, que nous *faisions connaissance*, Peter Neuknapp s'était assis et avait pris sur ses genoux la petite fille qui était celle que j'avais vue la veille entre ses bras.

Il passait entre les boucles abondantes et fluides de la belle chevelure blonde de l'enfant ses longs doigts osseux, agités d'une sorte de tremblement nerveux, et, de temps en temps, il lui faisait de ces petites niches qui rapprochent les vieillards de l'enfance, lui pinçant les joues légèrement, la menaçant de soufflets que la petite évitait en agitant sa tête qui disparaissait dans le nuage que formaient ses abondantes boucles blondes.

L'enfant était un peu maigre, sans doute par suite de la maladie dont ils avaient été tous victimes. Pourtant ses yeux étaient vifs et rieurs, et, quand Neuknapp me la présenta en la prenant par la taille et la

soulevant jusqu'à moi au bout de ses longs bras, elle me saisit la tête avec ses petites mains et me donna sur les joues deux plantureux baisers qu'elle fit raisonner en riant.

Je la saisis pour les lui rendre, et la remis sur les genoux de Peter, qui la caressait et la dodelinait avec la sollicitude la plus paternelle. Pourtant ce n'était pas son enfant.

— C'est la *huerfanita*, me dit-il en espagnol, la petite orpheline. C'est moi qui suis son père et sa mère, et si nous vivons assez pour qu'elle arrive à seize ans et que vous puissiez l'entendre, vous entendrez une fameuse artiste... je m'en vante à l'avance. N'est-ce pas que tu chanteras bien, *chiquita* ? continua-t-il en se levant et la balançant dans ses longs bras, comme s'il eût voulu la lancer au loin.

Et il se mit à arpenter la chambre en fredonnant quelques notes que la petite répétait avec lui et elle passait doucement ses petites mains sur les joues creuses et flétries du vieillard.

Je n'attendis pas une présentation en règle pour m'approcher des autres personnages ; l'abord n'en était pas difficile, c'étaient des gens habitués au monde et qui ne s'intimidaient devant personne.

## XI

La basse qui s'appelait il *sor* Garofoletti était un assez beau garçon, suffisamment bien élevé, au moins en apparence. Il se présenta comme un homme qui a fréquenté la bonne société, et, quoiqu'il parlât français et espagnol assez purement, il était facile de reconnaître en lui un véritable italien.

Son compagnon était un parisien, mais un parisien faubourien. Il chantait un peu, jouait un peu de plusieurs instruments et prétendait avoir eu des succès sur un théâtre des Boulevards à Paris. Il peignait un peu, était un peu machiniste, un peu costumier et trouvait toujours

à s'employer d'une manière quelconque. C'était une *utilité* dans toute l'étendue du mot, sachant faire une foule de choses et sans doute ne faisant rien bien. Son nom était trop retentissant pour n'être pas un nom de fantaisie ; il s'appelait *Almanzor*.

Le quatrième personnage mâle de la société était installé devant une grosse caisse avec la nièce de Bijou, à laquelle il montrait des tours de cartes.

Celui-ci n'avait point de patrie. Il s'appelait Ravinet, et ne savait guère où il était né. Son état civil eût été probablement assez difficile à établir, et il avait à se faire dans le monde une place qui n'était indiquée nulle part. La conscription n'était pas pour lui un sujet d'inquiétude.

C'était un jeune garçon de quatorze à quinze ans. Il était long et mince, et ses membres qui n'avaient pris de développement qu'en longueur lui donnaient cet aspect disgracieux qu'ont généralement les enfants à l'époque de la croissance. Sa tête spirituelle et fine avait une expression d'intelligence précoce qui est le lot de ces enfants du hasard pour lesquels la vie n'est que lutte et combat dès l'heure où ils peuvent se tenir debout.

Ravinet était le funambule de la troupe.

Il formait un petit tableau assez pittoresque dans le coin où il s'était réfugié avec la filleule de Bijou.

Assis sur une chaise basse, ses jambes flexibles repliées et comme entortillées ensemble, il avait les coudes appuyés sur la grosse caisse à la hauteur de son menton ; et, de ses doigts alertes, il faisait manœuvrer des cartes qui allaient, venaient, paraissaient et disparaissaient à la grande satisfaction de son unique spectatrice.

Celle-ci était debout de l'autre côté de la caisse. Sa figure d'une magnifique teinte ambrée, paraissait plus brune encore auprès du visage blanc mat du jeune saltimbanque. Elle en suivait d'un regard surpris et charmé les moindres mouvements, et sa jolie tête brune enveloppée de ses cheveux longs, plutôt crépus que frisés, ses grands yeux noirs attentifs, ses lèvres gracieusement entr'ouvertes et laissant

voir la ligne blanche de ses dents, était la plus charmante expression de l'attention admirative. De temps en temps, sa bouche s'ouvrait toute grande pour un éclat de rire qui retentissait et se prolongeait comme le son qu'on fait rendre en le frappant, à un vase de cristal.

La petite s'échappa des bras de Neuknapp et vint se placer auprès de Tilolo, comme pour compléter le tableau.

Elle était plus jeune de deux ans peut-être que la filleule de mon hôtesse, et faisait avec elle un contraste absolu qui ne contribuait pas peu à l'harmonie de l'ensemble. Elle était plus petite, plus frêle, plus délicate et d'une nature plus fine. La jeune mulâtresse commençait à se développer, et la femme se faisait pressentir dans l'ensemble de ses formes. La petite chanteuse blanche était encore tout-à-fait une enfant; la pâleur de ses joues, leur maigreur, qui ne pouvait être naturelle, n'ajoutaient rien à son âge, on y comprenait la maladie. On voyait le nuage qu'un souffle de bien-être dissiperait sans peine, pour laisser voir un ciel splendide du printemps.

Elle prit Tilolo par la taille; et, comme sa tête n'arrivait qu'un peu au dessus des épaules de la mulâtresse, les cheveux crépus et noirs de celle-ci se mêlèrent aux cheveux blonds, soyeux et non moins abondants de la petite fille blanche. Elles restèrent ainsi un moment comme pour laisser admirer le contraste de leurs teints également beaux; puis la petite arracha les cartes des mains de Ravinet et se mit à son tour à les étaler sur la peau retentissante de la caisse et à les faire paraître et disparaître, à l'admiration croissante de la mulâtresse.

Il me semblait étrange de voir ces gens qui, la veille, me paraissaient mourants, aujourd'hui debout, et, sinon avec toutes les apparences de la santé, au moins sans traces trop évidentes du mal qui paraissait les anéantir vingt heures auparavant.

C'était une des conditions de la vie qu'ils étaient condamnés à mener, d'avoir les ressorts de leur esprit et de leur corps perpétuellement tendus, de façon à n'être abattus complètement que par la mort. La maladie et le découragement ne pouvaient avoir sur eux que des effets

momentanés et temporaires. La moindre espérance leur rendait la sérénité. Après un accès de fièvre, qui les avait fait trembler et qui les avait brûlés alternativement, comme s'ils eussent été transportés sur un char de fées, des glaces de Sibérie au ciel brûlant de l'équateur, ils se levaient, détraient leurs membres fatigués et se trouvaient bientôt aussi dispos que s'ils n'eussent jamais été malades.

Il était question d'une représentation qu'on devait donner prochainement, si la fièvre n'y mettait obstacle. On attendait pour cela le jour d'arrivée du steamer d'Europe, afin de pouvoir compter sur les passagers, en vue d'une bonne recette.

Une grande difficulté était de trouver dans une troupe aussi réduite, les éléments d'une représentation devant employer toute une soirée. Pourtant l'esprit ingénieux de Neuknapp y avait pourvu.

Il me fit voir des affiches et des programmes, dans toutes les langues, de représentations données dans l'Amérique du Nord, au Mexique, au Brésil, à Lima, dans les colonies françaises et anglaises.

Il me montra une collection d'articles de journaux dans lesquels la louange était prodiguée à la *Compagnie lyrique et dramatique* de l'imprésario PETER NEUKNAPP.

J'y vis la redondance des louanges espagnoles; la critique française qui discutait, conseillait, frondait pour arriver en fin de compte au même résultat flatteur; l'approbation froide et gourmée des journaux anglais, faisant contraste dans la même langue avec la *furia* américaine qui a créé à l'enthousiasme un vocabulaire spécial.

Je pus juger par les dates, et, en suivant la marche de ces Hébreux dont Neuknapp était le Moïse, combien ils avaient semé de morts sur la route de cette terre promise, que les quelques survivants qui étaient sous mes yeux n'avaient que de bien faibles chances d'atteindre jamais.

— Vous voyez, me dit Neuknapp, ce qui reste de cette Compagnie nombreuse qui m'a fait passer quelques moments si heureux, si glorieux, car j'ai fait de belle musique avec elle. Et puis, contre l'ordinaire, nous vivions bien ensemble. J'étais heureux, non-seulement par leur

talent, mais aussi par leur affection, et je suis peut-être le seul *impresario*, qui n'ait pas eu un ennemi dans chacun des membres de sa troupe. J'ai exagéré le contraire. Je puis dire que j'ai eu un ami dans chacun d'eux. Si le père et la mère de cette petite vivaient encore, ils pourraient vous le dire, continua-t-il en pressant l'enfant dans ses bras ; et si ce gredin-là, — et il appuyait son poing osseux et couvert de veines noueuses sur la tête de Ravinet avec lequel il échangeait en même temps un regard sympathique, — si ce gredin-là n'oublie pas un jour l'état dans lequel je l'ai recueilli, il ne m'aimera jamais trop.

— Allons, à l'étude, continua-t-il ; il est probable que nous serons tous bien demain, car c'est pour demain peut-être : préparons-nous donc à donner une *función* splendide. Nous en avons besoin, car nos poches sont vides et nous sommes en train de vider celles de notre hôtesse.

— Almanzor, dressez les tréteaux, tendez la corde, il faut que Ravinet étudie son Pas des lustres qui produit un effet si prodigieux. Je vais aller voir le local et tâcher de m'entendre avec le propriétaire du *Grand-Hôtel*, le seul qui possède une salle assez grande pour une représentation comme celle que nous voulons donner.

J'offris mes services qu'on accepta pour les installations qu'on avait à faire et Neuknapp partit.

J'étais convenu avec lui que je le rejoindrais sur le Wharf du roi, une demi-heure plus tard.

## XII

Je restai alors seul avec les comédiens qui s'occupaient, chacun en ce qui le concernait, des préparatifs de la représentation prochaine.

La Margarita feuilletait des cahiers de musique, étendus sur un roc-king-chair. Sa belle main blanche se perdait dans l'amas des boucles

de sa magnifique chevelure blonde. Elle marquait par le balancement de son siège la mesure d'un chant qu'elle modulait intérieurement. Ses beaux grands yeux suivaient les notes du livre dont elle tournait lentement les feuillets. Le mouvement d'allée et de venue du rocking-chair, découvrait et recouvrait alternativement ses pieds nus, blancs comme le marbre, et dont les babouches de soie recouvraient à peine les ongles roses.

Elle était absorbée dans son étude et paraissait étrangère à ce qui se passait autour d'elle, et ne levait les yeux, de temps en temps, que pour battre la mesure de la main droite et paraître chercher en l'air une mélodie oubliée ou perdue.

Il signore Garofolotti se promenait dans la salle, laissant échapper, de temps en temps, une note basse qui semblait sortir des profondeurs d'une caverne.

C'était un homme de taille moyenne, mais que son développement en largeur faisait paraître moins grand qu'il ne l'était réellement. Ses traits étaient profondément accusés: un nez romain un peu exagéré, de grands yeux bruns, une bouche aux lèvres épaisses et garnie de belles dents, des joues charnues un peu affaissées par la maladie et sur le bas desquelles s'estompait une demi-teinte bleue indiquant une barbe abondamment fournie, une chevelure épaisse, frisée, presque imperceptiblement mêlée de fils blancs, formaient l'ensemble d'une assez belle tête d'homme.

On devinait en lui la basse, et, quand il allait et venait avec ses jambes un peu courtes, mais qui paraissaient vigoureusement musclées, son thorax bombé dont il exagérait le développement par un gilet en forme de pourpoint, boutonné depuis la naissance du cou jusqu'au bas de la taille, il me semblait qu'il ne pouvait sortir de tout cet ensemble d'autres sons que ceux dont peut donner une idée la voix cavernueuse du lion. Du reste, sa physionomie était bienveillante, et il ne passait jamais devant la Margarita sans lui dire un mot avec cette accentuation douce de la langue italienne, qui paraît douce, même lorsqu'elle est

articulée par une voix qui ne devrait prononcer que des paroles de traître de comédie.

Il s'exprimait passablement en français, et il m'adressait aussi la parole avec affabilité et politesse, mais aussi, et je ne sais pourquoi, avec une sorte de condescendance de gentilhomme.

Les deux enfants, la mulâtresse et la petite blanche, jouaient ensemble, mais à des jeux qui révèlent la femme. Celle-ci qui avait toute la prestesse de Ravinet, jointe à une grâce qui lui était propre, dansait devant la mulâtresse qui essayait de l'imiter, et chaque tentative manquée était invariablement suivie d'éclats de rire. Bijou les considérait avec admiration, et chaque fois que des éclats de rire trop bruyants faisaient lever la tête à la Margarita impatientée, elle poussait une de ces exclamations familières aux négresses et aux mulâtresses, qui ne signifient que l'admiration, l'étonnement, sans être autre chose qu'une consonance exclamative :

— Paix donc! c'est ça *des tis mounes, évah!*

Pendant ce temps, Almanzor et Ravinet dressaient les tréteaux dont ils avaient élargi le compas, afin de pouvoir y tendre la corde à une hauteur qui permît au funambule de faire ses exercices sans aller heurter le plafond. En la tendant à un mètre au-dessus du sol, ils s'étaient réservé tout l'espace convenable.

Je leur prêtais la main et leur servais, pour ainsi dire, de manœuvre.

Tout en travaillant, Almanzor avait ramené ses cheveux sur son front et donné à toute sa physionomie cet air spirituellement bête qui est le caractère du véritable *pite* parisien.

Il ne posait pas ainsi, il répétait. Et, tout en dressant les tréteaux, hâlant sur la corde qu'il amarrait avec adresse et dont il assurait la solidité, il s'adressait à un public imaginaire et débitait toutes ces extravagantes drôleries dont on trouve le plus parfait modèle dans les *Pensées d'un emballleur*, et dans tout le vocabulaire drôlatique de Commerson<sup>32</sup>.

Lorsque la corde fut tendue, et elle l'avait été sans qu'Almanzor interrompît son monologue qui était évidemment une leçon sue,

oubliée en partie sans doute et dont sa mémoire cherchait à renouer les tronçons, Ravinet mit des chaussures, dont il frota la semelle avec de la craie.

— Je n'ai pas besoin de répéter la danse avec balancier, dit-il à Almanzor, c'est l'A, B, C, je ne l'ai pas oublié.

— Oui, petit. Les difficultés, rien que les difficultés, le reste ne s'oublie jamais assez. Allons, houp!...

El il aida l'agile enfant qui avait posé une main sur son épaule, à sauter sur la corde.

Ravinet s'adossa à la traverse qui formait la croix de saint André très-ouverte, qui soutenait la corde, et fit ce mouvement familier et utile aux funambules, qui consiste à appuyer le pied droit deux ou trois fois, pour s'assurer si tout est suffisamment tendu et solide. Puis il s'élança sur la corde qui pliait à peine sous le poids de son corps frêle et élané.

Almanzor prit une clarinette dont les sons stridents firent pousser un cri de détresse à la Margarita, qui s'appuya les mains sur les oreilles avec un geste désespéré. Garofolletti proféra de sa voix caverneuse un juron italien bien articulé; et, pendant que la petite mulâtresse et la Huerfanita riaient aux éclats, je pris part à la répétition en accompagnant avec la grosse caisse l'instrument criard d'Almanzor.

Mais quand la petite eut été détacher des cymbales que ses mains faibles soulevaient et heurtaient avec difficulté, ce qui n'empêchait pas leur sonorité, la *doña* et *il signore* n'y tinrent plus; ils quittèrent la salle, la Margarita avec une exclamation de désespoir, Garofolletti en nous jetant avec un geste des plus tragiques, une note de malédiction.

Lorsque nous fûmes maîtres de la place, la grande salle de Bijou devint tout-à-fait le lieu d'une représentation à huis-clos de quelque parade, comme on en voit peu aux Antilles. Ravinet entraîné par une sorte d'inspiration chorégraphique, exécutait sur la corde les sauts les plus extraordinaires et les plus périlleux.

Je crus vingt fois qu'il allait se briser le crâne contre le plafond de

la salle, que ses cheveux effleuraient et dont ils rapportaient comme preuve de rapprochement immédiat, une abondante couronne de toiles d'araignées. Les araignées elles-mêmes, paisibles habitantes de ces lieux, où jamais leur tranquillité n'avait été compromise, semblaient se demander comment il se faisait qu'il y eût un être humain assez courageux et habile, pour faire sur la corde ce qu'elles n'eussent pas osé tenter, elles, les funambules par excellence, et leur demi-douzaine d'yeux à facettes s'écarquillaient de stupéfaction, en voyant exécuter des sauts périlleux dont elles n'eussent osé courir le risque.

Il sautait, en effet, le jeune saltimbanque, avec une ardeur et un entrain qui n'excitaient pas seulement l'admiration, mais encore une sorte de terreur. Bien qu'il ne fût pas à une très-grande élévation au dessus du sol, il y avait quelque chose d'effrayant à le voir courir, rouler, sauter, se tenir sur les mains, exécuter mille voltiges, et, lorsque le regard étonné s'attendait à le voir rouler brisé sur le sol, il s'arrêtait tout d'un coup, immobile dans une de ses poses de grâce exagérée, que les funambules trouvent si rarement le moyen de rendre complètement *gracieuses*.

Mes yeux étaient fixés sur lui, malgré ma volonté de les détourner quelquefois ; je ne respirais pas, je n'osais remuer les paupières, et, lorsqu'il s'arrêtait un pied en l'air, immobile, dans l'attitude du Mercure antique, ma poitrine se dilatait et j'applaudissais en poussant des bravos bruyants auxquels se joignaient ceux des quatre autres assistants.

— C'est su, dit Almanzor, quand Ravinet lui eut appuyé les mains sur les épaules pour aller tomber debout à terre, après avoir fait une double culbute à se démettre la colonne vertébrale. Tu auras un succès monstre, ou bien ceux qui assisteront à la représentation n'y entendent rien et n'ont jamais rien vu de mieux que madame Saqui<sup>33</sup>. Mais je contribuerai à ton succès, continua-t-il en exagérant l'air bête qu'il s'était donné dans le commencement, et si les rossignols valent les sauterelles, nous sommes sûrs d'avoir salle comble pour la seconde. Et nous avons besoin de ça.

## XIII

Je descendis en ville et trouvai Neuknapp sur le wharf du roi. Il était assis sur une caisse à vermouth vide, le dos appuyé à l'un des cocotiers du rivage et fumait sa grande pipe de porcelaine, en regardant vaguement devant lui.

Le port était rempli de navires ; quelques-uns appareillaient pour sortir, d'autres entraient et arrivaient au mouillage. Le regard distrait de l'impresario semblait les suivre tous, sans accorder d'attention particulière à aucun.

On allait et venait autour de lui sans le tirer de sa préoccupation. Les nègres, les matelots, les marchandes circulaient sans le voir et sans qu'il les remarquât. Il paraissait absorbé par des pensées qui suivaient peut-être la route qu'indiquait la passe, et son esprit, sans doute, voguait sur l'Océan dont on voyait au loin moutonner les lames.

Pourtant quand j'arrivai auprès de lui, il se retourna au bruit de mon pas qui s'arrêtait. Il me jeta un regard vague dans lequel semblait mourir la pensée qui absorbait son esprit, et se leva en tirant rapidement les dernières bouffées de sa pipe qui s'éteignit. Il la secoua contre le tronc du cocotier, la remit dans sa poche et me dit :

— Venez voir notre local. Je crois que nous aurons à peu près ce qu'il nous faut. Pussions-nous y donner deux ou trois représentations un peu fructueuses ! Je ne demande que cela pour m'acquitter de ce que je dois ici et trouver les moyens d'aller quelque part reformer une autre troupe et ressusciter mes morts, ce qui sera bien difficile. La salle n'est peut-être pas assez sonore, et les belles voix de la Margarita, de Garfoletti s'enfuiraient à tire d'ailes par les centaines de fenêtres qui y font circuler l'air ; mais que faire ? il faut prendre les choses et les fenêtres comme elles sont, et j'en fermerai le plus grand nombre que

je pourrai, en ayant soin de bien assurer les lames des jalousies. Quant à l'espace, il ne manquera pas à la parade de Ravinet. Quelle misère ! continua le vieillard avec des larmes dans la voix, quelle misère ! En être réduit à compter sur un danseur de corde, et avoir dirigé la plus belle troupe d'opéra qui ait jamais fait résonner les frises d'un théâtre de ce côté de l'Océan, une troupe complète comme beauté et talent, et rester avec quelques débris qui n'ont à partager avec moi que la faim. Et les autres, morts, morts, semés les uns après les autres sur cette route où je finirai peut-être par rester seul, moi le plus vieux de tous. Vous ne croiriez pas que c'est là le rêve de toutes mes mauvaises nuits, la pensée de tous mes mauvais jours, la crainte de la solitude, après avoir été si bien entouré de gens que j'aimais. Et dire qu'il ne m'en reste plus que quelques-uns, et qu'il pourrait arriver que je perdisse la Huerfanita et Ravinet, que j'aime comme s'ils étaient les enfants de ma chair et de mon sang, moi qui n'ai jamais eu d'enfants, moi qui n'ai jamais connu d'autre famille que la famille artistique dont j'ai vécu entouré, famille dont les membres se renouvelaient, il est vrai, mais qui avait toujours été au complet jusqu'au jour où la mort s'est mise à y faucher.

Et Peter Neuknapp passa le dos de sa main osseuse sur ses yeux et essuya deux grosses larmes qui menaçaient de tomber en cascades sur ses pommettes saillantes et dans les cavités de ses joues.

— Mais bah ! continua-t-il, j'en ai vu bien d'autres. Il n'est pas bon de se laisser trop dominer par les regrets, lorsqu'un mal est irrémédiable, et le sentiment n'est pas de mise quand on a le vautour de la faim attaché à son flanc. Allons voir la salle.

C'est la salle du *Grand-Hôtel* qui tient lieu de théâtre à Saint Thomas. Les troupes qui viennent dans cette île n'y séjournent jamais. Saint-Thomas est pour elles ce qu'il est pour la plus grande partie des gens qui y abordent d'un point quelconque du monde, une sorte d'observatoire, d'où elles jettent le regard sur toutes les colonies, sur l'hémicycle continental du golfe du Mexique. Elles y séjournent tant qu'elles n'ont

pas vu luire à l'horizon la lumière qui les attire quelque part. Mais ces séjours n'y sont jamais très-prolongés, et on ne cite pas une troupe qui y ait passé une saison entière. Aussi une salle de spectacle est-elle encore à construire, et le Grand-Hôtel en tient-il lieu, lorsque le besoin s'en fait sentir.

La grande salle est assez étendue pour qu'on puisse y établir une scène de six mètres de profondeur, laisser un espace suffisant pour un orchestre généralement nombreux, et placer deux cents sièges qui ne sont pas trop serrés les uns contre les autres.

Lorsqu'une troupe passe, quelque peu nombreuse qu'elle soit, quelque réputation de médiocrité qu'elle traîne après elle, il se trouve toujours assez d'oisifs ou d'ennuyés pour mettre un dollar sur chacun de ces sièges, pendant trois ou quatre représentations.

Les frais ne sont pas ruineux: quelques mètres d'étoffes, quelques panneaux peints à la colle et le luminaire. Quant aux sièges et à la salle, l'établissement y trouve un loyer suffisant dans le débit des rafraîchissements.

Peter se promenait dans cette grande salle encore occupée par le mobilier propre à sa destination réelle. Mais que le lecteur, malgré les dimensions, ne s'imagine pas qu'elle eût quelque ressemblance avec un café d'Europe; une lointaine analogie peut-être, mais c'est tout.

Dans un angle, auprès d'une des portes qui s'ouvraient sur une vaste galerie d'où on apercevait la mer, s'élevait un immense buffet couvert de bouteilles, de verres, de cruchons d'ale et de porter. C'était là que les consommateurs venaient généralement boire debout. Ils allaient ensuite s'asseoir sur la galerie d'où on peut suivre, en fumant à l'ombre, tous les mouvements de la rade. Un grand nègre à la chevelure épaisse, séparée en deux par une raie profonde et taillée comme un arbre de Versailles, avait la direction de ce *Sanctum sanctorum*. Il distribuait la bière glacée, le grog, le brandy, le strong-ale, le cocktail et toutes les boissons que varient à l'infini les goûts divers de la population multiple de Saint-Thomas. Il s'acquittait gravement de ses fonctions, mais avec

une adresse et une célérité qui indiquaient une longue pratique de la chose. Il le faisait silencieusement, avec ce flegme qui distingue les nègres des colonies anglaises des nègres français, la race la plus verbeuse qu'il y ait sous le ciel des Antilles.

Peter Neuknapp s'approcha du buffet, comme poussé par une force machinale. Il allait mettre la main dans une corbeille contenant des biscuits américains et ouvrait la bouche pour demander à boire, lorsqu'il parut se raviser.

— Allons, dit-il, j'allais commencer par escompter ma première représentation; il faut savoir attendre.

En disant cela, il se versa un grand verre d'eau, — boisson qui depuis les sables du désert, jusqu'aux lieux où coulent les fleuves les plus abondants, se délivre généralement gratis, et se retournant rapidement, descendit le grand escalier.

Je compris l'effort qu'il faisait, et sa fuite rapide ne me permit pas de lui faire une offre, que sans doute il voulait éviter.

Je le suivis, et, arrivé au bas de l'escalier, je le vis en pourparler avec Ramón, auquel il rendait son papier après l'avoir ouvert pour la forme, car lui aussi connaissait le pauvre fou.

Nous marchâmes le long de la Grande-Rue sans échanger une parole. Le mutisme ordinaire de Ramón, les préoccupations qui devaient obséder l'esprit de Peter Neuknapp expliquaient ce silence, auquel je m'associais sans calcul, ne sachant que dire à l'un ou à l'autre. Nous arrivâmes ainsi machinalement devant la boutique de Moreira. Le Catalan nous voyant en compagnie de son bien-aimé Ramón, accourut au-devant de nous, nous prit les mains et fit tant d'instance que nous ne pûmes refuser d'entrer dans le petit appartement de Ramón.

— Vous lui ferez passer un bon moment encore, me dit Moreira, et je vous en serai bien reconnaissant.

Peter Neuknapp, voyant un piano, était allé l'ouvrir, et les grands doigts de sa main droite se mirent à courir sur les touches, comme les pattes d'une immense araignée.

— Voilà un bon instrument, dit-il, comment peut-on lui faire tenir l'accord ?

— Mon pauvre enfant l'accorde lui-même, dit Moreira, et pas souvent pourtant, mais les cordes sont bonnes.

— Bien bonnes, bien bonnes, dit Peter en souriant, et les touches aussi, mais encore faut-il que cela soit entretenu par quelqu'un qui s'y entende bien, car je n'ai jamais vu de ce côté de l'Océan un piano tenir l'accord deux jours. L'accordeur de celui-ci est un habile homme.

Le visage du Catalan rayonnait en entendant cet éloge donné à son neveu.

— C'est pourtant lui, monsieur.

Sans ajouter un mot, Peter fit tourner la vis du tabouret, de façon à mettre le siège à une hauteur convenable, et ses dix doigts étendus interrogèrent l'instrument, qui répondit par des sons pleins et harmonieux. Alors les doigts de mon vieil ami se mirent à courir sur les touches avec une rapidité prestigieuse, et la maison prosaïque du Catalan, dans laquelle on se heurtait à tout ce qu'il y a de brutalement matériel dans l'existence, excepté dans le petit coin où nous nous trouvions, se remplit d'une harmonie céleste.

Peter Neuknapp semblait transfiguré par l'inspiration. Il ne s'occupait plus de ce qui se passait autour de lui ; il ne nous voyait plus ; les yeux levés au ciel et cherchant vaguement sa pensée dans l'air, il semblait aspirer l'harmonie qui arrivait jusqu'à ses doigts, pour se répandre autour de lui.

Lecteur, connaissez-vous une admirable lithographie intitulée : Maître Wolfram ? Oui, sans doute. Eh ! bien, le grand, sec et maigre, le grotesque Peter Neuknapp avait disparu ; je ne voyais plus ses traits anguleux et sa figure parcheminée, j'avais devant les yeux le profil poétique et inspiré que Lemud a donné à Maître Wolfram<sup>34</sup>.

Ramón, les yeux hagards, suivait le mouvement des doigts de Peter Neuknapp. L'harmonie semblait lui entrer dans l'esprit par les yeux

et par les oreilles. Sa physionomie morne, découragée, se ranimait. Je conçus un instant l'espérance de voir s'y rallumer le flambeau de la raison. Mais cette expression s'éteignit avec la dernière note que le musicien fit rendre au piano.

Il y eut répétition de chant le soir ; j'avoue que je n'y assistai pas.

#### XIV

Le lendemain matin, le coup de canon du lever du jour venait de se faire entendre et se répercutait dans les anfractuosités de la montagne rocheuse qui domine, entoure, encadre, pour mieux dire, la ville de Saint-Thomas. Nous étions à l'époque des courtes journées et le jour retardait sur son heure réglementaire ; il n'était pas encore levé, malgré le coup de canon.

Pendant les mille atomes de l'air devenaient peu à peu lumineux ; le ciel s'éclairait ; on sentait venir le jour. Mais notre rue étroite avait quelque temps encore à rester dans l'obscurité, et, dans cette obscurité, je voyais une ombre qui allait et venait, passant et repassant devant notre maison.

Lorsqu'il fut tout à fait jour, — ce qui ne tarda guère, je reconnus le pauvre fou espagnol.

Je me demandai comment il avait pu se faire que Moreira l'eût laissé sortir seul à cette heure et je le hélai :

— *Hola ! amigo Ramón ?*

Il leva la tête ; et, me renvoyant mon salut d'un air mélancolique mais singulièrement amical, il me présenta son éternel pli de papier.

Comme j'allais descendre pour lui parler, j'entendis marcher précipitamment dans la rue et je vis paraître Moreira, la figure inquiète, mais qui parut se rassurer en voyant Ramón, auquel il se mit à parler avec sa douceur habituelle.

Je descendis néanmoins, désirant me faire expliquer la présence du fou dans notre quartier, d'aussi grand matin.

— Hier, me dit Moreira, il y a eu répétition ici, à ce qu'il paraît, chant et musique, et mon pauvre enfant est resté toute la soirée seul dans votre rue, assis sur ce baril défoncé que vous voyez de l'autre côté. Le hasard m'a fait savoir cela en envoyant à mon magasin un négriillon qui avait à y acheter quelque chose. Je suis venu le chercher, et j'ai eu quelque peine à le ramener, et ce matin, quand j'ai été pour lui dire bonjour et que je ne l'ai pas trouvé dans la chambre, je me suis douté qu'il devait rôder dans ces environs.

A ce moment parut à une porte-fenêtre le torse long et maigre de Peter Neuknapp, couvert d'une chemise d'étoffe de couleur, rendue, par un trop long usage, déplorablement transparente. Une grande robe de chambre dont les manches étaient nouées en ceinture autour de son abdomen plat, lui faisait une sorte de jupe à queue, qui dissimulait à peu près ses jambes démesurées.

Dès qu'il l'aperçut, il courut à lui et lui présenta son papier, mais je remarquai que ses regards plongeaient avec avidité dans la maison, sans qu'il fit aucune tentative pour y pénétrer.

Cependant, il dit à Peter :

— Est-ce que c'était elle qui chantait ?

— Qui, elle ?

Et le fou, sans répondre à cette interrogation qui succédait à la sienne, baissa les yeux et les releva alternativement plusieurs fois, jetant, sans les fixer sur personne, des regards embarrassés autour de lui ; et, enfin, comme si cette syllabe eût été arrachée avec force de son gosier, il articula péniblement :

— Elle !

Et Peter Neuknapp se mit à rire, en ouvrant démesurément la bouche et frappant sur l'épaule du pauvre fou :

— Je vois ce que c'est, dit-il, vous aimez aussi passionnément la musique vocale que la musique instrumentale, et vous avez entendu

hier la Margarita. Vous êtes décidément un homme de goût. Mais, mon garçon, il est trop tôt pour recommencer. Le rossignol dort dans ce moment, il ne chante que la nuit. C'était donc vous qui couriez la rue comme une âme en peine, pendant la répétition d'hier soir? Il fallait entrer, nous sommes hospitaliers, nous autres, car nous avons besoin qu'on le soit pour nous. On nous a trop souvent conviés à des agapes fraternelles, où nous avons satisfait nos appétits physiques, pour ne pas appeler tous ceux qui veulent y assister, à nos agapes artistiques, les seules que nous puissions offrir, quoique bien incomplètement, hélas! dans ce moment. Et comme le pauvre Ramón continuait à lui offrir son papier en regardant d'un air suppliant, il le prit, l'ouvrit, et après le lui avoir rendu :

— Nous allons descendre en ville ensemble, la señora dort, et ne peut rien vous chanter ce matin. Vous l'entendrez ce soir.

Il reparut bientôt couvert de son vaste paletot et fumant sa grande pipe de porcelaine.

— Avez-vous du café chez vous, dit-il à Moreira ?

— Oui, oui, répondit le Catalan, et du bon; vous en jugerez. Nous eûmes quelque peine à entraîner Ramón, qui semblait ne pouvoir se décider à s'éloigner, et dont le regard cherchait obstinément à pénétrer dans la maison de Bijou.

— C'est aujourd'hui qu'il faut frapper le grand coup, me dit Peter lorsque nous eûmes quitté la maison du Catalan. Le steamer d'Europe est arrivé cette nuit. J'ai toujours une oreille ouverte, attendant ce coup de canon que j'ai enfin entendu, pendant que vous dormiez.

C'est un jour d'avance, mais comme il est possible que l'inter-colonial avance aussi, il faut profiter de la soirée d'aujourd'hui. Heureusement qu'Almanzor, le roi des régisseurs, est là. Nous sommes en mesure. J'ai fait répéter les amateurs hier. Ils vont très-bien. J'espère que la représentation sera bonne, malgré notre petit nombre. Ces jeunes Allemands naissent vraiment musiciens; ce sont presque tous des commis de maisons allemandes qui composent mon orchestre. Ils

semblent ne rien connaître aux instruments qu'on leur met entre les mains ; ils les tiennent gauchement, et, aussitôt que je lève mon archet pour donner le signal, ils vont, ils vont comme si les instruments jouaient d'eux-mêmes. Je suis bien heureux de les avoir trouvés, bien heureux surtout de leur bonne volonté. Au moins, ils suppléeront par la musique à ce qui nous manquera d'un autre côté. Nous en aurons pour tous les goûts : du Bellini, une saynète espagnole, danse de corde avec sauts périlleux et feux de bengale, etc.

## XV

Le steamer d'Europe était arrivé et avait jeté dans la ville une foule de passagers oisifs attendant les bateaux inter-coloniaux. Quelques-uns étaient restés domiciliés à bord, pour les deux ou trois jours peut-être qu'ils avaient à passer dans le port. D'autres, qui n'étaient retenus par aucune raison d'économie, étaient descendus dans les hôtels; mais tous passaient la plus grande partie de la journée à terre.

Le petit commerce, les cafés, les marchands de cigares de Saint-Thomas tirent grand profit de ces stations périodiques qui durent deux ou trois jours au plus, quelquefois un seul et même moins d'un, mais qui ont l'avantage de se répéter à intervalles fixes.

Peter semblait avoir été favorisé par le hasard ; le steamer arrivant était un des meilleurs marcheurs de la ligne, et on calculait qu'il pouvait avoir vingt-quatre heures d'avance sur l'heure réglementairement prévue pour son arrivée.

Il pouvait donc avoir la certitude que la représentation ne manquerait pas; mais comme il se méfiait des éventualités, Peter ne voulait pas la renvoyer au lendemain.

Une grande partie des places avaient été louées aux habitants de la ville, attirés par le moyen qui leur était offert de passer une soirée, ou

par la commisération, car la détresse de ce malheureux débris de troupe était connue, et on avait fini par s'intéresser à Neuknapp, qui avait conservé une grande dignité, au milieu de sa profonde misère.

Un vaste transparent<sup>35</sup> avait été exposé dès la veille au soir, entre deux colonnes de la terrasse du Grand-Hôtel. De tous les navires de la rade, on pouvait y lire en français, en anglais, en espagnol, en allemand — je donne seulement le texte français .

Almanzor, qui s'était chargé de tous les détails, en avait mis un semblable à la porte du café de la Glacière, de sorte que le public était suffisamment averti.

Avant midi, tous les sièges étaient loués et on trouvait encore à placer des billets aux retardataires qui consentaient à rester debout et à se placer comme ils pourraient.

— Cela va bien, me dit Peter. Nous allons avoir une bonne soirée. J'aurai de quoi payer notre bienveillante hôtesse, et j'espère qu'il me restera suffisamment d'argent pour notre passage sur quelque bâtiment qui ne me prendra pas trop cher pour nous transporter à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans. Je trouverai peut-être par là, à reformer une troupe ou au moins à me joindre à quelqu'une de celles qui s'y rencontrent souvent. Mes compagnons ne manquent pas d'emploi, car chacun d'eux a sa valeur, et, quant à moi, je ne suis pas embarrassé, je suis connu comme chef d'orchestre. En attendant, laissez-moi vous rendre votre politesse de l'autre soir, et allons déjeuner, quoiqu'il soit déjà un peu tard, chez mon gros ami noir.

Comme nous allions entrer dans le cabaret où l'imprésario m'avait donné une si merveilleuse démonstration de son appétit, nous nous entendîmes appeler, et nous vîmes Moreira qui accourait à nous tout essoufflé.

— Je vous en conjure, nous dit-il, venez à la maison ; je ne sais ce qu'a mon pauvre enfant, mais il est depuis ce matin aux prises avec une agitation terrible. Depuis que nous vous avons quittés, il ne fait qu'aller et venir. Il veut retourner dans votre rue, et il me faut le retenir

AVEC LA PERMISSION DES AUTORITÉS  
de cette ville  
et l'agrément de Messieurs les CONSULS DE FRANCE,  
d'ANGLETERRE, des ETATS-UNIS, d'ESPAGNE, de SUISSE,  
deHAMBOURG, etc.

La compagnie LYRIQUE, DRAMATIQUE ET CHORÉGRAPHIQUE  
de PETER NEUKNAPP

Ancien directeur du Théâtre D'ANHALT-DESSAU-CÆTHEN, ancien  
premier violon du Duc D'ANHALT-BERNBOUG, ancien directeur pri-  
vilégié du Théâtre TACÒN de la HAVANE, membre de L'INSTITUT  
LYRIQUE DE PHILADELPHIE, de la SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE LA  
POINTE-À-PITRE, etc., etc., etc.

Donnera, le .... juin 1846, de

### NORMA

Grand opéra du célèbre maëstro BELLINI,  
1° L'OUVERTURE exécutée à grand orchestre par MM. les AMATEURS;  
2° LA 4<sup>ème</sup> SCÈNE DU 1<sup>er</sup> ACTE chantée par la señora MARGARITA,  
1<sup>er</sup> SOPRANO DRAMATIQUE et el señor GAROFOLETTI, 1<sup>ère</sup> BASSE;  
3° LA 1<sup>ère</sup> SCÈNE DU 3<sup>ème</sup> ACTE, par la señora MARGARITA,

Suivi de

A QUIEN MADRUGA DIOS AYUDA,

Saynète espagnole, avec danse et chant, représenté par la señora  
MARGARITA, la niña ADELINA y el gracioso ALMANZOR.  
On finira par

LA DANSE DES LUSTRES,  
Voltiges, sauts périlleux, exercices de haute gymnastique, par le  
jeune RAVINET, inventeur du  
PAS DE LA MOUCHE,  
qu'il dansera avec accompagnement de feux du bengale.

S'adresser, pour la location des places, au Grand-Hôtel.  
On commencera à six heures précises.

presque par force. Il est parvenu à s'échapper une ou deux fois

Il est furieux, ce qui ne lui était pas encore arrivé; car le pauvre enfant est doux comme un agneau. Et j'ai vu le moment où sa fureur allait lui attirer malheur, car les petits nègres se sont mis à le poursuivre et à l'exciter, et j'ai été trop heureux de pouvoir le faire rentrer à la maison où je l'ai enfermé pour venir vous chercher. J'ai dû fermer même la boutique, par laquelle il aurait pu passer, et je remercie le ciel de vous avoir sitôt rencontrés. Venez, je vous en supplie, venez à mon aide.

La voix du pauvre Catalan était tremblante et saccadée et ses yeux pleins de grosses larmes. J'allais le suivre, lorsque Neuknapp me dit :

— Mais nous allons déjeuner d'abord, et nous irons après, et j'ai besoin de bien déjeuner, car il est tard et je ne dînerai pas ce soir.

— Si ce n'est que cela, vous n'y perdrez pas, venez à la maison. Je vous donnerai un déjeuner meilleur que celui que vous pourriez trouver ici. Mais, par grâce, venez.

Son accent était tellement suppliant que je me décidai à aller avec lui.

— Allons, dit Neuknapp, puisqu'il en est ainsi, nous irons avec vous. Mais attendez-moi un moment, j'ai un mot à dire ici.

Il entra dans le cabaret, et alla au gros nègre toujours installé dans son rocking-chair, où il semblait immobilisé par son poids. Je vis qu'il lui offrait une carte. Mais le nègre se mit à rire en montrant son énorme abdomen et ses jambes tuméfiées.

— Merci toujours, dit-il à Neuknapp, merci de votre attention, mais c'est impossible.

Neuknapp insista, mais l'autre refusant toujours, ils échangèrent une poignée de main cordiale, et notre compagnon vint nous rejoindre.

— J'avais recommandé à Almanzor de lui préparer un siège exprès, me dit-il. Ce bonhomme a toujours été si affectueux pour moi, que je tenais à l'avoir à ma représentation. Mais il paraît qu'il est condamné à l'immobilité. Et cela se comprend assez. Je n'ai pas, moi, les mêmes raisons que lui pour rester en place, continua-t-il en appuyant ses

maines osseuses sur son torse maigre, aussi je me donne du mouvement.

La maison du Catalan était hermétiquement fermée. Il poussa un soupir de satisfaction, lorsqu'il en eut ouvert la porte et qu'il aperçut Ramón.

Il la referma lorsque nous fûmes entrés, mais il ouvrit les fenêtres et baissa les lames des jalousies pour donner de l'air et de la lumière.

— Dans un instant, dit-il à Neuknapp, on va vous servir à déjeuner, mais essayez, je vous en prie, de le distraire un peu.

Et il se mit à marcher dans la chambre avec une agitation fébrile, gourmandant ses trois esclaves, qui, sur son ordre, installaient la table, y posaient des assiettes, des verres, tout ce qu'il fallait pour un repas.

Ramón se tenait étendu sur un canapé, lorsque nous entrâmes. Ses joues étaient d'une paleur terreuse, et ses yeux fixes brillaient comme des charbons ardents, sous ses sourcils froncés.

J'allai à lui et lui pris la main. Il me reconnut, et l'expression de son visage s'adoucit.

Pendant ce temps, Neuknapp s'était mis au piano et les sons qu'il en tira transformèrent tout-à-fait l'expression de la physionomie de notre pauvre fou, et lui rendirent sa douceur habituelle.

Moreira suivait avec anxiété les progrès de la révolution favorable qui s'opérait.

Lorsque la table fut servie, et je ne sais en vérité comment le sordide Catalan avait fait pour se procurer aussi promptement ce qui la couvrait, il invita Neuknapp à s'y asseoir.

— Tout cela est froid, dit-il en souriant d'un air craintif, et comme sollicitant l'approbation de Peter. Mais vous savez qu'un déjeuner froid n'est pas ce qu'il y a de plus mauvais, surtout lorsqu'il est accompagné de bon *pajarete* comme celui que vous allez boire et de champagne français.

— Un déjeuner froid est excellent, quand il est bon, dit Peter. C'est un axiome dont personne ne contestera la vérité. Mais il faut que

Ramón le partage avec nous, cela lui fera du bien. Je suis sûr qu'il n'a rien mangé depuis hier.

— Rien, le pauvre enfant, rien, répondit le Catalan d'une voix plaintive.

— Eh bien! un estomac vide est un sac à mauvaises pensées qu'il faut étouffer sous une bonne nourriture. Allons, Ramón, mettez-vous à table, et, lorsque nous aurons bien étouffé l'ennemi, je vous ferai encore une demi-heure de musique, et vous viendrez ce soir à la représentation ; cela vous remettra tout-à-fait. Vous êtes comme le roi Saül; il vous faut de la musique pour chasser le mauvais esprit. Vous en ferez provision ce soir pour longtemps, et vous passerez de bonnes nuits après avoir entendu l'ouverture de *Norma*. Aimez-vous Bellini?

Il n'attendit pas la réponse du fou et se mit à l'œuvre, c'est-à-dire à table.

Je ne ferai pas une nouvelle peinture de son appétit, digne de celui du fils de Grangousier et de Gargamelle. Je dirai seulement que sa puissance absorbante parut à la fin du repas *lassata sed non satiata*. Moreira, l'avare Moreira le regardait dévorer avec l'expression de la plus profonde satisfaction, parce que Ramón était tranquille et qu'il lui semblait que cette tranquillité était une conséquence de notre présence; aussi multipliait-il les instances pour prolonger le repas qui dut cependant avoir une fin.

Neuknapp s'oublia un peu, il faut le dire, et l'après-midi était déjà avancée qu'il ne pensait pas encore à quitter la place. Il semblait qu'il ne pût prendre le parti de se lever, non pas qu'il mangéât encore, mais faute de puissance suffisante de son estomac, il savourait encore par l'odorat les parfums multiples de cette bonne chère dont les débris couvraient la table.

Je dus l'avertir que la journée avançait et qu'il avait beaucoup à faire encore, pour les préparatifs de sa représentation.

— Ne craignez rien, me dit-il, Almanzor est là, et rien ne sera oublié.

C'est le régisseur modèle, et il a improvisé des représentations extraordinaires dans une après-midi, sur des théâtres comme le théâtre Tacón, et avec un personnel de plus de quarante artistes. Rien n'y clochait, ni dans la mise en scène, ni dans le jeu, ni dans l'orchestre. Les décors, les chœurs, les costumes, les accessoires, tout était organisé, tout était prêt, rien n'avait été oublié. C'est bien dommage qu'avec tant de capacités il n'ait maintenant à diriger que quelques personnages sur une scène de hasard, et cependant cela vous donnera une idée de ce qu'il sait faire.

Peter Neuknapp m'avait obligé à accepter une carte d'entrée. J'eusse voulu contribuer pour ma part à ses succès pécuniaires, mais il avait tellement insisté qu'il y eût eu de ma part mauvaise grâce à refuser absolument, surtout lorsqu'il me dit qu'il ne me donnait pas un siège dans la salle où ils étaient tous loués, mais à l'orchestre, où il trouverait moyen de m'utiliser. Il promit de faire placer le pauvre fou auprès de moi et Moreira obtint de l'accompagner. Peter nous quitta enfin.

Je restai quelque temps encore avec Moreira et Ramón, et, lorsque celui-ci me parut tout-à-fait tranquille, je partis à mon tour, promettant de venir les prendre pour les conduire au théâtre.

## XVI

Je trouvai tout en mouvement chez Bijou, où l'on se préparait à se rendre au théâtre.

Notre hôtesse s'était parée de ses plus beaux vêtements. C'était surtout une robe de soie de couleur éclatante, et tout autour de laquelle s'étagaient des rangées de volants qui la faisaient ressembler à la Tour de Babel, comme elle est représentée dans les vieilles Bibles illustrées de gravures sur bois. Un châle à grands ramages reposait sur une chaise, attendant le moment de s'étendre sur ses épaules charnues.

Ses cheveux avaient été vainement tirés, serrés, lissés, graissés; ils s'obstinaient dans leur frisure laineuse, et formaient d'un côté du visage une énorme touffe onnée, au dessus de laquelle s'épanouissait un splendide madras aux belles couleurs, auquel elle avait donné les plis gracieux dont les mulâtresses excellent à disposer l'arrangement.

La salle était vide; tout ce qui appartenait aux comédiens avait été emporté; les hommes eux-mêmes étaient partis, il ne restait de la troupe que la señora Margarita et la Huerfanita.

Le bonheur d'assister à la représentation avait épanoui le cœur de mon hôtesse. J'en jugeai par la bienveillance avec laquelle elle s'entretenait avec la négresse sa voisine, son ennemie, laquelle couverte d'un vêtement à peu près propre m'eût bien l'air de devoir accompagner Bijou au théâtre. Du reste, le négrillon, vêtu d'une chemise bleue, déchirée seulement à l'un des coudes, et d'un pantalon blanc fendu seulement à l'un des genoux, tenait déjà en main un faisceau de parasols et d'éventails.

La Margarita et la Huerfanita étaient enveloppées dans des sortes de grands ponchos en laine. La filleule de Bijou regardait l'enfant blond avec admiration et comme jouissant par anticipation de son succès qu'elle ne mettait pas en doute. Elle ne la quittait pas du regard, et ses grands yeux noirs suivaient avec admiration tous les mouvements qu'elle lui voyait faire.

Ses cheveux crépus tombaient en boucles épaisses et rudes de chaque côté de son visage, et faisaient ressortir la couleur ambrée de ses joues et la blancheur mate de ses dents. Il est certain que si, au lieu d'être à Saint-Thomas, les quelques personnes qui se trouvaient là réunies, l'eussent été dans un lieu quelconque de l'Europe, ce n'étaient pas les deux femmes blanches qui auraient excité la curiosité de ceux que ces préparatifs de départ avaient réunis devant la porte. Il est vrai que ces curieux étaient tous des nègres et des négresses.

Enfin, on se mit en route pour se rendre au lieu de la représentation. On prit les rues détournées, à la sollicitation expresse de la señora

Margarita et au grand crêve-cœur de Bijou, qui eût été flattée d'être vue dans son costume splendide et dans une société qui flattait son amour-propre.

La Margarita et la Huerfanita étaient silencieuses ; et celle-ci paraissait subir avec une sorte d'impatience l'admiration bruyante de la petite mulâtresse. Ses yeux, dont l'expression naturelle était une grande bienveillance et une gaieté insouciant, ne laissaient voir qu'ennui et abattement, et tout ce qui l'entourait paraissait l'importuner. Elle rentrait dans la partie sérieuse de son existence. Le plaisir qu'elle allait donner aux autres était pour elle un travail.

Elle s'enveloppait dans son poncho et marchait d'un pas grave, pendant que la mulâtresse sautillait autour d'elle comme un jeune chien heureux de se trouver en liberté.

Je les suivis du regard jusqu'à ce qu'elles tournassent l'angle d'une rue qui devait les conduire au Grand-Hôtel.

J'avais le cœur navré, sans m'expliquer pourquoi. Le visage sérieux de cette enfant, à l'âge où l'insouciance et le laisser-aller sont des nécessités de la nature, était sans cesse présent à mon esprit.

Je descendis au wharf du roi. On entendait sortir du Grand-Hôtel un murmure indiquant que le monde y affluait déjà, bien qu'il fit encore jour. J'eus confiance dans la recette qu'allait faire Peter Neuknapp.

## XVII

Les derniers rayons de soleil couchant tombant de la montagne constellaient de pointes lumineuses les navires mouillés dans la rade. Les travaux avaient cessé. Quelques grandes pirogues ramenaient à terre les ouvriers qui avaient été occupés à bord pendant la journée.

Les vapeurs de la Compagnie transatlantique, rangés les uns contre

les autres dans la partie du port qui leur est réservée, comme des léviathans au repos, étaient immobiles sur leurs ancres. Une légère fumée qui sortait de quelques cheminées indiquait que les feux n'y étaient pas complètement éteints, et qu'ils se tenaient toujours prêts à prendre la mer.

Les rochers peints en blanc de la passe, caressés par la lame tranquille, ressemblaient aux blocs de glaces des mers polaires, et leur blancheur augmentée par les derniers rayonnements du soleil qui s'éteignait sur eux, faisait paraître plus obscure et plus profonde la mer qui les baignait.

Malgré la brume qui commençait à obscurcir l'entrée de la passe, il me sembla voir une voile latine qui faisait un bord pour pénétrer. Elle disparut un moment; puis, après avoir viré, elle s'y engagea poussée par la brise du large qui lui fit bientôt doubler les rochers blanchis et l'amena en grande rade.

Dès que sa coque s'était découverte, je l'avais reconnue à sa peinture blanche, à l'étroit liston rouge et vert qui la parcourait dans toute sa longueur, au pavillon espagnol qui flottait à sa corne, et surtout à l'aisance et à l'agilité de ses mouvements. C'était la *Boriquen*, la balandre que j'attendais et qui devait me conduire à Vièques, dont elle portait le nom caraïbe. Là m'attendaient des travaux et un avenir peut-être.

Elle vint au mouillage près de terre, comme tous les navires de faible tonnage, et, au bruit que fit la chaîne en se déroulant, un homme sortit d'une des cabines du pont, étendit les bras, se frotta les yeux comme s'il venait de dormir et interrogea le wharf du regard.

Je ne m'étais pas trompé. C'était bien le bateau ; c'était aussi l'homme que j'attendais. Il répondit aux signaux que je lui faisais, et, lorsque toutes les dispositions d'un mouillage tranquille furent prises, que le gui fut posé sur son appui, la flèche amenée, les focs et la grande voile serrés, on jeta à l'eau un petit canot dont les dimensions étaient en rapport avec celles de la balandre, et, après quelques mouvements de godille, le nouveau venu était à terre et dans mes bras.

— Je ne me suis pas trop fait attendre, me dit-il ; aujourd'hui est bien dans la huitaine que nous nous étions assignée ; je suis heureux de vous rencontrer. Il n'est pas toujours facile d'arriver à l'heure à un rendez-vous, lorsqu'il faut s'y faire conduire par mer et qu'on n'a pas la vapeur à sa disposition,

Car les destins et les flots sont changeants.<sup>36</sup>

Nous voilà ; tout est donc pour le mieux et d'un excellent augure pour notre entreprise. Nous partons demain soir. Nous n'avons pas trop de la journée pour faire nos emplettes, car nous avons à acheter des outils qui développeront les muscles de nos bras. L'argent ne manquera pas, quoiqu'il ne soit pas aussi abondant que dans les caisses des gros négociants dont nous voyons les magasins autour de nous. Mais, enfin, quand on a suffisamment, on a assez, comme dirait M. de la Palisse. Je ne retourne pas à bord ce soir. J'ai eu un mal de mer terrible dans le canal, et je sens le besoin de fouler un peu le plancher des ruminants. Une soirée de flâne devant nous, lorsque nous avons en perspective tant de journées qui seront employées à faire abattre et à abattre un peu nous-mêmes, *tumbar*, comme disent les Espagnols, de si beaux et si gros arbres, c'est bien quelque chose ; ça nous servira à prendre notre élan. — Que je suis heureux de vous voir ! Comme nous allons causer de Paris après le travail ! Je suis fatigué de parler espagnol et de le parler si souvent, qu'il m'arrive quelquefois de penser dans cette langue, comme si ce n'était pas assez de la parler forcément. Au moins, quand nous serons ensemble, je ne serai pas obligé de me mettre à chanter quelque vieille chanson pour ne pas oublier la langue de mon pays.

— Où allons-nous ?

— Nous allons d'abord prendre quelque chose au café de la Glacière, et puis nous dînerons n'importe où, au Grand-Hôtel si vous voulez ou au Turc, nos moyens nous permettent cet extra pour une fois, bien

entendu.

Ce mot de Grand-Hôtel me rappela mes nouveaux amis, que la présence d'un ancien me faisait oublier.

— Oui, lui dis-je, nous allons passer la soirée ensemble et nous ne nous quitterons plus; mais auparavant, laissez-moi me dégager d'une promesse qui me lie d'un autre côté, pour être tout à vous.

La nuit était tombée tout-à-fait. Les lumières brillaient au Grand-Hôtel.

Un prélude se fit entendre, nous restâmes immobiles et muets. On jouait l'ouverture de *Norma* qui s'acheva au milieu des applaudissements et de *bravos* prononcés dans toutes les langues.

Après un moment d'interruption, pendant lequel nous observâmes le même silence, nous entendîmes se mêler à l'harmonie des instruments une belle voix de soprano et une basse sonore et pleine chantant le récitatif de la 4<sup>e</sup> scène du 1<sup>er</sup> acte.

— Tiens ! Qu'est ce que c'est que ça, dit mon ami, parisien de la vraie race, un des plus courageux et persévérants pionniers des Antilles, qui lira ces lignes, car il doit à son travail des loisirs qu'il peut employer même aux choses les plus oiseuses. Qu'est-ce que c'est que ça? Mais, c'est du Bellini et bien exécuté encore. Je parie que ce sont ces farceurs d'allemands; il n'y a qu'eux pour s'accorder et former des sociétés philharmoniques. Moi, j'ai essayé d'en fonder dans tous les pays où je suis passé; mais dès qu'il s'y trouvait quatre Français, il n'y avait plus moyen de s'entendre.

Il était difficile de faire accorder l'emploi que je devais donner à ma soirée avec l'arrivée de mon ami, qui était plus affamé de nourriture matérielle que d'harmonie, au moins pour le moment.

Je lui demandai donc un instant pour aller me dégager auprès de Neuknapp, mais surtout auprès du Catalan, au sujet duquel j'éprouvais bien quelque remords, lui ayant promis d'aller chercher Ramón. Je supposai qu'ils s'étaient bien passés de moi et que j'allais les trouver paisiblement assis à l'orchestre.

— Eh bien ! me dit, mon ami, à qui j'expliquais mes scrupules, nous irons ensemble. Je vais prendre une carte de circulation, s'il n'y a plus de sièges. Et, du reste, s'il y en avait, je n'en userais pas maintenant. Ce sera une gourde de plus à porter à notre passif, ce n'est pas le diable. Nous trouverons bien un coin dans une chambre de l'hôtel pour nous faire servir à dîner. Nous reviendrons ensuite, — car nous ne dînerons pas toute la soirée, nous joindre aux spectateurs.

Au moment où nous allions monter les premières marches, nous entendîmes retentir des applaudissements qui firent trembler tout l'établissement; puis, tout-à-coup, un grand tumulte s'éleva dans la salle, un cri de femme, — un murmure de voix, le bruit des chaises renversées; et la foule des spectateurs se précipita sur l'escalier.

— Il l'a tuée, dit quelqu'un qui passa près de nous rapidement.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme? dit un autre, il ne fait pas partie de la troupe.

— C'est un fou.

Ce mot me frappa. Je pensai au malheureux Ramón, et à l'état d'exaltation dans lequel il était depuis la veille.

Je perçai la foule des gens qui descendaient, au moment où la police arrivait.

La salle était dans un désordre affreux. Presque toutes les chaises étaient renversées, et le petit nombre de spectateurs qui restaient les enjambaient précipitamment pour sortir. Quelques-uns réunis en groupes péroraient et gesticulaient vivement. Les musiciens serraient leurs instruments, et, partageant la panique générale, disparaissaient un à un.

Sur le devant de la scène qu'il avait si ingénieusement fait improviser, Neuknapp se promenait à grands pas, ses deux longs bras étendus devant lui, les doigts noueux de ses deux mains enchevêtrés les uns dans les autres.

Il jetait de temps en temps un regard plutôt ennuyé que triste sur un groupe de femmes, au milieu desquelles la Margarita, les cheveux

épars, les vêtements déchirés, paraissait en proie à une violente crise de nerfs.

A ce moment, Ramón sortit d'une chambre voisine, accompagné du Catalan qui s'arrachait les cheveux, d'un magistrat et de deux agents de police qui lui tenaient les mains.

Quand il aperçut le groupe de femmes, il fit un violent effort pour se dégager, et essaya de s'élaner sur le théâtre. Mais les agents qui étaient des hommes robustes, n'eurent pas de peine à le maintenir. Ses yeux lançaient des flammes; une écume sanguinolente lui montait aux lèvres, comme si un vaisseau se fût rompu dans sa poitrine, et il s'écria en regardant le groupe :

— Rafaëla! Rafaëla!

Je m'approchai de lui, et, lorsqu'il me reconnut, il amena violemment une de ses mains des tenailles humaines qui la contenaient et me montrant la Margarita, s'écria d'une voix désespérée: — Rafaëla!

Le Catalan me serra la main avec effusion en passant. Ses yeux étaient pleins de larmes; il secoua la tête et me dit:

— Oh! pourquoi n'étiez-vous pas là ? mon pauvre enfant!

Je n'y comprenais rien, mais j'étais vivement ému. Je m'approchai du groupe de femmes, et voulus faire parler Bijou, sa filleule, la Huerfanita. Je n'en pus arracher un mot, Elles étaient trop occupées à maintenir la pauvre comédienne, qui se débattait entre leurs mains. La basse avait disparu. Almanzor et Ravinet s'occupaient déjà à démolir le théâtre.

Il n'y avait donc que Neuknapp auquel je pusse m'adresser. J'allai à lui et lui demandai la cause de tout ce tumulte.

— Tiens, me dit-il, je suis bien aise de vous voir. Je cherche en vain un visage raisonnable dans tout ce monde. Il semble que la démence de ce pauvre fou soit devenue contagieuse.

—Mais, enfin, lui dis-je, qu'y a-t-il?

— Il y a... il y a beaucoup de bruit, et pas grand mal, je l'espère. Mais la recette est faite; je suis innocent de l'interruption. Tant pis

pour ceux qui n'ont pas eu le courage de rester à leur place. La représentation aurait pu s'achever; elle est finie. Cependant, je ne vous cacherai pas que j'ai eu comme tout le monde un moment d'émotion. Mais je suis trop habitué aux coups de théâtre, pour ne pas les regarder avec calme, même lorsqu'ils sont dans le domaine du tragique réel. J'aime mieux, si cela vous est égal, vous raconter tout en détail, en dînant avec vous. Je suis maintenant en état de vous inviter et de vous faire voir que si mon cœur est reconnaissant, mon estomac ne l'est pas moins. Laissons la Margarita, la Huerfanita et toutes les femmes ensemble. Notre brave hôtesse les ramènera au calme en prodiguant l'éther et l'eau de fleurs d'oranger. Il n'y a pas de danger. C'est pour cela que vous me voyez si tranquille.

## XVIII

Pauvre Ramón ! Je m'accuse quelquefois d'avoir contribué à sa fin malheureuse en manquant à la promesse que j'avais faite à Moreira de les accompagner au théâtre.

Peut-être l'eussé-je contenu. Peut-être, à son agitation croissante, eûs-je deviné, prévu le moment de la crise.

Toute cette grosse histoire qui fit bien du bruit dans le temps à Saint-Thomas, se réduisait à ceci :

On connaît par le transparent d'Almanzor, l'ordre de la représentation.

Moreira et Ramón n'avaient pas assisté aux deux premières parties, ils m'avaient attendu. Ne me voyant pas venir et cédant à l'impatience du fou, qui devenait menaçante, le Catalan s'était décidé à l'accompagner seul.

Lorsqu'ils arrivèrent, le rideau était baissé ; les musiciens préludaient à la magnifique musique du 3<sup>e</sup> acte, chef-d'œuvre de Bellini.

Les effets avaient été bien ménagés, malgré la pauvreté des ressources dont on disposait, et Almanzor faisait bien voir que celles de son esprit pouvaient suppléer à d'autres.

Le rideau se levait lentement. Tout était sombre sur la petite scène, dont le devant était occupé par un grand canapé figurant le lit gaulois où étaient couchés les enfants de la druidesse, représentés par la Huerfanita et Tilolo.

On connaît cette musique; ... et elle était exécutée par des Allemands qui la savaient par cœur.

Moreira sentait trembler les mains de son neveu qu'il serrait dans les siennes. Almanzor avait su donner à la mise en scène si restreinte cependant, tout le caractère funèbre qu'on pouvait désirer.

Norma paraît, une lampe d'une main, un poignard dans l'autre. Ses grands cheveux blonds couronnés, faute de verveine, de feuilles de fougère, ruisselaient sur ses épaules; sa figure d'une pâleur mate, empruntait à la pénombre dans laquelle elle se trouvait une beauté souveraine. L'effet fut complet. Elle fut accueillie par des applaudissements unanimes; mais au même moment, le malheureux Ramón, trompé sans doute par une fatale ressemblance, se leva, comme mu par un ressort, ôta violemment ses mains de celles de Moreira, et, s'élançant sur la scène, brisa la lampe de la Margarita, lui arracha le poignard qu'elle tenait à la main et la renversa à ses pieds.

Le public ignorait que le poignard était en carton.

## XIX

Cinq ou six jours après, tous les personnages dont il est question dans ce récit, moins un, sur lequel la terre venait de se fermer, sortaient du cimetière catholique de Saint-Thomas.

Le malheureux Ramón était mort d'une fièvre cérébrale, et nous venions de rendre les derniers devoirs aux restes du pauvre insensé.

Moreira, la tête découverte, marchait comme un homme ivre. Ses regards étaient étonnés comme ceux d'un dormeur arraché à un sommeil profond par quelque bruit terrible et qui a passé, tout d'un coup, de l'obscurité à la lumière du jour le plus éclatant.

Il ne pleurait pas, mais le mouvement de sa bouche indiquait un sanglot prêt à sortir, et incessamment comprimé.

Nous raccompagnâmes jusqu'à sa porte. Il nous serra les mains dans ses mains humides et tremblantes, et, quand il arriva à moi, qui étais le dernier, il m'embrassa tendrement et je sentis de grosses larmes se faire jour et couler sur mes joues. Il me pressa encore avec effusion contre ce cœur que tant de gens croyaient absent ou complètement atrophié, nous dit une dernière fois adieu, cette fois avec l'expression navrante d'une douleur qu'il ne put contenir, et rentra dans sa maison dont tout était hermétiquement fermé, portes et fenêtres.

## XX

Ramón n'avait passé qu'une nuit en prison. Le lendemain matin, l'autorité avait eu l'explication vraie d'une tragédie dont on avait exagéré les proportions.

Le malheureux fou, trompé par une ressemblance qui n'avait peut-être rien de réel, et qui devait son apparence à la tension incessante de son esprit, avait été rendu dès le matin à Moreira qui avait passé la nuit sur une marche d'escalier, vis-à-vis de la geôle.

Mais une fièvre ardente s'était emparée de Ramón. L'expérience que j'avais de ces terribles maladies contractées dans de certaines conditions, me donna bientôt la certitude que sa fin était proche, et je ne me trompais pas. Il expira sans qu'une lueur de raison vînt éclairer ses derniers moments, après quelques jours de lutte contre le mal.

Bijou y épuisa *sa science*, son expérience des fièvres de toutes les cou-

leurs, et tous les remèdes qui lui avaient si bien servi dans d'autres temps.

Mon départ avait été retardé de six jours; je n'avais pas voulu quitter le malheureux jeune homme que j'aimais, sans emporter une espérance ou un regret. Ce fut le regret, hélas! que j'emportai.

Le soir de son enterrement, nous nous embarquions, mon ami et moi sur la balandre *La Boriquen*. Nous allions à Vièques, où nous devons passer bien des années laborieuses.

J'ai su depuis que la Huerfanita avait parcouru les Antilles en donnant des concerts avec un illustre musicien, et qu'elle y avait eu tous les succès dus à un immense talent et à une beauté incomparable.

Peter Neuknapp n'était pas avec elle. Qu'est-il devenu ?

Tous ceux qui viennent aux Antilles et qui s'arrêtent à la Guadeloupe ou à Saint-Thomas, connaissent Bijou. C'est toujours une *confiseuse* habile, et elle continue son exploitation de chambres garnies, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre des deux îles, suivant sa fantaisie, *como le da la gana*, comme disent les Espagnols. Elle est du reste toujours aussi hospitalière ; ses discours sont toujours aussi prolixes; elle en est presque à regretter que la fièvre jaune ne fasse plus que de rares apparitions à la Pointe-à-Pitre, assainie par une édilité intelligente. Ses traditions médicales ne trouvant plus à s'exercer, ses ressorts curatifs commencent à se *rouiller*.

Moreira est mort depuis plusieurs années. Il avait repris la direction de son établissement quelques jours après la mort de Ramón. Mais il s'en acquittait tout-à-fait mécaniquement. Il servait sa nombreuse clientèle sans jamais échanger une parole avec qui que ce fût, et cette singularité qui aurait dû écarter les acheteurs lui avait donné une sorte de vogue. On cherchait à surprendre son mutisme. On lui adressait des questions qu'on tournait de façon à ce qu'il ne pût, — on le supposait au moins, se dispenser d'y répondre.

Il ne répondait jamais.

Il a conservé, précieusement épousseté, nettoyé, brossé de ses

propres mains, le petit réduit où avait vécu son pauvre Ramón. Chaque meuble de ce lieu d'élection était pour lui une relique. Il a laissé une grosse fortune, que se sont partagée des héritiers venus d'Europe.

Les petits nègres de Saint-Thomas qui parlent toutes les langues, avaient oublié son nom et ne le désignaient que sous celui de *El catalán mudo*, le Catalan muet.

*Pointe-à-Pitre, août 1863.*



## LES CARAÏBES

« C'est une nation en laquelle il n'y a aucune espèce de traficque, nulle cognoissance des lettres, nulle science des nombres, nul nom de magistrat ny de supériorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté nuls contracts, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oysives, nul respect de parenté que commun, nuls vestemens, nulle agriculture, nul métal, nul usage de vin et de bled *Viri a diis recentes.*”( Montaigne )

### I

On lit dans Napoléon Landais : *Caraïbe*, subst. des deux genres (Kara-hibe), insulaire d'Amérique, jadis anthropophage. On trouve dans Boiste la même définition<sup>37</sup>. Nous regrettons de n'avoir pas sous la main un Bescherelle ou un dictionnaire de l'Académie (on ne peut tout avoir) ; nous y lirions sans doute la répétition de cette phrase, qu'on pourrait à la rigueur trouver suffisamment explicite.

Jadis anthropophages ; cela voudrait-il dire qu'ils ne le sont plus ? En effet, ils ne sont plus anthropophages, les Caraïbes ; mais aussi c'est qu'ils ne sont plus.

Les Caraïbes peuplaient les petites îles de la mer qui porte leur nom, et il ne reste plus d'eux que le nom qu'ils ont laissé à cette mer.

Ils ont été victimes d'une loi fatale. Ils ont disparu parce qu'ils ont refusé de s'atteler au char de la civilisation qui a suivi sa marche, malgré leur opposition insensée, et qui les a écrasés sous ses roues.

“Il a fallu arracher du sol, dit le docteur Rufz<sup>38</sup>, ces peuples originaires, comme on arrache des herbes indigènes et stériles, pour leur substituer des plantes exotiques et productives ; mystère qui sans doute révolte notre raison, mais mystère accompli, et qu'il ne doit pas tant nous répugner d'admettre, au milieu de tant d'autres mystères, parmi

lesquels nous gravitons, d'un bout à l'autre de ce court espace de temps que nous appelons la vie.”

L'histoire des Caraïbes se perd dans une obscurité d'où il n'est sorti aucun éclair; leur cendre est éteinte, et on a beau la remuer, on n'en fait pas jaillir une étincelle. On trouve des traces de leur passage ; on sait qu'ils ont vécu ; la tradition nous a rapporté quelques détails plus ou moins authentiques sur leurs mœurs et leurs usages ; mais ils n'ont laissé aucun monument qui leur fasse assigner une place parmi les peuples disparus. L'historien ne trouve pas leurs restes dans les couches sociales, comme le paléontologiste trouve ceux des animaux qui ont peuplé la terre à des époques passées, et qui l'ont enrichie de leurs débris.

On ne rencontre d'eux rien qui indique une coopération quelconque au mouvement de l'humanité. Ils n'ont rien légué d'utile à ceux qui devaient occuper après eux le sol qu'ils ont foulé ; ils n'ont fait dans leur passage qu'aspirer l'air, tant qu'ils ont vécu, sans laisser quoi que ce soit qui attache un intérêt à leur souvenir.

Ils se sont montrés réfractaires à toute action tendant au progrès ; et lorsque la civilisation est venue s'implanter sur leur sol, un peu brutalement peut-être, ils ne se sont même pas sentis sollicités par la curiosité. La lumière qui attire et éblouit les animaux, ne les a ni attirés ni éblouis. Ils ont fermé les yeux et refusé de voir

Tant que leur résistance a été passive et qu'ils se sont bornés à protester par leur abstention, on n'en a guère tenu compte et on les a repoussés comme un vil troupeau de brutes, pour ouvrir et féconder le sol qu'ils laissaient se reposer dans la stérilité. Mais lorsqu'ils se sont mis sur le bord du sillon et qu'ils ont voulu gêner le travailleur dans l'accomplissement de sa tâche, il a bien fallu les renverser et les étouffer dans ce sillon. C'est une loi cruelle quelquefois, mais fatale que la loi du progrès.

La honte éternelle qui s'attache au souvenir des conquérants d'Haïti, du Pérou, du Mexique, n'atteint pas les destructeurs des Caraïbes des

petites Antilles. Ceux-ci ne demandaient pas de l'or aux possesseurs du sol, ils ne leur demandaient même pas de participer à leur travail ; ils exigeaient d'eux qu'ils les laissassent travailler en paix. Dans les dispositions d'esprit des colons, le progrès eût pu passer auprès des sauvages sans porter atteinte à leur liberté, sans les troubler dans leur vie. Mais ils n'acceptèrent pas ces conditions, ils voulurent arrêter le flot qui pouvait couler pacifiquement auprès d'eux, et ils furent engloutis.

“Les mêmes faits, dit M. Xavier Eyma<sup>39</sup>, qui ont signalé le contact des blancs avec les Peaux rouges, sur le continent américain, se sont reproduits dans le cercle plus restreint du territoire des Antilles. Ce sont les mêmes luttes de la civilisation contre la barbarie, la même obstination de la part des Peaux rouges de cette partie de l'Amérique, à ne vouloir point subir le progrès moral et matériel, auquel les Européens les appelaient à participer.

“Le sort subi par les Caraïbes est donc celui que l'avenir, et un avenir très-prochain, paraît réserver incontestablement aux Indiens du continent, c'est-à-dire que ces derniers sont destinés, comme les premiers, à disparaître sans laisser non plus de traces sur cette moitié du globe dont ils ont été les inutiles possesseurs.”

“... Il ne faut accuser, dit le même écrivain, ni le christianisme, ni la civilisation, au nom de qui a commencé, s'est accomplie en partie et doit s'achever cette destruction de toute une race d'hommes. Le christianisme lui a ouvert ses bras paternels ; la civilisation l'a convoquée au partage de ses glorieuses conquêtes. Elle s'est armée contre l'un et contre l'autre.”

Les Caraïbes étaient la personnification de l'immobilité, du laisser-aller machinal, de la vie contemplative égoïste et sans horizon. Ils ne purent comprendre la race ardente, fiévreuse de l'Europe, sans cesse à la poursuite de l'inconnu et de l'impossible.

Si Christophe-Colomb n'eût pas découvert le Nouveau-Monde, ils seraient encore aujourd'hui ce qu'ils étaient en 1493.

Les autres, en tout sens, laissent aller leur vie,  
Leur âme, leur désir, leur instinct, leur envie.  
Tout marche en eux, au gré des choses qui viendront,  
L'action sans l'idée et le pied sans le front,  
Ils suivent au hasard le projet ou le rêve,  
Toute porte qui s'ouvre ou tout vent qui s'élève.  
Le présent les absorbe en sa brièveté.  
Ils ne seront jamais et n'ont jamais été ;  
Ils sont, et voilà tout. Leur esprit flotte et doute.  
Ils vont ; le voyageur ne tient pas à la route,  
El tout s'efface en eux à mesure, l'ennui  
Par la joie, oui par non, hier par aujourd'hui.  
Ils vivent jour à jour et pensée à pensée.  
Aucune règle tu fond de leurs vœux n'est tracée ;  
Nul accord ne les tient dans ses proportions.  
Quand ils pensent une heure au gré des passions,  
Rien de lointain ne vient de derrière leur vie  
Retentir dans l'idée à cette heure suivie ;  
Et pour leur cœur terni l'amour est sans douleurs,  
Le passé sans racine et l'avenir sans fleurs.<sup>40</sup>

## II

Les premiers habitants des Antilles étaient les *Ygneris*. Les *Galibis*, peuplades de la Guyane, dont le nom a été changé par les Européens en celui de Caraïbes, battus par les *Arouages* ou *Alloiiages*, cherchèrent un refuge dans les îles dont ils firent la conquête.

Les *Ygneris* étaient une population douce, pacifique, hospitalière, la population que les Espagnols rencontrèrent dans les grandes Antilles. Les Caraïbes les dépouillèrent, les détruisirent et n'en conservèrent que les femmes.

“L'on peut ajouter deux ou trois choses, dit le Père Dutertre dans son *Histoire générale des Antilles* <sup>41</sup>, qui font voir clairement que ces peuples sont descendus des Galibis, dont la première est la tradition commune de tous les sauvages qui le croyent ainsi et qui assurent

que les Galibis, leurs ancêtres, vinrent dans les siècles passez combattre les Ygneris qui estoient les naturels du pays. La seconde chose qui le confirme, c'est la diversité du langage des hommes et des femmes qui dure encore aujourd'hui (le Père Dutertre écrivait en 1660 et les petites Antilles avaient été découvertes en 1493) : car ils disent que cette diversité a pris son origine dans le temps de cette conquête; d'autant que les Galibis ayant tué tous les masles de ces isles et n'ayant réservé que les femmes et les filles, auxquelles ils donnèrent de jeunes hommes de leur nation pour maris, les uns et les autres conservèrent leur langage originaire. A quoi si vous ajoutez la conformité de religion, de mœurs et de langage, il n'y a pas lieu de douter qu'ils ne tirent leur origine des Galibis de terre ferme."

Le Père Raymond Breton, qui passa une partie de sa vie avec les sauvages, à l'usage desquels il fit une traduction caraïbe du catéchisme français, et qui publia (Auxerre, 1668-1667, 2 vol. in-8°) un *Dictionnaire français-caraïbe et caraïbe-français, mêlé de quantité de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, parle d'une royauté ancienne dont il aurait découvert la tradition. Il rapporte à ce sujet quelques mots barbares, indicateurs, selon lui, de dignités éteintes. Il parle même d'un certain sauvage qui prétendait être le descendant de cette race royale disparue; mais, fait observer judicieusement Dutertre, ce bon Père ne s'est pas enquis d'eux, du temps où avoit cessé cette royauté qui étoit une chose digne d'être sceüe. »

Les auteurs qui ont écrit sur les Caraïbes s'étonnent qu'ils vécussent sans gouvernement, sans chefs, sans organisation sociale ; cela n'a cependant rien de surprenant, vu leur petit nombre. Dans les îles qu'ils occupaient, ils ne formaient pas de grandes agglomérations ; ils se réunissaient sur un point du littoral, au nombre de quelques familles. Cela formait un village qu'ils appelaient *aóthe* <sup>42</sup>. On a donné à ces villages, et la tradition leur a conservé le nom de carbets, par suite d'une erreur qui a fait prendre une partie pour le tout. Le carbet proprement dit était une case plus grande que les autres, et qui était la

propriété de tous. C'était en même temps une sorte d'hôtel-de-ville et de caravansérail, où l'on se réunissait et où on logeait les étrangers.

Mais s'ils n'avaient pas de chefs dans leur vie ordinaire ; si, pour mener l'existence végétative dont ils suivaient le cours monotone, ils n'avaient pas besoin d'être dirigés, il n'en était pas de même lorsqu'il s'agissait d'entreprises où le besoin d'une volonté se faisait sentir, pour les chasses, les pêches ou les expéditions guerrières.

Les chasses et les pêches ne doivent figurer ici que pour mémoire, car on n'y recourait que dans les cas d'extrême disette : ce qui arrivait rarement, parce qu'ils étaient très-sobres et qu'il eût fallu que la nature se montrât bien parcimonieuse et bien avare de ses produits pour qu'ils se vissent au dépourvu. En général, ils trouvaient dans la mer qui baignait leur rivage assez de poissons et de coquillages pour satisfaire leurs besoins, et ils n'étaient pas assez friands d'une nourriture recherchée pour s'aventurer à la poursuite de poissons plus savoureux, qu'on ne trouvait qu'au large, ou de gibier qu'il eût fallu rechercher péniblement dans l'entrelacis de leurs épaisses forêts.

Ils n'avaient d'entrain véritable que lorsqu'il s'agissait d'une expédition guerrière. Et cela arrivait toujours sans cause immédiate, et seulement parce que le hasard ou la fantaisie de quelqu'un réveillait le souvenir de vieilles injures, toujours à l'état de vengeance inassouvie.

Ce ressentiment éternel était, à l'endroit des Arouages, les ennemis naturels des Caraïbes.

Ceux-ci avaient bien essayé quelques tentatives contre les grandes Antilles, occupées par la race douce et bienveillante des Ygneris, congénères de ceux que leurs pères avaient détruits dans les petites Antilles. Mais, outre qu'ils les trouvaient là en nombre et bien armés, ils éprouvaient de telles difficultés à remonter dans le vent pour regagner leurs îles, où plus d'une fois ils n'avaient pas reparu, que ces expéditions étaient très-rares et passées pour ainsi dire à l'état de tradition.

Dans ces circonstances, ils s'excitaient au moyen d'une liqueur fermentée, fabriquée avec le suc de la racine de manioc et qu'ils appelaient

*Oiiyou*. Le souvenir des vieilles injures à venger était évoqué par tous; on en découvrait ou on en imaginait de nouvelles, et on décidait la guerre. Alors, et alors seulement, et dans les cas rares de pêches ou de chasses générales, on élisait un chef qui était désigné par les trois syllabes peu euphoniques d'*Ou-bou-tou*.

Ce chef était décoré du *caracoli* ou *couroucoli*, ornement qui devait provenir de quelque expédition dans les grandes Antilles, bien qu'ils prétendissent l'avoir arraché à leurs ennemis les Arouages. Il paraît que chaque peuplade avait le sien. C'était une plaque de métal, de l'or peut-être, enchâssée dans un morceau de bois, et que l'élu se pendait au cou. Cet ornement avait à leurs yeux assez de prix pour être considéré comme propriété nationale. C'était leur Régent, une sorte de Kohinor sur lequel personne n'avait de droit réel, excepté le chef, qui, par le fait de sa dignité éphémère, acquérait celui d'une possession temporaire, généralement très-limitée.

S'il y avait des ambitieux parmi eux, la satisfaction de leur ambition ne pouvait pas être de longue durée. Une fois l'expédition terminée, l'armée se licenciait d'elle-même, le chef déposait le *caracoli* et redevenait ... simple Caraïbe comme devant.

Après l'élection, le chef de la peuplade où avait été décidée l'expédition envoyait des messagers pour en donner avis à ses voisins. Ceux-ci s'y associaient ou refusaient d'y prendre part sans avoir à donner de raison de leur refus, et uniquement par le libre exercice de leur volonté. Ceux qui adhéraient se rendaient dans leurs pirogues, avec leurs armes et leurs provisions, au lieu indiqué pour le rendez-vous général.

Ils avaient pour armes une sorte de massue carrée, en bois dur, appelée *boutou*, des hâches de pierre à manche de bois, et des flèches dont les extrémités étaient imprégnées de suc du mancenillier. Les provisions consistaient en racines bouillies, en poisson séché et en cassaves, que les femmes enveloppaient si adroitement dans des feuilles de balisier que l'eau n'y pouvait pénétrer.

Avant le départ, avait lieu une assemblée générale. On y faisait une nouvelle consommation d'*ouïycou*, et un prêtre ou *boyé* ne manquait jamais de prédire aux guerriers qui allaient s'embarquer, les résultats les plus brillants, les succès les plus glorieux; leurs pirogues allaient revenir chargées d'Arouages prisonniers.

Enfin, on achevait de s'enivrer d'*ouycou*, et les guerriers se disposaient à partir, "n'emmenant avec eux de femmes que ce qu'il en faut pour les servir, les peigner, les rocouer et faire la cuisine." Nos soldats de la grande armée se servaient, se peignaient et faisaient la cuisine eux-mêmes.

Ils se mettaient en route, descendaient d'île en île, s'arrêtant si le temps devenait mauvais, car ils ne pouvaient guère affronter, dans leurs pirogues, une mer orageuse; puis, continuaient jusqu'à l'île, appelée maintenant la Trinidad, et qui est la dernière de la chaîne, la plus rapprochée, du continent. Là, ils concentraient leurs forces, se dissimulaient pour n'être pas découverts par quelque pirogue arouage; puis, le moment venu, ils fondaient sur un village de leurs ennemis, dans le voisinage duquel ils s'étaient tenus cachés.

Il arrivait parfois qu'ils étaient pris à leur propre piège, et que, s'attaquant à un ennemi plus nombreux, plus brave qu'eux ou se tenant sur ses gardes, ils étaient tous pris et l'expédition avait une fin qui contredisait la prédiction favorable des *boyés*. Mais comme ils avaient leur grain de fatalisme, ils en prenaient leur parti.

S'ils étaient vainqueurs, ils garrottaient leurs prisonniers, en mangeaient quelques-uns, séance tenante, et retournaient comme ils étaient venus, en allant d'île en île. Le retour était l'occasion d'une réunion solennelle; l'*ouïycou* coulait à flots. Chacun prenait sa part d'Arouage. Mais le cœur des victimes revenait de droit à ceux qui, de l'avis de leurs compagnons, s'étaient distingués dans l'expédition.

On a quelquefois mis en doute que les Caraïbes fussent anthropophages. D'après les auteurs qui ont parlé d'eux avec le plus de détails, le P. Raymond Breton, Rochefort, le P. Dutertre, le P. Labat, etc., ils

étaient certainement anthropophages ; seulement, ils ne mangeaient pas de l'homme à tous leurs repas. Leur nonchalance plus forte que leur goût ne leur permettait pas cet ordinaire somptueux.

“Du temps que j'étois dans la Martinique, dit Dutertre, un sauvage apporta dans une case une jambe rostie, aussi sèche et aussi dure que du bois, de laquelle il mangea, et invita un chacun à faire le mesme, disant que s'ils avoient mangé del'alloüague (c'est ainsi qu'ils appeloient cette viande cuite), ils seroient très-courageux. Ceux qui en mangent le plus d'entre eux sont les plus estimez.

“Comme ils ont sans doute gousté de toutes les nations qui les fréquentent, je leur ai ouï dire plusieurs fois, que de tous les chrestiens, les François étoient les meilleurs et les plus délicats ; mais que les Espagnols étoient si durs qu'ils avoient de la peine à en manger. Quelque temps auparavant que les François habitassent l'île de Saint-Christophe, ils firent une descente dans Saint-Jean de Port-ric, où, entre autres choses, ils tuèrent et boucanèrent un de nos religieux, duquel après avoir mangé, la plupart d'entre eux moururent, et ceux qui restèrent furent ensuite affligés de grandes maladies... Depuis ce temps-là, ils n'ont plus voulu manger de chrestiens, se contentant de les tuer et de les laisser dans le mesme lieu.”

Leur vie privée était la manifestation de l'égoïsme le plus absolu. Aucune idée généreuse n'y dominait. Le sentiment de la famille n'existait pas pour eux et ne pouvait exister, car la famille n'avait pas ce lien intime qui résulte de l'union de l'homme et de la femme, provenant d'un choix libre et mutuel. Les Caraïbes étaient polygames, disent les historiens, mais ils ne méritent pas l'honneur qu'on leur fait en disant cela. Ceux qui ont eu le bonheur de promener quelques années de leur jeunesse dans le *Jardin des racines grecques*<sup>43</sup>, savent l'étymologie de ce mot, et il ne peut en être fait application aux Caraïbes.

Polygamie implique mariage, et il n'y avait pas de mariage chez eux ; il n'y avait qu'union bestiale, promiscuité repoussante, rapprochements hors nature qui faisaient qu'un père qui avait vu grandir ses filles, n'en-

tendait pas une voix intérieure qui devait lui crier qu'il ne pouvait y avoir de lui à elles que des caresses paternelles. Mais eût-il entendu cette voix qu'il ne l'eût pas comprise, car il n'y avait rien de paternel, rien de filial dans leurs relations.

La femme était une esclave. Le très-spirituel, mais très-peu galant P. Labat, quelque bon Français qu'il soit à tout autre titre, dit : "... en ce point, nos sauvages sont bien plus raisonnables que le reste des hommes ; ils regardent les femmes comme leurs servantes, et quelque amitié qu'ils aient pour elles, elle ne va jamais jusqu'à les dispenser du service qu'elles sont obligées de leur rendre, ni du respect qui le doit accompagner. Il est inouï qu'une femme mange avec son mari, ni même en sa présence."

Les enfants croissaient bestialement autour de la cabane où ils étaient nés, y tenaient par habitude et nullement par quoi que ce fût qui ressemblât à un sentiment. Ils vivaient dans un milieu où rien n'était de nature à évoquer des aspirations dont la nature ne devait pas les avoir dépourvus plus que les autres hommes, mais qui s'éteignaient en eux à l'état de germes avortés.

"Tant les uns que les autres, dit Dutertre, sont élevés par leurs pères et leurs mères plustost en bestes brutes qu'en hommes raisonnables; car ils ne leur apprennent ni civilité ni honneur, non pas mesme à dire bonjour, bonsoir, ni remercier ceux qui leur font plaisir ; d'où vient qu'ils n'honorent leurs parents ni de paroles ni de révérence, et s'ils obéissent quelquefois à leurs commandements, cela vient plustost de leur caprice qui le leur persuade que du respect qu'ils leur portent. Le libertinage s'entretient d'autant plus facilement parmi les enfants qu'ils sont moins corrigés quand même ils maltraitent leurs pères ou leurs mères et que la plupart ne sont point repris d'une action si exécrationnelle."

La religion n'était pas pour les Caraïbes un grand sujet de préoccupation. Comme ils étaient sans enthousiasme, ils n'avaient de grands entraînements naturels d'aucun genre. Ils avaient des prêtres nommés boyés, comme nous l'avons déjà dit, qui n'étaient jamais parvenus à

les fanatiser, et qui trouvaient en eux des croyants généralement assez tièdes.

Comme tous les hommes, même les plus primitifs, ils avaient une sorte de foi intuitive en une intelligence suprême, invisible, présidant à tout, qu'ils nommaient *Akambouc*. Ils croyaient aussi aux deux principes traditionnels du Bien et du Mal, gouvernant le monde. Ils appelaient le bon principe *Ichieri*, le mauvais était nommé *Mapoya*.

On s'adressait à eux dans les cas de maladie, ou lorsqu'il s'agissait du succès d'une entreprise quelconque. Naturellement, les sollicitations les plus empressées et les offrandes étaient pour *Mapoya*. Les offrandes consistaient en fruits, cassaves, etc., que s'appropriaient les boyés, comme cela se pratique dans toute religion où il se fait des offrandes. On supposait à *Ichieri* trop de bonté et de longanimité pour qu'on pût en redouter le moindre mal ou une opposition quelconque ; aussi son culte était-il fort négligé, presque délaissé, et le tabac qui était l'encens qu'ils brûlaient, ne fumait-il que pour *Mapoya*.

Les Caraïbes croyaient à une vie future, mais comme tous les peuples irréfléchis et sensuels. Cette vie future se résumait pour eux dans la satisfaction de leur seule passion et de leur seul goût. Ils se voyaient dans l'autre monde, jouissant sans interruption de leur stupide vengeance traditionnelle, égorgeant à perpétuité des Arouages qui se renouvelaient sans cesse pour être égorgés de nouveau ou assommés à coups de boutou.

L'absence d'enthousiasme, de foi innée, de dispositions à en accepter une, fut la principale cause de la rareté des conversions que firent parmi ces populations les missionnaires chrétiens.

Le P. Dutertre déplore le résultat négatif des efforts tentés par les religieux chez ces sauvages, et cite le P. Raymond qui vivait parmi eux et qui, "en dix ou douze ans, n'en a baptisé que quatre, et encore c'étoient des gens tous proches de la mort."

Il attribue l'insuccès des tentatives de conversions entreprises et poursuivies avec une persistance toujours malheureuse, à la fâcheuse

impression produite sur l'esprit des Caraïbes par la vie des chrétiens, leurs cruautés, leurs mœurs relâchées.

Les chrétiens de ce temps-là, quelque démoralisés, cruels et vicieux qu'ils fussent, ne pouvaient pourtant trop perdre à la comparaison avec ces hommes pour lesquels la famille ne représentait aucun des sentiments qui en sanctifient l'idée ; qui n'entreprenaient de guerres que dans l'unique but de torturer et de manger leurs ennemis, sans qu'il y eût dans leurs expéditions la pensée d'une utilité quelconque. Qu'étaient-ce que leurs guerres ? Des parties de chasse à l'homme. Ils en prenaient tant qu'ils pouvaient, sans autre pensée que celle de la destruction, sans avoir jamais imaginé d'en faire des instruments, d'en employer la force, d'en utiliser les sueurs pour l'accroissement de leur bien-être et le maintien de leur oisiveté. Aucune idée n'avait présidé à l'entreprise, aucune idée n'était couronnée par son succès. On demeurait après, ce qu'on avait été avant. On n'avait rien imposé aux ennemis, on ne leur avait rien pris de bon, ni institutions ni coutumes ; on les avait pris et on les avait mangés, ou bien, — ce qui était le revers de la médaille, — on avait été pris et mangé, et c'était tout.

Il en est des prôneurs de la vie sauvage comme des éternels *laudatores temporis acti*<sup>44</sup>. Les amateurs de la vie primitive disent que les sauvages ne connaissaient pas le vol avant que les hommes civilisés fussent venus chez eux ; peut-être. Mais cela provenait sans doute de ce qu'ils n'avaient rien qui excitât entre eux la convoitise. L'idée du vol ne leur a pas été inspirée par les Européens. Elle leur est venue avec le désir et le besoin de posséder des choses qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils convoitaient ; et le peu de scrupule qu'ils mirent bientôt à se les approprier, indiqua surabondamment que, s'ils ne connaissaient pas le vol, ils étaient bien préparés à en recevoir les inspirations et à en suivre les entraînements.

« Ces sauvages ignorants ne connoissoient pas l'art sublime de soumettre et de gouverner les hommes par la force des armes, d'égorger les habitants d'un pays, pour en posséder légitimement les terres, d'ac-

corder au vainqueur la propriété, au vaincu le travail des pays de conquête et de dépouiller à la longue l'un et l'autre des droits et des fruits par des taxes arbitraires. »

Lorsqu'il écrivait ces lignes, l'abbé Raynal <sup>45</sup> ignorait sans doute de quelle façon les Caraïbes ou Galibis s'étaient rendus maîtres du sol que d'autres plus forts et plus habiles qu'eux venaient leur disputer à leur tour. Il y avait cependant cette différence entre eux ou leurs ancêtres et les nouveaux envahisseurs, que ceux-ci ne pensaient pas à prendre leur place, à se substituer à eux en les détruisant; ils ne voulaient que prendre une part d'un sol vierge qui ne demandait qu'à être fécondé pour produire. Ils voyaient assez d'espace pour que chacun pût accomplir son œuvre à l'aise et sans gêner son voisin. Ils n'envisaient l'avenir de cette terre dont ils venaient ouvrir le sein, que comme une luxuriante moisson qu'ils voulaient bien engraisser de leurs sueurs, mais à l'abondance de laquelle ils ne pensaient pas que le sang fût nécessaire. Il le fut cependant ; il fallut le répandre pour se faire place. Il fallut renverser ceux qui mettaient obstacle à la marche de ce qui ne s'arrête jamais, l'envahissement du progrès.

### III

Un village caraïbe était une agglomération de quelques cases, plus ou moins nombreuses, suivant que la population l'était plus ou moins, car chacun avait sa demeure particulière. Qui voyait un de ces villages les voyait tous. Rien de plus primitif que les demeures qui le composaient, et qui consistaient en quelques poteaux plantés en terre, quelques chevrons jetés en travers comme par hasard, le tout recouvert d'herbes longues, de pétioles de palmistes, de feuilles de latanier et de tout ce qui se présentait à la main, pouvant préserver de la pluie et des ardeurs du soleil.

Il y a des nids d'oiseaux qui seraient des monuments d'art, comparés à ces habitations humaines.

Ils avaient une case principale, qu'ils appelaient *toubana*, dans laquelle s'entassait la famille, et une autre qui en était la dépendance et qu'ils appelaient *ajoupa* : celle-ci était le magasin, la cuisine, la réserve.

A quelle époque les Caraïbes parurent-ils sur la terre? C'est une question que nous laissons à l'appréciation des polygénistes et des monogénistes, toujours est-il que leurs demeures étaient d'une architecture tout-à-fait primitive.

Ils ne cherchèrent pas à l'améliorer, lorsqu'ils furent en contact avec les hommes civilisés, et que la comparaison put être pour eux un enseignement. Doit-on croire qu'ils obéissaient à la loi mystérieuse qui condamne les castors d'à-présent à édifier leurs monuments d'après le modèle de celui qui a été construit par le premier castor sur un des fleuves du Paradis terrestre ; qui oblige les fourmis à faire uniformément leurs fourmilières ; qui dessine le plan des rayons dans lesquels les abeilles doivent éternellement élaborer leur miel?

Ce n'était pas cette loi qui les dirigeait, car l'insuffisance de leurs demeures était une manifestation à contre-sens, du libre arbitre. Ils faisaient ce qu'ils voulaient, mais ils le faisaient mal, parce qu'ils n'avaient ni goût, ni ardeur, ni aspiration vers ce qui est bien, bon et beau.

Leurs demeures étaient des abris et rien autre chose. Elles avaient dû toujours être ce qu'elles étaient, lorsqu'elles furent observées pour première fois. Elles préservaient du soleil et de la pluie, et c'était tout; le premier homme qui eut à souffrir de l'inconstance du temps dut chercher une grotte ou se construire un abri de cette nature. Il est plus facile aux Antilles de se construire une toubana et un ajoupa que de trouver une grotte ; c'est ce qui explique la demeure des Caraïbes.

Ils n'avaient pas de plantations régulières. On voyait seulement aux environs de leurs cases, quelques touffes de bananiers plantés là une fois, et qui s'étaient reproduits sans intervention humaine. C'étaient les femmes qui étaient chargées de l'entretien de ces cultures, et c'était grâce à elles que les feuilles découpées du manioc s'agitaient dans l'air que le cotonnier épanouissait au soleil ses flocons blancs comme la

neige, que les ignames enlaçaient aux arbres leurs lianes longues et flexibles et y accrochaient leurs vrilles, que les patates couvraient le sol de leur feuillage d'un si beau vert. Mais, il faut le dire, elles étaient puissamment aidées dans leur tâche par la nature prodigue de ces climats qui laisse si généreusement puiser la vie à ses mamelles abondantes et intarissables.

L'intérieur des cases était aussi dénué que l'extérieur de tout ce qui indique le bien-être ou le désir de se le procurer. Le mobilier se composait d'un hamac de coton ou d'une sorte de cadre à fond de bambou tressé, suspendu aux chevrons par de grosses lianes et garni de feuilles sèches.

Les ustensiles de ménage étaient desalebasses de diverses dimensions, servant à tous les usages, des paniers ou corbeilles de lianes et de nervures de feuilles, tressés avec assez d'habileté, mais parfaitement uniformes.

L'art et l'industrie se résumaient, pour les Caraïbes, dans la fabrication de ces paniers, le tissage des hamacs, dans la sculpture de la surface plane des boutous et surtout dans la construction des pirogues.

La construction des pirogues est, par dessus tout, l'objet de l'admiration des amateurs de la sauvagerie. En effet, la tâche était lourde. Il fallait abattre un gros arbre, le creuser au moyen du feu et des instruments imparfaits qu'ils parvenaient à se fabriquer avec des galets péniblement usés ; mais les castors ne transportent-ils pas des troncs d'arbres dont les dimensions contrastent avec l'exiguïté de leurs corps et leurs moyens d'action plus restreints encore que ceux des sauvages, qui, en fin de compte, étaient des hommes ?

Seulement, ce qu'on pouvait constater, c'est que, hamacs de coton, paniers tressés en lianes ou en écorces amincis, sculptures qui décoraient les boutous, forme des pirogues, arcs, flèches, tout cela était parfaitement uniforme, sans variété, sans qu'il se révélât le moindre effort pour faire autrement que ce qui avait été fait précédemment, sans qu'on devinât entre les constructeurs cet esprit de convenance qui

excite l'émulation et fait aspirer au mieux. "Le mieux est l'ennemi du bien", dit la sagesse des nations. Cet axiome à l'usage des partisans de l'immobilité pourrait bien être d'origine caraïbe.

Lorsque les Européens arrivèrent dans les Antilles, ils trouvèrent les Caraïbes entièrement nus, ou plutôt, dit le P. Dutertre, "vêtus d'un bel habit d'écarlate, lequel, quoique aussi juste que la peau, ne les empêche ni d'être veus comme s'ils n'avoient rien, ni de courir."

Ce bel habit d'écarlate sur le compte duquel le bon Père s'égayait agréablement, consistait en une couche de rocou délayé dans de l'huile de palma-christi, dont le Caraïbe se faisait oindre des pieds à la tête.

"Nos religieux, qui portent des habits blancs, dit encore le Père, ne perdent jamais rien auprès d'eux, quand ils ont un habit neuf, car ils attrapent souvent quelques pièces de leurs habits qu'ils ne sçauroient cacher. Partout où ils se frottent ou s'assoient, ils y laissent tousjours de leurs marques."

Ce badigeonnage écarlate dont ils se couvraient, les préservait, dit-on, des ardeurs du soleil et surtout des piqûres des moustiques et des maringouins.

Lorsqu'ils allaient en guerre, ils variaient leur costume et l'enrichissaient de bandes noires tracées suivant la fantaisie de chacun. Ils avaient surtout le soin de se peindre une paire de moustaches formidables et d'entourer leurs yeux de cercles noirs, ce qui devait terrifier leurs ennemis, lesquels en faisaient autant dans les mêmes intentions.

Cette opération se renouvelait tous les jours. Aussitôt qu'il était descendu de son hamac le matin, le Caraïbe courait à la mer ou à la rivière, suivant que l'un ou l'autre était plus rapproché de sa demeure, et les lames ou l'eau courante le débarrassaient du rocouage de la veille.

Après être sorti de l'eau, il laissait au soleil levant le temps de le sécher, puis, il allait s'asseoir gravement sur une bille de bois, devant sa case, et une de ses femmes le couvrait d'une couche épaisse de badigeon rouge. Après quoi, il se levait, marchait quelques instants de long en large, pour faire bien absorber et prendre uniformément la

peinture, comme un homme qui vient de mettre un vêtement neuf, étend les bras, va et vient pour voir s'il ne le gêne pas aux entourures.

Lorsque le rocouage était bien sec, le Caraïbe s'étendait dans son hamac, sur son cadre ou sur le sable du rivage, et il passait le reste du jour à contempler les chevrons de sa case, la mer moutonnant au loin, ou le ciel qui étendait au-dessus de lui un si beau pavillon bleu.

“Ils sont grands rêveurs, dit le père Dutertre, et portent sur leur visage une physionomie triste et mélancolique. Ils passent des demy journées entières assis sur la pointe d'un roc ou sur la rive, les yeux fichés en terre, sans dire un mot. Ils ne savent ce que c'est de se promener et rien à pleine teste lorsqu'ils nous voyent aller par plusieurs fois d'un lieu à l'autre sans avancer chemin, ce qu'ils estiment pour une des plus hautes sotises qu'ils ayent pu remarquer en nous.”

Ils n'avaient pas d'heures pour leurs repas et mangeaient quand la fantaisie leur en prenait.

“Il n'y a rien, dit le père Dutertre, où la rudesse de nos sauvages paroisse tant que dans le manger; car, ils sont si mal propres en ce qu'ils font, pour le boire et pour le manger, que cela fait bondir le cœur à ceux qui le voyent aprester.”

Le bon père entre à ce propos dans des détails que nous nous dispensons de rapporter, par respect pour la délicatesse de nos lecteurs

Ils se montraient en général peu recherchés. Sobres, dit-on, mais sobres par paresse, parce que se sentant à peine la force de secouer leur torpeur pour se procurer le nécessaire, il leur était bien plus difficile encore de le faire pour le superflu.

Il paraît que la chair humaine était décidément un extra, car, disent leurs divers historiens, ils ne se nourrissaient que de coquillages et de crustacés, de burgaux et de crabes, parce que cela était facile à prendre; plus rarement, sans doute, de poissons et d'oiseaux, qui demandaient de l'industrie, du travail et de la locomotion. “Ils passent toute leur vie dans une si grande oysiveté que quand on les voit mettre la main

à l'œuvre, il faut croire que c'est plutôt la tiédeur et l'ennui qu'ils trouvent dans cette fainéantise qui les fait travailler, qu'un mouvement raisonnable."

L'égalité la plus parfaite régnait entre eux ; et, comme dans toute société primitive, il n'y avait que deux classes bien distinctes, séparées par la ligne de démarcation la plus matériellement appréciable, les braves et les lâches, les forts et les faibles.

Les lâches et les faibles étaient des exceptions. Il n'y avait pas de lâche ; les faibles étaient les rares estropiés à la guerre. On ne savait pas ce que c'était que la faiblesse de constitution ; la mort faisait raison des natures débiles, dès les premiers temps de l'enfance. Ils étaient si exposés à l'inconstance, aux intempéries des saisons, si peu préservés des maladies qui menacent l'homme dans ses premières années et qui le frappent si la prévoyance de la mère ou une organisation sociale protectrice n'en prévient pas les effets désastreux, que les individus à constitution robuste atteignaient seuls l'âge de la virilité.

Quant à la bravoure, ils y étaient prédisposés par l'éducation qu'ils recevaient. C'est-à-dire que les rares discours qui sortaient de la bouche des anciens, n'étaient que pour raconter avec emphase leurs expéditions et les tourments raffinés qu'ils avaient fait subir à leurs ennemis ; que pour être admis au nombre des guerriers, il fallait que le jeune homme passât par toutes les tortures qu'on faisait endurer aux prisonniers et qui précédaient la mort ; on ne lui faisait grâce que du dernier coup. Il n'était donc pas trop surprenant qu'ils subissent ces tortures avec un grand courage et une grande fermeté, lorsque par malheur ils tombaient aux mains de leurs ennemis. Ils en avaient déjà l'habitude, comme les vieux soldats ont celle d'être tués à la guerre.

Une coutume, au moins bizarre, et qui serait incroyable, si elle n'était affirmée par tous les écrivains qui se sont occupés des Caraïbes, et si elle n'existait pas encore dans quelques populations sauvages de l'Amérique du Sud, était celle qu'il avait de se mettre au lit, lorsqu'une de leurs femmes venait de s'accoucher. Comment expliquer un pareil

acte de démence passé à l'état d'usage établi? Evidemment, ils n'éprouvaient aucun intérêt ni aucune compassion pour leurs compagnes, puisqu'ils prenaient pour eux toute la part de sollicitude qu'entoure communément une femme qui vient d'être mère. Ils se couchaient dans leur hamac ou sur leur cadre, disent les auteurs, et les pauvres femmes vauquaient pendant ce temps à leurs occupations ordinaires. Est-ce croyable ? Nous laissons à la Faculté d'en décider; toujours est-il que cela était. Ils geignaient même, recevaient les visites des amis de la maison, accomplissant les actes de cette comédie que nous trouverions d'un affreux ridicule, si elle n'était d'une odieuse barbarie, avec un sérieux parfait, et comme des gens qui doivent à l'accomplissement d'un devoir sacré, la sérénité d'une science irréprochable.

Leur imprévoyance était extrême : “Comme nos François sont plus et plus adroits qu'eux, dit le père Dutertre, ils les duppent assez facilement: ils ne marchandent jamais un lict (hamac de coton) au soir; car, comme ces bones gens voyent la nécessité qu'ils en ont toute présente, il ne donneroient pas leurs lits pour quoique ce fût; mais le matin, ils le donnent à bon compte, sans penser que, le soir venu, ils en auront autant affaire que le soir précédent : aussi ils ne manquent point, sur le déclin du jour, de retourner et de rapporter ce qu'on leur a donné en échange, disant tout simplement, qu'ils ne peuvent coucher à terre ; et, quand ils voyent qu'on ne leur veut pas rendre, ils pleurent presque de dépit. Ils sont fort sujets à se desdire dans tous les marchés qu'ils font : c'est pourquoi il faut cacher et esloigner ce qu'on a d'eux.”

Le père Labat, parlant des Caraïbes de son temps (1694) qui ne différaient guère des Caraïbes primitifs et de ceux qu'a étudiés le père Dutertre, dit : “Les armes de ces Messieurs étoient des arcs, des flèches, un boutou et le couteau qu'ils ont à la ceinture et le plus souvent à la main. Ils sont ravis quand ils peuvent avoir un fusil ; mais, quelque bon qu'il soit, ils trouvent bientôt le moyen de le rendre inutile, soit en le faisant crever en y mettant trop de poudre, soit en perdant les vis ou quelque autre pièce; parce qu'étant fort mélancoliques et fort

désœuvrez, ils passent les journées entières, couchez dans les hamacs, à le desmonter et remonter; et, comme il arrive souvent qu'ils oublient la situation des pièces, ou qu'ils en perdent quelqu'une, ils jettent le fusil, sans s'en mettre plus en peine, ni sans s'en chagriner; car ce sont les plus indifférentes créatures qui soyent sorties de la main de Dieu."

#### IV

Dans toutes les îles des Antilles où les Européens s'établirent, les choses se passèrent de la même façon. Accueillis d'abord ou plutôt tolérés par les Caraïbes, ils ne tardaient pas à mettre en éveil la nature soupçonneuse de ces sauvages. L'activité infatigable des uns, qui contrastait avec l'incurable tendance à l'immobilité des autres, rendait entre eux toute communauté impossible. Deux forces se trouvaient en présence, l'action et la résistance. L'ordre naturel des choses voulait que celle-ci finît par céder. Les Caraïbes gênaient; on se contenta d'abord de les repousser pour se faire place, mais lorsque leur inertie se changea eu force active et agressive, il fallut bien se défendre et les renverser.

Nous n'avons pas la pensée de chercher à justifier ceux qui se sont laissé entraîner trop avant dans ce mouvement de destruction et qui ont voulu aller plus vite que la fatalité. De tristes souvenirs restent attachés à quelques noms ; nous ne les prononçons pas, nous ne cherchons pas à justifier les hommes qui les ont portés. Nous n'avons pas à présenter des personnalités rétrospectives, nous relèverons seulement quelques éphémérides générales; nous indiquerons les jalons qui marquent la route par laquelle la race des Caraïbes marcha fatalement à sa perte, dès qu'elle se mit en opposition avec le progrès, hélas ! c'est-à-dire, dès qu'elle et lui furent en présence.

En 1623, un courageux aventurier français, d'Esnameuc, arrivait à Saint-Christophe. Par un hasard singulier, le même jour, dit-on, le capitaine Warner, aventurier anglais, abordait la même île par le côté

opposé. Cette île, à laquelle Colomb avait donné son nom en 1493, le nom qu'elle porte encore maintenant, était appelée *Liamaiğa*, par les Caraïbes.

Les colons français et anglais vécurent en paix, bien que leurs métropoles fussent en guerre. A peine établis, ils cherchèrent à tirer pacifiquement parti d'un sol qui leur promettait d'abondantes récoltes, en échange des sueurs qu'ils y répandraient. Ils le remuèrent donc et changèrent sa stérile fécondité, si l'on peut s'exprimer ainsi, en fécondité réelle, en lui faisant produire des plantes utiles au lieu des végétaux inutiles à l'homme, que la prodigue nature y faisait croître au hasard et à profusion. Le changement de physionomie que la culture fit prendre au sol ne plut pas aux Caraïbes, et il y avait à peine une année que les étrangers étaient établis dans l'île, que ceux qui les avaient accueillis les regardaient déjà comme des envahisseurs dangereux.

C'était en 1626. Bien que plus nombreux que les étrangers, les Caraïbes ne se crurent pas suffisamment forts pour attaquer ces hommes dont l'activité les effrayait. Ils firent appel à leurs congénères des îles voisines, et une conspiration fut tramée dans l'ombre contre les colons qui voyaient déjà fructifier leurs plantations.

Il ne s'agissait de rien moins que de les surprendre et de les massacrer.

Mais l'amour qui perdit Troie fut l'instrument du salut des Européens. Une *sauvagesse*, appelée *Barbe*, nom assez peu caraïbe pour qu'il soit permis de croire qu'il lui venait d'un baptême chrétien, s'était attachée à l'un des nouveaux venus, — ce qui était chose rare, et elle dévoila aux colons les projets sanguinaires des Caraïbes. Les aventuriers, qui étaient hommes d'action dans toute l'acception du mot, ne virent de salut que dans une contre-mine; ils surprirent les Sauvages qui espéraient les surprendre. D'Esnambuc et Warner réunirent leurs forces, en firent un grand massacre et les obligèrent à aller demander asile à ceux sur le concours desquels ils comptaient pour l'exécution de leur complot.

La même nécessité de destruction se présenta à la Martinique, en 1635.

“Malgré les précautions que prit Du Pont, dit M. Sidney Daney <sup>46</sup>, une querelle s’éleva entre quelques Caraïbes et quelques Français, et le sang coula de part et d’autre. Les Caraïbes irrités cessèrent de vivre en paix avec les Français ; ils prirent la résolution de détruire leur établissement et de chasser de leur patrie ce peuple étranger et usurpateur. La guerre commença, mais la guerre à leur manière. Tout Français qui s’écartait était surpris et massacré. Quelquefois, ils se montraient en nombre et armés, à la vue du fort; mais ils se voyaient encore trop faibles pour l’attaquer. Les Français, de leur côté, obligés de se tenir, sans cesse, sur leurs gardes, ne pouvaient se livrer, librement à la culture des terres. Ils ne sortaient qu’armés et plusieurs ensemble, et ne donnaient à leur tour aucun quartier aux Sauvages qu’ils rencontraient.

“ Ces Caraïbes, qui se sentaient impuissants, seuls, à vaincre et chasser ces étrangers, qui, dans l’origine, leur avaient semblé venir du ciel et lancer la foudre, s’embarquèrent dans leurs pirogues et allèrent appeler à leur secours, ceux de la Dominique, de la Guadeloupe, de Saint-Vincent, et arrivèrent au nombre d’environ 4.500, comme disposés à faire une descente devant le fort et à l’attaquer. Du Pont, les voyant venir, avait fait armer tous ses gens et les avait fait rentrer dans le fort, où l’on avait préparé trois canons chargés à mitraille. Il avait recommandé aux siens de ne pas se montrer, afin que les Caraïbes, trompés par cette apparence, crussent que les Français avaient peur, et vinsent à portée des canons qui devaient les foudroyer. Ce qu’il avait prévu arriva. Ces Sauvages, au silence qui régnait dans le fort, crurent que les Français avaient fui ou se cachaient d’épouvante ; ils sautent de leurs pirogues sur le rivage et s’avancent en foule et confusément vers le fort. Mais, soudain, le feu est mis aux canons, et il se fait un tel carnage de cette masse qui s’avançait au-devant de la mort, que, saisis d’un horrible effroi, ils retournent, s’élancent précipitamment dans leurs pirogues, gagnent la haute mer, abandonnant, contre leurs usages,

leurs morts et leur blessés.”

Nous lisons dans l'abbé Raynal, qu'à la Guadeloupe, “les hostilités commencèrent le 6 janvier 1636. Les Caraïbes ne se croyant pas en état de résister ouvertement à un ennemi qui tirait tant d'avantages de la supériorité de ses armes, détruisirent leurs vivres, leurs habitations et se retirèrent à la Grande-Terre ou dans les îles voisines. C'est de là que les plus furieux repassant dans l'île d'où on les avoit chassés alloient s'y cacher dans l'épaisseur des forêts. Le jour ils perçoient de leurs flèches empoisonnées, ils assommoient à coups de massue, tous les François qui se dispersoient pour la chasse ou pour la pêche. La nuit ils brûloient les cases et ravageoient les plantations.”...

Ils furent poursuivis de la manière la plus énergique par l'Olive qui se montra impitoyable pour eux. Il en détruisit un grand nombre. Beaucoup abandonnèrent la Guadeloupe, proprement dite, à laquelle les colons avaient donné la préférence à cause de sa température, de ses belles eaux et de sa luxuriante végétation, et se réfugièrent à la Grande-Terre, aux Saintes, à Marie-Galante, à la Dominique.

En 1640, de nouvelles agressions de leur part ayant amené de nouvelles répressions, ils furent poursuivis partout avec opiniâtreté, battus et chassés de toutes les terres de la Guadeloupe.

En 1646, dit l'abbé Raynal, cinquante Français furent envoyés de Saint-Christophe pour coloniser Saint-Barthélémy. Ils furent massacrés par les Caraïbes.

En 1654, ils se soulevèrent à la Martinique et assiégèrent Du Parquet, lieutenant-général, dans son habitation de la *Montagne*.

« Ils étoient, dit-on, au moins deux mille. Du Parquet dut son salut à un hasard providentiel, qui amena dans le port deux bâtiments hollandais armés en guerre, dont les équipages vinrent à son secours. Les Caraïbes furent repoussés. On les poursuivit pour tirer vengeance de cette aggression ; ils passèrent à la Grenade, et battus, harcelés, ne pouvant plus respirer, ils réclamèrent la paix en 1655.

Malgré cette paix qu'on leur accorda, malgré une apparente sou-

mission, ils n'en continuèrent pas moins leur opposition ; mais ils le firent d'une manière indirecte. Ils attiraient dans les bois les esclaves noirs, les conduisaient dans leurs carbetts et les transportaient quelquefois jusqu'aux grandes Antilles et jusqu'au continent où ils les vendaient aux Espagnols.

Ils faisaient quelquefois de ces esclaves fugitifs les instruments de leur guerre incessante contre les colons. Ils les rocouaient pour qu'ils ne fussent pas reconnus, et avec leur aide dévastaient les habitations et détruisaient les plantations.

“Ils poussèrent l'audace, dit M. Sidney Daney, jusqu'à s'avancer en plein jour, le 29 août 1657, sur un des mornes qui dominent Saint-Pierre, tuèrent plusieurs personnes à coups de flèches, et ils auraient fait irruption dans la ville, si, l'alarme ayant été donnée, les officiers ne se fussent mis à la tête des milices et ne les eussent forcés à se retirer.”

A propos des luttes dont la Martinique fut si souvent le sanglant théâtre, nous lisons dans l'abbé Raynal :

“Les naturels du pays, intimidés par les armes à feu ou séduits par des protestations, abandonnèrent aux François la partie de l'isle qui regarde au couchant et au midi, pour se retirer dans l'autre. Cette tranquillité fut courte. Le Caraïbe voyant se multiplier de jour en jour ces étrangers entreprenants, sentit qu'il ne pouvoit éviter sa ruine, qu'en les exterminant eux-mêmes, et il associa les sauvages des isles voisines à sa politique. Tous ensemble ils fondirent sur un mauvais fort qu'à tout événement on avoit construit; mais ils furent reçus avec tant de vigueur, qu'ils se replièrent en laissant sept ou huit cents de leurs meilleurs guerriers sur la place.”

“Les sauvages dont le genre de vie exige un territoire vaste (pourquoi?), se trouvant chaque jour plus asservis, eurent recours à la ruse pour affaiblir un ennemi contre lequel ils n'osoient plus employer la force. Ils se partageoient en petites bandes; ils épioient les François qui fréquentoient les bois; ils attendoient que le chasseur eût tiré son coup, et, sans lui donner le temps de recharger son fusil, ils tomboient

sur lui brusquement et l'assommoient. Une vingtaine d'hommes avoient disparu avant qu'on eût sceu comment. Dès qu'on en fut instruit, on marcha contre les agresseurs, on les battit, on brûla leurs carbets, on massacra leurs femmes et leurs enfants, et ce qui avoit échappé à ce carnage, quitta la Martinique en 1658, pour n'y jamais revenir."

Dans les luttes qui furent engagées entre les Français et les Anglais se disputant la possession des îles, les Caraïbes, dont l'animosité contre les blancs paraissait avoir secoué la torpeur, prenaient parti tantôt pour les uns, tantôt pour les autres, pourvu qu'ils eussent à combattre la race des envahisseurs.

"Les Caraïbes, dit M. Lacour dans son *Histoire de la Guadeloupe*<sup>47</sup>, portaient une haine égale à toutes les nations européennes qui étaient venues les dépouiller de leurs terres. Toutefois, par suite des grands massacres faits de leurs peuplades, plus encore par l'imperfection des armes dont ils faisaient usage, désormais trop faibles pour entreprendre seuls et par eux-mêmes des actes d'hostilité, ils savaient attendre que leurs ennemis fussent en train de se déchirer ; alors, servant d'auxiliaires à ceux-ci contre ceux-là, ils arrivaient à assouvir leur vengeance ; vengeance terrible qui, dans certains quartiers des îles, avait produit le vide."

Pourtant, en 1660, la paix fut conclue. "Les Caraïbes, dit le même auteur, acceptèrent la condition de résider à Saint-Vincent et à la Dominique, avec promesse de n'être troublés dans ces possessions par aucune nation européenne. Les restes de cette race infortunée se concentrèrent, en effet, en grande partie dans ces deux îles ; mais plusieurs familles continuèrent à demeurer dans les lieux non défrichés de la Guadeloupe, de la Martinique et de Sainte-Lucie, d'où elles n'ont disparu qu'avec le temps."

"Lorsque les Caraïbes furent concentrés à Saint-Vincent et à la Dominique, dit M. Placide Justin (*Histoire d'Haïti*)<sup>48</sup>, leur nombre n'excédait pas six mille."

Les Caraïbes ont disparu, et il ne reste plus guère d'eux qu'un sou-

venir, souvenir qui excite quelquefois la curiosité, jamais l'intérêt, parce qu'ils n'ont rien laissé qui les rende regrettables.

Ils se sont éteints, parce qu'ils n'ont pas voulu entretenir le feu sacré que la civilisation avait apporté chez eux. Ce feu sacré qui devait les éclairer, et qu'ils ont voulu étouffer, est devenu une torche et les a dévorés.

Ils se sont tous éteints peu à peu, fuyant toujours l'association du travail avec les blancs, se concentrant et serrant les rangs à mesure qu'ils s'éclaircissaient. On dit qu'il en existe encore quelques-uns dans le quartier de l'Anse Bertrand à la Guadeloupe<sup>49</sup>, dans celui du Robert à la Martinique, dans les montagnes de la Dominique, mais personne n'ose affirmer que ce soient des Caraïbes purs et sans mélange, et la légitimité de ces déplorables restes est tout-à-fait à l'état de doute.

“Lorsque parfois, dit le docteur Rufz, on rencontre un de ces teints olivâtres qui ne rappelle aucune des nombreuses nuances, résultat du mélange du blanc et du noir, ces yeux obliques, largement ouverts, voilés de longs cils et pleins d'une étrange mélancolie, des cheveux plats, collés sur les tempes et sur la nuque, une taille svelte et élancée, malgré soi on s'arrête, comme intrigué par cette vue, et l'on se dit qu'il doit y avoir là du sang Caraïbe. Voilà donc tout ce que ces peuples ont laissé dans notre association coloniale : une conjecture d'histoire naturelle !”

“Nos Français, dit le même écrivain philosophe, n'ont point massacré les Caraïbes pour leur prendre leurs richesses, comme les Espagnols firent des Mexicains : on se serait volontiers entendu avec eux, on les aurait admis à exploiter ces terres avec nous. Ce sont eux qui n'ont pas voulu de cet arrangement. On poussa le scrupule jusqu'à acheter d'eux, pour des babioles, il est vrai, mais auxquelles ils attachaient du prix, ces terres dont on pouvait les déposséder. Quand on les chassa des îles, on ne fit qu'user du juste droit de la défensive; ils nous importunaient par des surprises, par des assassinats ; on les repoussa de ces terres dont ils gênaient l'exploitation ; encore leur fit-on leur part ; on

leur abandonna Saint-Vincent et la Dominique, c'est-à-dire plus de terres encore que ne comportait leur petit nombre. Longtemps, ils continuèrent à fatiguer la longanimité des peuples civilisés, et ce n'est qu'après deux siècles d'inutiles rapports avec eux, d'inutiles leçons, qu'on s'est décidé à s'en débarrasser définitivement. La France ne consentit jamais à les mettre en servitude; il y a de nombreuses lettres de Louis XIV qui défendent aux gouverner de le tenter, et les blâment des mauvais traitements qu'on les accusait de faire subir aux sauvages. D'ailleurs, il faut le dire, ces peuples se montrèrent indomptables à la servitude et lui préférèrent la mort, que Dutertre attribue "à leur faiblesse naturelle qui leur donnoit une si grande horreur de cette condition laborieuse."

## V

LE COMITÉ D'EXPOSITION PERMANENTE DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES, SECTION DE LA POINTE-À-PITRE <sup>50</sup>, avait reçu du ministre l'invitation de rechercher les antiquités caraïbes, en vue d'une collection ethnographique qu'on veut faire figurer à l'Exposition Universelle de 1867.

M. le comte de Chazelles, président du comité, en lui donnant communication du vœu du ministre, avait dirigé son attention sur la nature des antiquités qu'il est possible de se procurer et sur les localités où elles se rencontrent.

On savait que, dans toutes les parties de la colonie, et surtout à l'Anse-Bertrand, dernier refuge de la race infortunée des Caraïbes, le sol présente souvent, parmi les pierres de toutes sortes que remue la charrue et la houe, ces pierres taillées qu'on appelle *haches caraïbes*.

On savait aussi que, dans un seul quartier à l'île, aux Trois Rivières, se trouvent, ce qu'on peut appeler des *monuments caraïbes*, c'est-à-dire des masses que le temps ne peut détruire qu'à force de les user, qui ne peuvent être déplacées que par de grands mouvements du sol, que

la terre ne peut enfouir à moins d'une révolution qui se produira à sa surface, et que le regard qui les cherche ne doit pas manquer de rencontrer.

Or, le comité avait alors sous les yeux la plus magnifique collection d'armes, d'ustensiles, d'instruments caraïbes qui ait jamais été réunie dans la colonie ; cette collection était présentée par le docteur F. L'Herminier <sup>51</sup>.

Dans tous les pays, il y a des hommes qui centralisent quelque chose, par l'attraction de l'intelligence qui les distingue et de l'affection dont ils savent se faire entourer. M. le docteur F. L'Herminier, intelligence d'élite, esprit actif et charmant, chercheur infatigable, auquel la Flore et la Faune des Antilles ont fait des révélations précieuses dont il a enrichi la science, est un de ces hommes.

Si l'on trouve quelque part, à la Guadeloupe, une plante qui ait quelque chose d'étrange dans sa structure, une fleur dont la couleur et le parfum soient inconnus, un coquillage aux formes bizarres, un crustacé dont les allures étonnent le pêcheur qui l'a rencontré ; si un pauvre nègre ou un pauvre planteur, — l'épithète peut s'appliquer également à l'un et à l'autre, trouve en grattant le sol une pierre taillée dont la forme indique une industrie humaine inconnue, plante, fleur, coquillage, etc., on porte cela au docteur L'Herminier.

C'est ce qui explique la magnifique collection que notre savant collègue a mise sous les yeux du comité, dans la séance du 12 de ce mois d'octobre 1864.

Il fut arrêté que cette collection devant être envoyée en France pour figurer au musée ethnographique, M. Eugène Lamoisse, notre habile photographe<sup>52</sup>, serait chargé d'en reproduire les pièces principales dont on composerait un *album* qui en perpétuerait les images, si les originaux ne devaient pas nous revenir.

Il fut décidé également qu'une commission se rendrait aux Trois-Rivières, afin d'y visiter les pierres gravées que leurs dimensions rendaient impossibles à transporter. Nous eûmes l'avantage d'être désigné

avec M. le docteur L'Herminier, pour composer cette commission, à laquelle fut adjoint M. E. Lamoisse, afin que le but qui était d'étudier les lieux où se trouvent les monuments, d'en rapporter des dessins et des photographies, fût complètement atteint.

Notre expédition eut lieu du 15 au 17. Nous fûmes accueillis avec la proverbiale hospitalité coloniale, par M. Roussel, maire des Trois-Rivières, dont le concours intelligent nous était assuré pour nos recherches.

Le quartier des Trois-Rivières est un des plus riants et des plus pittoresques de la Guadeloupe. Il se distingue des autres, par une physionomie particulière que lui donnent d'énormes roches qui jonchent le sol, où elles paraissent avoir été répandues au hasard. Ces roches n'indiquent pas la stérilité, car elles reposent sur une terre dont la couleur et la composition sont du plus heureux augure pour l'agriculteur, et les magnifiques cannes qui, à l'époque de la maturité agitent autour d'elles leurs longues lanières vertes, indiquent que ce sol généreux sait tenir les promesses qu'il a faites.

Là, se développe la nature coloniale dans toute sa richesse, dans toute sa splendeur. Les plus grandes beautés s'y rencontrent auprès des plus gracieux détails, et, de quelque côté que se porte le regard, il se repose sur quelque chose qui le charme par sa grâce ou l'étonne par sa majesté.

C'est dans ce milieu de merveilleuses beautés naturelles que se trouvent les derniers vestiges des Caraïbes, vestiges bien faibles, sans doute, puisqu'ils consistent en quelques pierres qu'il faut chercher dans la terre, sous des ensevelissements de verdure séculaire, dans des lits de rivières dont les eaux les usent sans parvenir à les effacer.

Les pierres gravées par les Caraïbes sont disséminées dans un rayon peu étendu, et qui semble indiquer un centre. Peut-être avaient-ils là un de leurs principaux villages. Cela prouverait alors qu'ils avaient au moins un goût relatif, car il serait difficile de trouver un lieu plus charmant sous tous les rapports. Tout y était réuni pour l'agrément et la

tranquillité de la vie, végétation ardente, belles eaux, mer calme pendant la plus grande partie de l'année, et, en remontant vers le centre, des mornes étagés, boisés, ombreux, conduisant à la montagne, d'où on voyait se développer la mer dans son immensité.

On chercherait vainement quelque chose de plus complet que le magnifique horizon apparaissant au regard, lorsqu'on se trouve sur l'habitation de M. Roussel, qu'on peut considérer comme le point central du quartier. A droite et à gauche, et comme repoussoirs latéraux, on a les champs de cannes, au milieu desquels apparaissent comme des mastodontes couchés dans quelque prairie antédiluvienne, ces roches énormes, dont la présence est encore inexplicquée ; puis, une suite d'anses et de promontoires dont les couleurs vont se dégradant dans la brume ou dans la poussière d'or des rayons du soleil, et que la vague soulevée par une houle tranquille entoure d'une broderie d'argent qui s'efface et se reforme sans cesse. On a devant soi les Saintes, entre lesquelles le soleil se joue, pour produire à toute heure du jour, les plus pittoresques effets d'ombre, de pénombre et de lumière, et, au fond, la Dominique qui borne l'horizon sur lequel elle découpe la silhouette gracieuse de sa montagne. Tout cela animé par des voiles, rasant lentement la mer tranquille, comme de grands oiseaux marins fatigués.

Certes, si, comme le disent les vieux auteurs, les Caraïbes étaient "grands rêveurs", ils avaient là de quoi exercer leur penchant à la rêverie.

Quoique la plus grande partie des pierres gravées se trouve aux environs du charmant cours d'eau appelé la *Petite rivière*, on en rencontre çà et là quelques-unes éparses dans la campagne, jusqu'à trois kilomètres de cet endroit, jusqu'à la *Grande anse*, où se trouve une source qu'on appelle encore la *Source caraïbe*.

Des croquis de ces diverses pierres ont été relevés par M. le docteur L'Herminier qui a indiqué d'une manière exacte la situation de chacune d'elles. Ces croquis annotés figureront à l'exposition de 1867 auprès

de sa précieuse collection de haches et instruments.

Les dimensions de ces pierres varient beaucoup. Il y en a d'énormes qui présentent les gravures à leur sommet, lequel est parfois assez élevé pour qu'il soit difficile d'y atteindre ; d'autres sont au niveau du sol, quelquefois à moitié enfouies dans la terre, jetées comme au hasard dans les savanes et sur la déclivité des mornes, quelques-unes dans le lit même des cours d'eau.

Une de celles-ci présente cette particularité qu'elle est au milieu du courant, tellement inclinée qu'il faut faire un grand effort pour en voir les figures. Evidemment, l'artiste qui s'était chargé de sa décoration, n'a pu accomplir son œuvre dans la situation où elle se trouve; la place qu'elle occupe n'a pas toujours été la sienne. En considérant ses énormes proportions, on peut se demander avec étonnement, quelle force a pu remuer cette masse.

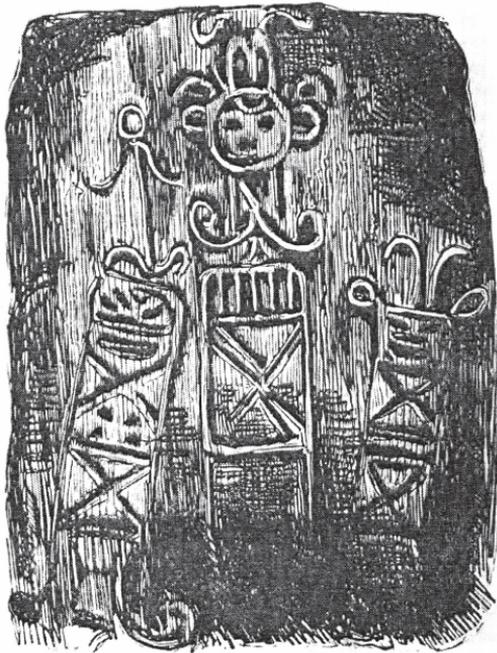
On en trouve de dimensions moyennes; nous devons même à M. le docteur L'Herminier, d'en avoir trouvé une qui pourra être transportée sans trop de difficultés.

Celle dont nous donnons une gravure se trouve sur la caféière de M. Petrus Arnous, arboriculteur distingué qui a su tirer heureusement parti de la greffe pour améliorer plusieurs espèces de fruits, dont le goût public a consacré la supériorité en les désignant par le nom de leur auteur.

Cette pierre n'est pas de proportions exagérées. Elle peut avoir deux mètres de longueur, sur un mètre et demi de hauteur. Elle est fendue par le milieu, de bas en haut. Nous en représentons seulement la moitié, qui est la pièce la plus complète que nous ayons vue, c'est-à-dire celle qui présente le plus grand nombre de figures réunies, et ce nombre n'est pas grand, comme on peut le voir. C'est pour nous le type absolu du monument caraïbe. Nous espérons pouvoir la reproduire par la plastique, et en obtenir un fac-similé en plâtre<sup>53</sup>, qui représentera fidèlement la pierre, non-seulement avec les figures qui y sont gravées, mais encore avec sa structure et les mousses qui y ont germé.

Que conclure de ces débris dans lesquels on ne peut trouver la trace d'une idée qui conduise à une déduction ? Découvrira-t-on autre chose, déchiffrera-t-on cette page encore illisible ? <sup>54</sup>

Viendra-t-il un temps où l'on pourra jeter un regard de regret sur cette population éteinte ? Ces gravures, qui nous paraissent incomplètes, renferment-elles une signification cachée qui se révélera un jour, et nous mettra sur la trace d'une histoire inconnue et bien imprévue ?



Ou bien devons-nous rapporter à ces armes, à ces instruments péniblement fabriqués, les paroles de Buffon, dans ses *Epoques de la nature*, à propos des premiers hommes : “Ils ont commencé par aiguïser en forme de haches, ces cailloux durs, ces jades, ces pierres de foudre, que l'on a crues tombées des nues et formées par le tonnerre, et qui, néanmoins, ne sont que les premiers monuments de l'homme

à l'état de pure nature.”

Les Caraïbes étaient-ils à l'état de pure nature quand ils sont apparus aux Européens pour la première fois, et étaient-ils encore dans les limbes de l'humanité ?

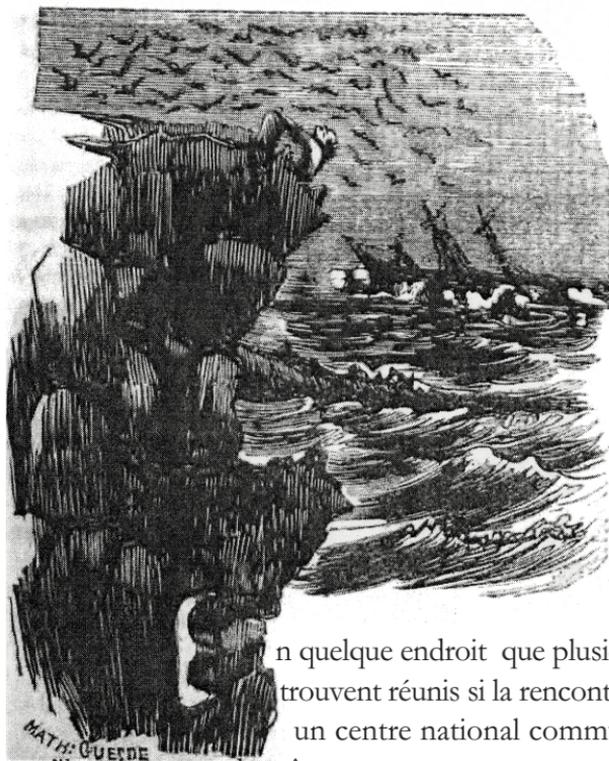
Devons-nous considérer ces pierres gravées comme les essais, les tentatives, les aspirations de quelque individualité, dans laquelle était déposé le germe sacré de l'art, germe égaré dans un terrain stérile, où il ne lui était pas possible de se développer et de fructifier ? Ne devons-nous chercher aucune énigme, aucun emblème, aucun symbole dans ces figures bizarres ; ne sont-elles que des lignes tracées au hasard par une main que conduisait la fantaisie, sans qu'aucune idée présidât à sa direction, et faut-il dire avec le poète :

Rien n'est resté debout de ce peuple détruit ?<sup>55</sup>

*Pointe-à-Pitre, octobre 1864.*



## SAINT-CRISTOPHE



n quelque endroit que plusieurs hommes se trouvent réunis si la rencontre n'a pas lieu dans un centre national commun, il est bien rare qu'ils soient tous de même provenance.

Les hommes d'aventure surtout, ceux qui se mettent aux troussees de la fortune et la poursuivent au loin, se lancent généralement seuls dans cette voie hasardeuse; et, s'ils y rencontrent quelquefois des compatriotes, ce n'est que par un grand hasard qu'ils y trouvent des pays, des gens nés à l'ombre du même clocher.

C'est ce qui explique comment, des sept personnages que nous

allons mettre en scène, six représentaient chacun une des principales divisions de la France, qui, à l'époque de notre récit, n'en comptait pas encore quatre-vingt-six.

Disons d'abord que le lieu où nous les présentons au lecteur pourrait bien avoir quelque charme en peinture ; qu'il eût fourni la matière de magnifiques eaux-fortes ; que sur un théâtre il eut impressionné et intéressé les spectateurs les plus blasés, pendant toute une longue soirée; surtout s'il s'y était passé une action en harmonie avec sa physionomie. Mais, en réalité, pour ceux surtout qui animaient le tableau, le lieu laissait considérablement à désirer sous toutes sortes de rapports.

C'était un rocher littéralement nu, sur lequel la végétation ne se révélait que par quelques tortueux lichens, serpentant entre les interstices des pierres, par des masses jaunies et rougies par le soleil avant d'avoir été vertes, par des cactus rabougris, hérissés de longues épines.

Et encore cette végétation ne se présentait-elle que comme une exception dans la partie de la petite île qui n'était pas exposée à la brise. Du côté du vent, ce n'étaient que rochers abrupts qui paraissaient avoir été précipités, entassés au hasard les uns sur les autres, et dans lesquels les vagues de la mer avaient creusé de profondes cavernes où elles s'engouffraient tumultueusement.

L'ensemble de l'île avait, de loin, l'aspect d'un immense rocher, dont le sommet était un grand plateau parallèle à l'horizon.

Une innombrable quantité d'oiseaux de mer voltigeaient au-dessus de ce plateau, l'animaient de leur mouvement et de leur bruit. Leurs cris aigus dominaient le mugissement de la vague se brisant contre les roches, le grondement sourd et continu de la houle du large. Il devait y en avoir une variété infinie, à en juger par les différences de taille, de plumage et de cris.

De temps en temps, il s'en détachait des bandes qui s'élançaient dans le vent et disparaissaient en rasant la cime des vagues. D'autres bandes arrivaient de tous les points de l'horizon et se faisaient place

à coups d'ailes sur le plateau où ils s'établissaient, malgré la résistance des premiers occupants. Ceux-ci accueillait les envahisseurs par mille cris confus, s'élançaient dans l'air, planaient comme un nuage autour du rocher, et, agresseurs à leur tour, reprenaient la place qui leur avait été enlevée, pour s'en voir de nouveau délogés. C'était un mouvement constant, sans une seconde d'interruption. On eût dit une immense ruche, à l'entour de laquelle se pressaient en foule des abeilles gigantesques.

Cette île qui n'avait pas de nom alors, a été appelée depuis l'île d'Aves<sup>56</sup> à cause de ses hôtes fidèles, dont les générations s'y sont succédé peut-être depuis le commencement du monde.

Du côté de dessous le vent, le rocher formait une sorte de ravin ou de déchirure qui s'élargissait en descendant au bord de la mer, encadrait à moitié une petite baie sablonneuse, étroite, peu profonde, qui devait sa tranquillité à un banc de récifs à fleur d'eau, dont l'hémicycle formait le cadre en dehors et où les lames venaient se briser en étendant, à chaque retour de la houle, une longue traînée d'écume blanche.

Le premier plan de ce tableau du côté du large, — le repoussoir comme dirait un peintre, — était un navire couché sur les brisants, que chaque lame soulevait et laissait retomber bruyamment, et dans lequel la mer pénétrait par les ouvertures qu'y avaient faites les pointes aiguës des récifs. En se rapprochant de l'île on voyait, balancés par la houle, toutes sortes de débris provenant du navire naufragé, et, sur le rivage, une chaloupe défoncée, échouée sur le sable, et les sept personnages que nous allons présenter au lecteur.

Six de ces personnages étaient un Parisien, un Normand, un Nivernais, un Auvergnat, un Breton et un Provençal.

Maintenant on trouve partout des Français de toute provenance; alors on pouvait toujours rencontrer en mer des Provençaux, des Normands et des Bretons. Le Nivernais, le Parisien et l'Auvergnat étaient des exceptions très-rares au dix-septième siècle, où les populations de l'intérieur se déplaçaient peu, et où les chemins de fer

n'avaient pas, comme à présent, mis toutes les villes de France au bord de la mer.

L'Etranger était représenté dans cette réunion par la septième personne, une femme, dont l'origine était facile à deviner pour quiconque connaît les types européens. C'était une Italienne au teint brun, aux cheveux noirs. La situation dans laquelle elle se trouvait lui donnait une beauté relative dont elle n'avait sans doute pas le sentiment, car son esprit paraissait entièrement livré aux horreurs de sa position et sous l'influence des idées funestes que devait lui inspirer le milieu terrible dans lequel elle se trouvait. Elle était à peine vêtue; le linge mouillé qui la couvrait imparfaitement laissait deviner ses belles formes. Elle se tenait debout, appuyée contre un rocher. Ses longs cheveux bruns ruisselaient en ondes épaisses. Un lambeau de toile à voile se drapait gracieusement sur son épaule gauche, et retombait en larges plis sur son bras droit. Elle n'avait certes pas la pensée de poser ainsi ; aucun de ses compagnons ne songeait à la contempler, et cependant, si l'un d'eux eût eu dans l'âme quelque étincelle du feu sacré de l'art, il n'eût pas manqué d'admirer ce beau modèle d'une statue de la Douleur.

Elle regardait sans voir l'horizon encore sombre, le navire brisé sur les rochers, les vagues encore déchaînées et moutonnant au large, et, de temps en temps, une grosse larme, s'échappant de ses yeux, allait se mêler à la vague qui venait mourir à ses pieds.

Chacun de ses compagnons était occupé de sa propre infortune, et elle fût demeurée presque nue sur le rivage, si l'un d'eux, sur lequel l'égoïsme du malheur paraissait exercer moins puissamment son empire, ne lui eût donné le lambeau de toile mouillée dans lequel elle s'enveloppait.

Cette réunion d'éléments hétérogènes était tout ce qui restait d'un assemblage de même nature, mais bien plus nombreux, dont la plus grande partie avait péri sur cette côte qui se montrait relativement hospitalière pour eux. Ils survivaient seuls à soixante de leurs compagnons, qui avaient trouvé la mort dans cette mer maintenant calme,

et qui se montrait encore irritée là seulement où les récifs lui présentaient un obstacle qu'elle ne pouvait franchir entièrement que sous l'impulsion de la tempête.

## II

Depuis près de cent ans, les Espagnols étaient en possession des richesses du Nouveau-Monde, dont ils s'étaient assuré la propriété exclusive, et ils avaient fait accepter leur droit par les autres puissances de l'Europe qui ne cherchaient pas à en contester la validité. Propriétaires jaloux, ils ne souffraient personne aux environs de leurs domaines, et tout bâtiment, à quelque distance qu'il se trouvât de leur conquête, leur paraissait suspect, dès qu'il avait le beau-pré tourné de leur côté. Sans s'inquiéter de son pavillon, qu'il appartint à une nation en paix ou non avec l'Espagne, on lui faisait, pour ainsi dire, un procès de tendance, on le chassait s'il était assez bon marcheur pour distancer ses ennemis, ou bien on le détruisait sans lui demander et sans lui donner d'explication.

Cette exclusion avait donné naissance à de nombreuses convoitises, et, sans la participation des gouvernements qui se contentaient de laisser faire, bien des entreprises avaient été formées pour troubler l'Espagne dans la possession de sa riche conquête.

On avait armé des bâtiments, moitié chair, moitié poisson, comme on disait, qui s'étaient mis en mesure de suivre leur route, malgré les obstacles qu'on pouvait leur opposer, prêts à répondre à tout agresseur sur le même ton qu'il lui plaisait de prendre pour les interpellier.

Sous l'apparence bénigne de bâtiments de commerce les plus honnêtes et des mœurs les plus régulières, ils cachaient quelquefois les plus formidables résolutions et les moyens de les exécuter ; la griffe la plus meurtrière se dissimulait sous le velours le plus moelleux.

Ainsi commencèrent les flibustiers dont l'histoire ne serait peut-être pas écrite en lettres aussi sanglantes, et qui n'auraient pas laissé après

eux d'aussi terribles et d'aussi mystérieuses traditions, si les Espagnols eussent souffert que chacun prit part à cette proie qu'ils étaient impuissants à dévorer seuls.

Dans le mois de mars 1617<sup>57</sup>, le flibot *Eléonore* avait été armé à Saint-Malo par un Italien nommé Verina, qu'on soupçonnait de parenté avec le favori Concini ou avec sa femme, dont il avait donné le nom à son bâtiment. Cette opinion paraissait d'autant mieux fondée que Verina avait apporté de Paris, pour les autorités de Saint-Malo, des ordres sous forme de recommandation, au moyen desquels toutes les difficultés qui entravaient alors l'armement d'un navire furent écartées, et qu'on mit à sa disposition tous les moyens de composer son équipage et de choisir ses passagers.

Il commença par s'assurer un équipage de quinze matelots bons marins, et sur la vigueur corporelle et le courage desquels il pouvait compter; puis il s'occupa de ses passagers, qui, sous prétexte de colonisation, devaient s'embarquer avec de tout autres vues que celles qu'on voudrait bien leur supposer. Il employa tous les moyens de recrutement que Schiller a mis depuis à la disposition de Spiegelberg<sup>58</sup>, et, en peu de temps, son personnel fut au complet.

Certes, si le prix Montyon<sup>59</sup> eût été inventé à cette époque, aucun des gaillards qui composaient le personnel de l'*Eléonore* n'eût été en mesure d'y prétendre; mais des hommes vertueux eussent été encore bien moins propres à conduire à bonne fin l'entreprise de Verina.

Tous ces efforts cependant furent faits en pure perte, et cette affaire si bien conduite n'eut d'autre résultat que de priver la société d'un certain nombre de ses membres qui, il est vrai, n'en faisaient pas le plus bel ornement.

L'*Eléonore* quitta la France une semaine avant que Vitry ne ramassât son bâton de maréchal dans le sang de Concini<sup>60</sup>. Si Verina eût tardé de quelques jours seulement, son projet se fût vraisemblablement brisé contre les obstacles qu'il avait vus s'écarter complaisamment devant lui, et il eût peut-être été finir plus tard, sur le grabat de quelque

hospice, ou sur la paille de quelque cachot, une existence agitée qui trouva son dénouement dans les flots.

Il voulait aller demander aux Espagnols la revanche d'une partie qu'il avait perdue une fois. Verina, excellent marin, courageux et déterminé, était parti l'année d'avant pour ces pays que monopolisait l'Espagne. Aux environs des attérissements des îles Caraïbes, il avait rencontré un vaisseau espagnol auquel il avait livré combat, malgré l'infériorité de ses forces, confiant en lui-même et dans la bravoure de ses compagnons. Par malheur, il s'était attaqué à des gens aussi braves que lui, mais plus nombreux. Son navire avait été détruit, la plupart de ses compagnons avaient été tués, et lui-même ainsi que les survivants, faits prisonniers.

Ramené en Europe, il avait ramé pendant quelques mois sur les galères de Sa Majesté Catholique, d'où son esprit fécond en expédients était parvenu à le tirer. Rentré en France, il était venu demander au favori, son parent, les moyens de se venger. Le maréchal d'Ancre mit d'autant plus d'empressement à les lui fournir que le résultat devait être d'éloigner Verina, qui accepta la condition d'emmener avec lui sa sœur, attachée à la personne d'Eléonore Galigai<sup>61</sup>, et dont la présence, bien que les relations de sang ne fussent pas avouées, ne laissait pas d'être gênante.

Concini y mit donc toute la bonne volonté désirable, heureux de trouver ce moyen d'éloigner d'une Cour dont il concentrait tout l'éclat, une parenté compromettante.

L'*Eléonore* appareilla le 16 avril 1617, par un temps magnifique. Elle atteignit promptement les vents alisés dont on connaissait déjà la régularité et l'influence favorable pour conduire les navires vers ces contrées occidentales, but de tous les rêves et de toutes les ambitions.

Après trente jours de navigation, on eut connaissance de l'île appelée maintenant Martinique et dont le nom caraïbe était Madinina, Verina y avait déjà touché, et il en avait été écarté par la crainte des serpents et surtout par l'assurance qu'elle ne contenait pas des mines d'or. Il

la laissa derrière lui et continua à naviguer à l'ouest, mais en ayant soin d'avoir toujours un homme en vigie pour surveiller l'horizon.

Il changea pourtant son allure après deux ou trois jours de marche dans cette direction et se contenta de louvoyer, ne voulant pas s'approcher trop des grandes îles et du continent encore peu connu, dans la crainte d'y rencontrer des ennemis trop nombreux. Il ne voulait que trouver une voile isolée sur l'Océan et lui courir sus sans trop de scrupules sur sa nationalité, persuadé qu'il y aurait dix chances contre une pour qu'elle fût espagnole.

Il y avait une douzaine de jours que durait cette course dans le même rayon, pendant laquelle on n'avait fait qu'entrevoir à l'extrême horizon deux voiles disparues aussitôt que découvertes. Verina, mécontent de celle vaine croisière, qui irritait aussi l'impatience de ses compagnons, avait pris le parti de courir au nord-ouest, certain de trouver des navires aux environs d'Hispaniola, et décidé à tenter même une descente, si la fortune de la mer continuait à se montrer défavorable.

On orienta donc les voiles pour la nouvelle direction du navire; mais à peine les dispositions étaient-elles prises, à peine était-on en route, qu'il s'éleva un de ces rares mais terribles orages de printemps, aussi dévastateurs que ceux de l'hivernage. Peu habitué à la marche des vents de ces contrées, Verina pensa qu'il pouvait courir devant lui et il ne craignait rien pourvu qu'il eût l'espace de l'Océan devant son beaupré.

Il se trouvait alors par le quinzième degré de latitude nord.

Il essaya d'abord de courir dans l'est, certain, s'il avait le bonheur de repasser les îles, de n'avoir rien à craindre dans la grande mer, que les désagréments d'une course forcée. Mais son essai fut infructueux; car le vent, qui avait soufflé d'abord de l'est, fit peu à peu le tour du compas, en augmentant de violence avec une effroyable ténacité pendant deux longues journées.

La mer était blanche de l'écume des vagues poussées les unes contre les autres. Le ciel, couleur de plomb rougeâtre, semblait un grand

rideau gris, voilant un immense incendie. On n'y voyait courir aucun nuage. Aucun autre bruit ne se faisait entendre que le terrible grondement du vent et les éclats des lames qui se brisaient les unes contre les autres, en jetant d'immenses flocons d'écume que la brise enlevait et dissipait en vapeurs, à mesure qu'ils se formaient.

Le capitaine Verina avait amené tout ce qu'il avait pu de voiles au commencement de l'ouragan. Mais le vent avait brisé leurs amarres et elles flottaient déchiquetées en lanières qui fouettaient les vergues. Il n'en restait pas un lambeau pour aider à la marche du navire, et la pauvre *Eléonore*, balancée dans tous les sens par l'inconstance du vent, obéissait à peine au gouvernail.

Verina s'était mis lui-même à la barre, surveillant les sautes du vent et soutenant le navire qui, sans son habileté et son sang-froid, eut été infailliblement englouti, mais qu'il était obligé de laisser courir où le poussait la tempête.

Il fut pourtant impuissant à préserver *L'Eléonore* du dénouement terrible qui devait terminer cette scène ; une masse noire apparut à l'avant du navire, et, avant qu'on eût pu s'expliquer ce que c'était, un bruit terrible se fit entendre ; le flibot fut précipité sur les récifs, et les grandes lames passèrent par-dessus, entraînant tout ce qui leur faisait obstacle, hommes et choses.

### III

La catastrophe avait eu lieu à la fin du jour. La tempête dura encore toute la nuit, et, le matin, comme cela arrive souvent dans ces contrées, le soleil se leva radieux, répandant ses rayons dans un ciel que ne tachait pas le plus léger nuage, et illuminant la pointe des vagues d'une mer encore agitée, mais dont la houle faisait pressentir un de ces calmes profonds qui succèdent ordinairement aux grandes révolutions de la nature.

*L'Eléonore* était couchée sur les récifs, entourée de débris de mâts et

de vergues tenus encore par les manœuvres, et, des soixante matelots ou passagers qui composaient au départ de Saint-Malo le personnel du navire, survivaient seuls les sept personnages que nous avons présentés au lecteur, au commencement de ce récit.

Ils étaient assis ou couchés sur la grève, tous plus au moins contusionnés, quelques-uns blessés grièvement.

La femme, immobile et muette, se tenait à l'écart.

Le Parisien, qui s'appelait Durand, était debout, occupé à tordre sa chemise qu'il avait *dessalée*, comme il le disait, avec de l'eau de pluie trouvée dans une des nombreuses anfractuosités des rochers. Ses pieds étaient nus; il était vêtu d'un simple caleçon. Son torse blanc qui faisait contraste avec son visage et ses mains brûlés par le soleil, était bleui et ensanglanté en quelques endroits.

Lui seul conservait son sang-froid et une apparence de gaieté insouciant, pendant que ses compagnons, abattus et silencieux, semblaient en proie à un morne désespoir.

Le spectacle qu'ils avaient devant les yeux était peu propre, du reste, à dissiper leur tristesse, et le lieu où ils se trouvaient réunis n'était pas un sol où pût facilement germer l'espérance.

Ils avaient pour perspective leur navire brisé et étendu sur le flanc, sans qu'il fût possible de songer à le relever jamais de sa couche de récifs, d'où il était destiné à disparaître, lambeau par lambeau, emporté par les vagues. Spectacle plus triste encore, ils voyaient, étendus et brisés sur les pointes des récifs, les cadavres de beaucoup de leurs compagnons, que chaque retour de la houle venait soulever en leur donnant une apparence de mouvement vital.

D'énormes requins circulaient à l'entour, affriandés par cette riche proie que leur avait envoyée la tempête, et se la disputaient en présence des sept malheureux naufragés, témoins forcés de cet horrible festin.

Quelques cadavres que la lame avait poussés presque à la grève avaient été tirés sur le sable et préservés de l'attaque des monstres. Parmi eux était Verina qui avait lutté contre la mort avec toute l'énergie de sa

puissante nature, et qui, brisé sur les rochers, n'avait touché le rivage que pour y rendre le dernier soupir.

Après avoir étendu son linge au soleil, Durand prit par les épaules et amena tout à fait sur le sable le corps de son capitaine dont la lame mourante venait baigner les pieds.

La femme, que nous appellerons Béatrix<sup>62</sup>, et qui était restée jusqu'à immobile, absorbée dans sa douleur, s'élança vers le corps du malheureux Verina qu'elle parut reconnaître surtout alors. Elle tomba assise sur le sable, et, attirant sur ses genoux la tête du cadavre :

— Mon frère, mon frère, dit-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, mon pauvre frère !

Et elle pressait sur son sein cette tête immobile, et fixait ses regards sur les yeux ouverts et glauques du mort, dont les longs cheveux noirs inondaient le visage. Des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux, et sa bouche semblait ne pouvoir articuler d'autres mots que : mon frère ! mon frère ! qu'elle répétait avec une expression navrante.

Durand, visiblement ému, contemplait ce triste spectacle. Mais, après avoir passé le dos de sa main sur ses yeux, il dit avec cet accent railleur que le Parisien ne perd jamais, même dans ses moments de plus grande émotion et avec cette prononciation caractéristique qu'on a appelée depuis, *accent faubourien* :

— Pauvre malheureux ! c'était bien la peine d'être cousin d'un maréchal de France ! Il n'y avait, au milieu de celle vaste mer, qu'un petit rocher, qu'il eût peut-être cherché vainement pendant un mois avant de le trouver, et c'est justement là-dessus que la fatalité de la tempête vient jeter sa pauvre *Eléonore*, qui avait à son bord un si riche chargement d'espérances et d'aspirations vers la bonne vie ! Où sont les palmiers et les cocotiers qu'on nous promettait, et les bananiers aux fruits savoureux, et tant d'autres dont je ne me rappelle pas les noms ? Où est l'or que nous devons remuer à la pelle ? Où sont les Espagnols et les sauvages qui devaient nous le fournir ? J'aurais dû rester à Paris où j'en trouvais suffisamment sans courir tant de dangers.

— Allons, chère enfant, continua-t-il en s'adressant à Béatrix, faites vos adieux à votre frère pendant que je vais battre le rappel pour rassembler ceux de nos compagnons dont la mer n'a pas voulu et dont les requins voudraient bien, afin de leur donner le repos du sable, à défaut du repos de la terre que nous ne pouvons leur offrir.

Et jetant, en s'éloignant, un regard sur la désolée Béatrix :

— Pauvre femme, dit-il; belle comme cela, venir s'éteindre sur une île déserte ! Belle comme cela, et avoir quitté Paris ! Il faut qu'Eléonore Galigai ait été jalouse d'elle.

S'avançant alors vers les autres naufragés que leur malheur paraissait avoir anéantis :

— Eh ! vous autres, leur dit-il, ce n'est pas en restant assis et en regardant vos orteils, comme on prétend que le font les moines dans l'Inde, que vous vous tirerez de ce mauvais pas. Debout ! occupons-nous des morts, — d'abord par devoir et par respect pour eux, ensuite par respect pour nous-mêmes, parce qu'ils ne tarderaient pas à nous infecter si nous les laissions exposés au soleil. Accomplissons envers eux les derniers devoirs en les inhumant dans un sable que nous rendrons chrétien ; après, nous penserons à nous-mêmes. Allons, debout matelots ! debout Breton ! debout Normand ! Tout le monde sur le pont et à la manœuvre !

Et joignant l'encouragement du geste à celui de la parole, il força ses compagnons désespérés à se lever et à attirer sur le rivage tous les cadavres qui se trouvaient à leur portée. Avec des morceaux de planches, des douvelles de barriques que la mer avait jetés à la côte, ils entreprirent de creuser le sable, le plus loin qu'ils le purent du bord de la mer.

Ce travail leur prit beaucoup de temps, à cause de l'insuffisance de leurs moyens d'exécution ; ils parvinrent cependant à ouvrir une grande excavation au fond de laquelle ils trouvèrent le roc.

Ils commencèrent par dépouiller leurs pauvres compagnons de vêtements inutiles aux morts, mais qui devaient être une ressource pour

les survivants, et il les couchèrent côte à côte dans la fosse.

Ce ne fut pas sans peine que Durand décida Béatrix à se séparer des restes de son frère. Cette séparation, rendue navrante par l'abondance d'expression que la nature méridionale de la pauvre femme donnait à sa douleur, ne trouva d'écho sympathique que chez Durand. Les autres, absorbés dans l'inquiétude que leur causait leur propre situation, y assistèrent sans paraître s'en apercevoir et avec la plus parfaite indifférence.

Enfin on rejeta le sable sur les morts ; on le tassa au niveau du sol, et le sarcophage fut recouvert des plus gros fragments de rocher, que les naufragés purent déraciner et transporter. Ils employèrent toute la journée à ce travail funèbre, et, lorsque la nuit succéda au jour, — ce qui arriva presque subitement, car, sous cette latitude, il n'y a pas de crépuscule, ils durent s'arranger comme ils purent pour passer la nuit dans les anfractuosités du rocher.

Ils n'avaient pris aucune nourriture et avaient seulement bu quelques gorgées d'eau de pluie conservée dans les citernes naturelles des rochers.

La gravité de leur situation, le désespoir leur avaient fait oublier la faim. Seul, Durand y avait pensé, et il s'endormit enveloppé dans la casaque de Verina, qu'il s'était adjudgée dans le partage des dépouilles, en rêvant aux moyens de pourvoir à une subsistance au moins problématique.

Lui seul dormit d'un sommeil paisible ; habitué à une existence agitée et aventureuse, ses rêves ne furent pas troublés par les regrets de la France et de vains souvenirs des cabarets de Paris. Son esprit actif s'ingéniait même dans le sommeil. Rompu, dès l'enfance, à une vie d'expédients et de hasards, peu de chose l'étonnait, rien ne l'effrayait, et, bien qu'il ne se fut jamais trouvé en face d'une réalité aussi terrible que celle contre laquelle il avait à lutter, il ne se sentait pas abattu et ne perdait pas l'espoir de s'en tirer.

Béatrix, qui devait à la sollicitude du Parisien de pouvoir s'envelopper

dans un peu de linge à peu près sec, brisée par la fatigue morale et physique, dormit du sommeil agité de la fièvre.

Les autres naufragés, en proie au plus violent désespoir, recherchèrent vainement le repos; plus d'un passa la nuit à implorer son patron ou à écouter avec anxiété le bruit des vagues qui se brisaient de toutes parts autour d'eux et les airs sinistres et stridents des oiseaux de mer que l'obscurité rassemblait sur la plate-forme de l'Ile.

#### IV

Durand n'était pas un homme pervers : c'était une nature pervertie par les nécessités au milieu desquelles il était né, dépravée par les mauvais exemples, par l'ignorance absolue de tout principe de moralité, par les recherches des mille expédients auxquels il avait dû avoir recours pour subvenir à une existence toujours difficile.

Jeté, pour ainsi dire, sur le pavé de Paris dès son enfance, il avait dû demander à la société son pain de chaque jour et souvent entrer en lutte avec elle, pour le lui arracher, lorsqu'elle se montrait sourde à ses sollicitations.

Né avec le sentiment naturel du juste et de l'injuste, il avait dû nécessairement faire taire ce qu'il y avait de bon en lui ou le plier aux exigences de besoins sans cesse renaissants, à la satisfaction desquels il n'était jamais arrivé par les moyens réguliers.

Les relations de la famille lui étaient inconnues; le foyer *paternel*, dont on ne perd jamais le souvenir, que l'enfance ait été heureuse ou malheureuse, n'avait pas existé pour lui ; les noms de père, de mère, de frère et de sœur étaient pour lui de vains mots.

Il ne savait pas d'où il était sorti, et lorsque sa mémoire interrogeait les mystères de son obscure enfance, ce n'était que pour s'y voir luttant sans cesse avec la faim, exploité par les forts tant qu'il avait été faible, exploitant à son tour les faibles quand il était devenu fort.

Véritable sauvage, né au coin d'une borne <sup>63</sup>, il avait végété et grandi

à la grâce de Dieu dans quelque obscur faubourg de ce grand désert de Paris.

Il avait été bien des fois ramassé dans son enfance par les patrouilles du guet, puis relâché sans qu'aucune âme charitable se préoccupât de son sort. Plus tard, il s'était vu souvent dans la nécessité de conquérir à la force du poignet les moyens de vivre qu'il implorait de la charité publique dans ses premières années.

Il avait crû ainsi, plante parasite, quelquefois nuisible, jamais utile, sans fleur et sans parfum. N'ayant jamais vu personne s'apitoyer sur ses misères, sans être méchant, il n'avait point de pitié pour les douleurs des autres. Les mauvais traitements avaient tari de bonne heure dans ses yeux la source des larmes, et éteint dans son cœur l'émotion de la pitié, et les plus grandes douleurs dont il put être témoin n'apportaient sur ses lèvres que l'expression de la raillerie la plus impitoyablement narquoise.

Comment il avait quitté Paris, c'est ce que lui seul eût pu dire, et cela était d'autant plus surprenant qu'il faisait partie de cette population interlope des mauvais faubourgs qui tient si fermement au sol de la capitale, qui a traversé les siècles avec ses traditions malfaisantes, et qui, les jours d'ébullition populaire, semble sortir d'entre les pavés, pour la terreur des bourgeois de tous les temps.

Il est à supposer que quelque démêlé avec la police l'avait obligé à s'éloigner momentanément de son centre et que son humeur vagabonde l'avait engagé dans l'entreprise malheureuse de Verina. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était un des passagers recrutés par celui-ci et que, malgré la pâleur mate de son visage et sa débilité apparente, il n'était ni le moins résolu, ni le moins alerte, ni le moins redoutable de ceux qui s'étaient embarqués sur *L'Éléonore*.

Durand n'éprouvait aucune sympathie pour ses compagnons. Comprenant cependant les causes de l'affaissement dans lequel les jetait le désespoir, il se sentait pris pour eux d'une sorte de commisération instinctive. Il savait que, se voyant sans ressources et ne pouvant

en trouver aucune en eux-mêmes, leur effroi de l'avenir devait être sans bornes. Quant à lui, il ne savait pas ce que c'était que le désespoir absolu, et il comptait toujours, dans quelque impasse qu'il se vît engagé, trouver une issue par laquelle il pourrait s'en tirer. L'existence aventureuse qu'il avait menée dès son enfance lui donnait une confiance suprême en lui-même, et il se fût échappé seul du naufrage de *L'Eléonore*, sur une pointe de rocher, qu'il n'eût pas perdu l'espérance. La situation était bien à peu près cela ; seulement sa tranquillité, sa présence d'esprit et son sang-froid étaient en raison des dimensions praticables de la pointe de rocher.

Quelque chose qu'il ne s'expliquait pas, un sentiment inconnu le préoccupait, et s'était, pour ainsi dire, révélé à lui dans ces circonstances peu propres à éveiller d'autre sentiment que celui de l'égoïsme.

Corrompu dès l'enfance, habitué aux mœurs des femmes les plus odieusement faciles, il ne lui était jamais venu à la pensée qu'on pût en respecter aucune.

Il y a, dans toutes les classes de la société, et trop souvent dans celles que l'éducation devrait préserver de ce malheur ou de cette lâcheté, des gens qui méprisent ou affectent de mépriser toutes les femmes ; mais généralement ces gens-là, qu'ils aient la réalité ou seulement la forfanterie du vice, avouent toujours une ou deux femmes qu'ils exceptent de la généralité, — une mère ou une sœur.

Durand n'avait pas cette branche de salut moral, et jamais il n'avait eu à sa disposition le moindre grain d'encens à brûler devant une idole. Il ne croyait à rien de bien et le vice seul était pour lui une réalité.

Il fut donc surpris de se trouver timide vis-à-vis de Béatrix et d'éprouver l'émotion inconnue du respect pour une femme. La douleur, la beauté de la malheureuse avaient produit sur lui une impression dont il ne se rendait pas compte, et le sentiment de la protection s'était présenté à son esprit en la voyant seule au milieu de ces hommes grossiers, privée de son appui naturel, Verina, qui lui avait toujours montré la plus grande déférence.

Un mouvement de banale pitié lui avait fait jeter à la pauvre femme le lambeau de toile dont elle s'était enveloppée. Maintenant, sans se demander pourquoi, il pensait à elle; il s'en préoccupait presque autant que de lui-même, et, s'il se sentait disposé à tenter quelques efforts pour arracher ses compagnons à leur apathie, c'était avec la pensée que ce qui serait fait en commun profiterait à Béatrix aussi bien qu'à lui-même. Il comprenait que, seul, il ne pourrait rien ou pouvait peu de chose, et il désirait la conservation de ses compagnons comme celle d'instruments utiles à son salut particulier.

Et comme, pour les conserver, il lui parut logique de les nourrir, tous les efforts de son esprit inventif se dirigèrent vers les moyens de leur procurer, et, s'il était possible, d'assurer leur subsistance.

Au point du jour, il se leva, et regardant tous ces hommes robustes que la fatigue corporelle et surtout la fatigue morale avaient endormis vers le matin :

— Ces brutes ! se dit-il, en voyant leurs visages contractés par les inquiétudes qui les tourmentaient même dans le sommeil, il n'y en a pas un parmi eux qui ait en lui la moindre ressource. Ils sont tous ou presque tous nés au bord de la mer; ils ont eu à lutter mille fois contre elle; depuis leur enfance, ils la voient sous toutes les faces, et pas un n'a su l'étudier et se familiariser assez avec elle, pour la regarder sans crainte dans les jours de mauvaise humeur. Ce sera un Parisien, qui n'avait jamais lutté que contre le courant de la Seine, qui leur montrera comment on domine la mer et comment on la franchit malgré elle. Mais, avant tout, il faut leur donner à manger, car si leur esprit m'est inutile pour m'aider à sortir d'ici, j'ai besoin de leurs bras, et, pour les avoir, il faut les nourrir. Tâchons donc de mettre en pratique l'inspiration qui m'est venue cette nuit.

Il s'approcha alors de Béatrix et, voyant qu'elle dormait d'un sommeil pénible et agité, il étendit doucement sur elle la casaque dans laquelle il avait passé la nuit.

Il choisit l'endroit le plus praticable des rochers au-dessus desquels se trouvait la plate-forme de l'île, et, s'accrochant des pieds et des mains, il mit en œuvre les longues études de gymnastique qu'il avait faites sur les monuments de Paris les jours de fête, lorsqu'il était enfant, et peut-être — mais nous n'avons pas à nous expliquer là-dessus, dans des vues moins innocentes plus tard. Il commença une ascension périlleuse avec le sang-froid et l'insouciance audace qui, dans toutes les circonstances de la vie et à toutes les époques, ont signalé le naturel de Paris.

Les rocs madréporiques sur lesquels il avait à grimper, présentaient pour appui, à ses mains et à ses pieds, une foule de petites pointes auxquelles il pouvait s'accrocher. Mais il arrivait que bien que ces rochers eussent la dureté du silex le plus compact, les fragments auxquels il s'accrochait, percés de mille trous comme une broderie de pierre, ne présentaient pas toujours assez de résistance pour le poids de son corps et se brisaient dans ses mains ou s'écroulaient sous ses pieds. Il lui fallait alors saisir un autre appui et le choisir plus solide, car, lorsqu'il se fut élevé à une certaine hauteur, une chute eût été effroyable. Une mort certaine et affreuse l'attendait sur les mille pointes des madrépores, tranchantes et dentelées à leurs extrémités comme autant de lames ébréchées.

Il parvint cependant au sommet, et son apparition y fut saluée par le plus discordant concert qui eût jamais assourdi une oreille humaine.

Un nuage d'oiseaux de mer s'éleva au-dessus de sa tête, si compact, si bruyant, d'un aspect si menaçant par sa masse, qu'il pensa être précipité du haut de la plate-forme dont il atteignait le sommet, et qu'il fut obligé de s'accrocher à la dernière pointe de rocher qui y faisait saillie, pour éviter une chute terrible.

Lorsque le bataillon ailé se fut élevé dans l'air où il continuait ses

clameurs, Durand se mit à la poursuite de quelques traînards auxquels il s'empessa de tordre le cou. Puis, il se mit à parcourir la surface plane qu'il avait devant lui, espace relativement immense et sur lequel il eut à exécuter, comme il se le dit à lui-même en se rappelant ses flâneries à Paris, la danse des œufs qu'il avait vu pratiquer tant de fois par les saltimbanques de la place Royale et du Pont-Neuf.

On était justement à l'époque de la ponte des oiseaux de mer, et la plate-forme était littéralement couverte de nids remplis d'œufs de toutes couleurs et de toutes dimensions.

— Il paraît que c'est la Pâque de cette île, se dit Durand en voyant la variété de couleur des œufs, mais s'il y a en cela un air de civilisation, il y en a peu dans la confection des nids et on voit bien qu'ils ont été construits par des oiseaux sauvages.

Ces nids, en effet, ressemblaient peu à ceux que les enfants recherchent dans les bois des environs de Paris ; ils pouvaient avoir quelque charme pour un naturaliste, mais ils en étaient entièrement dépourvus pour l'homme qui n'y eût cherché que la grâce du contour. C'était une suite de tas à peu près informes, d'herbes marines desséchées, de morceaux de bois et de feuillages rapportés de loin, sans doute, par des oiseaux au vol puissant, mais peu préoccupés, comme il paraissait, de l'agrément de leur demeure et du bien-être intérieur de leur progéniture.

Malgré les airs menaçants des habitants du lieu, qu'il avait délogés et qui ne cessaient de voltiger autour de lui, Durand, qui se sentait en équilibre sur le plateau, se mit à le parcourir avec le plus grand sang-froid, écartant seulement de la main ceux des assaillants qui le menaçaient de trop près. Il eut d'abord le bonheur de s'apercevoir que, s'il était sûr, comme il se le dit, de procurer une omelette à ses compagnons, il pourrait y ajouter un rôti, en découvrant quelques nids dont les hôtes étaient trop jeunes pour avoir pu suivre leurs parents dans leur fuite aérienne.

Bien assuré de cette ressource qui se présentait sous un volume suf-

fisant, il parcourut en flâneur le terrain qu'il venait de conquérir, et, voulant prendre connaissance entière de son domaine, il s'avança jusqu'au bord de la falaise qui terminait le plateau du côté du vent. Peu accessible au vertige, il put considérer cette belle horreur de la mer brisant sans cesse contre les rochers que ses lames minent peu à peu et où elles finissent par creuser ces cavernes mugissantes dont les voix terribles et mystérieuses ont inspiré aux anciens les poétiques créations des Charybde et des Scylla.

Durand était poète, comme le sont tous les amateurs de la vie contemplative, mais il était en même temps positif comme tous ceux qui ont eu à lutter contre la nécessité.

Il admirait d'instinct les grandes scènes de la nature, mais son admiration ne faisait pas taire en lui le sentiment de la réalité.

Il admira donc ces formidables roches, dont les masses tumultueusement entassées, les pointes aiguës et s'élançant vers le ciel, les déchirures pareilles à des broderies de pierre, ressemblaient aux tours, aux murailles, aux flèches de monuments engloutis. Il entendit sans frissonner la grande voix de la mer qui les menaçait en les frappant, mais en même temps son regard chercha au large s'il n'y avait pas quelque chose en vue. Il n'y avait rien, rien que les flots bornant l'horizon de tous côtés.

Il revint donc sur ses pas, ramassa soigneusement tout ce qu'il jugea convenable d'emporter de jeunes oiseaux, et, enveloppant quelques œufs dans le nid qui lui parut le plus transportable, il reparut à l'endroit où s'était accomplie son ascension périlleuse et héla ses compagnons qui, n'ayant pas eu connaissance de son départ et de son voyage aérien, se demandaient déjà avec inquiétude ce qu'il était devenu.

Dès qu'ils l'aperçurent, les visages se rassérénèrent, et, habitués presque tous dès l'enfance à se hisser le long des falaises du littoral de la France, à gravir les rochers et les montagnes, à grimper sur les mâts, ils l'eurent bientôt rejoint et se chargèrent de descendre sur la plage les vivres qu'il leur avait amassés et dont ils commençaient à

sentir le pressant besoin.

Les allumettes chimiques n'avaient pas encore été inventées, et, l'eussent-elles été, il eût été sans doute assez difficile à nos naufragés d'en trouver en état de produire du feu. Ils ne connaissaient pas le moyen problématique d'enflammer deux morceaux de bois sec en les frottant l'un sur l'autre. Et, l'eussent-ils connu, il leur eût été très-difficile aussi de trouver deux morceaux de bois sec, attendu, d'abord, que l'île était dépourvue de tout bois tenant par racines et que les débris que les flots leur apportaient de *L'Éléonore* étaient complètement imprégnés de l'eau de mer. Ils durent donc se résigner à manger leurs œufs et leur gibier crus. Ce ne fut pas sans une certaine répugnance et sans que leurs estomacs se montrassent réfractaires à ce genre d'alimentation, qu'ils en vinrent là; mais enfin ils durent s'y résigner.

Les natures robustes et matérielles résistent plus longtemps aux privations que les natures délicates et nerveuses; mais lorsque ces privations ont atteint un certain degré, la prostration est plus grande chez les premières que chez les autres, parce qu'elles ne sont pas préservées du découragement par l'activité de l'esprit. La force morale, dans ce cas, supplée aux forces physiques. Mais aussi, quand leurs appétits physiques sont satisfaits, l'espérance renaît avec les forces nouvelles que le corps a acquises.

C'est ce qui arriva aux naufragés de *l'Éléonore*.

Durand seul, frêle en apparence, délicat et nerveux, ayant un de ces visages pâles qui caractérisent les naturels des bords de la Seine, avait supporté avec courage et les péripéties terribles du naufrage et les privations non moins terribles qui en avaient été la conséquence. Trois jours de jeûne ne l'avaient pas abattu; trois jours de jeûne avaient fait de ses compagnons plus robustes des êtres incapables de l'énergie qu'il avait su déployer, lui qui passait à bord pour un être relativement faible et impropre aux durs travaux de la navigation.

Quand nous disons trois jours de jeûne, nous sommes au-dessous de la vérité, mais nous aimons mieux cela que d'encourir le reproche

d'exagération. Leur jeûne avait bien duré trois jours entiers et trois nuits entières ; et l'on sait qu'en ce qui concerne l'estomac les nuits sans sommeil peuvent passer pour des jours.

Ce premier repas, pris du bout des dents, leur rendit cependant quelque force, et ils pensèrent à agiter la question de savoir comment ils se tireraient de ce coin de terre abandonné. Une sorte de sécurité leur avait été rendue par l'assurance de ne pas manquer de vivres pendant quelque temps, au moins pendant autant de temps que les oiseaux de mer ne trouveraient pas leur voisinage trop gênant. Mais enfin vivre de chair crue, c'était bien vivre, il est vrai, mais dans quelles conditions ! Et quoique leurs palais ne fussent pas des plus délicats, ils sentaient qu'ils se feraient difficilement à l'affreux goût d'huile de poisson qu'avait cette nourriture.

Lors donc qu'ils furent à peu près rassasiés, car les plus affamés ne mangèrent pas beaucoup et ne purent répondre qu'à l'appel le plus impérieux du besoin, chacun pensa à ce qui les préoccupait tous, et tous les regards se tournèrent vers Durand en qui gisaient toutes les ressources, sur lequel reposaient toutes les espérances, et dont on acceptait la supériorité intellectuelle.

S'il n'y eût eu sur l'île qu'une portion minimale d'un aliment quelconque, qu'on eût eu à se le disputer, il est certain que la raison du plus fort eût été, comme elle l'a été, et le sera toujours dans certaines circonstances, — la meilleure, et vraisemblablement Durand, dont toute la force, dont toutes les ressources gisaient dans son énergie intellectuelle, dans son insouciance de Parisien, pour mieux dire, n'en eût pu toucher une bribe. Mais, chacun étant à peu près satisfait, eût fait le sacrifice de son repas du lendemain, sauf à se rétracter, pour conserver la seule tête de l'assemblée. Ce fut donc sur Durand que l'on compta pour décider du parti qu'on prendrait. Personne n'osa donner un avis avant qu'il eût émis le sien.

## VI

Durand, pas plus que ses compagnons, n'avait la pensée de finir ses jours sur cette île déserte. Habitué au mouvement et à l'activité de Paris, il n'avait entrepris un voyage en mer que poussé par l'espérance de récolter de quoi retourner dans sa ville natale, pour y vivre à sa guise, sans avoir à compter sur le hasard qui avait été jusque-là son fournisseur habituel, et sur lequel avaient reposé toutes ses ressources.

Il comprit que plus ils resteraient dans cette situation critique, plus le courage et la force de ses compagnons diminueraient, et qu'il perdrait par là des bras dont il avait besoin. Egoïste comme tous les hommes, s'il travaillait au salut commun, c'était d'abord en vue du sien propre. Aucun autre dévouement que le dévouement le plus personnel ne le guidait, et il n'eût pas fait le moindre effort pour sauver un de ses compagnons s'il n'eût pas dû se sauver lui-même et le premier.

Il n'y avait de moyens de salut pour eux que dans les débris de *L'Éléonore*, qu'il fallait aller chercher à travers une mer calme, il est vrai, mais périlleuse, à cause des terribles ennemis qui la sillonnaient dans tous les sens. Les requins, alléchés par le plantureux repas qu'ils avaient fait, étaient venus en foule, et se jouaient dans la mer transparente qui les berçait sur sa vague tranquille.

C'eût été un spectacle assez gracieux pour des témoins indifférents que ces immenses squales allant et venant, se jouant entre eux, serpentant sur les lames frappées par le soleil qui les irisait de mille reflets. Mais, pour les sept naufragés, ce tableau n'avait rien que de très-effrayant, et les monstres paraissaient se trouver là si à leur aise, que pas un ne faisait mine de s'éloigner, et que leur nombre au contraire allait toujours croissant. Il fallait cependant aller à *L'Éléonore*, et le faire au milieu de ces redoutables ennemis qu'il n'y avait pas moyen d'écarter.

*L'Éléonore* était toujours couchée au milieu des récifs sur lesquels la vague furieuse l'avait battue, mais elle y était maintenant presque à

sec, et en supposant qu'on pût arriver jusqu'à elle, on n'avait rien à craindre des hôtes effrayants de la mer si celle-ci continuait à être tranquille.

Quelques débris avaient été amenés par les flots près du rivage sur lequel on se hâta de les tirer. Ils consistaient en quelques planches, dans les débris d'une chaloupe défoncée et dont les membrures seules étaient à peu près intactes, les bordages et le fond ayant été mis en pièces sur les rochers. Cette embarcation brisée était cependant le seul espoir des naufragés. Ils la halèrent autant qu'ils purent sur le sable, ne sachant pas encore comment ils en tireraient parti, mais comprenant pourtant qu'elle devait être pour eux un moyen de délivrance.

Après le premier repas et les premiers travaux, lorsque le plus impérieux des besoins eût été apaisé et qu'on eût mis la première main à l'œuvre de salut, Durand, assis sur le rivage que la mer caressait maintenant de ses lames molles et onduleuses, appela ses compagnons et leur parla à peu près en ces termes :

— Je suppose que vous n'avez pas plus que moi l'envie de vous faire ermites sur ce rocher. Si vous n'avez pas vu Paris comme moi et comme cette jeune femme, — et il montrait Béatrix qu'il avait fait asseoir auprès de lui, si, par conséquent, vous avez ce regret de mourir en vous trouvant ici, vous n'en avez pas moins quelqu'un ou quelque chose qui vous rappelle ailleurs. Moi, je ne regrette que Paris, sans que mes regrets se reportent particulièrement à quelqu'un. J'ai toujours été un des enfants gâtés de la grande ville, et je veux revoir ma mère. Elle m'a souvent fait châtier sévèrement par ses archers; elle a mis quelquefois, entre la liberté et moi, une porte un peu épaisse ; mais enfin je crois à son affection, et je veux avoir encore l'occasion de lui montrer la mienne. Pour cela, il faut que nous quittions ce rocher. Je ne vous demanderai pas à toi Nivernais, à toi Breton, à vous tous paysans, enfin, pourquoi vous avez l'air si bêtement tristes. Quand on est né à l'ombre d'un clocher de village, on y a toujours laissé quelque vieille mère, quelque sœur ou quelque *paysse*. Je suis sûr que c'est la

chanson que vous me chanteriez tous sur des airs différents, aussi je ne vous interroge pas. Je connais vos histoires; je n'ai pas besoin que vous me les racontiez, ce serait du temps perdu. Il faut que nous employions celui que nous avons à trouver les moyens de rejoindre chacun l'objet de nos regrets.

Verina nous avait amenés sous prétexte de fonder une colonie dont il serait le roi, et dont la belle femme que voici serait la reine. Il nous promettait au moins de nous faire faire fortune, et vous savez que nous ne comptons pas demander la nôtre à la terre, toujours longue à se la laisser arracher. Nous étions tous trop impatients pour cela; nous voulions la trouver toute faite sur quelque bâtiment espagnol ou autre.

Toutes nos espérances sont venues se briser sur ce rocher qu'il faut quitter à tout prix. Pour cela, il faut nous livrer au hasard; puisqu'il nous a perdus, il peut bien aussi nous sauver. Mais il faut que nous l'aidions en quelque chose. Je ne vous propose pas de nous sauver à la nage; il y a là des gaillards qui mettraient obstacle à notre salut, et qui sans doute seraient assez curieux de savoir s'il est aussi agréable de manger de l'homme vivant que de l'homme mort; et puis l'haleine nous manquerait, car il y a probablement loin à aller. Il faut que nous trouvions un moyen de transport convenable, et comme il n'existe aucun chantier de construction dans les environs, il faut que nous nous fassions nous-mêmes constructeurs.

— Cela ne m'embarrasserait pas, dit le Breton; j'ai construit plus d'une barque au pays, et le Normand s'y entend aussi...

— Et moi, dit le Nivernais, croyez-vous que je n'aie pas vu faire et fait moi-même plus d'une *tone*<sup>64</sup> sur la Loire ?

— Tout cela est très-bien et très-vrai, reprit Durand, et il n'y a aucun de nous qui ne soit en état de donner la main à l'édification d'un pont qui nous conduirait hors de ce lieu désert; les ouvriers ne manquent pas, ce sont les matériaux qui manquent.

— Il y en a là, dit le Breton en montrant l'*Eléonore*.

— C'est à quoi je n'ai cessé de penser, mais le difficile est d'y arriver.

— Je m'en charge, reprit le Breton, auquel le repas de chair crue avait donné un courage et une résolution que la plus légère diète lui eût fait perdre. Je me charge d'aller à bord de *L'Éléonore*, et de vous envoyer toutes les planches que j'en pourrai détacher et de vous apporter tous les outils que j'y pourrai trouver; nous verrons après ce qu'il y aura à faire.

Et il s'approcha résolument du bord de la mer, ôta les quelques vêtements qui le couvraient et se prépara à se jeter à l'eau.

Comme il allait s'y précipiter, deux énormes requins, qui paraissaient deviner son dessein, vinrent accomplir devant lui une évolution qui le fit reculer; Il pâlit et regarda ses compagnons qui avaient déjà fait un mouvement pour l'arrêter. Pourtant il reprit:

— J'ai dit que j'irais et j'irai !

Il chercha autour de lui, et ramassa un débris de planche qui pouvait avoir six à huit pieds de long sur deux de large. Il prit un morceau de bois qui pouvait lui servir de rame et d'arme défensive, et, se posant les jambes croisées sur cette sorte de radeau :

— Pousse ! dit-il à ses compagnons, qui imprimèrent un mouvement rapide à la planche, la poussant, avec son aventureux navigateur, dans la direction du navire échoué.

La distance du rivage aux récifs où le navire s'était brisé n'était pas grande, et pourtant elle était difficile à parcourir à cause de la nature de l'embarcation sur laquelle se trouvait le Breton, et que la houle repoussait, malgré les efforts qu'il faisait avec son aviron de hasard.

A peine eut-il été éloigné de quelques pieds de la côte, que les requins s'approchèrent de l'audacieux qui venait les braver dans les eaux claires où ils s'ébattaient si à l'aise. Ils se mirent à décrire autour de lui mille cercles, passant par-dessus la planche, plongeant profondément, reparaissant de tous les côtés, et heurtant de leurs ailerons la frêle embarcation. Tous s'étaient réunis sur ce point, qui était devenu central pour eux, et le malheureux Breton ne voyait autour de lui que les têtes

hideuses des monstres qui disparaissaient pour reparaître aussitôt, et dont les évolutions incessantes semblaient multiplier le nombre.

Le pauvre matelot perdit bientôt le sentiment de sa résolution et de l'entreprise qu'il devait accomplir, pour ne songer qu'au danger qui le menaçait. Il n'était qu'à quelques brasses de ses compagnons, qui comprirent à l'altération de son visage les angoisses effroyables auxquelles il était livré, ils lui crièrent de rester immobile, espérant que la houle ramènerait la planche au rivage. En même temps ils essayaient, mais vainement, d'écarter les redoutables poissons en leur jetant des débris de rocher.

Les requins n'en continuaient pas moins leur ronde infernale, fascinant par leurs constantes évolutions l'infortuné dont toutes les pensées étaient tournées vers le danger qu'il courait. Ses dents claquaient de terreur; ses bras tremblaient, et il abandonna bientôt sa rame qu'il laissa aller pour se cramponner des deux mains à sa planche qui, dans ce moment terrible, lui semblait être une planche de salut. Elle ne le fut pas longtemps.

Un mouvement qu'il fit à l'approche d'un des monstres qui vint le frôler de son aileron lui fit perdre l'équilibre; la planche chavira. Un cri déchirant se fit entendre, et tout disparut dans la profondeur de la mer, homme et requins. Seulement une traînée rouge monta du fond de l'eau, et vint s'épanouir à la surface, pour disparaître bientôt, dissipée par la houle.

— Diable ! fit le Parisien, deux bons bras de moins ! A moi pourtant maintenant ! Voyons si je serai plus heureux.

Et il saisit la planche que la vague avait repoussée au rivage ; il s'élança dessus avec la prestesse d'un saltimbanque, lui imprima en sautant un mouvement en avant et, aidé de deux morceaux de bois qu'il avait prestement ramassés et qui lui servirent de rames ou de pagayes, il fit des efforts de vigueur et d'adresse tels, que ses compagnons s'étaient à peine rendu compte de son audacieuse entreprise, quand ils le virent debout sur les débris de l'*Éléonore*.

Les requins, occupés à se disputer les restes du Breton, ne troublèrent pas le voyage du Parisien. Et comme il avait prévu, avec la rapidité de coup d'œil d'un grand observateur, que la mort du pauvre matelot laisserait la mer libre au moins pour quelques instants, il accomplit, grâce à son adresse et à sa présence d'esprit et sans courir le moindre danger, cette traversée qui avait été si fatale à son compagnon.

Les autres naufragés étaient restés sur le rivage, terrifiés par la fin terrible du pauvre Breton, non moins terrifiés par l'audace du Parisien qui les hélait de l'endroit où il était à l'abri du danger avant qu'ils eussent pu revenir à eux.

## VII

L'homme fort se montre partout ce qu'il est, et quiconque eût vu Durand sur le pont de *L'Éléonore*, ne se fût jamais douté qu'il avait devant les yeux un de ces Parisiens *de race*, un de ces *pâles voyous*, comme un poète les a qualifiés plus tard, dont l'enfance s'était passée sur le pavé fangeux et à l'ombre humide des hautes maisons de la grande ville. La *Babylone moderne*, comme on l'appelait déjà dans ce temps, n'avait jamais eu d'enfant plus insouciant, plus sûr de lui-même, plus confiant dans l'avenir.

Au milieu de la mer mugissante qui grondait tout autour de lui elle couvrait quelquefois de son écume, sur le pont du bâtiment naufragé que chaque vague soulevait, il était aussi tranquille et poursuivait son but avec autant de sang-froid que s'il eût été, les mains dans ses poches, arpentant les quais de Paris.

Paresseux, *avec délices*, ainsi que Figaro, quand il pouvait être paresseux, il savait être laborieux, plus laborieux que l'homme rompu au travail depuis l'enfance, quand la nécessité lui en faisait une loi. Le *Time is money* des Américains n'était pas encore inventé; Durand paraissait en avoir la prescience par l'ardeur qu'il mettait à la tâche que le moment présent lui imposait.

La tempête avait fait une partie du travail qu'il devait accomplir; le bâtiment était disloqué. Il eut cependant de grands efforts à faire pour arriver à l'accomplissement de son œuvre, qui était la réunion de quelques planches qui le missent à même de retourner auprès de ses compagnons, et de leur fournir les moyens de venir eux-mêmes sans danger jusqu'au navire naufragé. Il parvint avec quelque peine à en rassembler trois, dont il forma une sorte de plate-forme de cinq à six pieds de large; il fit un tout au moyen de bois plus étroits qu'il y cloua transversalement. Nous ne dirons pas de quels outils il se servit et comment il se procura des clous; son génie et le navire naufragé y pourvurent. En peu de temps, la besogne fut achevée.

Ses compagnons, qui ne le quittaient pas du regard, suivaient ses mouvements avec l'admiration qu'excitent toujours l'audace et l'esprit d'entreprise mis en application, et surtout avec l'intérêt que donne l'espérance du salut.

Ils le virent enfin sur son embarcation, si prestement et si adroitement improvisée, se diriger vers eux au moyen d'un grand aviron qu'il manœuvrait à l'arrière et auquel il imprimait adroitement le mouvement que les marins appellent la godille, et qui communique, lorsqu'il est habilement pratiqué, une force de propulsion très-rapide aux embarcations les plus lourdes. L'hélice, appliquée maintenant aux bateaux à vapeur, n'est que la godille perfectionnée.

Les requins commençaient à reparaitre, mais ils ne firent aucune tentative contre un véhicule qu'ils comprenaient d'instinct devoir résister à leurs efforts. Ils se contentèrent de le frôler de leurs puissants ailerons, de le circonscrire dans mille volutes sans arrêter sa marche, sans rien tenter contre Durand qui pouvait impunément les braver.

Lorsqu'il fut à portée du rivage, il lança une corde que ses compagnons saisirent avec empressement, et le radeau fut halé sur le sable.

— Allons, dit le Parisien, en route tous pour *L'Éléonore*, qui nous permettra de l'utiliser en détail, puisqu'elle ne peut plus nous servir à rien en gros. Voici les moyens de nous y transporter et d'en revenir

aisément et promptement.

Et il montra plusieurs avirons qu'il avait eu soin de jeter sur son radeau improvisé.

— Quant à vous, continua-t-il en s'adressant à Béatrix, vous voudrez bien rester à terre et nous faire rôtir pour dîner quelques-uns des oiseaux que nous avons dédaignés à déjeuner. Nous allons vous fendre un peu de bois et voilà de quoi faire du feu.

Alors il exhiba, aux regards émerveillés de ses compagnons, une boîte de fer blanc dans laquelle se trouvaient une pierre à fusil, un briquet et de l'amadou. Au moyen d'une hache dont il s'était muni aussi à bord, on réduisit en menus morceaux les fragments de planches les moins imprégnées d'eau de mer, et bientôt un feu clair s'éleva surmonté d'un panache épais de fumée et de vapeur d'eau.

En quelques instants, ils eurent installé, de chaque côté du radeau, des sortes de *tollets*<sup>65</sup> où on appuya les avirons. Durand s'établit à l'arrière pour gouverner et ils se mirent en route, en accompagnant les coups de rame de ce chant cadencé des matelots qui n'a pas de paroles, et qui est de tous les pays et de tous les temps.

Je n'entrerai pas dans le détail de ce qui se passa à bord de *L'Éléonore*, où ils firent plusieurs voyages; je dirai seulement qu'ils ne laissèrent sur le récif que ce qu'ils ne purent transporter au rivage.

L'espérance du salut leur donna une force, une adresse, une énergie qu'ils n'eussent sans doute pas eues dans des circonstances ordinaires.

Ils profitèrent ingénieusement des jours et des heures de basse marée, et parvinrent à remettre à peu près en état la chaloupe échouée et défoncée que la tempête avait jetée avec eux sur les rochers. Ils remplacèrent les planches brisées; arrachèrent, pour les remplacer aussi, celles qui leur parurent d'une solidité douteuse, garnirent les coutures d'étoupe qu'ils n'eurent pas de peine à se procurer, et dont les manœuvres brisées de *L'Éléonore* leur fournirent la matière. Ils dressèrent des mâts, taillèrent et ajustèrent des voiles, frappèrent des poulies pour rendre facile le maniement de leur embarcation.

Comme elle n'était pas assez grande pour être pontée, ils clouèrent, à l'avant et à l'arrière, deux gaillards sous lesquels ils pensaient qu'il leur serait facile de serrer les provisions.

Tout cela se fit en peu de jours. Ils travaillaient avec une ardeur fébrile depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit noire, se donnant à peine le temps de manger. Durand seul en prenait à son aise. Maintenant, qu'il n'était plus une individualité indispensable, que les forces de ses compagnons suppléaient à ses efforts personnels, il se contentait de diriger les travaux, mettant rarement la main à l'œuvre et dormant dans la chaleur du jour.

Ses compagnons en murmuraient bien un peu, mais comprenant pourtant que, sans lui, ils ne pouvaient rien, ils se soumettaient ; être les bras de cette volonté, de cette intelligence qu'ils jalouaient, mais contre lesquelles ils n'osaient pas se révolter.

Dans leur milieu ordinaire, condamné aux mêmes travaux qu'eux, ils l'eussent roué de coups s'il eût laissé peser sur eux la moindre part de sa charge. Ici ils respectaient même ses fantaisies, car lui seul avait l'initiative d'une idée, et ils comprenaient que, s'il venait à leur manquer, tous leurs efforts réunis seraient vains, faute d'une direction que lui seul pouvait leur donner. Ils acceptaient donc sa domination, et, bien qu'elle ne fût pas lourde, puisqu'elle se bornait à la satisfaction de ses habitudes de paresse, ils se promettaient peut-être d'en tirer vengeance plus tard.

## VIII

Ce ne fut qu'au prix des efforts de bien des jours que la chaloupe se trouva mise à flot.

De même qu'ils avaient profité des heures de la marée basse pour faire leurs réparations, les naufragés durent attendre celles de la haute marée pour mettre leur embarcation en état de flotter.

Ce fut un travail long et pénible, et qui ne pouvait être accompli que

par des hommes qui voyaient là un suprême moyen de salut.

Le poids énorme de l'embarcation fut longtemps une difficulté infranchissable. Elle avait pénétré dans le sable, dont la houle avait peu à peu augmenté le volume autour d'elle ; dans les heures de marée très-basse, elle paraissait être tout à fait à sec.

Pendant, comme ce sable, amené et amoncelé en couches minces et successives par la vague, était très-ténu et très-mouvant, ils purent, avec beaucoup de peine, il est vrai, mais enfin ils purent dégager le côté de la chaloupe qui était tourné vers la mer. Ils réunirent alors tous leurs efforts, et parvinrent à coucher leur embarcation dans cette sorte de bassin qu'ils avaient creusé avec tant de peine.

Une fois la quille dégagée, ils firent glisser la chaloupe sur le côté, et, lorsqu'elle eut sous elle assez d'eau pour flotter, il ne leur fut pas difficile de la redresser et de la tenir en équilibre en la lestant convenablement.

Ils commencèrent alors leurs préparatifs d'appareillage.

Ceux d'entre les naufragés qui avaient été marins, — le Normand et le Provençal seuls l'étaient d'origine; l'Auvergnat et le Nivernais ne l'étaient devenus qu'accidentellement; quant au Parisien, il ne l'avait jamais été, ceux donc d'entre les naufragés qui avaient été marins s'étaient chargés particulièrement du grément de leur petit navire, et on comprend qu'ils n'avaient épargné ni soins ni peines pour le rendre parfait. Ils avaient trouvé, dans les débris des vagues de l'*Eléonore*, de quoi faire des mâts convenables, et l'étoffe ne leur avait pas manqué pour tailler des voiles. Ils mirent donc la plus grande attention à bien assurer toutes leurs manœuvres, à organiser les voiles de façon à ce qu'on put les larguer et les amener sans peine, à fixer le gouvernail assez solidement pour qu'il ne fût pas exposé à être démonté. On garnit d'étope toutes les coutures des bordages et du fond. Il n'y avait ni goudron ni résine ; on ne pensa donc pas à calfater ; mais on boucha si bien, avec de l'étope, les plus petites fissures et on l'y fit entrer si profondément, que l'opération du calfatage eût été vraiment superflue.

On convint qu'on ferait une ascension au plateau pour y faire provision de vivres, une ascension exceptionnelle, bien entendu; car depuis que le Parisien en avait montré le chemin, chacun y montait avec la plus grande facilité quand le besoin de vivres frais se faisait sentir.

On n'avait pas oublié l'eau. Quoiqu'on en eût une provision plus que suffisante dans les citernes naturelles de l'île, la pensée qu'on n'avait que trop peu de vases pour en emporter, était une grande préoccupation pour les naufragés.

Toutes leurs ressources consistaient dans un baril qu'ils avaient trouvé défoncé sur les rochers, et qu'ils avaient remis en état avec toute l'ingénieuse habileté que fait naître la nécessité, même chez les hommes les plus maladroits. Ce baril, qui pouvait contenir une cinquantaine de litres de liquide, et une outre de peau d'échèvre, à peu près de la même dimension, étaient toutes leurs ressources. Ils ne comptaient pas quelques pots plus ou moins cassés qu'ils se proposaient bien néanmoins d'emporter avec eux pleins d'eau, en les arriant, comme ils le pourraient, dans le canot, mais qui ne pouvaient contenir qu'une très-faible réserve, rendue très-douteuse par la fragilité ou le mauvais état des récipients.

Ils n'avaient pu trouver de vivres à bord de l'*Éléonore*; tout avait été entraîné et détruit par la mer. Mais dans un coin de la cabine de Verina, le Parisien, à son premier et hasardeux voyage à bord, avait fait une découverte précieuse dont il s'était gardé de faire confidence à ses compagnons. C'était un vase clissé en jonc, qu'il savait contenir ordinairement de l'eau-de-vie que Verina aimait, sans pourtant que ce goût allât jusqu'à l'ivrognerie. Au près de ce vase, que le capitaine portait ordinairement suspendu à son cou et que la Providence lui avait fait déposer le jour de l'ouragan, au près de ce vase était une grande cruche en grès, encore à moitié pleine. Comme il n'y avait pas à bord d'autre spiritueux, Durand ne crut pas mal faire en s'adjugeant la bouteille clissée du capitaine qu'il remplit jusqu'au goulot, et le vase précieux, attaché à son épaule par la corde passée en écharpe, se dissimulait

sous sa chemise flottante.

Le Parisien ne se fit aucun scrupule de se montrer égoïste ; il se dit qu'il fallait d'abord penser à soi ; penser ensuite aux autres *pour soi*, et ne penser à eux *pour eux* que lorsqu'on pouvait le faire sans se gêner, ou qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

C'est pourquoi il avait dissimulé la cruche, qui contenait encore un peu d'eau-de-vie, sous des morceaux de voiles qu'il avait mis sur son radeau, et il tâcha, une fois qu'il fut à terre, de la dérober aux regards de ses compagnons, ce qu'il put faire en la cachant dans le sable.

Lorsque tout se trouva prêt, le grément de l'embarcation achevé, les deux précieux réceptacles d'eau arrimés soigneusement sous le gaillard d'arrière, on convint, qu'avant de se mettre en route, on ferait un dernier voyage au plateau, afin d'augmenter, jusqu'au moment du départ, la provision d'oiseaux qu'ils avaient commencé à fumer depuis plusieurs jours. Ils en avaient déjà préparé, de celle façon, un assez grand nombre qui paraissaient être dans de bonnes conditions de conservation. Ils les avaient laissés se dessécher au soleil, après que la fumée saline du bois imprégné d'eau de mer eût commencé l'opération.

La dernière chasse qu'ils allaient faire était entreprise en vue de s'assurer des vivres à peu près frais pendant quelques jours, avant d'en venir à attaquer la réserve.

Durand trouva un prétexte pour ne pas faire partie de l'expédition et pour rester sur le rivage à s'occuper, avec Béatrix, de la préparation des oiseaux, pendant que leurs compagnons les prendraient et les leur jetteraient.

## IX

Dès le matin, le Nivernais, le Normand, l'Auvergnat et le Provençal, éveillés de bonne heure par la pensée du départ prochain, commencèrent leur ascension.

Durand se trouva seul avec Béatrix sur le rivage. Il attendait ce moment depuis longtemps et n'avait rien fait d'ostensible pour l'amener, dans la crainte d'exciter les soupçons de ses compagnons.

Dès qu'il se fut bien assuré que sa voix ne pouvait arriver jusqu'à eux et qu'il les eut vus disparaître sur le plateau, il s'approcha de Béatrix à laquelle il n'avait jusque-là adressé que de rares et banales paroles, comme les autres naufragés avaient pu le faire.

— Vous n'avez pas été sans remarquer, lui dit-il, la ponctualité avec laquelle les quatre gaillards qui occasionnent, en ce moment, un si grand remue-ménage au camp des oiseaux de mer, exécutent tous les ordres que je leur donne. Vous n'avez pas été non plus sans comprendre la cause de cette obéissance absolue : c'est que ces quatre hommes ont besoin de moi. Ils me considèrent comme indispensable à leur salut, parce que moi seul ai conservé du sang-froid dans notre malheur. Indispensable est un mot que je ne connais pas ; mais enfin puisqu'ils y croient, eux, il faut leur laisser leur foi et en user tant qu'elle nous profitera. Si je n'étais pas avec eux et qu'ils fussent livrés à eux-mêmes, quelque épais que soient leurs crânes, il y germerait une idée qui les mènerait sinon à leur salut, du moins à trouver quelque chose qui pourrait les y conduire. Mais, comme je pense pour eux, ils me laissent faire, sans se douter qu'ils ont en eux les mêmes ressources que moi. Laissons-les donc croire que je leur suis *indispensable*, et jouissons des privilèges que me donne cette bonne opinion tant qu'elle durera. Mais il faut prévoir le moment où ils ne l'auront plus et où chacun devra penser à soi. Quand ce moment sera arrivé, — et qui sait s'il n'est pas très-proche? car nous allons nous engager sur une route bien vague et inconnue à tous ... si donc il doit arriver bientôt, on ne peut guère prévoir quel en sera le résultat. Vous êtes une femme, hors d'état de lutter ; moi, je pourrai bien résister un peu, quoique je ne signifie pas grand'chose auprès de ces quatre colosses, s'il s'agit d'en venir à l'essai des forces. Il est à craindre que la bonne intelligence ne règne pas toujours dans le petit espace que nous allons occuper

en quittant cette terre relativement immense.

Supposons à l'avance qu'une collision ait lieu : ces quatre brutes seront contre moi, parce qu'elles ne croiront plus en moi. Décidez à l'avance du parti que vous prendrez. Voulez-vous être avec moi ou avec eux ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire que, depuis que nous sommes sur cette île déserte, les longs jours que nous y avons passés se sont écoulés d'abord pour eux et pour vous dans le désespoir; ensuite, et à cause de ma présence d'esprit, — je puis le dire sans trop d'amour-propre, ce désespoir s'est changé en une sorte d'espérance qui paraît, pour eux au moins, devenir une réalité, maintenant que nous avons trouvé les moyens de quitter le refuge que le hasard nous a donné. Mais quelle sera la fin de cela ? Ici nous avons assez d'espace pour nous retourner ; nous avons un plancher solide sous les pieds ; les vivres ne nous manquent pas. Ce ne sont certes pas des vivres de choix, mais ils sont suffisants pour nous empêcher de mourir de faim. Nous pouvons boire tant que nous avons soif ; les anfractuosités de rocher sont des citernes intarissables. Nous avons l'esprit tranquille. Mais, une fois embarqués, nous allons nous trouver réunis dans un espace insuffisant pour nous mettre à l'aise. Et où irons-nous ? Trouverons-nous une terre, sans moyen de nous diriger ? Cette espérance, sur laquelle chacun s'appuie, ne sera-t-elle pas une déception, et ne sommes-nous pas destinés à mourir de faim à peu de distance d'un rivage que nous ne verrons pas ?

— Si vous avez aussi mauvaise opinion de notre voyage, comment osez-vous l'entreprendre ?

— Parce que nos appréhensions ne se réaliseront peut-être pas; qu'il faut savoir risquer quelque chose, même sa vie, pour éviter une vilaine mort, et que nous ne pouvons pas rester éternellement sur cet îlot désert. Supposons que nous n'ayons pas les moyens d'en sortir, eh bien, la nourriture précaire que nous y trouvons finirait par nous manquer, car ces braves et peu savoureux oiseaux de mer auxquels nos

compagnons donnent la chasse, se fatigueraient d'être mangés et iraient chercher ailleurs un gîte moins dangereux. Il faut donc sortir d'ici, quelque risque que nous ayons à courir en le faisant.

— Mais pourquoi, au moment de partir, me faire voir des dangers que j'ignorais et m'en donner la crainte, lorsque je n'en avais même pas la pensée.

— Parce qu'il faut que, comme moi, vous sachiez ce que vous faites et dans quelle entreprise vous vous engagez. Parce qu'il faut, qu'à un moment donné, vous vous joigniez à moi, envers et contre nos compagnons. Si nous devons former nécessairement deux partis, je tiens à être du plus fort, et je n'ai besoin que de votre alliance pour cela. Je crains le moment où ces quatre brutes ne croiront plus en moi, — et il arrivera, lorsqu'ils auront faim et que je ne pourrai plus leur donner à manger, lorsqu'ils auront soif et que ne pourrai plus leur donner à boire. Je ne sais pas contre quoi je me mets en garde, contre quel danger je me prémunis, mais je crois qu'il faut que vous et moi, qui serons les plus faibles, nous nous unissions pour faire tête aux plus forts, dans le cas où il y aurait lutte. Et puis, que vous dirai-je encore? moi qui n'ai jamais aimé personne, qui n'ai jamais été utile à autrui que lorsque la conséquence des services que j'étais censé rendre aux autres, devait être mon utilité personnelle, moi qui n'ai jamais travaillé qu'en vue de la satisfaction de mes goûts, de mes besoins, de mes fantaisies, je me sens porté vers vous par un sentiment de protection désintéressée. Je crains ces quatre misérables encore plus pour vous que pour moi. Ils sont trop absorbés par la peur pour avoir pu s'apercevoir, se douter seulement que vous êtes belle; moi, je l'avais remarqué à bord; je n'ai pas cessé de le voir, même dans les terribles moments que la tempête nous a fait passer; je ne vous l'ai pas dit, mais vous avez dû voir que je m'occupais de vous.

— Je l'ai vu, et si j'eusse eu besoin de protection, si j'eusse eu à invoquer un secours, j'aurais pensé à vous, et je n'aurais pas cherché d'autre bras que le vôtre pour me protéger et me défendre.

— Eh bien, alors nous nous entendons ; je ne vous questionnerai pas sur vos antécédents, je craindrais trop que vous eussiez la même curiosité pour les miens. Je ne sais pas si toute l'eau qui m'a couvert pendant ce maudit naufrage serait suffisante pour laver mon passé ; supposons-le et n'en parlons pas ! Ne voyons que le présent et l'avenir. Il faut que nous nous entr'aidions sans affectation, sans laisser voir que nous sommes d'accord. Voici de quoi me défendre en cas d'attaque.

Et il lui montra un coutelas dans sa gaine, qu'il portait attaché à sa ceinture sous son caleçon ; puis, donnant à Béatrix un autre couteau qu'il tenait aussi caché sous ses vêtements :

— Prenez celui-ci pour vous, ajouta-t-il, c'est tout ce que j'ai trouvé d'armes à bord, et je les dois à votre frère qui les avait, heureusement pour nous, solidement suspendues aux palissades de sa cabine. Que nos compagnons ne se doutent pas que nous avons ces moyens de nous défendre en cas d'attaque ! S'ils ont des bras forts, nous aurons, nous, des griffes solides au bout des nôtres. Voici, continua Durand, en entr'ouvrant sa chemise et laissant voir la première bouteille, une réserve de spiritueux qui ne servira qu'à nous, et voilà leur part.

Et il montra le goulot de la cruche enfoncée dans le sable.

— Je ne vous cacherai pas que je ne la leur ai mise en réserve que faute de moyens de pouvoir la garder tout entière pour nous. Mais enfin ils croiront, pour la dernière fois peut-être, que je suis un homme de génie et que je pense à tout et pour tous. Je leur ai réservé cette surprise pour leur donner ce que j'appellerais le coup de l'étrier, si notre véhicule était de toute autre nature. Ils n'en auront pas pour longtemps, mais ils ne songeront qu'aux douceurs d'un moment d'ivresse sans s'inquiéter de l'avenir. Cette imprévoyance nous sera peut-être utile. Mais occupons-nous de notre affaire, voici, les volatiles qui commencent à pleuvoir.

Il échangea avec Béatrix une poignée de main qui scella l'union qu'ils venaient de contracter, et ils se mirent au travail.

## X

Une pensée, qu'on aurait pu croire inspirée par l'humanité, mais qui n'avait d'autre mobile que la crainte de voir ses compagnons s'abandonner à l'ivresse et rendre par là le départ difficile ou impossible, modifia les intentions de Durand. Il avait voulu d'abord leur livrer la cruche d'eau-de-vie, afin de profiler de l'affaissement que ne manquerait pas de produire en eux l'abus qu'ils feraient certainement du précieux liquide dont ils étaient privés depuis longtemps, pour faire une réserve de vivres ; mais il pensa qu'il lui serait difficile de dérober cette réserve aux regards, dans un espace aussi restreint que l'était leur barque ; il réussit seulement à cacher la cruche sous une couche épaisse d'oiseaux fumés qu'il avait encore recouverts d'une voile, afin de les préserver des ardeurs du soleil de l'eau de mer que les lames pouvaient jeter à bord. Il remit à plus tard à décider l'usage qu'il en ferait ou l'utilité qu'il pourrait en tirer.

Tant qu'on n'avait fait que penser au départ et préparer les moyens l'effectuer, l'occupation de chaque instant, l'étourdissement de l'espérance avaient fait taire les appréhensions. Elles se présentèrent en foule lorsqu'il s'agit de s'embarquer.

S'embarquer, sans savoir où on irait, sans une boussole pour se diriger ; aller à la recherche de terres inconnues dont on ne pouvait même approximativement apprécier la distance, près desquelles on pouvait passer sans les apercevoir ; se livrer à l'immensité de l'océan sans savoir de quel côté on trouverait ses bornes ! Les malheureux comptaient bien quelquefois sur le hasard qui pouvait les conduire à une plage hospitalière ou les mettre sur la route d'un navire : mais telle chose qui, d'un côté, se présentait une espérance, était une terrible appréhension vue sur l'autre face. Si l'on rencontrait un navire et qu'il fût espagnol, on savait qu'il n'y avait pas de pitié à attendre et qu'on serait sacrifié sans miséricorde. Si on atteignait une terre, on se deman-

daît quels habitants on y rencontrerait, et s'ils ne seraient pas aussi redoutables pour eux que les requins l'avaient été pour le pauvre Breton.

Ce fut donc presque avec un sentiment de regret que les six naufragés quittèrent le sol désolé où reposaient les restes de leurs compagnons. Ils sentaient que, s'ils étaient restés là, ils y seraient infailliblement morts les uns après les autres en peu de temps, et pourtant, comme ils y avaient vécu pendant un certain nombre de jours, comme ils y avaient trouvé l'abri et la nourriture, ils jetèrent à l'îlot désert un regard de reconnaissance.

Ils appareillèrent un matin. La brise n'était pas encore levée, ils durent franchir les récifs à la rame. Ils avaient choisi ce moment parce que, ne sachant pas à quelle distance les brisants s'étendaient au large, ils préféraient en sortir sans avoir recours à la voile qui aurait rendu leurs manœuvres difficiles s'ils avaient été obligés de circuler dans des canaux de madrépores aux méandres inconnus. Cependant les mâts étaient dressés et les voiles attachées, et prêtes à être larguées lorsqu'on aurait à recourir au vent.

Ils eurent à peine franchi la barre de récifs sur laquelle était couchée l'*Eléonore*, qu'ils se virent en pleine mer, la longue houle du large n'indiquant la présence d'aucun brisant.

Ils éventèrent leurs voiles et mirent le cap à peu près au nord-ouest. Ce n'était pas qu'ils pensassent trouver plus facilement ce qu'ils cherchaient dans cette direction que dans une autre, mais uniquement parce que le vent d'est qui soufflait leur permettait d'y marcher aussi rapidement que cela était possible à leur embarcation de hasard.

Au moment du départ et comme par une prévision désespérée, ils avaient ramassé tout ce qu'ils avaient pu trouver d'oiseaux, sans se donner la peine de les fumer.

Leur chaloupe chargée ainsi, ressemblait assez aux pirogues des chasseurs de nos jours à la Guadeloupe, lorsqu'ils reviennent des bassins et que les *vols* de pluviers ont *donné*.

## XI

Ils eurent en vue, toute la journée, l'île qu'ils venaient de quitter; il semblait que leur misérable embarcation ne pouvait s'en éloigner : la brise était faible et les courants étaient contraires.

Lorsque la nuit vint, elle ne leur apparut plus cependant que comme un nuage épais à l'est, et le lendemain, — je ne dirai pas quand ils s'éveillèrent, car aucun d'eux ne dormit, excepté peut-être Durand, le lendemain, ils virent le soleil se lever à l'horizon sans qu'aucune terre fût en vue.

Ils jetèrent dans toutes les directions des regards inquiets; ils ne virent rien, plus rien autour d'eux. Ils savaient bien, quand ils s'étaient embarqués, que cela devait arriver; ils n'ignoraient pas qu'ils se trouveraient abandonnés dans le désert de l'Océan. Mais ils ne prévoyaient pas alors l'impression que leur causerait cette immense solitude.

Ils étaient tous silencieux. Aucun d'eux ne salua le lever du jour par une prière. Durand ne croyait à rien; ses compagnons ne savaient prier que devant des images et l'immensité de la création n'éveillait pas dans ces esprits étroits la pensée du Créateur.

La brise était faible; le ciel, pur de tous côtés, ne laissait voir que quelques nuages violets à l'horizon; la mer à peine ridée ne soulevait que sa large houle sur laquelle glissait l'embarcation.

Le soleil lançait ses rayons ardents sur les naufragés. Ils pensaient, mais trop tard, qu'ils auraient pu ajouter à leur grément une sorte de tente; ils essayèrent bien d'en ajuster une avec les morceaux de voiles sur lesquels ils étaient couchés, mais ils ne purent parvenir à la dresser, et ils essayèrent de s'envelopper de cette tente. Ils évitèrent un inconvénient pour tomber dans un autre non moins grand; ce tissu épais et serré concentrait la chaleur et les étouffait; et ils étaient obligés, pour respirer, de se livrer de nouveau au soleil qui les dévorait. Il n'y avait pas moyen de se mettre à l'ombre des voiles, les mouvements

du canot les remettant constamment en regard des rayons homicides qu'ils cherchaient à éviter. Enfin, dit le naïf chroniqueur chez qui nous avons puisé les matériaux de ce récit, comme les enfants de Niobé, ils se sentaient mourir sous les flèches ardentes du *Dieu du jour*.

Pendant ces deux premières journées, ils mangèrent à peine, et, du reste, la nature de leurs aliments ne les invitait guère à y faire honneur.

Ils s'étaient, dès le départ, organisés par quarts pour tenir la barre et gouverner la chaloupe. Il était bien entendu que la mesure de ces quarts devait être approximative; car aucun d'eux ne possédait d'instrument qui pût en déterminer la durée.

Pour la seconde fois le soleil se couchait radieux. Ils eurent une de ces magnifiques nuits étoilées, aussi claires qu'un beau crépuscule d'Europe. Leur barque, poussée par une brise fraîche, traçait dans la mer un sillon lumineux. La voie lactée étendait au-dessus d'eux sa prairie constellée. Les étoiles brillantes se détachaient tellement du fond obscur et cependant transparent du ciel, qu'on eût cru qu'elles s'étaient rapprochées de la terre. De légers éclairs, de ceux qu'on appelle *éclairs de chaleur*, et qui brillent après les chaudes journées des tropiques, éclairaient de temps en temps l'horizon d'une lueur qui n'avait rien de menaçant. Des poissons de toutes tailles et que l'obscurité ne permettait pas de voir, décrivaient autour de la barque mille cercles phosphorescents, qu'on aurait pu prendre pour des serpents lumineux.

Il ne vint pas à la pensée des six naufragés d'admirer ces splendeurs de la nature. Ceux qui ne parvinrent pas à dormir et à oublier ainsi la réalité terrible de leur position, étaient peu disposés à se livrer à une admiration artistique, et la plus horrible nuit de tempête leur eût paru, si elle se fût passée sur une terre habitée et connue, mille fois plus belle que cette belle nuit tropicale.

Le matin, ils furent frappés par une odeur infecte qu'exhalait leur amas de gibier et ils s'aperçurent avec terreur que les oiseaux qu'ils avaient embarqués, sans avoir eu la précaution de les fumer, étaient

dans un état complet de putréfaction. La chaleur des jours précédents, jointe à la fraîcheur et à l'humidité des nuits, avait produit ce résultat. Ceux mêmes de ces oiseaux qui avaient été disposés par la fumée à une conservation plus longue, commençaient à se ressentir du voisinage dangereux des autres.

Les naufragés se hâtèrent de jeter à la mer tout ce qui était dans un état de putréfaction trop avancée et firent leur premier repas du jour avec ce qu'ils trouvèrent de bon dans les oiseaux qui n'étaient qu'attaqués.

Ils rangèrent les autres dans les coins ombragés du canot, les abritant avec une toile qui les protégeait contre le soleil sans les toucher.

Cette recherche et ce rangement amenèrent, dit notre chroniqueur créole, la première épreuve, la première appréhension sérieuse de Durand.

Béatrix lui toucha l'épaule et lui fit voir l'Auvergnat qui venait de découvrir la cruche d'eau-de-vie.

— Voici le pot aux roses découvert, lui dit Durand, nous allons voir ce qu'il en adviendra. En attendant, restez auprès de moi.

Il s'assit sur le gaillard d'arrière, et prit, sans affectation, la barre des mains du Provençal qui gouvernait alors. Béatrix s'appuya sur le bordage, trempant ses mains brûlées dans l'eau relativement fraîche de la mer.

Pendant ce temps, l'Auvergnat, avec un tremblement de joie, avait flairé la cruche qu'il venait de déboucher. Il ne s'était pas mépris à un parfum qu'il connaissait bien, et sans se donner le temps de bénir la Providence qui lui envoyait cette manne céleste, il avait porté le goulot à sa bouche et buvait à longs traits.

Le Nivernais, qui se trouvait auprès de lui, et dont l'odorat était frappé par les émanations alcooliques, lui arracha le vase précieux qu'il n'eut pas sans peine, et, après avoir bu avidement quelques gorgées du breuvage incendiaire, il se vit disputer sa conquête par le Provençal qui ne tarda pas à s'en rendre maître.

Celui-ci buvait tout à son aise, lorsque le Normand, qui ne s'était aperçu de rien, — car tout cela s'était passé en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour le dire, le Normand, qui était à l'avant et tournait le dos aux lutteurs, aperçut le Provençal qui buvait avec tout l'abandon d'un possesseur tranquille et légitime. Il s'élança en mettant le pied sur l'Auvergnat qui était déjà étendu sur un banc, dans le premier étourdissement de l'ivresse, mais il arriva trop tard. Il arracha la cruche des mains du Provençal qui la lui abandonna en ricanant : elle était vide. Furieux, il frappa le Provençal au visage, le renversa ; puis, comme poussé par une inspiration soudaine, il arracha un des tollets du canot qui était taillé en pointe à son extrémité inférieure, et, d'un coup violent, il éventa l'outre dont il se mit à recevoir l'eau dans la cruche vide qu'il avait arrachée au Provençal. Il se mit à boire, dès qu'elle fut à moitié pleine, sans s'inquiéter, dans sa fureur, de l'eau qui continuait à couler. Il n'eut qu'un léger sentiment de la saveur de l'eau-de-vie, mais il but à son aise et tant qu'il voulut, ce qui n'était encore arrivé à personne jusque-là. Dans sa colère imprévoyante, il aurait laissé perdre toute l'eau de l'outre, si Durand n'y eût mis ordre en la changeant de position, et en mettant en haut la blessure que le Normand lui avait faite. Il se perdit cependant plus de la moitié du contenu.

Le chroniqueur dit que Durand, moins prodigue mais aussi sensuel que le Normand, profita de la blessure faite à l'outre pour satisfaire sa soif et celle de Béatrix, et pour cacher, sous le fond du banc de l'arrière, deux ou trois des vases qui avaient été vidés et qu'il remplit de nouveau. Il dit qu'il le fit sans intention de donner le secret de la cachette à ses compagnons qui, du reste, jouissaient dès ce moment du calme profond de l'ivresse. Peut-être cherchait-il à son profit une compensation à leur bonheur momentané, qu'il n'avait eu ni le pouvoir ni la pensée de partager.

## XII

Une autre journée semblable aux trois journées précédentes allait commencer. Le soleil se levait rayonnant; pas un nuage ne se montrait au ciel. L'horizon était pur, la mer belle, la brise faible mais constante.

Durand avait passé la nuit à la barre ; Béatrix, accroupie auprès de lui, avait dormi la tête sur ses genoux.

Les trois naufragés, qui avaient été assez heureux pour se partager la cruche d'eau-de-vie, avaient dormi d'un sommeil de plomb et ils s'éveillaient la tête lourde, les idées encore embrouillées, la langue épaisse, la bouche pâteuse.

Le Normand était resté accroupi au pied du mât de l'arrière, immobile et muet; plusieurs fois, pendant la nuit, il était allé à l'outre où il avait puisé à grands traits. Durand avait en vain essayé de l'inviter à la prévoyance. Le matelot se vengeait en se donnant cette satisfaction pendant le sommeil de ses compagnons, de la satisfaction dont il avait été privé et qu'il leur enviait.

Nous devons dire, pour rester dans le vrai, que Durand ne se montra pas plus scrupuleux que le Normand, et qu'il abusa peut-être un peu, pour lui et pour Béatrix, de la facilité qu'il avait à disposer de l'outre. Mais il craignait que le Normand, dont il devinait la colère, ne voulût se venger tout à fait, en privant ses compagnons de la ressource du contenu de ce réceptacle précieux, et il aimait mieux en boire sa part, voire même avec excès, que de la perdre. C'était au moins une suprême satisfaction qu'il s'accordait et qu'il procurait à sa compagne.

Heureusement le Normand n'avait pas poussé sa vengeance jusqu'au bout. Il s'endormit le matin, et quand les autres s'éveillèrent, leur première pensée fut de chercher à boire, et Durand leur abandonna l'outre dont ils se partagèrent les restes.

Il ne restait plus que la petite barrique qui n'avait pas encore été entamée.

Ils eurent à subir encore une de ces terribles journées de soleil, comme il en règne quelquefois pendant des mois entiers sous ces latitudes.

Vers le soir, nos voyageurs étaient tellement exténués, qu'ils eussent préféré avoir à lutter contre une tempête que contre ce soleil pénétrant dont ils ne pouvaient éviter les atteintes.

Les parties de leurs corps que leurs vêtements ne protégeaient pas, leurs mains, leurs pieds étaient rouges et endoloris, fendillés et sanguinolents. Leurs visages excoriés étaient couverts de larges taches rouges et de bouffissures douloureuses.

La nuit leur apportait cependant un peu de soulagement. L'abaissement de la température, quand venait l'obscurité, diminuait leurs souffrances. Ils éprouaient une sorte de bien-être, lorsque l'atmosphère refroidie avait rafraîchi la surface de la mer, à en prendre l'eau à pleines mains, à baigner leurs visages brûlés, malgré la cuisson que leur occasionnait cette eau salée en touchant aux endroits fendillés par le soleil.

Pendant ces quelques jours, leur faim avait été facilement satisfaite. La répugnance que leur inspirait la nourriture fétide à laquelle ils étaient condamnés, n'avait pas encore été entièrement surmontée. La chaleur qui les dévorait semblait ne leur avoir laissé qu'un seul besoin : la soif.

La faim ne se montrait pas encore impérieuse. Cependant leurs ressources diminuaient. Ils en absorbaient peu chaque jour, il est vrai ; mais la putréfaction faisait de grands ravages dans leurs provisions.

A l'aube du cinquième jour ils firent un triage, et leur horreur pour cette infection était telle, qu'ils jetèrent presque avec indifférence à la mer tout ce qui leur parut même légèrement avarié, pensant qu'en isolant radicalement ce qu'il y avait de bon de ce qui était gâté, ils auraient plus de chances de conserver leurs ressources.

Durand voulut s'opposer à ce sacrifice :

— Vous ne comprenez donc pas, dit-il à ces imprudents, qu'ici où nous sommes, il n'y a pas de chair pourrie qui ne doive nous paraître précieuse. Nous ne devons rien perdre, mais utiliser tout. Qui sait

combien de temps nous avons à rester encore en mer ? Il fait un affreux beau temps qui nous rôtit. J'aimerais mieux le vent et la tempête, pourvu que cela nous poussât quelque part, que cette brise molle qui ne nous mène à rien. Nous avons une éternité à passer ici, si cela continue; et pendant cette éternité, il faudra se nourrir, fût-ce avec de la viande pourrie, et vous êtes assez imprudents, assez imprévoyants pour jeter aux poissons ce qui serait peut-être pour vous une réserve précieuse.

— Peut-être avez-vous raison, reprit le Nivernais pensif; je ne vois rien autour de nous, — rien, aussi loin que peut s'étendre la vue, rien que la mer, — toujours la mer, et le ciel qui a l'air de se baigner dedans ...Mais ce qui est fait est fait !

— Et malheureusement fait ! dit Durand.

— Malheureusement ! c'est possible et vrai, dit le Normand; mais quelque malheureusement que cela soit, je ne m'en repens pas trop, parce que je ne puis avoir faim devant des oiseaux qui, ne valant pas le diable quand ils sont sains, valent encore moins lorsqu'ils sont gâtés. Mais si quelqu'un ici a plus d'appétit que moi, je lui abandonnerais volontiers ma part de vivres en bon état contre sa part d'eau.

Durand fit un geste, comme s'il allait accepter; mais il se ravisa.

— Et comment ferions-nous pour troquer, puisque nous mangeons tous au même plat et buvons au même pot ? Bah ! restons comme nous sommes, et surtout soyez plus prévoyants à l'avenir. Avant que le soleil soit trop haut, faisons l'inventaire de notre garde-manger, afin que nous sachions pour combien de temps nous avons encore de vivres.

Ils tirèrent leurs provisions et les étalèrent sur le banc de l'arrière du canot. Les malheureux avaient été encore plus imprudents qu'ils ne le pensaient. Ils avaient jeté à la mer, sans trop d'examen, tout ce qui leur avait paru gâté; et de l'énorme masse d'oiseaux qu'ils avaient entassés au départ, il en restait tout au plus une soixantaine.

— Je propose, dit Durand, que chacun paie sa faute ou ait le bénéfice

de sa prévoyance et de son abstinence. Faisons six parts de ces oiseaux, et que chacun ait la sienne. De cette façon, on s'arrangera comme on l'entendra, et tant mieux pour celui qui sera le plus ménager de ses vivres.

La proposition fut acceptée ; on divisa le maigre gibier en autant de parts qu'il y avait de personnes dans le canot ; chacun prit la sienne et la serra à sa guise ; puis, comme le soleil devenait ardent, on chercha un abri sous les toiles.

Durand était à la barre, la tête et les mains enveloppées dans des morceaux de voiles.

Le Normand se glissa auprès de lui :

— Parisien, lui dit-il, voulez-vous me donner votre eau ? je vous abandonne mon gibier. Je souffre de la soif plus que vous, plus que nos camarades. Une gorgée d'eau vous suffit, quand il m'en faudrait un pot. Je meurs, je meurs de soif. Prenez mon gibier, je ne tiens pas à manger, et donnez-moi votre eau.

— Et moi, pensez-vous donc que je n'aie pas soif ?

— Pas autant que moi ! La moitié de mon gibier pour la moitié de votre part d'eau ; voyons ?

— Je n'ai pas de part : l'eau n'est pas partagée, et puis je ne veux pas ; non !

— Eh bien, la moitié de votre eau pour tout mon gibier ! Durand hésita un moment à répondre, il regarda Béatrix, qui pouvait avoir faim ; il pensa à sa réserve d'eau-de-vie précieusement conservée ; enfin, il dit en faisant un geste de refus absolu :

— Non ! non ! non !

Le Normand n'insista pas ; il porta ses mains à son front en soupirant douloureusement et alla se blottir sous les voiles.

## XIII

Huit jours encore s'étaient écoulés. La brise, qui avait soufflé pendant les cinq premiers, avait cessé de se faire sentir le sixième. La mer était unie et réfléchissait, comme un immense miroir, le soleil ardent dont les rayons montaient à l'horizon.

La surface de l'Océan n'était remuée que par la grande ondulation de la houle sur laquelle se balançait la petite barque des naufragés de l'*Éléonore*.

Un silence de mort y régnait ; on eût dit un catafalque flottant.

Une des voiles avait été amenée, soit parce qu'elle gênait, soit, — ce qui est plus vraisemblable, parce que la drisse s'était brisée ; l'autre pendait le long du mât. L'embarcation, immobile, suivait le mouvement de la houle qui la soulevait sur son dos ou la plongeait dans son sillon.

Il n'y avait plus de vivres à bord ; toutes les ressources avaient été épuisées. Il ne restait plus rien de l'eau de la barrique, dont on s'était disputé les douvelles pour en extraire jusqu'à la dernière goutte.

Durand était assis à l'arrière, tenant sur ses genoux la tête de Béatrix immobile.

Ses compagnons étaient étendus au fond de la barque ou assis, la tête appuyée sur le bordage. Il semblait que le soleil n'eût plus d'action sur eux, tant ils le regardaient avec fixité.

Leurs visages tuméfiés étaient irisés de cicatrices d'un rouge livide, irritées et avivées par l'eau de mer. Leurs yeux étaient entourés d'un cercle bleuâtre, au milieu duquel ils brillaient comme des charbons ardents. Leurs fronts étaient couverts de rides profondes qui se perdaient dans le côté des joues. Leurs lèvres, d'une couleur ardoisée, étaient collées sur les dents qu'elles semblaient ne pouvoir recouvrir, ce qui donnait à leurs traits une expression de gaieté funèbre. Leurs mains n'avaient plus de peau ou avaient une peau tuméfiée, excoriée, livide. Ils étaient hideux à voir et ressemblaient à des lépreux.

De temps en temps, une tête se soulevait, jetait de tous les côtés, un regard vague et désespéré, puis retombait.

Leurs voix rauques et éteintes prononçaient sourdement les mots de soif et de faim.

Quelquefois ils se levaient debout, comme si tout à coup ils eussent aperçu quelque chose à l'horizon; puis ils retombaient affaissés au fond du canot.

Il n'y avait toujours rien, rien autour d'eux, rien que la mer et le ciel! Et pas une ride sur la mer! pas un nuage au ciel! Et chacun d'eux ne pensait qu'à lui-même, et, dans les mouvements qu'il faisait, foulait aux pieds ses compagnons sans s'inquiéter de leurs plaintes.

Durand seul n'était pas encore arrivé à cette phase d'égoïsme absolu. Les soins dont il avait entouré sa compagne dès le commencement de cette odyssee fatale ne s'étaient jamais démentis.

Il est vrai qu'il avait pu lui verser sur les lèvres quelques gouttes de la liqueur qu'il tenait serrée, et qu'il l'avait soutenue et s'était soutenu lui-même au moyen de cette ressource précieuse. Mais il n'avait pas songé à en faire profiter ses compagnons. Si son égoïsme n'était pas absolu, il se renfermait au moins étroitement dans sa double sollicitude pour lui-même et pour Béatrix.

Ils ne dormaient plus. Ils avaient horreur les uns des autres. La fétidité de leur haleine leur ôtait la ressource de rester cachés sous les toiles lorsque le soleil les dévorait.

Ils avaient essayé de boire de l'eau de mer; mais leur estomac l'avait repoussée avec horreur. Ils aspiraient l'air embrasé, pensant y trouver quelque fraîcheur, et leur bouche desséchée se fendillait et augmentait la somme de leurs souffrances. Ils collaient, le matin, leurs lèvres arides sur les ferrements du canot, que la fraîcheur de la nuit avait refroidis.

Mais rien ne parvenait à leur procurer même un léger soulagement; et si, brisés par la fatigue, ils parvenaient à sommeiller un instant, c'était pour être en proie à d'affreux cauchemars qui les réveillaient en leur faisant voir la réalité plus affreuse encore.

Béatrix ne donnait signe de vie que par une respiration qui ressemblait à un râle.

Durand, que son énergie avait soutenu plus longtemps que les autres, devait aussi sa force momentanée à la réserve qu'il avait faite, et dont il avait usé avec circonspection. Mais quelques gouttes d'alcool n'étaient pas de la nourriture, et il sentait que sa compagne allait mourir.

Lui-même avait déjà quelques signes avant-coureurs des hallucinations qu'entraîne une diète trop prolongée, et il s'était senti plusieurs fois l'envie de se jeter sur ses compagnons, sans autre pensée que de les frapper.

L'Auvergnat, le plus robuste de tous, avait paru le plus affaîssé pendant les premiers jours qu'ils passèrent sans prendre de nourriture. Son affaîssement s'était changé ensuite en une agitation fébrile qui ne lui permettait pas de rester en place. Un rugissement rauque s'exhalait de sa poitrine. Il piétinait sur ses compagnons avec une sorte de rage. Il allait et venait, s'accrochant aux deux mâts alternativement et faisant pencher la barque, comme s'il eût voulu la faire chavirer. Dans une de ces évolutions qu'il accomplissait presque machinalement et sous la pression du délire de la fièvre, il écrasa la main tuméfiée du Nivernais. Celui-ci poussa un cri douloureux et le mordit cruellement à la jambe.

Comme s'il eût cherché ce prétexte de s'attaquer personnellement à quelqu'un, l'Auvergnat, qui semblait être devenu une bête féroce, se jeta sur celui qui l'avait mordu et le frappa avec une force qu'on n'eût pas attendue de ce corps exténué et réduit à l'état de squelette.

Ils luttèrent quelques instants, et comme ils se trouvaient du côté du bordage du canot, au moment où la houle le faisait pencher, le Nivernais s'accrocha d'une main au mât et de l'autre poussa son ennemi, qui alla rouler dans la mer, où il disparut pour reparaitre à quelques brasses plus loin.

Il fit quelques efforts pour nager, mais ses forces étaient épuisées.

Ses compagnons, tirés un moment de leur stupeur par cette lutte, le

regardèrent disparaître en riant silencieusement; puis le calme se rétablit.

Les physiologistes ont observé qu'une privation de nourriture prolongée était presque toujours suivie d'une période d'agitation, d'hallucinations, d'*égoïsme*, de fureur, à laquelle succédaient, dans un temps plus ou moins long, la stupeur, l'abattement et la mort.

Mais ces effets ne sont pas constants, ne se présentent pas toujours dans les mêmes conditions. Il y a des circonstances individuelles qui les déplacent, qui accélèrent ou retardent le moment des crises.

Le malheureux Auvergnat était mort avant l'heure, et si ses compagnons eussent eu la force d'avoir un désir, une aspiration, ils auraient envié son sort, lorsqu'ils virent la mer se refermer sur lui et reprendre son calme implacable.

#### XIV

La brise s'est levée de nouveau, soufflant toujours de l'est, mais pas un nuage n'est venu troubler la funèbre sérénité du ciel.

Durand, accroupi sur le banc d'arrière du canot, l'aisselle appuyée sur la barre dont il tient l'extrémité à la main, dirige machinalement l'embarcation.

Il a compris d'instinct qu'il ne devait pas la laisser au hasard du vent et de la mer, et que, puisqu'elle pouvait être dirigée, il fallait la diriger.

Il n'avait pas essayé de gréer la voile amenée; mais celle qui était restée attachée au mât suffisait pour que l'embarcation fit un peu de chemin et fût appuyée. Du reste, il eût tenté de le faire que c'eût été vainement, car ses forces l'auraient trahi; il en avait à peine assez pour résister aux mouvements du gouvernail, et ses camarades étaient hors d'état de venir à son aide.

Béatrix est étendue à demi au fond du canot, le corps péniblement plié en deux, et la tête appuyée sur le banc qu'occupe Durand. Ses longs cheveux noirs, qui voilent son visage, tombent en désordre autour d'elle. Ses mains maigres et tremblantes les écartent de temps

en temps par un mouvement machinal. Ses yeux sont égarés et semblent ne pas voir. Sa bouche fait entendre le bruit d'une mastication à vide. Quelquefois elle se soulève à demi, et poussant de petits cris aigus, comme si chaque mouvement, quelque léger qu'il fût, lui causait des douleurs aiguës, elle s'accroche de ses mains crispées aux vêtements de Durand.

Celui-ci, avec toute la sollicitude d'une mère pour son enfant, murmure quelques paroles d'espérance aux oreilles de la malheureuse.

Il tourne le visage amaigri de sa compagne du côté où souffle le vent. Il appuie sa tête sur le banc, où il a formé, avec un amas de morceaux de voiles, un oreiller relativement moelleux; puis il retombe dans son immobilité, sans que son regard quitte cependant la pauvre femme dont il épie avec angoisse la respiration haletante et précipitée.

Le Normand est assis au pied du mât de l'arrière, les genoux serrés entre ses deux mains croisées, l'œil hagard et errant autour de lui, indifférent au soleil qui continue son œuvre de destruction .

Ses lèvres grises, sèches, sont collées sur ses dents, que sa maigreur fait paraître démesurément longues. La tuméfaction de son visage a disparu. La peau de ses joues, desséchée et raccornie comme un cuir qui a été exposé à une flamme ardente, est appliquée sur ses pommettes. Ses yeux, qui semblent vouloir s'échapper de leur orbite, sont injectés de sang. Un rictus convulsif soulève de temps en temps les extrémités de sa bouche. Il est là, sous le soleil qui le dévore, sans qu'il paraisse avoir la conscience du supplice auquel il se soumet passivement.

Les autres sont étendus comme des corps morts.

De temps en temps, une tête have se soulève, jette autour d'elle un regard désespéré et retombe.

L'abstinence forcée et prolongée produit sur Durand le même effet que l'ivresse. Par instants il sort de son immobilité, — nous pourrions dire contemplative; sans la préoccupation qui le domine, il se laisserait aller à sa nature loquace, et les tiraillements de son estomac se tradui-

raient en paroles.

Il voyait tout tourner autour de lui, et cette mer immense et impitoyable qui environnait de toutes parts la misérable embarcation, lui faisait l'effet d'un grand linceul dont chaque vague était un pli qui s'élevait pour l'envelopper.

Il était effrayé quelquefois des yeux hagards de ses compagnons, et le regard fixe du Normand l'épouvantait particulièrement. Et pourtant il le regardait lui-même machinalement et comme forcément; il l'interpellait, et d'une voix si faible, qu'il s'entendait à peine lui-même. Et cette voix, qui n'était plus qu'une sorte de sifflement, mais qui avait conservé l'accentuation propre au faubourien de Paris, aurait eu quelque chose d'effrayant si on eût pu l'entendre ; car il semblait qu'il s'y ajoutait une sorte d'affectation de *crânerie canaille*.

Il lui venait à la bouche quelques-uns de ces grossiers bons mots en faveur sur les quais de Paris, et cela montait comme l'écume de son esprit. Cependant l'expression obscène s'arrêtait sur ses lèvres lorsque son regard tombait sur sa compagne, hors d'état de l'entendre.

Il faut bien dire aussi que ses hallucinations étaient peut-être occasionnées par la petite quantité d'alcool qu'il avait prise de temps en temps, et dont l'effet était plus puissant sur son estomac vide qu'il ne l'eût été dans toute autre circonstance. Durand avait, comme on dit, bonne tête; au cabaret, il buvait sec. Mais alors, et quand on lui reconnaissait cette vertu relative, il n'était pas soumis aux effets d'une diète de plusieurs jours.

Il n'usait cependant de sa ressource précieuse qu'avec la plus scrupuleuse économie. Il était obligé de le faire avec prudence, s'il voulait en conserver la disposition exclusive; et comme il n'en était pas encore venu à ne penser qu'à lui-même, comme un autre sentiment dominait en lui l'égoïsme impitoyable de l'affamé, il était encore en état de se priver de boire plutôt que d'imposer cette privation à sa compagne.

Le Parisien s'occupait seul de la marche de l'embarcation, et il le faisait, comme nous l'avons dit, machinalement. Ses compagnons,

anéantis, avaient perdu le sentiment de leur position. Aucun d'eux n'eût été en état de lui prêter assistance si le mauvais temps fût survenu, et il lui fallait un grand effort de volonté pour se tenir à la barre malgré sa faiblesse.

Si le vent eût changé, si un grain fût venu souffler et enfler la voile outre mesure, il est vraisemblable que son sang-froid ne l'eût pas tiré d'embarras, et que lui et ses compagnons eussent été au fond des abîmes, où les avaient précédés les autres matelots de l'*Eléonore*.

Il est probable que lui seul eût lutté, mais vainement, car la mesure de ses forces était bien réduite, tandis que les malheureux qui l'entouraient se fussent laissé ensevelir passivement dans les eaux, à en juger par leur immobilité et leur insensibilité apparente.

Mais cette navigation tranquille, calme, suivie comme la fatalité, se prolonge sans interruption, et lui, marin inexpérimenté, peut diriger en plein Océan une méchante barque, à laquelle il eût hésité à se confier sur l'eau tranquille d'une rade sûre.

Il n'a pas eu un instant de lutte à soutenir contre les éléments.

Le vent souffle toujours de l'est. La barque marche en traçant son sillon sur les eaux. Le Parisien, immobile, continue sa lâche de timonier.

Un cri de Béatrix l'arrache à son immobilité. La malheureuse, en proie au délire, articule d'une voix faible des paroles sans suite. Durand comprend que cette exaltation factice est le résultat d'une faiblesse arrivée à ses dernières limites. Déjà, plusieurs fois, il avait tiré la pauvre femme de cet état terrible et lui avait fait goûter les douceurs d'un sommeil tranquille en lui versant quelques gouttes d'eau-de-vie sur les lèvres. Il voudrait lui procurer encore ce bien-être momentané. Mais le regard fixe et ardent du Normand le fait frissonner et l'arrête. Il lui semble que son compagnon devine ses intentions, lit dans son esprit, et que ses yeux soupçonneux ne le quittent pas et suivent tous ses mouvements.

Béatrix se débat ; ses cris deviennent aigus et de plus en plus dou-

loueux; elle ouvre au vent sa bouche desséchée, aspirant la brise; une écume blanchâtre, coagulée et comme pétrifiée, couvre ses lèvres. Durand s'arrache les cheveux, et son regard va sans cesse du visage impitoyable du Normand à sa compagne expirante.

## XV

Enfin, il sembla à Durand que les yeux dont la terrible fixité le paralysaient s'étaient fermés. Le Normand paraissait dormir. Il tira avec précaution de sa chemise, où il le tenait caché, le flacon précieux déjà à moitié vide. Il en versa d'une main tremblante quelques gouttes sur les lèvres de Béatrix. Il allait le porter aux siennes, quand le Normand se dressa, comme mu par un ressort, et, s'élançant sur lui avec un ricinement féroce, saisit le flacon au moment où le Parisien l'approchait de ses lèvres avides, et brisa le cordon qui le tenait suspendu à son cou. Le flacon glissa des mains du ravisseur, et ils se ruèrent dessus comme deux bêtes féroces.

Le Normand, saisi aux cheveux par Durand, étendit la main vers l'objet de sa convoitise. Le Parisien enfonça ses ongles dans le visage de son antagoniste, qui le mordit à la main et poussa un rugissement de bête sauvage en sentant sur sa langue la saveur du sang.

Ils luttèrent dans cet étroit espace de quelques pieds, tombant et roulant sur leurs compagnons qui paraissaient insensibles.

La pauvre Béatrix, qu'ils foulaient aux pieds, poussait seule des cris de douleur.

Acculé sur le banc de l'arrière, Durand était renversé sur la barre du gouvernail, lorsqu'une fatale inspiration lui rappela l'arme qu'il avait cachée et dont le manche lui lacérait la poitrine. Il tira son coutelas et en enfonça la pointe dans l'œil droit du Normand. Le malheureux poussa un cri terrible et tomba. Durand ne pensa d'abord qu'à chercher son flacon; mais il vit avec désespoir qu'il s'était vidé dans la lutte; il

y restait à peine quelques gouttes de liqueur.

Pendant, l'excitation que lui avait causée cette lutte, le mouvement qu'il s'était donné après plusieurs jours d'immobilité presque complète, avaient imprimé à la circulation une activité momentanée qui augmenta les tiraillements de son estomac et excita outre mesure le besoin qu'il ressentait de boire et de manger.

Après avoir fouillé vainement, après s'être vengé sur le cadavre de la perte qu'il venait de faire, une pensée qui ne pouvait venir qu'à un homme réduit à la plus affreuse extrémité, fit refluer ce qui lui restait de sang de son cœur à son visage ; ses yeux s'injectèrent, et il regarda le cadavre étendu devant lui avec l'expression de la plus hideuse convoitise.

Nous devons dire pour sa justification, s'il est permis de chercher à justifier une action pareille, qu'il hésita longtemps. Mais enfin, les murmures de son estomac devinrent tels; le besoin, en présence d'un moyen de le satisfaire, quelque affreux qu'il fût, devint si impérieux, qu'il saisit son coutelas et se jeta sur le cadavre du Normand. Sa main tremblait tellement, que l'arme glissa sur la peau et ne l'entama pas.

Enfin, il fit un grand effort: une plaie pantelante s'ouvrit au bras de la victime, et le malheureux Durand se précipita dessus et se mit à aspirer, avec le sentiment d'une satisfaction affreuse mais réelle, le sang rare mais encore chaud que contenaient les veines du cadavre.

Pendant ce temps, la barque, qui n'était pas gouvernée, avait dévié; la voile avait manqué et battait tantôt à droite, tantôt à gauche; mais comme il ventait très-peu, il n'était survenu rien de fâcheux.

Durand reprit la barre et l'amarra pour remettre le canot en route. Nous disons en route, bien qu'il ne sût pas où il allait; mais enfin, il orienta la voile de façon à ce que la barque continuât à marcher.

Cet affreux repas lui avait rendu quelques forces, et ce ne fut point par un sentiment d'humanité qu'il pensa à ses compagnons, dont l'immobilité n'avait pas cessé. Ce fut par l'idée instinctive d'établir une complicité entre eux et lui pour l'acte affreux que la nécessité venait

de lui faire commettre.

Il hésita devant la pensée de faire partager cette complicité à Béatrix, que les quelques gouttes d'alcool qu'il avait pu lui verser dans la bouche avaient endormie d'un sommeil semblable à la mort. Il la laissa dormir sans se demander si ce sommeil n'était pas la mort même.

Il avait repris son calme et son sang-froid, et ce fut avec la plus grande tranquillité qu'il détacha du cadavre autant de morceaux de chair qu'il avait de compagnons.

Il alla à eux, et, les secouant pour les tirer de la stupeur mortelle dans laquelle ils étaient plongés, il les appela et leur dit :

— Eh! Nivernais ! Eh! Provençal ! voici des vivres !

Et il mettait dans la main de chacun un morceau de cette affreuse nourriture.

L'instinct de la conservation réveilla ces misérables, et ils saisirent avec avidité ce qui leur était offert, sans donner la moindre attention au spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Leurs mâchoires fatiguées n'avaient pas la force de déchirer cette chair crue, et comme le sentiment de la soif était ce qui les dominait surtout, ils se mirent à sucer avec avidité ces lambeaux pantelants, tièdes encore de la chaleur vitale.

Ils se mirent ensuite à les déchiqueter par bribes, et l'expression d'une satisfaction profonde animait leurs visages terreux, sur lesquels la souffrance et le désespoir avaient creusé des rides profondes.

Cet horrible repas les ranima un peu, et, chose affreuse à dire, quand ils purent avoir le sentiment de ce qui venait de se passer, ils n'en eurent pas horreur. Ils s'applaudirent intérieurement de ce que la fatalité eût sacrifié le Normand au salut de ses compagnons, et une prévoyance qu'expliquent seules les misères qu'ils avaient souffertes les porta à garantir des rayons du soleil le corps de la victime du Parisien.

Béatrix avait été associée la dernière à cet odieux repas.

La parole leur revint avec les forces, et leurs voix, qui étaient

restées muettes pendant plusieurs jours, recommencèrent à se faire entendre. Mais elles étaient si faibles, que chacun d'eux fut effrayé en s'entendant parler.

Leur effroi s'augmenta à la vue de leurs joues creuses, de leurs membres décharnés, lorsqu'ils purent y jeter les yeux et constater les ravages de la famine. Ces quatre spectres se regardaient et ne se reconnaissaient pas !

## XVI

Nous jetterons un voile sur ce qui se passa après ce que nous venons de raconter; il est de ces choses tellement odieuses qu'on doit en taire ou en laisser supposer les détails que la plume, du reste, serait impuissante à décrire.

Nous ferons franchir quelques jours au lecteur; nous le transporterons, toujours sur la mer, il est vrai, mais dans le voisinage d'une terre qui étend, un peu au-dessus du niveau de l'Océan, et élève en pente douce vers le ciel la plus luxuriante verdure.

Le rivage est couvert d'une forêt épaisse de mangliers, qui s'ouvre en quelques endroits pour entourer d'un sombre hémicycle des baies sablonneuses que la mer couvre de ses longues lames grises et de son écume blanche.

Au-dessus de cette masse de vert sombre, s'élèvent les troncs majestueux des grands palmistes ou des lataniers longs et déliés qui se balancent dans l'air et semblent des géants regardant ce qui se passe à leurs pieds dans l'obscurité de la forêt.

Le centre est occupé par des montagnes dont la plus haute s'élève à l'est et semble dominer et commander les autres, qui s'étendent vers l'ouest, en ayant l'air de s'abaisser graduellement devant elle, comme font les esclaves rassemblés devant une habitation, lorsque le maître paraît sur le seuil.

Cette comparaison est du chroniqueur espagnol, et elle eût été plus

juste il y a soixante ans qu'aujourd'hui.

Le soleil a passé de l'autre côté de leur ligne brisée. Ses rayons en couronnent les sommets étages et dorent de mille reflets les arbres gigantesques qui les couvrent.

La mer est toujours calme. Malgré le désir que nous en aurions eu, elle ne nous a pas fourni l'occasion de décrire la moindre tendance à la tempête, depuis celle qui a jeté l'*Eléonore* sur les récifs de l'île d'*Aves*.

Une grande barque qui ressemble à un immense myriapode, s'avance silencieusement sur l'eau tranquille. Elle est montée par de nombreux et étranges navigateurs, assis sur deux rangs et en occupant toute la longueur. Ils frappent l'eau en cadence et sans précipitation, avec de larges pagayes. L'un d'eux, debout à l'arrière, gouverne au moyen d'une pagaye plus large et plus ornée que celle des rameurs.

Ils sont tous ornés d'une plume attachée au sommet de la tête. Leurs corps sont entièrement nus, leurs visages sont teints en rouge foncé, et sur ce fond sont tracées, en noir et en blanc, mille figures bizarres dont on ne voit le commencement ni la fin nulle part. Ce sont des serpents qui circulent autour de leurs bras et dont les têtes vont s'aplatir sur leurs poitrines, des broderies étranges qui, par mille cercles entremêlés, exagèrent les saillies des muscles, creusent les yeux, font ressortir les pommettes des joues et prêtent à ceux qu'elles couvrent de leurs lignes bizarres un aspect terrible qu'ils n'auraient pas sans ce travestissement. De larges colliers de coquillages et de dents d'animaux pendent à leur cou.

Celui qui est au gouvernail porte sur sa tête des plumes plus nombreuses que ses compagnons. Les dessins dont son corps rouge est couvert sont plus multipliés et plus hideux, plus recherchés dans l'étrangeté de leurs contours. Un os taillé traverse le cartilage de son nez. A chacune de ses oreilles, dont le pavillon est démesurément ouvert par en bas, pend une grappe de coquillages: ce sont les insignes de sa grandeur et de sa dignité, — c'est un Chef.

Cette étrange embarcation traîne derrière elle, au bout d'une longue

corde, une grande chaloupe désemparée à laquelle elle donne la remorque.

C'est la barque des naufragés de l'*Eléonore*. Les malheureux que nous y avons laissés vivent encore; ils vivent avec toutes les apparences de la mort et de la plus horrible souffrance longuement endurée.

Durand et Béatrix sont toujours à l'arrière dont ils ont conservé la possession. Le Nivernais se tord, mordant les voiles sur lesquelles il est couché. Le Provençal est assis, la tête renversée sur le bordage du canot; les cheveux pendent en dehors, et le râle qui s'exhale de sa poitrine indique seul qu'il respire encore.

Tous quatre sont dans un état de maigreur effroyable, ils ont les yeux ouverts et ne paraissent pas voir, et leurs mains décharnées font sans cesse ce mouvement caractéristique que l'on remarque chez les moribonds et que les médecins ont désigné par le mot de *carpologie*, mouvement qui consiste à attirer sur soi quelque chose que l'on ne voit pas ou à chercher dans l'air quelque objet imaginaire. Tous quatre sont à l'agonie.

La chaloupe a toujours ses deux mâts, dont l'un est dépouillé de sa voile. L'autre voile, dont la drisse est brisée, fait rouler l'embarcation à chaque retour de la houle et fouette le visage des malheureux qui ne paraissent pas s'en apercevoir, chaque fois que s'élève le moindre souffle de vent.

Les toiles sur lesquelles ils sont étendus, sont tachées de sang, et çà et là se voient des ossements sur lesquels leurs dents ont laissé des traces visibles, et qu'ils reprennent et portent machinalement à leurs bouches, en faisant des efforts infructueux pour les entamer.

Ils ont été rencontrés en mer par la pirogue de guerre qui les remorque, car c'est une pirogue de guerre revenant d'une expédition dans une île voisine, avec des trophées et des dépouilles.

## XVII

La pirogue s'avancait vers une baie plus large et plus fermée que les autres et qui eût pu faire, non un port, mais ce qu'on appelle une belle *rade foraine*.

Les mangliers avaient été coupés sur le devant et quelques cases, couvertes et garnies de feuilles de palmiste, de cocotier et de latanier, se profilaient en gris sur la bordure sombre que formaient les arbres derrière elles. Quelques sentiers, conduisant dans l'intérieur, entrouvraient ça et là ce rideau sombre.

Des bananiers croissaient autour de ces cases et le vert tendre de leur feuillage tranchait sur le vert sombre du fond. Des cocotiers balançaient leurs grands bras découpés profondément et leurs troncs se penchaient uniformément du côté où soufflait la brise, comme s'ils eussent voulu lui faire résistance

Lorsque la pirogue fut arrivée à une centaine de pas du rivage, un des rameurs de l'avant quitta sa pagaye, et, se levant debout, se mit à corner trois fois dans un grand coquillage dont le pavillon était tourné du côté de la mer.

Les échos en répétèrent le bruit sourd et prolongé, et, après quelques instants, on vit sortir plusieurs hommes des cases bâties au fond de la baie. D'autres parurent aussi à l'entrée des sentiers qui s'ouvraient dans les mangles. Ils étaient nus comme les guerriers de la pirogue, teints en rouge comme eux, mais sans ornements.

Lorsque la pirogue toucha le fond, les nouveaux venus entrèrent dans l'eau et, se joignant aux pagayeurs qui y étaient descendus, ils se rangèrent en nombre égal de chaque côté, et réunissant leurs efforts, commencèrent à haler l'immense embarcation.

On avait détaché la corde de touée de la chaloupe, et un homme la tenait pour que le courant ne l'emportât pas.

Leurs forces combinées eussent réussi plus difficilement à remuer

une masse aussi longue s'ils n'eussent tiré parti de la houle. Chaque fois que son ondulation soulevait la pirogue, ils faisaient un effort simultané et l'avançaient vers le rivage qu'elle atteignit enfin. Là ils mirent sous la quille des pièces de bois rondes et la firent courir jusqu'à une vingtaine de pas au delà de la vague mourante, assez loin pour qu'elle fût hors de l'atteinte de la mer, et, par surcroît de précaution, l'attachèrent à un énorme poteau planté dans le sable. Plusieurs autres pirogues de dimensions moindres étaient couchées sur la rive et amarées de la même manière.

Toutes ces embarcations étaient composées d'un seul tronc d'arbre creusé. Leur construction avait dû demander des efforts et une patience inimaginables.

Les hommes rouges hâtèrent ensuite la chaloupe que les nouveaux venus regardaient avec curiosité. Ils se mirent deux pour enlever chacun des voyageurs qu'ils portèrent à terre. Ils échouèrent l'embarcation de la même façon que la leur, mais avec plus de peine, car, bien que moins longue de moitié que leur pirogue, elle était beaucoup plus pesante. Le chef, qui était resté sur le rivage, appuyé sur une longue lance de bambou armée d'une énorme arête de poisson, pendant que tout cela s'accomplissait, dit quelques paroles que se répétèrent ceux qui étaient venus à l'appel de la troupe. Ils prirent les naufragés qui avaient été déposés sur le sable et les transportèrent dans une grande case où ils furent étendus sur des nattes.

La trompe sonna de nouveau, et des femmes, qui attendaient sans doute ce signal, parurent à l'entrée de tous les sentiers aboutissant à la plage.

Elles étaient aussi peu vêtues que les hommes, seulement elles n'avaient aucunes peintures sur le corps.

Ces femmes étaient généralement belles, et les formes de celles qui étaient jeunes avaient des proportions qu'un statuaire eût admirées. Leur peau était d'un rouge de bronze florentin clair; on les eût prises, lorsqu'elles étaient dans l'immobilité, pour de belles statues de cuivre.

Leurs chevelures, droites, longues, sans aucune ondulation, leur couvraient le dos. Leurs bras ronds, aux poignets minces et déliés, étaient entourés de bracelets en coquillages et en graines rouges; leurs seins peu développés étaient fermes et droits. Quelques-unes portaient au-dessous du genoux, dont la rotule paraissait ne pas exister, tant l'attache en était fine et délicate, une sorte de jambièrre en coton qui descendait jusqu'à la cheville et paraissait avoir été tissée sur la jambe même, pour y rester à demeure.

Le chef parla, et quelques-unes des moins jeunes entrèrent dans la case où avaient été déposés les naufragés.

## XVIII

Quelques jours de repos rendirent la santé aux naufragés que les femmes sauvages soignèrent avec un admirable instinct, ne les laissant pas s'abandonner à l'ardeur féroce qu'ils montraient pour les vivres inconnus qu'on leur servait. Il est vrai qu'ils passèrent quelques mauvaises nuits, et que plus d'une fois ils s'éveillèrent en sursaut, au bruit de la vague ou du vent qui soufflait dans les grandes feuilles des cocotiers, se demandant avec terreur s'ils n'étaient pas encore à bord de la chaloupe.

Le souvenir du Normand troubla plus d'une fois leur repos, mais ils s'habituerent si bien à regarder en face l'action que la nécessité leur avait fait commettre, qu'ils parvinrent à décliner vis-à-vis d'eux-mêmes toute responsabilité morale et à se trouver très-excusable.

Du reste, leurs âmes étaient suffisamment bronzées pour qu'une mauvaise action de plus ou de moins, quelle qu'eût été la cause qui l'eût fait commettre, ne leur donnât pas de trop longs et trop cuisants remords. Leurs hôtes avaient pour eux une considération qui se manifestait par les soins et les prévenances dont ils étaient entourés.

On leur avait donné pour demeure la case la plus spacieuse après celle du Chef, et, chaque jour, les fruits, les racines, le gibier y abon-

daient. C'était une douce et sensible compensation à l'abstinence forcée à laquelle ils avaient été condamnés pendant leur triste navigation sur la chaloupe.

Les Sauvages regardaient avec un étonnement admiratif les peaux blanches et les barbes noires des Européens. Ils y portaient la main avec une sorte de crainte, et ils paraissaient surtout émerveillés des cheveux doux et bouclés des étrangers, si différents de leur chevelure épaisse, rude et droite.

Du reste, ils semblaient pénétrés des intentions les plus bienveillantes, et on eût cru parfois, à l'expression de leurs regards, que leur admiration allait jusqu'à leur faire adorer ces hommes blancs, qu'ils avaient si miraculeusement sauvés de la mort.

Avec la santé et la tranquillité d'esprit, se réveilla le naturel frondeur et parisien de Durand.

Un jour, il dit à ses compagnons :

— Ces braves Sauvages nous prennent tout à fait au sérieux. Il faut leur montrer qu'ils ne se trompent pas, et que nous valons au moins ce que nous paraissions être. Une petite cérémonie à laquelle nous donnerions une couleur de solennité ne ferait pas de mal, et, comme ils ne doivent pas être forts sur cet article et qu'ils ont les meilleures dispositions à croire en nous, il ne nous sera pas difficile de les affermir dans leur foi. Qui sait si l'un de nous se sera pas un jour roi de cette île enchantée ? Et dans ce cas, les autres, naturellement, seraient ses ministres. — Et il y a, dit-il en regardant Béatrix, de quoi fonder une dynastie qui pourrait se dire, à bon droit, d'une race supérieure à celle du commun des martyrs de ce pays. C'est un avantage qu'elle aurait sur les rois des nations plus civilisées. Le privilège ne pourrait pas être mis en doute. Mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant. Il s'agit de se bien mettre dans les papiers de nos amis les Sauvages. Ils paraissent passablement séduits par nos physionomies, ce qui montre au moins qu'ils ne sont pas difficiles. Il s'agit de les subjuguier tout à fait, et je crois que ce ne sera pas la mer à boire : je m'en charge.

Il organisa une sorte de cérémonie à laquelle il chercha à donner quelque chose d'imposant, et qui ne fut que ridicule. Mais elle atteignit le but qu'il se proposait relativement aux Sauvages. Ces hommes primitifs en étaient arrivés à ce point d'être en extase devant les mouvements les plus familiers des hommes blancs. Qu'on juge de ce que ce dut être quand ils les virent se livrer à une sorte de cérémonial dans lequel tout fut exagéré, gestes, costumes et chants !

Nous ne décrivons pas cette cérémonie que détaille tout au long le chroniqueur espagnol, et qui était inspirée par quelques souvenirs des farces de tréteaux de la foire Saint-Germain. Le Parisien en eut tout l'honneur, et poussa le grotesque et le ridicule jusqu'à leurs limites extrêmes.

Quand il eut fini :

— Il en arrivera ce qu'il pourra, dit-il, et, en attendant que je sois roi, je prends possession de cette île au nom de Sa Majesté très-chrétienne, et j'appelle ma conquête *l'île Béatrix*.

Disant cela, il planta en terre une perche de bambou à laquelle il avait attaché, en guise de drapeau blanc, un morceau de toile à voile.

Les Sauvages le regardaient faire sans rien comprendre à son action. Il ne s'en inquiéta guère, et dit à ses compagnons :

— Ces messieurs et ces dames n'ont pas trop l'air de se douter de ce que je fais là. Je ne le leur expliquerai pas aujourd'hui, attendu qu'ils ne me comprendraient pas ; j'attendrai pour cela qu'ils aient appris suffisamment de français. Mais ce sont de braves gens qui nous ont sauvé la vie, et nous leur devons toutes sortes d'égards. Je me charge de les civiliser, et j'y réussirai si leur goût pour nous, qu'ils nous montrent de tant de manières, n'en vient pas à leur donner l'envie de nous manger. Dans l'état où nous sommes, nous ne devons guère tenter leur appétit ; c'est ce qui me rassure pour l'instant. Ils paraissent avoir peu de tailleurs et de couturières, à en juger par la simplicité de leur costume. Nous leur en servirons ; c'est par là que nous commencerons à les initier aux douceurs de la civilisation. Je crois, hélas ! que nous

devons renoncer à revoir Paris. C'est un parti à prendre. Nous tâcherons au moins d'y suppléer en francisant nos nouveaux amis. Nous ne croyons pas à grand' chose, continua-t-il ; mais dans tous les pays du monde il est bon, pour en faire accroire au peuple, d'avoir l'air de posséder une foi quelconque. Quant à moi, vous savez que je ne crois à rien.

Le Nivernais et l'Auvergnat protestèrent ; Béatrix fit le signe de la croix.

— C'est bien ! c'est bien ! reprit le Parisien. Je sais à quoi m'en tenir sur tout cela. Nous devons croire au moins à la Providence ou au hasard heureux qui a mis ces braves gens sur notre chemin. Faisons donc un petit bout de prière, cela fera bien sur l'esprit de ces excellents Sauvages ; et puis nous avons bien, au bout du compte, quelque chose à nous faire pardonner, quoique la faim, — et c'était notre cas, justifie, dit-on, les moyens.

Après cet affreux calembour, il s'agenouilla. Ses compagnons en firent autant. Béatrix, d'une voix claire, se mit à prononcer une prière d'action de grâces à laquelle s'associèrent le Nivernais et le Provençal, qui ne partageaient vraiment pas l'indifférence profonde de leur compagnon.

Durand ne prit part à cette cérémonie que par des gestes exagérés, posant tout à fait pour les Sauvages que ce spectacle intéressait au dernier point et qui demeuraient à distance, silencieux et attentifs.

Cette île avait été découverte par Christophe-Colomb, à son second voyage en 1493. Il l'avait nommée Saint-Christophe. Il n'y avait pas fondé d'établissement ni laissé aucun souvenir. Le nom caraïbe de cette terre était *Liamaiqa*.

La chronique espagnole d'où nous avons tiré les détails de cette histoire que nous avons beaucoup, mais peut-être insuffisamment abrégée, dit que Saint-Christophe fut la première des îles caraïbes où s'établirent les Européens, et que les premiers colons français qui s'y fixèrent furent le parisien Durand, à qui elle ne donne pas de prénom, *sa femme*

Béatrix Verina, *natural de Italia*, un nivernais nommé Charles Duranger, et le provençal Jean-Marie Cassoute.

*récit non daté, paru en août 1862 sur la revue.*

## LE SAUT DE LA LÉZARDE



Un charmant cours d'eau à la Guadeloupe est la rivière Lézard, appelée communément La Lézarde. Elle descend de la montagne, et paraît être produite par les infiltrations de la grande rivière de Sainte-Rose, qui coule presque horizontalement et parallèlement à la chaîne, avant d'aller se répandre dans la plaine.

La Lézarde est grossie çà et là d'affluents qui la cherchent à travers les bois, et qui s'unissent à elle sous des abris mystérieux de lianes, dont des siècles, peut-être, ont épaissi le dais de velours vert, si richement brodé de fleurs blanches, violettes et rouges. Elle descend, tantôt

encaissée entre d'énormes falaises à pic, tantôt roulant dans un lit de galets sur lesquels elle s'étend à l'aise, jusqu'à l'endroit appelé le Saut de la Lézarde.

Là, elle rencontre deux masses énormes de rochers, appuyés sur chaque rive à la terre, qui leur sert de contrefort, et à laquelle les attachent, comme de gigantesques griffes, les racines de grands arbres qui les couvrent d'une ombre perpétuelle. Sa course folle s'interrompt. Toutes ces eaux vagabondes qui chantaient, en glissant entre les galets qu'elles brodaient de leur écume blanche, s'arrêtent, se rassemblent et vont tomber par une coulisse étroite, dans une immense cuve circulaire creusée dans le roc.

Le regard ne pénètre que difficilement dans cette cuve mystérieuse; car, pour en voir l'intérieur, il faut monter sur la roche qui surplombe, s'accrocher aux lianes, et ce n'est pas sans danger que le pied se pose sur cette surface glissante, couverte d'une couche de mousse mince et douce au toucher, comme un drap léger, perpétuellement humectée par la condensation des vapeurs qui s'élèvent de la masse énorme des eaux.

La rivière qui se précipite dans cette cuve dont on n'a pas sondé la profondeur, après avoir tourné comme un immense serpent enfermé dans une cage trop étroite et qui se tord sur lui-même, s'échappe par une coulisse inférieure, et, reprenant ses aises sur la surface unie des rochers qui s'ouvrent pour lui faire passage, se précipite en nappe argentée et écumeuse.

Elle est reçue dans un vaste bassin formé par une double muraille hémisphérique, composée de roches énormes qui paraissent avoir été superposées, rangées et alignées par la main de l'homme et qui s'ouvrent pour laisser à la rivière la liberté de son cours. Ces murailles titaniques laissent tomber de leur sommet, qu'on aperçoit couvert de la plus éclatante verdure, des filets d'eau qui scintillent de distance en distance comme de petits rubans d'argent et viennent se perdre dans l'immense réservoir du bassin. Des mousses, des plantes parasites, au

feuillage étrangement coloré et découpé, grimpent le long du rocher, s'accrochent à toutes les fentes, à toutes les saillies, à toutes les anfractuosités. De grandes lianes suspendues aux arbres du sommet laissent tomber jusqu'en bas leurs fils déliés, qui s'allongent, entraînés par le courant.

La Lézarde continue ensuite sa course, circulant autour des énormes galets, entre lesquels elle forme des bassins où elle semble s'arrêter de temps en temps pour se reposer, et descend ainsi jusque dans la plaine, arrosant sur son passage des champs de manioc plantés sur la déclivité du rivage, des bananiers, d'immenses touffes de bambous, dont les troncs s'élèvent quelquefois réguliers, droits et serrés comme les groupes de colonnettes des cathédrales gothiques.

Dans son parcours sinueux qui se dessine à travers la magnifique plaine du Petit-Bourg, elle forme un bassin tranquille et profond, où les habitants de la Pointe-à-Pitre viennent chercher l'agrément d'un bain tiède et ombragé, devant la pauvre demeure d'une créature solitaire qui a nourri de son lait un homme dont le nom a retenti bien des fois dans les jours d'agitations politiques, prononcé par des partisans fanatiques ou d'ardents détracteurs. Et pourtant cette illustration relative est peu connue dans le pays, et bien des gens ignorent que la vieille négresse qui occupe la case couverte en herbes coupantes, entourée de mangliers, sur le bord de la route et qui s'appelle Barbe, est la nourrice du révolutionnaire Armand Barbès<sup>66</sup>.

Après avoir quitté le bassin de Barbe, la rivière reprend sa course folle jusqu'au gué de la route de la Pointe-à-Pitre à la Basse-Terre. Là, son niveau étant à peu près celui de la mer, elle s'arrête et devient aussi calme et grave qu'elle avait été jusqu'alors sautillante et folâtre. Ses eaux passent lentement entre les champs de cannes, réfléchissant comme le miroir le plus limpide, les touffes de goyaviers qui croissent sur la berge et suspendent leurs rameaux verts et leurs fruits jaunes, les palmiers glouglous où se rassemblent des légions de merles à l'approche du soir, les cannes marronnes qui bordent les savanes où paissent les

bœufs et les mulets de l'habitation Bellevue . Elle se glisse entre les racines des mangles qui garnissent ses rives dès que l'influence du mélange de ses eaux avec celles de la mer commence à se faire sentir. Elle s'élargit sous l'ombre que leurs rameaux verts répandent sur elle, en se rejoignant presque par leur sommet et formant une immense arcade de verdure dont les échos répètent la clameur éplorée du *quio*<sup>68</sup> peureux, que le plus léger bruit met en alarmes. Elle reçoit, en passant, les eaux de la Trinité et va s'éteindre tranquillement à la mer, dans la baie comprise entre la Pointe-à-Bagu<sup>69</sup> et la Rivière du coin. On ne peut pas dire qu'elle se jette dans la mer, car celle-ci fait souvent invasion dans son lit, ce qui a lieu aux heures des hautes marées et quelquefois d'une manière tellement manifeste qu'elle semble remonter son cours. Aussi son embouchure est-elle passablement encombrée de sable et de vase, et il faut être très-pratique de cette contrée difficile pour en franchir la passe sans frôler la boue du fond ou sans se heurter à quelque tronc d'arbre traîtreusement couché sous l'eau tranquille.

Dans le courant de 1835, un homme était venu s'établir sur le bord de la Lézarde. A l'endroit où les voyageurs venant de la Pointe-à-Pitre prennent le gué de la route de la Basse-Terre, il avait loué une maison qui s'élevait sur la berge de la rive gauche et que le propriétaire laissait tomber en ruines. Il en avait fait rétablir la toiture dont les aissantes pourries ouvraient un libre passage au vent et à la pluie. Des planches neuves étaient venues prendre la place des planches brisées de la palissade. L'intérieur avait été divisé en deux ou trois chambres, et sous un hangar qui s'appuyait à la maison, s'étendant parallèlement à la route, se dressa un fourneau surmonté d'un énorme soufflet, et les passants purent lire sur une enseigne qui se balançait à une tringle de fer : "Saurin, forgeron, maréchal-ferrant, armurier, entreprend toutes réparations de moulins, alambics et armes de chasse".

La maison de Saurin faisait pendant, sur la rive gauche, à une construction établie sur la droite et où se débitaient des substances alimentaires de toute sorte, ce qu'indiquait suffisamment une enseigne

fort concise: N..., *cabaretier-licencié*. Ici on donne à manger. Avoine. Cet établissement existe encore et prospère sous la direction d'un homme entreprenant, qui a joint à son commerce un service de pirogues pour le transport du sucre à la Pointe-à-Pitre. La maison s'est agrandie pendant que celle de Saurin est redevenue ce qu'elle était primitivement, un amas de ruines.

Lorsque Saurin vint s'établir là, il ne connaissait personne dans le quartier. Il amena avec lui un nègre ouvrier de la Pointe-à-Pitre, et ils exécutèrent ensemble les réparations. Il se montra lui-même habile ouvrier, maniant avec adresse la scie, la hache et le marteau.

Il avait suspendu un hamac dans un endroit à peu près abrité, et il passait la nuit dans son futur domicile, pendant que son aide allait coucher au bourg ou sur quelque habitation voisine. Il se pourvoyait de vivres chez son voisin de l'autre rive, et pour cela il traversait la rivière comme on le faisait alors, tout à fait à gué, en relevant son pantalon et ôtant ses chaussures. Les choses se sont améliorées depuis lors, et les piétons ont maintenant à leur disposition une passerelle, étroite il est vrai, commode disent quelques-uns, mais cédant un peu trop facilement à la pression des eaux. Il se montrait peu causeur et payait régulièrement, mais avec une grande parcimonie.

Quand tout fut achevé, que la maison fut bien close, qu'il eut rangé ses outils et quelques meubles que lui avait apportés une pirogue, il ferma hermétiquement portes et fenêtres et partit, emportant la clé dans sa poche.

Il se passa quelques jours sans qu'on entendit parler de lui. Enfin, une semaine environ après son départ, on vit un bonboat <sup>70</sup> attérir devant sa maison. Il faisait déjà très-sombre. Pourtant, on put voir le nouvel habitant de la rive gauche sortir de l'embarcation, portant dans ses bras quelque chose qui ressemblait à une femme enveloppée d'une longue robe blanche et d'un châle qui lui voilait entièrement la tête. Deux enfants suivaient.

Ils entrèrent dans la maison, qui fut refermée presque aussitôt; mais

on pouvait voir car quelques planches mal jointes de la palissade, par la lueur que jetait une fenêtre qui ouvrait sur le derrière, qu'elle était éclairée intérieurement.

Les deux nègres bonboatiers qui allèrent prendre un verre de tafia au cabaret furent soumis à une interrogation très-pressante. Ils ne purent rien dire, sinon qu'on avait embarqué à la Pointe-à-Pitre une femme qui paraissait malade, à en juger par la manière dont elle était embobinée, mais qu'ils n'avaient pu en voir ni le visage ni les mains.

Le lendemain matin, quand les négresses blanchisseuses vinrent à la rivière, elles virent les deux enfants jouant sur le bord. C'était une jeune mulâtresse foncée, d'une dizaine d'années, et un petit nègre qui pouvait en avoir douze. Elles leur adressèrent la parole, mais les enfants s'enfuirent, et l'on entendit qu'ils parlaient une langue étrangère.

La forge seule demeurait ouverte. Les fenêtres donnant sur la rivière restaient fermées tout le jour et ne s'ouvraient qu'à la nuit tombante. Alors on voyait une forme blanche assise à l'une d'elles. Mais comme on n'osait guère s'approcher, on n'y voyait guère qu'une apparence indéfinie et on ne savait trop ce que c'était. Seulement, une lueur qu'on voyait briller et se voiler alternativement comme si un corps nuageux eût passé devant, donnait à penser qu'il pouvait bien se faire que cette forme eût l'habitude de fumer.

L'extérieur de Saurin n'avait rien d'engageant, et on ne trouvait pas extraordinaire que sa forge ne s'allumât que rarement. Un accident lui amenait parfois un cheval qui s'était déferré en route ; mais cette branche de sa profession ne pouvait avoir rien de régulier, et, quant aux travaux des moulins, ils étaient faits à l'entreprise par des ouvriers de la Pointe-à-Pitre. Tout le monde, cependant, s'accordait à dire que c'était un très-habile armurier ; et plus d'un nègre braconnier vint lui confier un vieux fusil acheté d'occasion, et auquel il donnait toutes les qualités d'une arme neuve et de choix. Mais il se montrait rigoureux pour le paiement, ne consentait à aucune réduction sur le prix une fois indiqué et n'accordait pas de délai : donnant, donnant. Aussi, ceux

qui le faisaient travailler, bien qu'ils sortissent de chez lui toujours satisfaits, au-delà même de leur espérance, ne lui en gardaient-ils aucune reconnaissance.

Saurin pouvait bien avoir une soixantaine d'années. La fée qui avait présidé à sa naissance ne l'avait pas gratiné du don de beauté, ou au moins, si elle l'avait fait, ce don avait subi avec le temps de singulières modifications.

Sa figure lui ôtait tout droit à prétendre avoir jamais possédé un certificat de vaccine. La petite vérole y avait tracé des sillons et creusé des cavités aussi rapprochées que les trous d'une écumoire. Ses yeux, assez grands et vifs, étaient bordés de paupières éraillées, entièrement dépourvues de cils. Les sourcils n'étaient là que pour mémoire sous forme de deux bouquets de poils blanchâtres, longs, durs et rares. Son nez était gros, court, échancré aux narines. Ses lèvres lippues et d'un rouge violacé, laissaient voir des dents blanches, mais mal rangées, et surmontaient un menton large, carré, creusé et sillonné comme le reste du visage, et dans les cavités duquel croissaient, comme des ronces sur une terre aride, quelques brins de barbe d'un gris sale. Il était carrément bâti et solidement musclé. Sa jambe droite, qui paraissait atrophiée dans son épaisseur et qui formait un arc de cercle en dedans, le faisait boiter et l'obligeait à marcher sur la pointe du pied. L'auxiliaire d'un bâton solide lui était indispensable.

La forge chômait ; l'enseigne grinçait en s'agitant au vent sans avoir la puissance d'arrêter les voyageurs. Il ne venait pas de commandes des habitations voisines, et cela se fût expliqué, du reste, parce que Saurin n'avait accompli aucune de ces obligations que les convenances imposent à celui qui a besoin de travailler pour les autres. Il avait ouvert sa forge et attendait la pratique sans s'être présenté et fait recommander nulle part, et la pratique ne venait pas. Personne ne s'arrêtait pour causer avec un homme dont l'abord repoussait toute familiarité. Les nègres passaient vite le soir quand ils apercevaient la forme blanche qui fumait à la fenêtre, et au bout de quelque temps

ils ne désignèrent plus cette maison qu'en l'appelant *la case à Zombi*, la maison du Revenant.

Les deux enfants semblaient participer à la taciturnité générale de cette maison. Ils erraient quelquefois ensemble le long de la rivière qu'ils traversaient pour aller cueillir des goyaves et des icaques dans la savane de l'habitation Pérou<sup>71</sup>. Mais lorsque des négrillons, entraînés par l'instinct communicatif de l'âge, s'approchaient d'eux et leur adressaient la parole, ils s'enfuyaient effarouchés. En dehors de cela, ils étaient tout à fait de leur âge, courant la campagne, se baignant dans la rivière, mais toujours ensemble ; et lorsque dans les jeux ils poussaient des exclamations, c'était dans une langue qu'on ne comprenait pas.

Lorsque la première curiosité eut été satisfaite, ou plutôt lorsqu'on vit qu'elle ne pouvait se satisfaire, on montra envers le nouveau venu la même réserve qu'il faisait voir pour les autres. On avait essayé d'échanger quelques mots avec lui en passant ; on cessa toute tentative dans ce sens, et les gens du voisinage affectaient même, lorsqu'ils descendaient à la rivière, de détourner la tête lorsqu'ils le trouvaient devant la forge où il se tenait presque toujours assis, fumant silencieusement.

Les navires qui sont en rade de la Pointe-à-Pitre font généralement leur eau au gué de la Lézarde. Jusque-là, bien qu'il y ait une étendue de près de deux kilomètres depuis l'embouchure, elle est plus ou moins saumâtre, et n'est véritablement bonne que là où son courant est bien accusé. C'est là aussi que se réunissent les négresses blanchisseuses, qui ont eu bientôt raison du linge le plus solide et des tissus les plus serrés, par suite d'un contact souvent répété avec des galets peu arrondis.

Il est bien rare que, le dimanche, on ne trouve pas réunis au gué les équipages de quelques navires bordelais, marseillais, havrais, qui fraternisent dans le cabaret de la rive droite. Ils y viennent le matin dans leurs chaloupes chargées de pièces à eau. Poussés par le vent d'est, ils n'ont besoin de recourir à l'aviron que pour doubler quelques sinuosités de la rivière. Ils retournent le soir, lourdement chargés, ayant quelquefois

de grands bambous à la traîne et obligés de lutter contre le vent qui leur est d'autant plus contraire qu'il était plus favorable le matin. Aussi ne retournent-ils à leurs navires que bord sur bord, ayant souvent, comme on dit, *du vent dans les voiles*, mais pas de ce vent qui accélère la marche d'une embarcation.

Saurin paraissait goûter peu ces réunions, qui, cependant, variaient le genre d'animation d'un lieu où ne s'entendaient ordinairement que les voix criardes des négresses blanchisseuses causant, chantant, riant ou se disputant, toutes choses qui se font avec les mêmes intonations.

Ce n'était peut-être pas sans raison qu'il n'aimait pas ces réunions, comme on va le voir.

C'était à l'époque de la chasse des pluviers. J'accompagnais un soir un ami qui allait chercher chez Saurin un fusil qu'il lui avait donné à réparer. Deux chaloupes se trouvaient dans la rivière et les matelots qui avaient rempli leurs pièces et fait leur provision de bambous, se reposaient avant de se remettre en route, au grand profit du cabaretier de la rive droite. Il y avait grande allégresse et le chevrottement des voix qui entonnaient des chansons normandes indiquaient que les libations n'avaient pas été ménagées. Ils se disposaient à partir, lorsqu'un vieux maître d'équipage qui tenait la barre d'une des chaloupes dont l'arrière touchait presque à la rive, du côté où nous nous trouvions, demanda du feu pour allumer sa pipe.

— On va vous en faire, lui dit-on.

— Pas la peine, répondit-il, j'en prendrai à la forge.

Il sauta à terre et s'avança vers nous, d'un pas rendu titubant par le roulement du bord et peut être aussi par un emploi un peu abusif du tafia du voisin.

Il allait vers le foyer pour y prendre un morceau de charbon après avoir porté militairement la main à son chapeau, lorsque son regard se croisa avec celui de Saurin. J'avais par hasard les yeux fixés sur celui-ci et je fus surpris de la révolution qui se fit sur son visage. Il pâlit affreusement, c'est-à-dire que le fond de sa face devint blême, pendant

que le contour des mille trous percés par la variole demeurait rouge. Il n'était pas beau à voir d'ordinaire, dans ce moment il était hideux. Pourtant il se remit et affecta de ne pas faire attention au marin.

Celui-ci était un petit homme déjà âgé, un peu voûté, sec, de cette maigreur solide qui fait dire d'un homme qu'il est *tout nerfs*. Il était grêlé aussi, quoique moins abondamment que Saurin. Il portait de grands anneaux d'or aux oreilles.

Il alluma sa pipe et ses yeux ne quittaient pas le forgeron, pendant qu'il aspirait bruyamment la fumée de son tabac humide.

Quand il eut achevé, il vint devant la porte et regarda pendant quelques instants l'enseigne, en se faisant avec la main étendue, un abat-jour au dessus des yeux. Il n'était probablement pas très-fort en lecture ; il paraissait épeler les trois lignes qui la composaient.

Enfin, il vint se poser devant le forgeron et lui dit avec une sorte de colère railleuse :

— Tu ne t'appelles pas Saurin, et je sais comment tu t'appelles. Saurin ne répondit rien, mais il fit un mouvement, presque aussitôt réprimé, avec le bâton sur lequel il s'appuyait.

— Oh ! je n'ai pas peur de toi ici, continua le marin, et il regagna le rivage suivi par le regard inquiet du forgeron.

Le vieux maître remonta dans sa chaloupe, et je le vis qui parlait avec animation à ses compagnons. L'autre embarcation étant venue se ranger bord à bord avec la sienne, les matelots se firent répéter ce qu'il venait de raconter, et une grande agitation se fit parmi eux. Ils étaient une douzaine environ. J'étais alors près du rivage, et je les vis qui piquaient avec leurs avirons, montrant l'intention de descendre à terre. Mais le vieux maître les arrêtait de la main et leur disait: pas de ça. Ne nous faisons pas une mauvaise affaire, mais envoyons-lui chacun notre bordée en passant, ça ne diminuera pas trop notre lest.

La chaloupe du maître défila la première, passant aussi près que possible du rivage, et lança sur la maison du forgeron une grêle de galets qu'accompagnaient des hourrahs menaçants, parmi lesquels

j'entendis revenir souvent le mot de pirate. L'autre la suivit et en fit autant.

Je m'étais écarté pour me mettre hors de la portée des projectiles. Quand ils furent passés, je retournai à la maison de Saurin. Il était debout, immobile dans sa forge, appuyé sur son bâton; les deux enfants effarés étaient accroupis dans un coin.

Je m'approchai de Saurin, et bien que cet homme, loin de m'inspirer de la sympathie, fût pour moi un objet de répulsion, sa hideuse figure réfléchissait une si navrante expression de désespoir que je me sentis ému d'une sorte de pitié.

— Vous avez été attaqué indignement, lui dis-je, et vous obtiendrez une répression facile en vous adressant à la justice. Les témoins ne manqueront pas, le rivage était couvert de monde de l'autre côté. Il faut que vous portiez plainte soit au commissaire de police au bourg, soit au bureau de la Marine à la Pointe-à-Pitre.

Il semblait ne pas entendre, et comme j'insistais...

— Non, non, me dit-il enfin, je ne porterai pas plainte, je n'ai à me plaindre de rien.

Le soir, j'étais assis devant la maison principale de l'habitation Bellevue, assistant après dîner à un bamboula qui avait réuni les nègres de plusieurs habitations voisines. La chasse avait rassemblé quelques habitants de la Pointe-à-Pitre et du Petit-Bourg, quelques géreurs des environs. On en causait; on énumérait les vols de pluviers qui avaient passé, et chacun racontait ses prouesses. Les paquets de gibier étaient à deux pas de là, suspendus au frais, témoignant que, s'il y avait quelques exagérations personnelles dans ce qui se disait, il y avait au moins une grande vérité générale.

Un groupe de nègres qui se trouvait près de nous et où il était question de la *case à zombi*, changea le cours de notre conversation et l'amena sur l'événement de la soirée.

— Mais, enfin, qu'est-ce que c'est que cet homme, dit un géreur? Il tombe ici comme des nues, s'établit forgeron sans chercher du

travail, comme si cette profession apparente était là pour dérouter la curiosité. Il ne cherche à faire connaissance avec personne et tient sa maison fermée comme si elle contenait un trésor. Il a avec cela une de ces figures comme on ne se soucierait guère d'en rencontrer dans un endroit écarté. Quant à moi, son voisinage me gêne, car dès qu'il fait nuit, pas un de mes nègres ne veut aller faire une commission, s'il lui faut passer par la Lézarde.

— On commence déjà à raconter toutes sortes d'histoires, dit un autre. Il paraît que cette case sombre et si bien fermée le jour, s'éclaire la nuit et qu'on y parle une langue que personne ne comprend.

— Propos de nègres peureux; il m'est arrivé bien des fois de passer le gué la nuit, et je n'ai vu pour toute lumière que la lueur d'un cigare ou d'une pipe qu'on fumait à une fenêtre. Il n'y a rien là de bien effrayant.

— Bon, mais qui est-ce qui fumait à cette fenêtre ? voilà la question. Pourquoi ces fenêtres, fermées le jour, s'ouvrent-elles la nuit ? Ce n'est pas lui qui y fume, ou si c'est lui, ce n'est pas lui seul. Pourquoi cela ? On a vu apporter quelqu'un qui ne pouvait pas marcher, lorsqu'il s'est installé à la Lézarde, et ce quelqu'un n'a jamais reparu. Les fenêtres donnant sur la rivière sont fermées le jour, et cela sans exception, et ne s'éclairent un peu que le soir. Qu'est-ce que cela signifie ? Il y a certainement là-dessous quelque chose de louche.

— Et ces matelots, pourquoi se sont-ils attaqués à lui ? Vous me direz que c'étaient des matelots ivres, c'est possible. Mais enfin, ivres ou non, ils l'ont injurié, ils l'ont attaqué brutalement à coups de pierres, et s'il supporte cela patiemment, il s'expose au même désagrément chaque fois qu'une chaloupe viendra faire de l'eau. Pourquoi ne pas s'éviter cela à l'avenir en portant plainte.

— Oh ! Pourquoi ... il a sans doute ses raisons, cet homme; mais ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi on l'a appelé pirate. Il est si laid de visage que son âme ne saurait être belle; il doit nécessairement avoir quelque chose sur la conscience.

— Il n'a sur la conscience que sa laideur. Il se fait horreur à lui-même ; la preuve, c'est qu'il n'a pas un bout de miroir dans sa forge, et il suppose probablement et avec raison qu'il doit produire le même effet sur les autres.

— Qu'il se fasse horreur à lui-même, il en a bien le droit. Quant à faire horreur aux autres, c'est une affaire de goût, et je suppose que nous avons à peu près la même manière de voir à son sujet. Mais, enfin, masque à part, il y a quelque chose dans cet homme qui ne s'explique guère, et je comprends jusqu'à un certain point que les nègres soient inquiets du mystère dont il s'entoure.

Le même soir, il y avait de nombreux rassemblements de nègres dans le cabaret de la rive droite. C'était, dans un autre langage, la même conversation qu'à l'habitation, seulement avec des commentaires plus osés, avec l'abandon le plus complet et la crédulité la plus absolue. On ne se rendait pas bien compte du mot *pirate* qui avait été proféré par les matelots, mais on le répétait, on s'exagérait bien plus ce qui pouvait sembler mystérieux ; on bâtissait les histoires les plus étranges, comme seule peut en créer l'imagination vagabonde des nègres, ces grands enfants qui ont rapporté de la côte d'Afrique et perpétué chez leurs descendants les traditions des *soucougnans*<sup>72</sup> et et la croyance aux *zombis*.

Il faisait une nuit sombre ; on ne voyait rien de l'autre côté de la rivière. La maison de Saurin se perdait dans l'obscurité, et quelques arbres qui croissaient derrière, empêchaient même d'en voir la silhouette se découper sur le ciel. Tout-à-coup, une voix s'écria avec un accent de terreur contenue :

— *Mi, li, mi zombi-là*. Le voilà, voilà le revenant.

Et, en effet, une lueur, comme celle d'une chandelle parut à l'une des fenêtres et permit de distinguer une forme humaine, puis, elle s'éteignit, et on ne vit plus dans l'obscurité qu'un point lumineux, comme le foyer d'une pipe ou le bout d'un cigare, dont une aspiration mesurée alternait l'incandescence.

Un frisson de terreur parcourut le rassemblement, et il se fit le silence le plus complet. C'étaient tous des nègres esclaves. On eût offert la liberté à celui d'entre eux qui la désirait la plus ardemment, à condition de passer le gué à ce moment, qu'il eût refusé sans hésitation.

Ils se séparèrent pour retourner sur les habitations auxquelles ils appartenaient, mais ils le firent par groupes ; aucun d'eux ne se fût risqué seul, dans les sentiers étroits qu'il avait à parcourir.

Le lendemain matin, le commissaire de police et le brigadier de gendarmerie vinrent à l'habitation. Ils allaient faire une enquête sur le désordre qui avait eu lieu la veille au bord de la Lézarde, et dont la rumeur publique leur avait donné connaissance, car nulle plainte n'avait été portée. Je devinai une curiosité dans la démarche des deux agents de l'autorité, qui, dans toute autre circonstance, ne se fussent pas émus d'une *querelle de marins*, comme il y en avait souvent à cet endroit où se rencontraient des matelots de diverses provenances, dont le rhum exaltait quelquefois les susceptibilités et les animosités nationales.

J'étais requis avec plusieurs autres personnes, qui s'étaient trouvées là la veille, comme témoin du fait, pouvant donner des éclaircissements à la justice et aider à la manifestation de la vérité.

Nous arrivâmes au gué de la Lézarde, et, comme il n'y avait pas de barque, que la passerelle qui y a été établie depuis le tremblement de terre, n'existait pas encore, nous dûmes passer comme on le faisait alors. C'est-à-dire que quelques-uns eurent recours aux épaules solides de nègres qui les transportèrent sur l'autre rive, et d'autres, j'étais de ceux-là, ôtèrent leurs souliers, relevèrent leurs pantalons, et passèrent ainsi.

Bien que nous eussions fait assez de bruit, je puis dire que nous arrivâmes inopinément chez Saurin. Il était seul dans la première salle de la maison, se balançant dans un hamac. Lorsqu'il nous vit à la porte, lorsqu'il vit surtout l'uniforme du brigadier de gendarmerie, il se fit une grande altération dans sa figure. Il se leva pourtant, vint à nous

et nous demanda ce que nous voulions.

Le commissaire de police lui dit, qu'ayant été instruit de désordres commis la veille par des matelots, il venait, aux renseignements auprès de lui qui en avait été particulièrement victime, afin de faire son rapport à qui de droit.

— Je n'ai rien à vous dire, répondit Saurin; je ne me plains pas. Ces hommes ne m'ont pas fait de mal et je n'ai pas de raison pour m'associer à des poursuites qui seraient dirigées contre eux.

— Pourtant, ils vous ont injurié; ils vous ont assailli à coups de pierres; il y a des témoins nombreux qui en feraient foi au besoin. Si, dans un esprit de modération mal entendue, vous refusez de porter plainte, vous vous exposez à subir de nouveau les mêmes agressions. Si vous ne voulez pas aider l'action de l'autorité, dans une circonstance où votre intérêt est mis en jeu, vous vous exposez à la trouver sourde, si, une autre fois, vous voulez recourir à son appui.

— Je vous répète que je ne me plains de rien et que je n'ai à me plaindre de rien. Si on poursuit ces hommes, qu'on ne compte pas sur moi pour appuyer l'accusation; je ne me souviens de rien.

— Une pareille persistance dans la modération n'est pas naturelle et pourrait même paraître suspecte, je vous en avertis.

— Suspecte, pourquoi? Parce que je ne veux pas me plaindre de gens qui ont agi dans l'aveuglement de l'ivresse.

— Non, non, ils n'étaient pas ivres. Ils avaient bu, c'est vrai, mais ils possédaient toute leur raison, les témoins l'affirment.

— Les témoins se trompent certainement, et il serait difficile qu'on sût cela mieux que moi.

— Enfin, je vous répète qu'on comprendra difficilement que vous vous absteniez de vous associer à une répression à laquelle vous êtes plus intéressé que personne, et je vous répète aussi que cela peut vous rendre suspect.

— Mais je ne puis pas être suspect, moi, reprit le forgeron avec un tremblement dans la voix; je vais vous montrer mes papiers, puisque

vous êtes l'autorité, et vous verrez que j'ai le droit de vivre en paix ici et partout où j'irai. Vous pouvez pénétrer aussi dans mon intérieur, ajouta-t-il avec amertume, et lorsque vous direz ce que vous avez vu, peut-être arriverez-vous à satisfaire la curiosité qui n'ose venir se satisfaire elle-même, et passera-t-on sans faire attention à moi, et en me considérant comme un homme ordinaire qui ne demande que sa part d'air à respirer, que sa place au soleil et à l'ombre.

Et de son pas lourd et boiteux, il marcha vers une porte du fond et l'ouvrit. Nous l'avions suivi, entraînés par une curiosité qui ne prenait certes pas son origine dans un sentiment bien délicat des convenances. Mais, enfin, c'était cette curiosité avide à laquelle on ne résiste pas. Elle n'eut, du reste, qu'une médiocre satisfaction.

Nous vîmes, assise sur un fauteuil en bois brut, dont le large dossier était garni d'un cuir de bœuf, une grande femme immobile. Au bruit de nos pas, elle fit comme un effort pour se lever. On sentait cet effort, bien que son corps et ses membres demeurassent sans mouvement. Mais ses yeux nous lançaient des éclairs, et des sons inarticulés et menaçants sortaient de sa bouche. C'était une négresse dont la peau devait être très-noire, mais qui avait cette teinte grisâtre que donne aux nègres les plus foncés, un séjour prolongé à l'ombre. Il semble que le soleil soit indispensable pour donner à leur peau le luisant et la coloration chaude qui indiquent la santé.

Une énorme toison grisonnante couvrait sa tête, et ses lèvres assez fines laissaient voir, en s'entrouvrant, une double rangée de dents d'une irréprochable blancheur. Elle était ridée, mais on comprenait que c'était par la maladie. Ses yeux vifs et perçants indiquaient une puissante vitalité, et la vie semblait s'être concentrée là, car ses deux mains étaient posées sur les bras du fauteuil, immobiles et inertes, ainsi que ses longues jambes, dont les linges qui les couvraient ne dissimulaient pas la maigreur.

Les deux enfants qui se trouvaient dans cette chambre, au bruit de notre irruption, étaient allés se blottir derrière le fauteuil.

Saurin alla à une malle de cuir, posée sur deux pieds en bois, y prit quelques papiers qu'il présenta au commissaire de police.

— Voilà nos papiers, dit-il au magistrat, vous verrez que nous sommes en règle. Quant à cette pauvre créature, vous verrez qu'elle est paralysée, et ces enfants sont nos... ses enfants.

Le commissaire de police jeta un coup-d'œil rapide sur les papiers et les lui rendit.

— Ce n'est pas cela que nous venions vous demander, dit-il, nous voulions seulement avoir des détails sur ce qui s'est passé hier et vous inviter à porter une plainte dans les formes régulières.

— Je vous répète que je n'ai pas à me plaindre, et que je ne m'associerai à aucune démarche dans ce sens.

En effet, tout en resta là et n'eût guère pu aller plus loin, car le navire auquel appartenait le maître d'équipage qui avait été le promoteur de tout ce bruit était parti le matin de ce jour. L'affaire s'éteignit donc d'elle-même.

Cette modération de Saurin fut impuissante à lui procurer la tranquillité sur laquelle il eût dû compter. Sa position devenait de plus en plus difficile, et la répulsion qu'on avait éprouvée pour lui, loin de diminuer, ne faisait que s'accroître de jour en jour. La figure noire que quelques-uns avaient vue décrite avec l'exagération d'esprits prévenus, avait pris dans le public des proportions étranges, et, comme on ne la voyait apparaître qu'aux heures du soir, où sa présence se manifestait régulièrement à la fenêtre, par le feu de son cigare, le mystère qui semblait l'entourer n'avait rien perdu de son importance.

Les matelots qui venaient faire de l'eau, ne manquaient jamais de lui adresser quelques injures, et, quoiqu'ils ne fussent pas aussi agressifs que l'avaient été les premiers, il leur arrivait parfois de joindre des pierres aux injures dont ils le gratifiaient. Quand on parlait de lui dans le quartier, on ne l'appelait que le pirate.

Il ne m'inspirait pas d'intérêt, mais une grande curiosité, et je cherchais les moyens de me rapprocher de lui. J'étais devenu son seul

client, sa forge ne s'allumait que pour moi. Je me chargeais de quelques réparations de son ressort, qui se présentaient sur les habitations de mes amis, et je lui confiais des travaux qu'ils ne lui eussent pas donné à faire, et dont ils me laissaient la disposition par condescendance amicale.

L'odieuse figure de cet homme s'adoucissait en me voyant, et, comme je parlais espagnol, j'étais parvenu à apprivoiser à peu près les deux petits sauvages qui rôdaient dans la maison et qui fuyaient à l'approche d'un étranger. Lui-même les appelait et les envoyait au-devant de moi, lorsque je paraissais sur la route, ne voyait que de la bienveillance dans mes démarches, et j'avoue, à ma honte, qu'elles étaient surtout inspirées par la curiosité. Mais cette curiosité trouvait peu à se satisfaire. J'avais bien aperçu une ou deux fois la figure de la femme paralytique, mais je n'avais jamais pu l'approcher.

Saurin se plaignait avec amertume des gens du pays, établissant des comparaisons vagues avec d'autres colonies où il aurait été mieux accueilli. Mais, dès que je risquais une question, même indirecte sur ce sujet, il devenait muet et semblait craindre d'en avoir trop dit. Quelquefois, il paraissait plongé dans un profond désespoir, et un jour je le surpris, tenant serrés dans ses bras les deux enfants, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Il se montrait par occasion très-loquace, mais ses paroles n'étaient que des exclamations vagues et des plaintes contre le sort. Je m'aperçus que, dans ces moments-là, il sentait très-fort le rhum. J'eus bientôt l'assurance qu'il en buvait en grande quantité, ce que je n'avais pas remarqué d'abord. Peut-être cherchait-il dans l'ivresse la consolation dangereuse qu'on lui demande si souvent.

Cet homme était cruellement à plaindre. Il n'avait trouvé aucune sympathie; le vide existait autour de lui. Les sentiments malveillants que l'on professait pour lui étaient venus se briser sans résultat contre son inertie, et, à part les injures qui lui étaient lancées de temps en temps et de loin, à part les agressions devenues plus rares des matelots,

on se contentait de s'écarter et de le laisser seul. Mais je craignais pour lui que l'excitation de l'alcool à laquelle il s'abandonnait avec intention ne le conduisît à être agressif lui-même. Alors il n'eût trouvé aucune assistance, et j'avoue que je me sentais plus disposé à me ranger du côté de ses adversaires que du sien.

## II

J'eus à faire un voyage qui me tint pendant cinq ou six mois hors de la Guadeloupe.

Lorsque je revins et que je me fus libéré du tracas des affaires, je m'empressai de courir au Petit-bourg, pour y voir mes amis et m'y remettre, dans le repos que m'offrait l'hospitalité, des fatigues d'une navigation laborieuse.

Je n'avais guère pensé à Saurin. Pourtant, le milieu où je me trouvais le rappela à ma mémoire, et, dès le lendemain de mon arrivée à Bellevue, je me levai de bonne heure pour aller à la Lézarde.

Comme j'allais passer le gué, je fus surpris de voir que toutes les portes et les fenêtres de la maison de Saurin étaient ouvertes. Elles n'étaient pas seulement ouvertes, mais quelques-unes, détachées de leurs gonds, pendaient en dehors et des goyaviers qui avaient crû contre la palissade extérieure, indiquaient, par l'abandon de leur feuillage et la liberté avec laquelle leurs rameaux verts pénétraient dans la maison, qu'elle était complètement abandonnée. L'enseigne cependant était toujours suspendue à sa tringle de fer.

J'allai aux informations et demandai au propriétaire du cabaret de la rive droite ce que signifiait cet abandon.

— Oh ! me dit-il, il y a longtemps; voilà bien quatre mois que nous sommes débarrassés de ce mauvais voisinage. Ce n'était tenable plus longtemps, ni pour lui, ni pour nous. Les matelots semblaient se donner rendez-vous ici tous les dimanches, pour mettre sa maison en état de siège, et cela se renouvelait même plus souvent, car il est venu beaucoup

de navires en rade de la Pointe-à-Pitre. Les nègres du quartier abandonnaient le gué et allaient passer beaucoup plus haut. On avait peur de lui, la nuit surtout, depuis qu'il avait pris l'habitude de se promener sur la route en gesticulant et parlant tout haut dans une langue qu'on ne comprenait pas. Enfin, il en a pris son parti lui-même; il nous a débarrassés. Un beau matin, j'ai vu la case comme vous la voyez là. Je ne sais pas s'il a pris quelque arrangement avec le propriétaire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se passera du temps avant que quelqu'un se risque à la louer, et elle n'aura pendant bien longtemps d'autres occupants que les carapates, les goyaviers et le tabac à Jacquot<sup>73</sup>.

— Sait-on au moins ce qu'il est devenu, ce pauvre diable, avec ses deux enfants et cette pauvre femme infirme ?

— J'ai entendu dire qu'il avait remonté la *Lézarde*, qu'il s'était fait une case dans les grands bois, du côté de *L'Espérance*<sup>74</sup>, plus haut que le saut. Il a bien fait. Au moins par là, il pourra peut-être effrayer les braconniers, ce qui ne serait pas un mal. Mais ce que je vous dis, je le sais pour l'avoir entendu dire et répéter, par les uns et par les autres. Du reste, peu m'importe où il soit, pourvu qu'il ne me fasse plus pendant, de l'autre côté de la rivière. Ce n'est pas moi qui me dérangerai pour aller lui faire visite.

J'aurais pu savoir cela, si je me fusse informé à l'habitation, où on me répéta ce que je venais d'entendre. On me dit que Saurin s'était en effet retiré dans les bois, au-dessus de l'habitation *Vernou de Bonneuil*<sup>75</sup>, qu'il avait construit une case sur le bord de la rivière et qu'on ne l'inquiétait pas là. De temps en temps, mais à de longs intervalles, il venait au bourg faire des provisions et on avait remarqué qu'il était toujours accompagné d'un jeune garçon qui avait pour charge spéciale de porter une grande dame-jeanne de tafia.

Un braconnier vint nous dire, un soir, qu'on entendait roucouler les ramiers dans les bois de Vernou. On arrangea une partie de chasse et nous nous mîmes en route le matin, de bonne heure. Arrivés à l'habitation *L'Espérance*, la dernière que l'on rencontre sur la route des

bois, je laissai mes compagnons s'engager sous les arbres, déclarant que je préférais aller voir le saut. On me dit que je ne ferais pas chasse, mais peu m'importait ; c'est rarement la pensée de détruire le gibier qui me conduit dans les bois, et le fusil que j'y porte n'est qu'un prétexte et souvent un embarras. Je m'engageai dans le sentier qui conduit à cet endroit que je ne me lasse jamais de voir et j'y arrivai comme on y arrive, en m'accrochant aux lianes, en glissant sur la terre détremnée et franchissant des troncs d'arbres au-delà desquels on tombe souvent dans des flaques d'eau boueuse. Mais je ne me plaignais pas, je savais ce que j'entreprenais; j'avais parcouru bien souvent ce chemin dans lequel je pataugerai encore plus d'une fois sans doute. A mesure que j'avançais, j'entendais le bruit croissant de la cascade et j'y trouvais une compensation aux glissades que j'avais à faire pour atteindre mon but. Il avait plu un peu la nuit précédente dans la montagne; le bruit que j'entendais m'indiquait que la rivière était assez grosse, et je trouvai, en effet, une énorme masse d'eau qui passait par la coulisse<sup>76</sup>, s'épanouissait en nappe écumeuse et tombait en grondant dans le bassin inférieur.

Il y avait un homme dans ce lieu ordinairement désert. Il était assis sur une grosse roche en face de la cascade, et il se profilait en noir sur l'eau qui paraissait d'une blancheur éclatante. Je devinai Saurin; je ne me trompais pas ; c'était lui-même. Je l'appelai, mais il ne m'entendit pas, soit qu'il fût préoccupé, soit que le bruit de la cascade empêchât ma voix d'arriver jusqu'à lui. Il se retourna pourtant et se leva dès qu'il m'aperçut. Il ramassa avec empressement une bouteille qui était auprès de lui et qu'il mit dans la poche de côté de son paletot.

Il vint à moi d'un air qu'il tâchait de rendre agréable, et quand nous fûmes arrivés à un endroit où nous pouvions nous entendre:

— Ce n'est pas moi que vous cherchiez, me dit-il?

— Non; j'étais venu voir la cascade, mais je ne suis pas fâché de vous rencontrer.

— Ni moi de vous voir. Voulez-vous prendre quelque chose?

Et il fit un mouvement pour tirer sa bouteille de la poche où il l'avait mise. Je fis un geste de refus. Il n'insista pas. Cependant il allait et venait sur le bord de la rivière, sautant de roche en roche, en s'appuyant sur son bâton, se parlant à lui-même, parlant haut, d'une façon qui me surprit, car je l'avais toujours vu triste et réservé. Je remarquai cependant, ce qui ne m'avait pas frappé d'abord, que sa figure était très-animée, et qu'il riait beaucoup. Je le voyais rire pour la première fois, et je dois dire que ce qui est considéré généralement comme l'expression de la joie, ne contribuait en rien à l'embellir.

Je m'étais assis ou plutôt adossé à la berge, et j'étais appuyé sur mon fusil qui m'avait fort gêné à la descente, et que je regrettais de ne pas avoir laissé à l'habitation.

— Tiens! me dit Saurin, vous étiez donc venu pour chasser! Pourtant il n'y a pas de gibier ici; il n'y a que de la pêche, et les ouassous <sup>77</sup> ne se tuent pas à coups de fusil. Vous n'avez pas là une fameuse arme; j'en ai manié de bien meilleures.

Et il allait et venait devant moi, et les allures de cet homme que j'avais toujours vu si contenu et qui se montrait si loquace et si familier, me produisaient un singulier effet.

Je remarquai que dans ces allées et venues, s'imaginant sans doute que je ne l'observais pas, il prolongeait sa marche et portait à sa bouche la bouteille qu'il tirait de sa poche.

Evidemment, il était ivre, et son ivresse allait croissant.

Une mauvaise pensée me vint à l'esprit; je pensai à profiter de cette surexcitation momentanée pour lui arracher quelque confidence.

— Ah! ça, lui dis-je, qu'est-ce que vous buvez donc là? Je n'ai pas de gourdine et je m'aperçois que le froid me gagne; aidez-moi donc à me réchauffer.

Et je pris une large feuille de siguine que je pliai en cornet et je la lui tendis comme un verre. Il ne se fit pas prier. Il tira entièrement la bouteille de sa poche et me versa une portion de ce qu'elle contenait encore. C'était du rhum assez bon.

A votre santé, lui dis-je, en touchant la bouteille avec mon verre improvisé.

— A la vôtre.

Et il avala une gorgée qu'il n'eut pas, comme moi, le soin de faire suivre d'un peu d'eau que j'allai puiser dans ma coupe végétale.

— En voulez-vous encore?

— Non, merci, assez.

— Eh bien ! encore à votre santé et pour la dernière fois.

Et il renversa la bouteille qu'il avait vidée jusqu'à la dernière goutte, et qu'il remit avec soin dans sa poche.

Je cherchai à me mettre à son niveau et lui débitai quelques plaisanteries d'assez mauvais goût qui parurent le charmer.

— Décidément, me dit-il, vous êtes le seul homme auquel il soit possible de causer dans ce pays. J'ai voulu être forgeron, personne ne m'a donné du travail. J'ai voulu vivre tranquille dans mon coin, on est venu m'y déranger, comme si je n'avais pas la liberté de vivre comme il me convient. On me prend pour je ne sais quoi, pour un revenant, pour un pirate...

— Ce n'est pas vous qu'on prend pour un revenant, mais pourquoi diable ce vieux matelot vous a-t-il appelé pirate?

Il sembla devenir sérieux, malgré l'ivresse qui animait ses yeux et empourprait les sinuosités, les saillies, anfractuosités de son affreux visage. Enfin, il me dit avec un sourire résolu :

— Eh ! bien quoi? Il m'a appelé pirate parce que je l'ai été, parce qu'il le sait, et ce qu'il ne sait pas, c'est que ça n'a pas été de ma faute.

— Il faut vous dire que j'arrivai à Saint-Thomas sans argent, sans connaissances, et ne sachant que faire. Il y a longtemps de cela. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que la misère et l'abandon dans un pays inconnu. J'arrivai là, croyant, comme on me l'avait dit, que je n'aurais qu'à me baisser pour ramasser des doublons. J'avais dix-huit ans, j'étais ouvrier forgeron, maréchal ferrant, armurier, ouvrier habile, je pouvais m'en vanter. Je m'étais dit : si on n'y trouve pas tout l'or

qu'on me fait espérer, dans ce pays, ou y trouve au moins du fer, et partout où il y aura à travailler le fer, je suis sûr de vivre. Mais je me trompais, on ne travaille pas le fer à Saint-Thomas, il arrive tout travaillé d'Angleterre, les chevaux ont assez de leurs sabots pour marcher dans ces rues sablonneuses, de sorte que je ne savais ce que j'allais devenir. Un soir que je réfléchissais là-dessus en me promenant hors de la ville où je savais que je n'avais pas de gîte pour la nuit qui allait venir, car j'avais dépensé mon dernier sou depuis la veille, je fus accosté par un homme qui me dit :

— Vous êtes forgeron?

— Oui.

— Voulez-vous du travail ?

— Je crois bien. Je me creuse la tête dans ce moment, afin de savoir comment il me serait possible d'en trouver.

— Je vais vous en donner.

Je regardai cet homme comme j'aurais fait du bon Dieu descendu sur la terre.

— Vous voyez bien cette grande goélette noire avec pavillon espagnol?

Je vis la goélette qu'il me montrait et qui était mouillée presque à l'entrée de la passe.

— Eh ! bien, cette goélette est à moi. Elle part pour un voyage de traite. Mon forgeron est mort il y a quelques jours et je n'avais que lui. J'ai entendu parler de vous par des matelots qui fréquentent la *posada* où vous mangez. Voulez-vous le remplacer?

— Je le crois bien, et que le bon Dieu bénisse les matelots qui vous ont fait penser à moi. Je suis à vous, quand vous voudrez.

Je craignais qu'il ne revînt sur sa proposition, je lui demandai d'aller de suite chez le consul et partout ailleurs où il y avait quelque formalité à remplir, pour que mon embarquement fût régulier.

— Inutile, me dit-il, vous ne figurerez pas sur mon rôle d'équipage. Vous n'êtes pas matelot, vous êtes ouvrier forgeron. Il n'y a d'autre

engagement entre nous que notre parole. Quand vous serez à bord, vous y resterez, si mes conditions et la vie vous y conviennent. Je vous remercierai si votre travail ne me convient pas. Nous restons libres vis-à-vis l'un de l'autre.

J'étais jeune alors ; j'avais, comme je vous l'ai dit, dix-huit ans. Je n'avais pas la figure couturée comme vous me la voyez. Je n'étais pas boiteux comme je le suis devenu. Mais j'avais les mêmes larges épaules que j'ai maintenant, seulement elles n'étaient pas voûtées ; j'avais des bras... de forgeron et toute l'apparence et la réalité de la force et de la résolution.

Le soir même, j'étais installé à bord du négrier où je savais que j'aurais à entretenir des jambières et des barres, et que ce seraient des hommes que j'aurais à ferrer et non des chevaux. Cela me chagrinait bien un peu, mais j'avais la faim à mes trousses, et je me disais qu'au bout du compte je n'étais qu'un instrument, que si je ne faisais pas cela, un autre le ferait, et, qu'au demeurant, le diable n'y perdrait rien. Le lendemain matin, le navire mit à la voile. J'appris alors que ce n'était pas un négrier, et que ce que j'aurais à entretenir en bon état, c'étaient des sabres, des fusils, des pistolets. Du reste, l'équipage était composé de bons enfants, et voilà...

— Mais cela ne m'apprend rien.

— Cela vous apprend que si j'ai été pirate, je l'ai été malgré moi, et qu'il eût suffi d'une autre rencontre pour faire de moi le plus honnête forgeron du monde, au lieu d'en faire l'armurier d'une troupe de forbans. Le reste s'en suit. J'étais jeune, j'étais vaniteux, j'étais fier de ma force, je ne craignais rien ; j'en arrivai à ne respecter rien... et je ne me reproche rien, parce que ce n'est pas ma faute, que ma volonté a été forcée et que j'ai expié ce que j'ai fait de mal, par bien des douleurs, bien des amertumes et des humiliations. Je sens que je vous en ai peut-être trop dit, mais j'ai eu confiance en vous, du moment où je vous ai vu, parce que, dans ce pays, je n'ai trouvé de bienveillance à mon égard que sur votre visage. J'ai eu du plaisir à vous revoir tout-à-l'heure,

et le rhum que j'ai bu m'a délié la langue et m'a rendu plus confiant que je ne l'ai jamais été depuis que je suis redevenu libre. Mais vous ne me ferez pas repentir de ma confiance...

— Assurément, mais qu'elle soit entière, cette confiance, vous ne m'avez dit que des généralités...

— Et vous voudriez savoir des détails? Non, c'est impossible. Et, continua-t-il, en me jetant un regard dans lequel il y avait quelque soupçon, ne vous en ai-je pas déjà trop dit? Je vous ai avoué la chose, et vous n'êtes pas satisfait et vous voulez tout savoir.

Dans ce moment, le rhum agissait sur lui avec une énergie doublée par les souvenirs évoqués et peut-être la crainte de s'être trahi. Je confesse que je ne me sentis pas à l'aise. J'avais bien une arme à la main, mais je n'eusse pas trop su m'en servir, et je ne savais même pas au juste si mon fusil était chargé. Je le prenais généralement par contenance.

Cependant je me rassurai, en le voyant s'asseoir, appuyer sa tête sur sa main et fondre en larmes. Ces transitions brusques ne sont pas rares, comme on le sait, dans l'ivresse.

Il se leva, vint à moi, et, passant le dos de sa main sur sa figure rugueuse, il essuya les larmes qui la couvraient.

— Vous n'avez pas de raison pour me trahir, me dit-il. Les autres peuvent m'appeler pirate, sans savoir que je l'ai été; vous, vous ne m'appellerez jamais ainsi, quoique vous soyez en droit de le faire. Mais je ne vous en dirai pas davantage. Du reste, abandonnez-moi à mon déplorable sort; nous sommes quatre à le partager. Je ne vous invite pas à venir me voir, mais enfin, si l'envie vous en prenait, vous trouveriez la case que je me suis construite, là-haut, en remontant le cours de la rivière, à deux cent cinquante ou trois cents pas environ au-dessus de la cascade.

Le voyant redevenu calme, je redevins à mon tour pressant et lui représentai qu'il ne m'avait fait qu'un commencement de confiance que j'aimerais à avoir complète.

Mon insistance parut le contrarier.

— Non, répéta-t-il avec fermeté, je ne vous dirai pas un mot de plus. Cependant, vous pouvez en apprendre davantage, si vous voulez, mais pas par moi.

Et après un moment de réflexion :

— Tenez, me dit-il, on voyage quelquefois dans ce pays; vous-même avez peut-être, de temps en temps, l'occasion de le quitter momentanément. Il me semble vous l'avoir entendu dire. Eh bien ! les confidences que je ne puis vous faire, un autre vous les fera peut-être.

Et il tira de sa poche une patte d'albatros qui lui servait de *blague à tabac*. Il me mit dans la main ce meuble de poche très-usité parmi les matelots baleiniers, mais qui partout ailleurs est considéré comme une curiosité.

— Gardez cela, me dit-il. Vous n'y attacherez pas grand prix à cause de moi, sans doute; mais, n'importe; puisque vous êtes curieux de savoir quelque chose, vous y arriverez peut-être par son moyen.

Et il étala l'objet qui ressemblait assez à un sac de parchemin ou à une vessie desséchée, mais auquel les ongles de l'animal qui avaient été conservées, donnaient un air d'étrangeté. Il me fit voir au milieu de ce qui devait être la *paume* de la patte, quelques signes bizarres, marqués en bleu, comme les tatouages qu'on voit sur les avant-bras des matelots, puis il me dit :

— Si jamais le hasard vous conduit dans l'île danoise de Sainte-Croix, tâchez d'arriver chez un homme, qui est connu dans le pays sous le nom danois d'Andersen. Il a une jolie sucrerie, bien située, bien productive, dans un endroit retiré où il n'est en rapport avec personne. Il faut le chercher pour le trouver. Sa propriété est à deux milles au sud de Friederichstad, près d'un endroit appelé la Pointe-de-Sable. S'il arrive que vous le cherchiez un jour et que vous le trouviez, ce qui ne sera pas difficile, dites-lui que vous venez de ma part, de la part de Saurin. Il ne vous comprendra pas d'abord et n'en aura pas l'air, mais faites-lui voir le signe tatoué sur cette patte d'albatros, et, si vous l'in-

terrogez, vous saurez tout ce que vous voulez savoir. Il est évident que, pour cela, il faudra que vous y alliez exprès, et, comme je ne suis pas assez intéressant pour que vous vous croyiez obligé à un si grand dérangement, je dois espérer que vous ne saurez jamais rien. Mais je vous rends la chose possible, et, si vous y tenez absolument, vous aviserez. Là-dessus, adieu. J'ai la tête plus calme que tout-à-l'heure, et je vous quitte. On doit avoir besoin de moi là-haut et je m'oublie, comme cela m'arrive trop souvent. Adieu ; et je vous demande, pour à présent et pour plus tard, de me plaindre beaucoup et de ne pas me juger trop sévèrement.

Et, avec une agilité que n'aurait pas fait soupçonner sa claudication, mais qu'expliquait cependant son extrême force musculaire, il s'élança dans le sentier que j'avais si péniblement descendu, et disparut dans le fourré des lianes, des fougères, des immenses feuilles de siguine qui s'agitèrent un moment et reprirent leur immobilité.

Je fus fort aise de me trouver seul, bien que la frayeur que m'avait occasionnée cet homme, n'eût été que momentanée et passagère. J'examinai l'objet qu'il venait de me donner, ne comprenant rien au tatouage qui se cachait dans ses plis, et qui, lorsque la peau était bien tendue, se dessinait d'une manière parfaitement nette. Cela devait avoir une signification pour quelqu'un; quant à moi, je n'y découvrais et n'y comprenais rien. Je le serrai cependant avec l'intention de ne pas m'en défaire et d'en tirer parti, si le hasard m'en fournissait l'occasion. Je ne pouvais guère le faire autrement; je n'étais pas assez riche pour chercher en touriste, dans les Antilles, le dénouement d'un roman, quelque intéressant qu'il pût être.

Ce fut ma dernière rencontre avec Saurin. Je le vis une ou deux fois gravissant le morne, qui conduit du bourg du Petit-Bourg à la Lézarde. Il était reconnaissable, même à distance, à son dos voûté, à la démarche caractéristique que lui donnait sa jambe difforme. Je n'eus pas la pensée d'aller à sa rencontre, et me sentais passablement refroidi à l'endroit de son histoire.

### III

Le hasard cependant réveilla ma curiosité en m'offrant les moyens de la satisfaire. La maison à laquelle j'étais attaché spéculait sur les sucres étrangers, qu'elle envoyait acheter sur place et qu'elle expédiait ensuite sur les marchés d'Angleterre et de France. Lorsque les navires de la Guadeloupe trouvaient leur chargement en produits français et n'étaient pas dans l'obligation de relever, il fallait aller en affréter à Saint-Thomas, d'où on les dirigeait sur celle des Antilles où les attendait un chargement, et un employé de la maison y allait toujours pour présider à l'opération et faire les règlements. Nous avions acheté des sucres à Sainte-Croix. Généralement, ces sucres sont livrables à Saint-Thomas, où les transporte le cabotage. Mais, sous prétexte d'éviter les frais de transport d'une île dans l'autre, je manœuvrai de telle façon que le navire dut aller charger directement sur la côte de Sainte-Croix. La saison était favorable; il n'y avait pas de mauvais temps à craindre. Le capitaine se fit un peu prier, mais enfin il consentit.

L'île de Sainte-Croix, chef-lieu des Antilles danoises, est un pays aussi tranquille, morne et silencieux que sa dépendance, Saint-Thomas, est bruyant, tapageur et animé. Le navire était mouillé dans une baie peu profonde mais sûre, de la côte nord, sur le littoral d'une habitation dont nous avons acheté toute la récolte. L'île est plate et la côte d'un abord facile. L'embarquement des denrées se faisait donc sans la moindre difficulté. La position d'un employé remplissant les fonctions dont j'étais chargé était une agréable sinécure dans un pays où l'on peut trouver quelque distraction.

L'habitation qui nous fournissait notre chargement appartenait à un Suédois qui m'avait accueilli hospitalièrement et avait mis à ma disposition les moyens de me promener dans l'île, des chevaux et des voitures. L'île est plate et calcaire. Les routes, qui y sont tracées avec soin, sont toujours belles pour peu qu'elles soient entretenues, et on

peut circuler dans tous les sens et avec la plus grande sécurité, sans crainte de se voir barrer le passage par quelque cours d'eau profond, par quelque vertigineuse falaise, comme cela arrive si souvent dans quelques autres îles des Antilles, moins sûres sous ce rapport, mais plus pittoresquement disposées par la nature. Sainte-Croix est d'une affreuse monotonie. Le regard est frappé d'abord par l'immense tapis de cannes qui la couvre ; mais lorsque, de quelque côté qu'on se tourne, on voit toujours le même tapis, on se prend à regretter que ce terrain n'ait pas été plus remué et plus accidenté.

J'avais conservé par écrit trois mots qui formaient pour moi un memento complet : *Andersen, Friederichstaedt, la Pointe de Sable*.

Comme il n'est pas difficile d'arriver où l'on veut dans un pays de dimensions aussi réduites et de communications faciles, je n'eus pas de peine à savoir où était la demeure de l'homme que je cherchais, ce qui était bien une réalité, quoique j'en eusse douté quelquefois. Je n'eus pas de peine à m'y transporter et à me convaincre par le témoignage de mes sens que je n'étais pas victime d'une illusion. Andersen vivait et j'étais sur ses terres.

Il possédait une sucrerie qui n'avait pas une très-grande étendue, mais qui donnait à penser par l'état florissant de ses cultures qu'elle devait avoir une certaine importance. Je vis dans la campagne un atelier d'une quarantaine de nègres qui paraissaient bien portants et allègres, travaillant sous la direction d'un de leurs congénères qui n'avait pas à la main le fouet traditionnel. Et ce qui me surprit surtout, c'est qu'ils travaillaient avec entrain, malgré l'absence de cette indispensable expression de l'encouragement.

Une double rangée de cases à nègres proprement tenues et s'élevant chacune au milieu d'un petit jardin, dans lequel on entendait caqueter les poules et roucouler les pigeons, conduisait à la maison principale, qu'on apercevait au-delà d'une charmante savane couverte d'herbes épaisses et rasées avec soin.

Cette maison était spacieuse, garnie sur ses quatre faces d'une large

galerie couverte, comme cela se voit souvent dans les Antilles anglaises et espagnoles, et pouvant recevoir tous les vents par les jalousies mobiles qui la garnissaient.

Un grand jardin fleurissait tout à l'entour, garanti du vent par une triple allée de galbas, derrière laquelle on entendait le murmure et le grondement solennel de la mer.

Un jeune nègre proprement vêtu vint tenir mon cheval et m'invita à entrer dans la maison. Je jugeai, au moins à ses gestes, qu'il me faisait cette invitation, car je ne compris pas un mot de ce qu'il me disait. Il parlait danois.

J'avoue que je commençais à me trouver embarrassé, car tout ce que je voyais ne répondait en rien à l'idée que je me faisais d'un homme qui eût pu être en relations avec Saurin. Cependant, je pensai que je me tirerais facilement d'embarras, en donnant ma qualité d'étranger et la curiosité pour motifs d'une visite que le maître de la maison ne s'expliquerait peut-être pas. Pourtant, il s'appelait bien Andersen. J'en avais l'assurance par les diverses informations que j'avais prises sur ma route, par la réponse du conducteur des nègres que j'avais interrogé en passant, et elle me fut confirmée par des lettres dont je pus lire la suscription, et que je vis sur un guéridon dans le salon élégamment orné et meublé où l'on me fit entrer. Jusque là, les indications de Saurin ne laissaient rien à désirer. Elles avaient été concises, mais elles étaient exactes.

Je restai une douzaine de minutes dans une attente qui n'était pas exempte d'inquiétude. Je sentais bien dans ma poche la patte d'Albatros qui servait au moins à me convaincre que je n'avais pas rêvé toute cette histoire; mais dans ce milieu de bien-être, d'aisance, de goût et d'élégance,— car tout cela se trouvait réuni dans le salon où j'étais assis, je me demandais comment il pouvait y avoir un trait d'union entre le propriétaire de cette demeure et l'armurier de la Lézarde, qui m'apparaissait plus laid et plus repoussant que je ne l'avais jamais trouvé.

Un bruit de pas se fit entendre; le cœur me battit; je me levai, et un homme parut. Je devins encore plus perplexe en voyant cet homme dont l'extérieur n'avait aucun rapport, même éloigné, avec l'idée que je pouvais m'être faite d'un compagnon de Saurin.

Il était petit de taille et couvert de vêtements d'une irréprochable blancheur. Sa figure avenante respirait la gaité et la sérénité; son front blanc et large était couronné de cheveux épais, taillés en brosse et presque aussi blancs que le linge qui le couvrait. Ses grands yeux, d'un bleu clair limpide, me regardaient avec une expression de surprise bienveillante. Son nez, un peu long, surmontait une bouche assez grande, mais garnie de belles dents. Des favoris blancs s'aplatissaient sur ses joues en deux touffes épaisses et drues comme sa chevelure. Son menton large et proéminent était rasé de frais.

Il m'adressa la parole en danois. Je devinai une interrogation à laquelle je répondis que je ne comprenais pas.

Il traduisit alors la question en français, qu'il parlait aisément et purement, mais avec un léger accent tudesque qui me parut affecté. Il me demanda ce qui lui valait l'honneur de ma visite.

Je fus alors tout-à-fait embarrassé et ne savais trop que répondre. Je n'osais en appeler à la patte d'albatros; je craignais une mystification. Il vint à mon aide et me demanda si je n'appartenais pas au navire français mouillé sur la côte nord. Je lui répondis que oui, et, continuant à m'assister dans mon embarras, il me dit que j'étais sans doute en promenade dans l'île et me remercia de l'honneur que je lui avais fait de m'arrêter chez lui.

— Les visiteurs sont rares dans notre île, me dit-il; Saint-Thomas absorbe tout. Nous n'avons, nous, que l'honneur stérile d'être chef-lieu et de servir de séjour au gouverneur général. Il semble que cette position officielle doive nous donner toute la solennité de l'ennui. Vous avez même dû remarquer qu'on ne vous a admis à la libre pratique qu'au prix de formalités qui ne s'accordent guère avec l'idée qu'on se fait du sans-gêne danois, lorsqu'on en juge par Saint-Thomas.

Nous sommes cependant très-heureux lorsqu'un hasard nous amène quelques étrangers et nous met à même d'exercer une hospitalité qui fait tout-à-fait exception dans notre existence monotone.

Il fit apporter des rafraîchissements qu'il m'offrit avec beaucoup de grâce et un savoir-vivre parfait. Il me fit visiter les alentours de sa maison, où il cultivait avec soin des plantes rares. Il mit à ma disposition une bibliothèque composée d'ouvrages allemands, anglais, espagnols et français, m'engageant à emporter à bord ceux qui me plairaient ou à venir les lire chez lui, si je le trouvais préférable.

Nous nous séparâmes sans que j'eusse osé, sans qu'il m'eût été possible de lui adresser un mot sur le but de ma visite. Seulement, comme il m'invita avec beaucoup de cordialité à venir le voir toutes les fois que mes occupations ne devraient pas en souffrir et qu'il mit à ma disposition les moyens de le faire, je me promis de chercher le mot de l'énigme, fût-ce par un chemin détourné.

Cet homme me préoccupait vivement. C'était bien celui que je cherchais, au moins son nom et sa demeure répondaient aux indications qui m'avaient été données ; mais comment pouvait-il se faire qu'il y eût quelque chose de commun, entre le vulgaire, le grossier, l'ignoble Saurin et cet homme, qui paraissait appartenir à une classe distinguée de la société, qui était lettré, qui avait vu le monde, dont Saurin ne pouvait certainement avoir même une idée?

Sa manière d'être me plaisait ; je retournai le voir, et il s'établit entre nous, malgré la grande différence de nos âges, une familiarité à laquelle je trouvais un grand charme.

Andersen vivait seul, entouré d'un domestique peu nombreux, mais très-dressé et qui lui paraissait dévoué. Il tenait beaucoup au bien-être, non seulement pour lui, mais pour ses hôtes, et je n'ai jamais trouvé dans les Antilles un logement aussi confortable que la petite chambre où il me logea, pendant trois jours que je passai chez lui.

Je n'osais toujours rien tenter pour arriver à la découverte que j'aurais dû poursuivre et devant laquelle je me sentais disposé à

reculer, tant la question que j'aurais eue à faire pour entrer en matière me semblait monstrueuse et impossible. Je renvoyais d'heure en heure, de jour en jour, et je restais muet quand il s'agissait de formuler une interrogation.

J'avais achevé mon chargement ; le navire était expédié et allait faire voile pour l'Europe, et je n'avais rien dit. Pourtant, je ne voulais pas partir ainsi, et je me creusais l'esprit sans trouver le moyen d'amener l'occasion.

Un soir que je dînais avec lui, pour la dernière fois sans doute, car le navire devait appareiller le lendemain matin, et moi-même il me fallait me rendre à mon poste momentané, qui était Saint-Thomas, je me demandais comment j'allais faire, et si je pousserais la timidité jusqu'à la ridicule exagération de n'oser rien lui dire.

Il ne remarquait pas ma préoccupation et se laissait aller au plaisir de raconter un de ses voyages dans l'Amérique du Sud, ce qu'il faisait toujours avec un grand charme et un grand intérêt.

Il me tira de ma rêverie en me demandant :

— Mais, à propos, vous êtes-vous assuré les moyens de vous rendre à Saint-Thomas?

— Non, mais je pense que je trouverai facilement une barque à Christianstadt.

— Facilement, oui. Mais quelle barque trouverez-vous? Une affreuse balandre dont le lest de galets vous servira de lit et d'oreiller, et qui mettra deux jours pour vous conduire à Saint-Thomas. Je vous épargnerai cet ennui. Aussi bien, j'ai depuis longtemps l'envie de faire une course un peu longue en mer. Nous partirons demain de bonne heure; il vente frais tous les matins, excellente condition pour naviguer agréablement. Je vous conduirai avec ma baleinière jusqu'à Monthauban<sup>78</sup>. Nous nous y arrêterons quelques heures à chasser les oiseaux de mer, et le soir je vous déposerai au pied du fort de Saint-Thomas. Cela vous va-t-il ?

Si cela m'allait! Cela me donnait encore vingt-quatre heures pour

trouver le moyen introuvable de poser ma question.

La baleinière d'Andersen était une charmante embarcation à forme allongée, fine à l'arrière comme à l'avant, glissant sur l'eau comme un poisson volant, sous l'impulsion de sa voilure démesurée, ou, dans le calme, sous celle de six rames maniées par de vigoureux nègres.

Nous arrivâmes de bonne heure aux rochers de Monthauban, qui sont à une vingtaine de milles de Sainte-Croix, à une petite distance de l'entrée de la passe de Saint-Thomas.

Andersen avait apporté tout ce qui pouvait nous rendre la vie agréablement supportable pendant le temps que nous avions à passer sur cet îlot désert. Une tente avait été confortablement établie pour nous mettre à l'abri de la pluie, s'il en survenait. Elle avait été fixée au sol de façon à laisser le vent glisser sur sa surface, sans trouver prise à un effort qui eût pu l'ébranler. Nous étions convenus, de passer la nuit sur le rocher et de ne nous séparer que le lendemain matin.

Ce n'était du reste pas un luxe exagéré, car on eût vainement cherché un ombrage naturel sur ce rocher qui n'avait pas un millimètre de terre végétale. Quelques arbustes tenaces, rabougris, sortaient cependant des anfractuosités, et des cactus dressaient ça et là leurs tiges épineuses et leurs fruits richement carminés.

Nous nous livrâmes pendant toute la journée au plaisir barbare de tirer au vol les malheureux habitants du rocher, dont nous étions venus troubler si cruellement la tranquillité, et j'eus plus d'une fois l'occasion d'admirer l'adresse d'Andersen.

Les pauvres bêtes, effarées, voletaient autour de nous. Il en choisissait une parmi les plus éloignées, et son coup était toujours mortel. L'oiseau tournoyait dans l'air et allait tomber au milieu des vagues, où l'attendaient toujours des requins attirés par cette manne que leur envoyait le rocher.

Quand nous fûmes las de cette œuvre de destruction, nous nous établîmes sous la tente, étendus à l'aise sur d'épaisses couvertures de laine. A nos pieds la mer mugissait comme un tonnerre continu et

les vagues qui venaient se briser contre le rocher perpendiculaire, s'épanouissant en écume argentée, nous couvraient d'une pluie fine qui nous mouillait à peine. Nous pouvions voir la longue ligne des îles vierges, s'estompant en vert, en rouge, en gris, suivant qu'elle mettait en évidence ses arbustes rabougrés, serrés et couchés par le vent de l'Est, sa terre ocreuse, ses rochers sur lesquels la mer s'épuisait en efforts éternels, jusqu'à la pointe de Spanish-Town qui se perdait et s'éteignait dans la pleine mer.

Vis-à-vis, nous avions Saint-Thomas, nous laissant voir par l'ouverture de sa passe, si bien indiquée par ses deux forts aux murailles blanches, les mâts de navires au-dessus desquels s'élevaient les trois collines et les maisons jaunes et blanches aux toits rouges. Plus bas, l'île de Vièques, le Brigantin, la Couleuvre, couchée dans la mer comme un énorme reptile au repos, et la masse sombre et imposante de Puerto-Rico.

Le soleil inondait tout cela d'une splendide lumière et ses rayons se perdaient à l'horizon, qu'il dominait de son immense globe de feu.

Au dessus de nous voletaient des oiseaux effarés de notre présence et dont les cris aigus semblaient nous reprocher la mort de leurs frères; au dessous passaient dans toutes les directions des voiles que le soleil faisait paraître d'une blancheur éclatante, d'un rouge de feu, suivant la manière dont il les frappait de ses rayons. La mer était houleuse et les lames se frangeaient partout de broderies d'écume blanche.

Nous étions absorbés dans une contemplation silencieuse. J'avais tiré machinalement de ma poche la patte d'albatros qui ne la quittait pas, attendant le moment d'entrer en scène. J'allais l'y remettre après avoir roulé une cigarette, lorsqu'Andersen me la demanda par un geste familier aux fumeurs.

Il allait l'ouvrir sans lui donner la moindre attention, lorsque sa main s'accrocha à l'un des angles qui bordaient la fermeture. Il regarda l'objet, puis je vis qu'il l'étendait dans sa longueur, faisant saillir sur le tabac qu'il contenait, le signe tatoué qui paraissait être le nœud de l'in-

trigue, s'il y avait intrigue.

Il regarda avec beaucoup d'attention, se leva, alla se mettre en plein soleil, comme pour mieux voir ou n'en pouvant croire ses yeux. Enfin il revint auprès de moi :

— Où avez-vous trouvé cela, me dit-il?

Je rougis et j'avoue que le cœur me battit à cette interrogation.

— Je ne l'ai pas trouvé, on me l'a donné, lui dis-je.

— Vraiment! Eh! qui a pu vous donner un objet aussi curieux? Avez-vous vu ce qui est dessiné dessus?

— Assurément, et c'est justement à cause de cela qu'on me l'a donné. Je ne comprends pas ce que c'est, je ne sais si ce sont des caractères ou des hiéroglyphes, mais je sais que cela veut dire, au moins pour quelque chose qui m'intéresse : Sésame, ouvre toi.

— En quoi cela vous intéresse-t-il? Est-ce directement ou bien est-ce une simple curiosité de votre part?

— Simple curiosité, qui a eu des alternatives dans mon esprit. Quelquefois j'en ai désiré ardemment la satisfaction, d'autres fois j'ai poussé la tiédeur jusqu'à prendre le parti d'y renoncer. Le hasard m'a-t-il fait enfin trouver le mot de ce rébus? Y a-t-il quelque chose, n'y a-t-il rien là dessous? Si la montagne ne produit en fin de compte qu'une infime souris, j'aurai au moins appris une chose qui ne me surprend pas médiocrement, c'est qu'il a pu y avoir quelque part et à une époque quelconque, des relations entre un homme comme vous et un être comme Saurin.

— Saurin ! cela me semble bien étrange d'entendre articuler ce nom que je n'ai pas entendu depuis si longtemps, que je ne pensais plus entendre jamais. Cela me semble étrange, ici surtout, sur ce rocher, au milieu des flots qui nous entourent et qui paraissent nous menacer, et en vue de cette ville si calme, si tranquille, si bien assise dans sa sécurité, qu'on ne voit même pas l'ombre d'un factionnaire sur les murailles blanches du fort.

Et il se mit à aspirer précipitamment et à rejeter les bouffées de sa

cigarette qu'il cracha pour prendre un cigare. En même temps, il marchait sur le rocher, les mains derrière le dos et il s'approchait quelquefois tellement du bord de la falaise, au pied de laquelle écumait la mer, que je tremblais pour lui. Pour rien au monde je n'en eusse fait autant. Le bruit seul de la mer me donnait le vertige, et je n'étais grimé où nous étions, qu'en fermant les yeux et en m'accrochant des pieds et des mains aux pointes du rocher.

Il revint auprès de moi, l'air pensif et profondément absorbé. Il s'assit sur une aspérité du roc et resta quelque temps le regard vague et comme perdu dans les splendeurs que le soleil couchant répandait à l'horizon. Enfin, il me dit :

— Où diable avez-vous connu Saurin ? Et comment se fait-il qu'il vive encore. Et comment le hasard a-t-il fait que nous nous soyons rencontrés pour parler de lui ?

Je lui contai ce que je savais de cet homme qui m'avait confié, sans que j'eusse rien fait pour surprendre sa confiance, qu'il avait été pirate.

— C'est bien de lui et je le reconnais là. Il vous aura fait cette confiance dans un des moments d'extase et d'abandon que lui occasionne l'excès du rhum. Il fallait qu'il se sentît très-malheureux, car il a beaucoup de force et de résolution, et je ne l'ai vu en venir à cette dangereuse et suprême consolation que dans les moments où il se voyait tout-à-fait abandonné. Il faut pourtant que vous lui ayez inspiré une grande confiance, car il a bien des raisons pour se montrer réservé et divulguer son secret le moins possible. Mais enfin, je suis bien aise que ce soit vous qu'il ait choisi pour son confident et que cela vous ait amené à me rechercher et à me procurer votre connaissance.

— Mais, lui dis-je, comment se fait-il que ces figures, ce tatouage, ces hiéroglyphes, auxquels je ne comprends rien, aient pour vous une signification claire et précise ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Vous trouveriez cela puéril et par trop bêtement romanesque. Cela ne s'expliquerait que par la

nature des relations qui ont pu exister entre un homme comme lui et un homme comme moi. Je ne me sens pas disposé à vous l'apprendre, peut-être le saurez-vous plus tard ; en attendant laissons ce détail de côté.

Et il étalait la patte d'albatros.

— Cela, dit-il, est comme un acte par lequel Saurin m'institue son exécuteur testamentaire moral, et me délègue la langue pour les choses que je sais sur son compte. Cela vous amusera ou ne vous amusera pas, je n'en sais rien. Quant à moi, j'aimerais mieux que vous ne m'eussiez rien demandé dans ce sens. Cela se rapporte à un temps passé dont je n'aime pas à évoquer le souvenir. Vous me pardonnerez donc si je ne suis pas très-prolix dans ma narration. Du reste, il n'y sera nullement question de moi, la confiance ne concerne et n'intéresse que lui.

— Non, elle n'intéresse pas que lui, cette confiance, ou plutôt cette histoire terrible. Elle intéresse aussi au plus haut point l'être impotent que vous avez vu auprès de lui.

Si vous avez voyagé dans les Antilles, dans celles-ci, dans celles que l'on appelle les *Antilles de dessous le vent*, et à Puerto-Rico surtout, si vous avez causé quelquefois avec de vieux habitants du littoral, le soir, quand la mer est grosse et qu'on aperçoit à l'horizon quelque voile allant on ne sait où, louvoyant au hasard, vous avez dû entendre raconter bien des légendes, bien des histoires vraies ou fausses, et il y en a trop de vraies malheureusement, sur une négresse nommée Maria-Juana, qu'on appelait par abréviation Mariana. Mariana que vous avez vue impotente, immobilisée peut-être par un Dieu vengeur, était, il y a longtemps de cela, trente ans au moins, la terreur de toutes les terres que vos yeux peuvent voir du lieu où nous sommes.

C'était alors une belle et puissante créature que bien des gens n'abordaient qu'en tremblant, et je me rappellerai toujours l'impression qu'elle me produisit, la première fois que je la vis. C'était à l'avant d'une

goélette qui a laissé de bien sanglants souvenirs dans ces parages. Elle avait le torse entièrement nu. On eût dit une magnifique statue de bronze florentin. Mais, pour remarquer cela, il fallait avoir dans l'âme ce sentiment artistique qui m'animait, alors que j'étais jeune et qui me permettait d'admirer, même sous l'empire de la terreur, et on ne pouvait ressentir cette impression en la voyant, sans être peureux, je vous assure.

Je vous parle de Mariana avant de vous parler de Saurin, parce que je la vois encore avec sa tête nue, couverte de cheveux crépus ramassés en deux nattes épaisses, encadrant son front élevé, ses narines ouvertes et ses yeux qui semblaient jeter du feu, ses seins petits mais durs comme le bronze dont ils avaient la couleur, sa magnifique chute de reins et ses bras ronds et musclés sans musculature accusée. C'était beau, mais passablement effrayant.

Ce que vous a dit Saurin est la vérité; il a été surpris et ne se doutait pas que le prétendu négrier fût un pirate. Mais, avec sa nature ardente, avec une absence complète de moralité, avec des aspirations extrêmes au bonheur facile, il en eut bientôt pris son parti, et il ne tarda pas à être un pirate complet. Je ne sais s'il convient de cela, j'en doute, mais, puisqu'il m'autorise à tout dire, je dis tout.

Saurin, je l'appelle Saurin quoique ce ne soit pas son véritable nom, et ce nom je ne vous le dirai pas, parce qu'il n'y aurait pour vous ni agrément ni utilité à le savoir. Saurin n'était pas alors l'homme hideux que vous m'avez décrit et que je connais. C'était un beau jeune homme, aussi beau comme homme blanc, que Mariana était belle comme négresse. C'étaient deux natures complètes, complètes surtout dans la force et dans le mal. Ils ne tardèrent pas à se connaître et à s'apprécier. Mariana était la maîtresse du capitaine qui avait embauché Saurin. On ne sait pas comment cela arriva, mais enfin, un beau jour, ou plutôt une vilaine nuit, car il faisait un temps affreux, ce pauvre capitaine tomba à la mer et Saurin et Mariana demeurèrent maîtres du navire. Je dis maîtres, parce qu'ils se posèrent de telle façon que personne

n'osa discuter leurs prétentions et qu'ils établirent leurs droits de la manière la plus absolue.

Ce fut alors que Mariana acquit la réputation qui a rendu son nom légendaire dans les Antilles. Cette femme avait des facultés extraordinaires. En courant les îles, elle était parvenue à connaître toutes les langues qui s'y parlent. Elle était arrivée à posséder la manœuvre d'un navire, mieux que le marin le plus expérimenté, et plus d'une fois des capitaines qui voyaient au large une goélette courir sous toute sa toile, avec ses flèches dehors, pendant qu'ils serraient prudemment toutes leurs voiles, ne conservant qu'un foc ou qu'un hunier pour appuyer le navire, ne se doutaient pas que ce bâtiment mystérieux, qui penchait dans le grain jusqu'à tremper son gui dans la mer, était commandé par une femme qui ne craignait ni le vent, ni les vagues, et ils étaient émerveillés des manœuvres habiles au moyen desquelles elle évitait des dangers qu'ils n'eussent osé affronter.

Il arriva cependant qu'elle fut prise. Saurin n'était pas à bord alors, il commandait un autre bâtiment. Ils en avaient deux, ce qui doublait dans ces parages les dangers de destruction. Je crois que dans un abordage contre un gros navire américain, qu'elle heurta trop violemment, la goélette s'ouvrit et coula sur place. Mariana fut repêchée, garottée avec soin et livrée aux autorités de Saint-Thomas.

C'était une bonne prise et on lui fit son procès dans les règles. On était bien aise d'exhiber dans une exposition publique, cette femme qui avait été et qui était encore la terreur des Antilles. On donna à son procès et à son jugement toute la publicité possible, afin qu'il fût avéré que c'était bien elle. On sursit même à son exécution, afin que tous ceux qui voulaient la voir pussent satisfaire leur curiosité.

Elle était enfermée dans un cachot fermé d'une porte grillée à double grille. On lui avait donné pour gardien le bourreau, qui devait être son inséparable compagnon jusqu'au moment fatal, sans parler des factionnaires qui garnissaient tous les couloirs et se croisaient sous toutes les fenêtres.

Mais on ne connaissait pas toutes les ressources de Mariana.

Le bourreau qui avait été commis à sa garde était un nègre de trente-cinq à quarante ans. C'était une espèce d'homme fauve, une bête brute qui avait quelques crimes dans son passé. Mais comme ces crimes ne pouvaient pas lui être mis sur la conscience d'une manière absolue, ayant été commis dans des conditions d'exaltation causée par l'ivresse ou une passion quelconque, on avait jugé que le libre arbitre n'y avait pas présidé. On ne voulait pas le relâcher parce que c'était un animal dangereux, une menace permanente contre la société. On répugnait à le mettre aux galères ; on se décida à en faire un exécuteur des hautes-œuvres, sachant bien que son espèce ne se révolterait pas contre ces terribles fonctions. Seulement, il eut toute la prison *pour prison* ; il y circulait à l'aise, mais ne sortait que lorsqu'il y avait à rendre le public témoin de l'exécution d'un arrêt de mort.

Cette bête brute avait les passions de la brute. Mariana était belle, comme je vous l'ai dit, et, comme elle n'avait pas peur de la mort, sa résolution à l'approche du jour suprême l'illuminait d'une sorte d'exaltation qui la rendait plus belle encore. Le bourreau en devint éperduement épris ou plutôt la désira ardemment. La communauté de logement, un contact de tous les instants avec une créature jeune, dans laquelle il trouvait des beautés que nous n'y trouverions peut-être pas, nous autres blancs, la chasteté forcée à laquelle le condamnait sa détention, exaltèrent encore sans doute ses désirs. Il pensa qu'il n'aurait pas de peine à triompher d'une femme qui n'avait aucune prétention à la virginité, et, du reste, il comptait sur sa force. Mais il comptait aussi sans celle de Mariana. Elle lui résista victorieusement et le réduisit à la soumission la plus absolue. On ne sait pas à Saint-Thomas ce qui se passa, mais la veille du jour fixé pour l'exécution, le soir, le feu, un feu violent, se déclara en même temps dans plusieurs endroits de la prison, et, quand on s'en fut rendu maître et que l'ordre fut rétabli, on chercha vainement la condamnée et son gardien ; ils avaient disparu.

Mais il arriva ce que peu de personnes savent; c'est que, le lendemain, une goélette, qui avait fait régulièrement son entrée dans le port après plusieurs jours et qui s'était expédiée en douane, sortait tranquillement de Saint-Thomas, pour aller à Puerto-Rico acheter des bœufs. Cette goélette était celle de Saurin, qui s'était procuré, par un moyen qui lui était familier, des papiers parfaitement en règle. Le bourreau et Mariana, comme vous le pensez bien, étaient à bord, et on les chercha vainement sur tout le littoral et jusque dans les îles vierges.

Saurin alla en effet à Puerto-Rico, et vendit le bourreau auquel il devait le salut de sa maîtresse. C'était, comme je vous l'ai dit, un nègre robuste; un propriétaire d'habitation lui en donna sans marchander six cents gourdes fortes.

Mais cet homme est retombé sous la main de la loi : c'était fatal. Si vous étiez allé, à Puerto-Rico, il y a quelques années, que vous vous fussiez trouvé dans le bourg de l'Aguadilla, à l'époque de la canicule, lorsque les chaleurs continues et étouffantes mettent en suspicion tous les chiens vagabonds, vous eussiez vu, vers midi, toutes les femmes faire rentrer avec inquiétude ces petits chiens à longs poils blancs, dont la race est particulière à l'île, et qu'elles élèvent avec tant d'amour. Vous eussiez pu voir alors sortir de la prison pendant plusieurs jours de suite, une espèce de colosse noir, le torse nu, vêtu d'un pantalon blanc, mal serré, avec intention. Cet homme était accompagné de deux exempts de police qui ne le perdaient pas de vue. Il portait sur l'épaule une massue que vous eussiez eu peine à soulever de terre et qu'il maniait comme une badine. Sa fonction était d'assommer tous les chiens qui se rencontraient sur sa route. — Cet homme était et est encore sans doute, car de pareilles natures sont éternelles, le *mata-perros*, le tueur de chiens. C'était sa destinée d'être bourreau.

Je ne me rappelle plus à quelle époque, pour laisser le silence se faire sur leurs noms, Saurin et Mariana se retirèrent à la Jamaïque. Ce fut là que Saurin fut atteint de la maladie qui l'a défiguré et rendu hideux comme vous l'avez vu. Il y eut une épidémie de petite vérole qui

décima la population. Il échappa à la mort, mais au prix de la plus affreuse transformation. Une blessure qu'il avait reçue à la jambe droite, et qu'il n'avait jamais soignée convenablement, s'envenima par suite de l'intempérance à laquelle il s'abandonna dans l'oisiveté, devint incurable et lui donna la difformité que vous lui connaissez.

Il avait alors de grosses sommes d'argent à sa disposition. Mais il n'en laissait pas soupçonner l'existence dans la crainte de se rendre suspect, et, à la Jamaïque comme plus tard à la Guadeloupe, comme vous me le dites, il se donnait pour forgeron.

La vie tranquille ne leur convenait ni à l'un ni à l'autre, et on ne tarda pas à signaler un bâtiment suspect dans ces eaux, qu'on croyait rendues à la sécurité. C'étaient eux, Saurin et la Mariana qui étaient revenus à ce qui paraissait être leur nature, le brigandage. Je ne sais comment ils s'y prenaient et il fallait qu'ils eussent des intelligences partout, car ils trouvaient le moyen de former et de réunir avec la plus grande facilité des équipages, qui eussent été en état de lutter contre ceux des bâtiments de guerre. Mais il n'y en avait pas par ici, et ils avaient les coudées franches dans ces parages, où on ne voyait que des voiles pacifiques, qui s'enfuyaient à la première alarme.

Ces dernières expéditions ne durèrent pas longtemps, et le dieu des tempêtes y mit fin, pour la plus grande tranquillité de ces mers redevenues tout-à-fait sûres depuis leur disparition, et depuis la prise et la mort de Mateo Isturitz, dont vous avez certainement entendu parler. Vous savez que, le 26 juillet 1825, les Antilles ont été dévastées par un ouragan terrible, qu'on désigne dans bien des endroits, sous le nom de *coup de vent de Sainte-Anne*. La goélette de Saurin fut brisée sur les récifs de l'Anegada. Tout l'équipage périt et il dut y avoir grande joie aux enfers, quand on y vit arriver cette bande de réprouvés. Saurin, qui était blessé et malade, les y eût accompagnés sans le dévouement de Mariana. Elle le porta, je ne sais combien de temps ; je le sais au contraire, mais je n'ose le dire, parce que cela semblerait invraisemblable. Elle déploya là une énergie et une force corporelle extraordinaire. Mais

elle y épuisa cette énergie et cette force et en sortit entièrement paralysée, comme vous l'avez vue.

Ils trouvèrent cependant le moyen de passer dans un pays habité, et je vous avouerai que je leur donnai asile, et que je cherchai, mais vainement, les moyens de guérir cette femme qui m'intéressait comme une créature extraordinaire. J'y épuisai ma faible science, car je suis médecin, et j'acquis la conviction qu'elle était frappée d'immobilité pour toute sa vie.

Saurin resta plusieurs années avec moi et enfin il me quitta. Il me quitta et je le vis partir avec quelque regret, je vous l'avoue, car ce qui vous surprendra sans doute, je lui avais des obligations. Je le vis partir avec regret, parce que je craignais que sa nature indomptable ne le rejetât dans les dangers d'une vie aventureuse. Mais, que pouvait-il faire? Privé de la coopération de sa compagne, il devenait incomplet.

Je le laissai donc aller, et il partit sans me dire de quel côté il dirigeait ses pas.

Voilà tout ce que je sais de lui, et, quoique je vous aie dit en commençant que je serais concis, j'ai usé largement de l'autorisation qu'il m'a donnée de tout dire.

— Eh ! bien, dit Andersen en terminant, votre curiosité est-elle satisfaite, et savez-vous ce que vous vouliez savoir?

— Plus que je n'en voulais savoir. Je me doutais bien que l'atroce figure de Saurin devait être le masque de quelque chose de plus laid encore, et vous m'avez donné la preuve que je ne m'étais pas trompé. Et, il y a bien longtemps qu'ils vous ont quitté ?

— Bien longtemps, oui, dix ou douze ans peut-être. Je les croyais morts dans quelque coin. Je me demandais s'ils ne se seraient pas retirés en Europe, mais je doutais qu'ils eussent osé le faire ; car là, on vous analyse facilement les antécédents de l'homme qui se montre le plus discret sur son passé. Je tremblais, chaque fois que je lisais dans le *Tidende* de Saint-Thomas qu'une arrestation avait été faite quelque part. Mais enfin, j'en étais venu à être tranquille sur leur compte, c'est-

à-dire à les oublier, lorsque votre patte d'albatros est venue évoquer tous ces mauvais souvenirs.

— Mais ces deux enfants qui les accompagnent, vous ne m'en avez rien dit.

— C'est que j'ignore leur existence. Peut-être est-ce une adoption, une bonne action par laquelle ils veulent en racheter bien des mauvaises. Saurin vous dira cela, quand vous le verrez à la Guadeloupe ; il n'aura plus rien à vous cacher, car vous savez tout ce qu'il avait le plus grand intérêt à taire. L'extradition doit être pratiquée à la Guadeloupe ; mais vous n'êtes pas homme à leur en faire subir les conséquences.

La nuit était tombée, pendant la narration d'Andersen, et ses nègres avaient habilement installé sous la tente une lampe de bord, qui répandait une lumière suffisante et ne craignait rien du vent qui la menaçait de tous côtés. Ils avaient dressé une petite table qu'ils surchargeaient de conserves délicates et de quelques bouteilles de bon vin.

— Assez de mauvaises histoires comme cela, me dit Andersen ; dînons à notre aise et sans nous presser, nous sommes chez nous. Après, quand vous sentirez venir le sommeil, nous fermerons la tente et nous dormirons tranquillement. Vous rêverez peut-être un peu de Mariana et du *mataperros*, en entendant les vagues gronder autour du rocher, mais vous ne vous en sentirez que plus heureux, lorsqu'en vous éveillant, vous verrez que vous n'avez rien à craindre, malgré cet entourage menaçant. Demain matin, avant le lever du soleil, je vous déposerai sur la côte, le plus près possible de l'entrée de la passe, pour vous éviter un trop long trajet pédestre.

Je dormis bien, malgré les prédictions d'Andersen. Un coup de canon dont le son se répercuta le long de la côte en gamme descendante m'éveilla le matin. C'était le lever du jour salué par le fort de Saint-Thomas. Andersen était debout et les nègres, qui avaient déjà porté tous les effets dans la baleinière, attendaient mon réveil pour

lever la tente.

Avant de nous séparer, nous nous serrâmes la main comme de vieux amis.

— Tâchez de revenir, me dit Andersen.

— J'essaierai, mais je n'ai pas la liberté entière de mes mouvements. Pourtant, comme je suis souvent à Saint-Thomas, nous pourrions nous y voir.

— Je n'y vais jamais.

— Ne pourrions-nous pas nous rencontrer un jour en Europe?

— Encore bien moins.

— Adieu donc.

— Adieu. Vous avez eu la discrétion de ne m'interroger que sur Saurin. Vous lui reporterez la patte d'albatros, qui a le pouvoir de lui délier aussi la langue sur mon compte. J'espère, s'il vous parle de moi, que cela établira un contraste dans vos impressions.

J'étais à terre. Andersen fit hisser le foc et la grande voile de son embarcation, qui se coucha sur la mer, dans laquelle elle traça un long sillon d'écume, et je restai un bon moment à la contempler, glissant, légère comme un immense oiseau de mer, qui eût effleuré la cîme des lames. Elle doubla Monthauban, d'où nous sortions, French-Rock, l'îlot de Broken, et disparut.

De retour à la Guadeloupe, je me hâtai de rendre compte de la mission dont j'avais été chargé ; j'étais impatient de me trouver libre et d'aller au Petit Bourg. Je voulais voir Saurin et lui arracher confidence sur confidence. Je voulais lui dire que je le connaissais, que je savais le nom terrible de sa compagne, je voulais qu'à son tour il m'apprît qui était Andersen. Tant que je m'étais trouvé auprès de cet homme, j'avais été sous le charme de sa parole aimable, de ses manières gracieuses et avenantes, du sentiment des convenances qu'il possédait au plus haut degré.

A distance, les choses changeaient d'aspect. Je me demandais comment Andersen pouvait connaître Saurin, et de quelle nature étaient

les services que celui-ci avait pu lui rendre; comment il pouvait détailler sa vie, comme s'il eût été son inséparable compagnon.

Pourquoi Andersen ne m'avait-il pas accompagné à Saint-Thomas? Ne s'était-il pas trahi en me disant qu'il n'y allait jamais et encore moins en Europe? Sa demeure même me semblait suspecte. Elle était écartée, ou, au moins, je me l'imaginais, de toutes les autres habitations. Il avait une pirogue, qui glissait sur l'eau comme un poisson, qui était toujours gréée et prête à partir, dans une crique de rocher bien abritée.

Tout cela me passait par la tête, y prenait des proportions invraisemblables et changeait de physionomie par suite du temps qui s'écoulait et des rêves que m'avait fait faire la narration d'Andersen.

Dans les moments où la raison dominait mon imagination, je me disais que son habitation était isolée comme l'est toute exploitation qui a un centre. J'avais vu sa baleinière gréée, mais étais-je sûr qu'elle le fût toujours; et puis, qu'y avait-il de surprenant à ce qu'un homme aisé, aimant le bien-être, qui vit au bord de la mer, eût une embarcation de choix, un moyen de transport sur l'eau, aussi élégant, aussi rapide, d'aussi bon goût que les voitures avec lesquelles il parcourai les routes. Je me disais cela, mais l'imagination n'y perdait pas un pouce de terrain et prenait toujours le dessus. Je voulais voir Saurin.

Il faisait depuis quelques semaines un temps affreux. La pluie tombait en abondance, les rivières avaient débordé plusieurs fois, et la route des montagnes ressemblait au lit d'un torrent.

J'attendis quelques jours, mais le temps paraissant entièrement pris, je résolus de profiter de la première *embellie*, sauf à m'arrêter en route, si je rencontrais des difficultés insurmontables.

Je partis donc, je refusai le cheval qu'on m'offrait, confiant dans mes jarrets et dans un bon bâton. Mais à peine avais-je fait un tiers du chemin, que les montagnes au devant de moi se couvrirent d'un épais rideau de nuages sombres qui couronnèrent d'abord les sommets, les enveloppèrent et se confondirent avec elles en un horizon compact, couleur d'ardoise. Je savais ce que cela voulait dire. Je hâtai le pas, pour

arriver à l'habitation *L'Espérance*, avant que l'averse se fût déclarée.

L'habitation *l'Espérance* ou *Vernou de Bonneuil*, située sur un morne élevé, est à la limite extrême qui sépare les terres cultivées des grands bois.

J'y fus accueilli, comme on l'est dans toutes les habitations de l'île, de la façon la plus hospitalière. J'arrivais à temps, car la pluie commençait et le ciel ne tarda pas à ouvrir ses cataractes. C'était comme une répétition du déluge universel.

Au milieu du bruit continu de l'eau frappant les feuilles et faisant rebondir à terre ses gouttes larges et pressées, nous entendions un grondement sourd à droite et le même bruit à gauche de l'habitation. C'était d'un côté la Lézarde, et, de l'autre, la Grande rivière, qui roulaient tumultueusement leurs flots, entraînant tout ce qu'elles rencontraient sur leur passage. Malheur aux chasseurs égarés dans les bois par un pareil temps !

Ces croissances de rivières, soudaines comme la foudre, dévastatrices comme elle, ne durent souvent pas plus longtemps qu'elle.

Si la brise vient à chasser les nuages qui couvrent la crête des montagnes, si le soleil arrive à faire miroiter ses rayons sur les mille surfaces brillantes que la pluie a évoquées dans la montagne, les dernières eaux s'écoulent dans la plaine, chaque source ne fournit plus que son contingent obligé, le grondement des rivières furieuses cesse, elles reprennent leur cours tranquille, chantant et sautillant parmi les galets, se reposant dans les bassins ombragés. Seulement, on voit, le long de leur cours, les marques de leur colère et de leur puissance : des roches déplacées, des troncs d'arbres jetés en travers et formant des ponts naturels qui succèdent à d'autres qu'avaient édifiés des crues précédentes. Tout le long de la rive, une traînée échevelée de branches, d'herbes, de plantes de toute espèce, venant des régions supérieures, indique à quelle élévation est arrivé le niveau des eaux.

Le lendemain, comme cela arrive assez souvent après des pluies diluviennes, le jour se leva splendide. La ligne gracieuse des montagnes

dessinait nettement sa silhouette, conservant seulement sur les flancs des flocons de vapeur immobiles et comme suspendus çà et là.

Les rivières avaient cessé de gronder.

Je savais à peu près où devait être la case de Saurin, au moins par l'indication sommaire qu'il m'avait donnée à notre dernière entrevue. Je crus cependant prudent de me renseigner.

— La case du pirate, me dit-on avec une certaine inquiétude; elle a dû être battue par le mauvais temps et elle n'était pas des plus solides.

On me donna un nègre pour me guider et nous nous mîmes en marche par des sentiers où on faisait difficilement deux pas sans glisser.

Mon guide me fit marcher à travers bois, par des traces qu'il connaissait, afin d'arriver plus vite au lieu que je cherchais.

Partout les eaux avaient laissé des marques de leur passage, partout nous rencontrions des arbres abattus, des arbustes arrachés, dont les racines qui avaient pris la place des branches indiquaient avec quelle force ils avaient été entraînés jusque-là.

Enfin, le nègre s'arrêta sur le bord d'une falaise assez élevée, se pencha pour regarder, resta un moment, comme cherchant s'il ne se trompait pas, et, tournant vers moi son visage hagard, me dit : Il n'y a plus rien ; la case a été emportée.

Je m'approchai, et il me fit voir un plateau de vingt mètres carrés, qui s'élevait à sept ou huit mètres environ, au dessus du niveau de l'eau courante.

— C'était là qu'était la case, me dit-il, et il n'en reste plus rien que quelques poteaux plantés en terre; tout a été entraîné. Et ces pauvres malheureux, où sont-ils?

Je le suivis par un sentier étroit, déchiré, encombré par la terre et les débris végétaux accumulés, mais dont la trace se retrouvait cependant, et j'arrivai au plateau où avait été la case de Saurin.

Lorsque je pus me retourner sur cet espace relativement étendu, je compris qu'on avait pu s'y construire une demeure, car il y avait une

vue, réduite, il est vrai, mais pleine de charme pour un esprit rêveur... et désolé. Mais je compris aussi l'imprudence qui avait présidé à ce choix, lorsque je vis au-dessus, les herbes pendantes qui indiquaient que la masse des eaux avait dû passer par dessus tout cela et entraîner ce qu'elle rencontrait devant elle.

L'intérêt que m'inspirait la fin probable de cet homme que j'avais désiré revoir, quelque fût le sentiment qui me poussât vers lui, m'avait donné une force dont je ne me serais pas cru capable. Je descendis le cours de la rivière avec le nègre et ramassai çà et là, sur les branches et parmi les débris amoncelés des galets roulés par le torrent, des morceaux d'étoffe. Je m'attendais à chaque instant à trouver un cadavre.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'au *Saut*, et, nous suspendant à des lianes que nous pensions être solides, mais au péril de notre vie certainement, nous jetâmes le regard dans la cuve de roches qui précède la cascade. Nous vîmes des planches arrêtées en travers et opposant à l'eau une digue qu'elle devait bientôt entraîner. C'étaient sans doute les débris de la demeure de Saurin. Nous ne trouvâmes pas de trace humaine.

Je me sentis la force de descendre tout le long de la Lézarde en suivant son cours, tantôt sautant sur les galets, marchant dans l'eau, m'accrochant aux lianes, glissant le long des falaises; j'en avais pris mon parti, je traversais les bassins tout habillé.

J'arrivai ainsi jusqu'au gué, sans avoir rien trouvé.

Je m'arrêtai là un moment pour regarder les ruines de la première demeure de Saurin. L'enseigne se balançait au vent sur sa tige de fer rouillée.

Là je pris un *gommier* et suivis les méandres de la rivière dans son cours tranquille, interrogeant tous les coins obscurs qu'elle présentait, sondant les palétuviers, dont les racines chevelues auraient pu si facilement retenir quelque chose. Je ne trouvai rien.

Seulement, à l'embouchure, l'eau de la mer, à cent mètres, au moins, était jaune et trouble, comme si on eût mis à découvert la vase qui s'y était amassée depuis des siècles peut-être.

On parla pendant quelque temps de cet homme mystérieux qu'on appelait le *Pirate*, de sa compagne plus mystérieuse, qui était pour les nègres un zombi, on s'apitoya sur la fin probable des deux malheureux enfants, puis il n'en fut plus question. Excepté cependant quand un chasseur étranger au quartier remonte le cours de la Lézarde, ayant pour guide un braconnier des environs qui ne manque jamais de lui raconter sur le *Pirate*, sur le *Zombi*, sur les enfants, des choses infiniment moins vraisemblables que celles que je viens de rapporter.

Andersen est toujours à Sainte-Croix, à ce que m'écrit un de mes amis qui est allé charger des sucres à Christianstaedt, et auquel j'ai donné une lettre de recommandation pour cet hôte bienveillant.

Andersen s'est montré avenant, aimable, hospitalier pour mon recommandé, mais il ne lui a rien raconté.

Il est vrai que mon ami n'avait pas de patte d'albatros.

*Récit non daté, paru en janvier et février 1865.*



## LA DOMINIQUE.

### I

Christophe Colomb découvrit la Dominique en 1493, à son deuxième voyage, et, comme cela eut lieu un dimanche, l'illustre navigateur consacra le souvenir du jour de sa découverte, par le nom qu'il donna à cette île charmante.

La Dominique est située au sud-est de la Guadeloupe, d'où sa gracieuse montagne de la Cote Nord se voit, tantôt comme une vapeur à l'horizon, tantôt comme un nuage à la forme indécise, quelquefois comme une sombre et énorme masse de rochers noirs. Une quinzaine de lieues sépare les deux îles et cependant il arrive souvent dans les matinées splendides de certains jours d'hivernage, lorsque l'air raréfié trompe le regard sur l'appréciation des distances, que la Dominique semble s'élever à l'entrée du port de la Pointe-à-Pitre, qu'elle en commande la passe et en gêne l'entrée. On y voit fumer des cheminées de sucreries, on est presque étonné de ne pas voir les habitants aller et venir sur le rivage.

On pourrait croire que l'influence de son nom a été favorable à cette île et qu'elle symbolise le repos dont il indique le jour. Elle n'a jamais été mêlée d'une manière active aux grands mouvements qui ont agité si profondément les autres îles Antilles. Les Espagnols, les Anglais, les Hollandais, les Français l'ont occupée successivement, mais sans luttes, sans déchirements, sans ces remuements meurtriers qui ont si souvent ensanglanté les rivages et les eaux de la Guadeloupe, de la Martinique, de Saint-Christophe et de tant d'autres.

Elle fut même un moment neutre, n'appartenant effectivement à aucune nation et laissant toutes les nations mouiller librement leurs navires sur son rivage hospitalier.

Elle dut cependant prendre enfin une nationalité et est demeurée définitivement anglaise depuis la paix de 1783.

“En 1778, dit l'abbé Raynal, la Dominique avait soixante-cinq sucreries qui occupaient cinq mille-deux cent cinquante-sept acres de terre; trois mille trois cent soixante-neuf acres plantés en café, à raison de mille pieds par acre; deux cent soixante dix-sept acres plantés en cacao à raison de cinq cents pieds par acre; quatre-vingt-neuf acres plantés en coton, à raison de mille pieds à l'acre, soixante-neuf acres d'indigo et soixante arbres de canefice (*casse*). Ses vivres consistaient en douze cent deux acres de bananiers, seize cent quarante-sept acres d'ignames et de patates et deux mille sept cent vingt-neuf fosses de manioc.

“Dix-neuf mille quatre cent soixante dix-huit acres étaient occupés par les bois; quatre mille deux cent quatre-vingt-seize par des prairies ou savanes; trois mille six cent cinquante-cinq étaient réservés pour la couronne et trois mille quatre cent trente quatre entièrement stériles.”

La Dominique qui était une colonie florissante à cette époque, qui l'a été depuis, s'est complètement éteinte comme colonie, depuis l'émancipation.

Son admirable fertilité a été en quelque sorte la cause de sa ruine; les grandes exploitations ont cessé avec l'esclavage. Des soixante-cinq sucreries qui existaient du temps de l'abbé Raynal, combien en restait-il ? ce serait très-facile à dire, mais ce qui est plus éloquent qu'un chiffre quelconque, c'est ce fait que la Dominique ne compte plus comme colonie productrice de sucre, de café, de cacao.

En revanche, les deux mille huit cent quarante-neuf acres plantés en bananiers, patates, ignames, etc., et les deux mille sept cent vingt-neuf fosses de manioc, se sont multipliés à l'infini. Ces cultures ne se sont pas emparées des terrains désignés comme stériles; les bois n'ont

pas été défrichés pour leur faire place. Elles se sont substituées peu à peu aux grandes cultures, ce qui évitait les travaux et les fatigues de défrichement, et à mesure qu'elles ont gagné et occupé le sol, les cannes, le café, le cacao, le coton ont disparu devant l'envahissement des *vivres*.

Le coton cependant a repris faveur depuis la guerre des Etats-Unis d'Amérique, quelques cultivateurs affriandés par les prix fabuleux auxquels il a été vendu, même aux colonies, l'année dernière, n'ont pas donné à leurs vivres le temps de mûrir et les ont arrachés pour déposer à leur place des graines de cotonnier, avec lesquelles doit germer et fleurir une espérance, dont le fruit sera certainement une déception.

La Dominique est maintenant essentiellement *vivrière*. Elle produit en grande abondance toutes les racines et les plantes alimentaires qui viennent si bien dans les îles qui ont le bonheur d'être convenablement arrosées, — et la Dominique a ce bonheur, et pourvu que la main de l'homme aide tant soit peu la nature. Nous devons convenir que la main de l'homme l'aide peu à la Dominique, mais elle est si prodigue cette nature, qu'elle donne toujours, sans trop s'inquiéter si elle est suffisamment secondée.

Il se fait de la Dominique à la Guadeloupe et à la Martinique un commerce assez actif de produits de la terre, et l'on voit journellement arriver dans les deux colonies françaises, des barques non pontées venant de l'île anglaise, chargées de régimes de bananes, d'ignames, de patates, d'avocats et de volailles, parmi lesquels se dresse assez souvent la tête étonnée d'un bouvard ou d'une génisse.

La campagne est peuplée, mais l'île n'est pas prospère. Ceux qui font le commerce d'exportation de leurs produits à l'étranger sont de rares nègres intelligents, qui comprennent qu'il ne suffit pas de vivre et qu'on peut travailler pour autre chose que pour le boire et le manger. En général, dès qu'un nègre possède une petite portion de terre, qu'il y a construit, tant bien que mal, une case où il peut loger, nous ne disons pas à l'aise, mais à couvert avec sa femme et les enfants qui

viendront, qu'en travaillant deux jours il peut planter assez de vivres, pour que tout le reste de la semaine soit Dimanche, c'est-à-dire jour de repos, il n'en demande pas davantage. Un nègre qui n'a pas de vices peut passer tranquillement sa vie de cette façon. Mais quel avenir que celui d'un pays qui n'est pas remué par le génie de l'émulation et le mouvement du progrès !

C'est ce qui fait la prospérité relative de la Dominique. Les nègres y sont heureux et les blancs n'y trouvent pas à vivre. Les propriétaires d'anciennes sucreries florissantes et productives ont dû les abandonner à l'envahissement des halliers, faute de bras pour en continuer l'exploitation.

## II

Les notes suivantes sont traduites d'un travail publié dans un journal d'Edimbourg, en 1848, par le docteur Imray <sup>79</sup>, savant naturaliste, établi et fixé à la Dominique, dont il étudie le sol et la flore depuis de longues années.

“Vue de la mer, l'île a une apparence grandiose et magnifique. Une masse sombre et irrégulière de belles montagnes surgit abruptement de l'Océan, comme si quelque puissante convulsion de la mer les avait subitement soulevées de ses profondeurs. La sévère grandeur de l'île s'adoucit à mesure qu'on s'en approche et que l'on distingue le manteau de verdure qui la couvre partout, depuis le rivage jusqu'à la cime des plus hautes montagnes. Quand on a fait le tour par mer, les hautes vallées, les profonds ravins dominés de pics inclinés au-dessus d'elles et les montagnes chargées de belles forêts forment une suite de vues d'une ravissante beauté. [...] Les côtes de l'île, presque toujours élevées et rocheuses, sont de temps en temps découpées de baies profondes. Dans la partie du vent, de hautes chaînes de rochers, divisées de distance en distance par des ravins, s'ouvrant sur de belles vallées, s'élèvent abruptement de la mer. [...] Le voyageur européen est frappé de la richesse de végétation qui partout attire le regard. Non seulement les

arbres et les arbrisseaux se suspendent en festons gracieux au bord des précipices, mais encore le front des rochers est garni de plantes de toute espèce. On voit même des arbres surgir de la roche nue et envoyer leurs racines dans toutes les directions, à la recherche de quelque crevasse ou fissure où elles s'introduisent pour y trouver leur nourriture. On peut dire que partout où un peu de terre se rassemble, la vie végétale apparaît sous quelque forme. [...] La plus haute chaîne de montagnes court du nord au sud, au centre de l'île. De cette chaîne, d'autres plus basses se dirigent vers la côte à l'est et à l'ouest, coupées par des vallées et de profondes ravines d'abord étroites et sinueuses, mais s'évasant vers la mer.[...] Le sol de l'île est de formation volcanique. Les rochers près de la mer sont composés surtout de masses conglomerées. En beaucoup d'endroits, le long de la côte, on trouve des lits de coraux, sur le roc congloméré, à une hauteur de plus de 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y a plusieurs bouches volcaniques dans l'île. Autour de toutes celles que j'ai visitées, se trouvent de fortes agglomérations de soufre. On rencontre cette matière en plus grande quantité à l'extrémité sud de l'île, dans une vallée profonde et encaissée où se trouvent plusieurs crevasses volcaniques. Auprès de la plupart de ces anciens cratères, des sources chaudes jaillissent de la terre fendue et dans la vallée du Roseau, elles bouillonnent dans le lit même de la rivière. [...] Le sol diffère de qualités, dans les diverses parties de l'île, mais il est toujours fertile dans les fonds et sur le versant des montagnes. Le sous-sol est généralement argileux. [...] Les vents alisés soufflent régulièrement au vent de l'île. Le courant atmosphérique est coupé par la haute chaîne de montagnes du centre de l'île et il en résulte sous le vent des calmes fréquents qu'interrompent des rafales qui tourbillonnent dans les vallées. [...] Les montagnes de l'île sont les plus hautes de toutes les petites Antilles, le pic le plus élevé du morne Diablotin, atteignant 5.314 pieds. Je ne sache pas qu'on soit jamais arrivé au sommet, bien que l'ascension en ait été tentée plusieurs fois.

Ce n'est pas une tâche facile d'arriver au haut de ces montagnes, car

elles s'élèvent si abruptement, qu'on n'y peut monter que par des sentiers à pic. Je suis arrivé plusieurs fois au sommet du *Couliabon* (près du Roseau), qui a 4.500 pieds. A mesure qu'on monte, la nature de la végétation change, et les grands arbres font place aux broussailles. Cependant, l'œil se repose toujours sur de la verdure, à moins que ce ne soit là où quelque énorme rocher se projette sur le flanc de la montagne, ou quand, après un récent éboulement, occasionné par les pluies, la terre présente une large déchirure rouge. Quand le voyageur a atteint le but de son ascension, il est récompensé de ses fatigues, par la vue d'un panorama mêlé de beautés et de grandeur. Le sublime des vues alpestres se combine avec la verdure et la richesse des végétations tropicales. D'un côté, il voit le pays se déployant comme une carte ; de l'autre, les montagnes suivant les montagnes et se prolongeant ou loi: les unes lançant jusqu'au ciel leurs pics isolés, les autres ondulant gracieusement vers la mer. Leurs flancs, splendidement éclairés, forment un contraste merveilleux avec les masses sombres des vallées qui se dessinent au loin dans l'ombre. Toutes les nuances du vert se mêlent harmonieusement, depuis le vert sombre des forêts jusqu'au vert tendre des pièces de cannes. L'air qu'on respire est pur et n'a pas été empoisonné par les miasmes qui répandent la maladie sur le bord de la mer et au fond des ravines.

L'île attend encore les investigations du géologue; elle offre au botaniste un champ vaste et peu connu. Les essences des bois sont très-variées et de grande valeur. On n'y connaît pas d'animal malfaisant; les animaux et les oiseaux sauvages sont peu nombreux, mais les insectes s'y présentent en quantité infinie et l'entomologiste y ferait une riche et abondante moisson.

La température moyenne, à Roseau, est de 79°40 d'après des observations suivies pendant cinq ans. La moyenne du maximum, pendant ce temps, a été de 83°93 et celle du minimum de 74°88."

La Dominique est une des plus salubres des îles Antilles. Elle possède plusieurs sources d'eaux thermales assez estimées. Comme sa surface

est très-irrégulière, et que les eaux s'écoulent facilement vers la mer, il y a peu de marécages. Les seuls qui aient quelque importance, se trouvent aux environs du fort du Prince-Rupert, au N.-O. de l'île ; aussi cette partie est-elle réputée très-malsaine.

Elle n'est pas infestée de serpents, comme la Martinique, et le terrible trigonocéphale qui rend la campagne de l'île française si suspecte aux voyageurs, y est entièrement inconnu. On n'y trouve que des couleuvres, comme à la Guadeloupe, et un serpent qui lui est propre, que les nègres appellent *tête-à-chien*<sup>80</sup>, plus effrayant que dangereux, car il n'est ni agressif, ni venimeux. Il fait, avec les couleuvres, une guerre d'extermination aux rats, ce qui lui constitue une incontestable utilité.

On trouve dans la campagne d'énormes grenouilles, connues dans les îles sous le nom de *crapauds de la Dominique*<sup>81</sup>. Elles figurent souvent dans les envois de comestibles qui se font à la Guadeloupe et à la Martinique, et les gourmets se montrent assez friands des cuisses charnues et tendres de ces monstrueux batraciens.

### III

La ville de Roseau, située au sud-ouest de l'île, est bâtie au pied des montagnes. Le port, ou plutôt la rade, est formé de l'angle rentrant que produit une montagne qui plonge en avant dans la mer.

Roseau est bâti sur une plaine ondulée. Les rues sont très-larges et droites. Elles sont garnies de pavés inégaux, d'une minéralogie variée. Ils sont très-rugueux et peu agréables pour les piétons. Les herbes y croissent à l'aise dans les interstices. Ce pavé date de l'occupation française de 1778.

Les maisons sont en bois, sauf quelques édifices publics élevés en maçonneries de 1 ou 2 mètres. Elles sont généralement précédées d'une sorte de péristyle, que les habitants nomment *portico*. Chaque maison a cour et jardin et les arbres qui y croissent, les cocotiers, les

palmiers-arecs, les bananiers aux larges feuilles, toute cette végétation tropicale, si ardente et si riche, présente un ensemble assez varié, malgré la rectitude monotone des rues, tirées au cordeau.

La ville est préservée du danger de l'incendie par la distance qui sépare les maisons les unes des autres, surtout vers les extrémités, où elles sont fort espacées et se perdent dans les arbres.

Elle est entre deux cours d'eau qui ne la traversent pas. L'un, qui est la *Rivière*, coule du Nord à l'Ouest. L'autre est un ruisseau d'eau limpide, mais sans profondeur et sans abondance.

La rivière, toujours abondante, même en temps de sécheresse, est comblée de roches roulées. Son eau cristalline, agréable, fraîche, sans dépôt, bouillonne à travers des masses de granit, de scories aux angles saillants, de l'aspect le plus pittoresque. Ce n'est qu'à la suite de pluies abondantes, qu'elle remplit le large lit dans lequel elle coule à l'aise. Quand elle déborde, ce qui arrive rarement, elle envahit les rues basses, entraînant de nombreux galets, des blocs considérables des troncs d'arbres, etc.

Un pont, sur la partie inférieure, a été jugé utile, mais trop dispendieux. Cependant, les relations de Roseau avec la campagne sont fréquentes et il s'ensuit un concours assez considérable de gens à cheval, à dos de nègre, ou à pied dans l'eau. On peut passer à gué, excepté aux rares époques de débordements.

Aux extrémités les plus élevées de la ville, du côté des montagnes coulent de nombreuses sources, qui servent à arroser les jardins ; elles sont plus ou moins abondantes, suivant la saison. On a creusé quelques puits dont l'eau est à peu près saumâtre.

L'eau de la Rivière est généralement préférée, et sa saveur agréable, sa limpidité, lui donnent l'avantage sur toutes les autres. On la sert sur les tables au moment du repas. Les créoles français, seuls, usent de l'eau de pluie qu'ils recueillent dans des jarres et qui est incontestablement plus savoureuse encore et plus légère que celle de la Rivière.

Un quai étroit, de presque toute la longueur de la ville, appuyé sur

un mur de soutènement en talus, constitue le port. Ce mur a une apparence de fortification, et quelques pièces de canon bouchées, rouillées, hors de service, indiquent suffisamment les tendances pacifiques du pays.

Le port ne s'anime qu'à l'arrivée de quelque navire. Il est généralement désert et le petit nombre de magasins ouverts qui le garnissent, sont la démonstration la plus claire du peu d'importance commerciale de l'île. On y voit çà et là quelques lazzaronis noirs, promenant leur nonchalance africaine, ou digérant, étendus au soleil, leur maigre repas de farine de manioc, d'ignames et de gros sirop.

De temps à autre, la rade est agitée par des raz-de-marée peu dangereux; la mer est généralement calme, comme sur toutes les côtes qui regardent le couchant, et n'est remuée que par la majestueuse ondulation de la houle. Dans l'hivernage, époque des bourrasques, les petits bâtiments trouvent un refuge à l'embouchure de la rivière *Layou*, à huit kilomètres de la ville, dans un bassin assez large et profond.

La jetée de Roseau est bâtie en forte maçonnerie, appuyée sur le roc. Elle est très-étroite, longue d'une centaine de pas et sert exclusivement aux embarquements et débarquements par canots.

La ville n'est pas éclairée la nuit. Quelques réverbères, cependant, se balancent devant les églises catholique et anglicane, la maison de justice et deux ou trois autres monuments. On ne les allume que dans les grandes circonstances. C'est l'illumination officielle.

Le dimanche, les magasins, les boutiques, les cabarets sont fermés, les travaux extérieurs suspendus. Quelques promeneurs seulement se rencontrent dans les rues où se croisent ceux qui fréquentent les divers temples.

Roseau possède un cabinet de lecture-bibliothèque, vaste salle donnant sur le port. On y reçoit presque tous les journaux anglais, depuis le *Times* jusqu'au *Punch*. La bibliothèque est composée d'environ mille volumes anglais. Religion, géographie, voyages, histoire politique, correspondance diplomatique des principaux ministres de la Grande-

Bretagne, etc.; immense collection de journaux des années écoulées, cartes géographiques sur les murs, portrait du prince Albert, avec un crêpe au-dessus. Il y a quatre commissaires, deux secrétaires, grand nombre de lecteurs, le jour du packet. Après trois jours, les journaux sont prêtés et restitués !! On prête aussi les volumes. On n'a pas d'abus à déplorer, mais on inscrit avec soin le nom des emprunteurs. En temps ordinaire, la salle est vide. Les étrangers sont admis sur présentation, et ce privilège est indéfini. Le gardien de la salle est un tailleur d'habits, cousant et lisant son journal dans un cabinet vitré qui lui est affecté. Il n'est nullement pressé, et laisse chacun chercher ce qu'il lui faut; mais aussi il est permis de tout bouleverser et de faire des livres, papiers, journaux, brochures qui couvrent la table, le plus inextricable chaos, sans qu'il fasse entendre une plainte ou même une simple remarque.

Point de peintures dans les maisons protestantes, ou de rares portraits à l'huile, et quels portraits! Révérends wesleyens en bons bourgeois, la main posée sur la Bible, ou révérends anglicans avec robe et perruque. Dans les maisons catholiques, les murs sont tapissés d'images de saints et de saintes, de portraits du pape, de Napoléon Ier, à pied et à cheval, du Juif-Errant, etc. L'image de la Vierge est la plus apparente.

La poste aux lettres a quelque chose de mystérieux pour les étrangers. Pas de boîte, une fenêtre. Pour arriver à cette fenêtre, on a maçonné six marches, sans rampe, ayant juste assez de largeur pour une seule personne. A la dernière marche on fait un effort et on atteint l'extrémité d'une ficelle assez menue qu'on entortille à son doigt pour tirer violemment. Une sonnette tinte: à cette condition la fenêtre s'ouvre. Apparaît, à mi corps, une femme de forte corpulence. Ici, il faut se lever de toute sa hauteur et tendre le bras de toute sa longueur. Vous passez vos lettres ou l'argent aux mains de la dame, qui se prête peu à la chose. Elle rentre, vous laissant sur votre piédestal, le bras démesurément tendu, grotesque imitation du Mercure antique. Vous attendez

un temps moral plus ou moins long. Il pleut, c'est égal. La monnaie arrive, on vous la rend du bout des doigts. Par un effet assez facile à expliquer, il arrive souvent que cette monnaie glisse et s'éparpille à terre. La fenêtre se ferme, cherchez et ramassez (textuel).

L'étranger qui arrive à Roseau, trouve deux ou trois établissements qui s'intitulent *hôtels*, où il se procure à peu près et à un prix assez élevé, *le boire et le manger*. Mais il n'est pas accueilli par les invitations provoquantes des aubergistes français, et, s'il prend gîte dans une de ces maisons, il ne doit compter sur aucune prévenance, et prendre le parti d'arracher tout ce qu'on lui doit. Aussi celui que ses affaires obligent à séjourner dans l'île, pendant quelque temps, préfère-t-il s'établir chez les filles de couleur, généralement martiniquaises, où il trouve une nourriture à peu près convenable et des attentions qui, contrairement à ce qu'on rencontre chez les aubergistes anglais, vont quelquefois jusqu'à l'exagération, jusqu'à l'importunité.

Il y a aux environs de la ville des maisons de plaisance assez nombreuses, mais toutes portent les traces et d'un ancien bien-être, et d'un abandon actuel absolu. Ces constructions, fort gracieuses, sont généralement en ruines, et la riche nature du pays semble vouloir se mettre en frais pour dissimuler une misère dont elle a peut-être la faute. Elle couvre ces ruines de plantes à la végétation active et envahissante, suspend ses festons de lianes aux grilles qui entourent les jardins, dissimulant au regard la rouille qui les dévore. Elle envahit l'intérieur des maisons, où elle pénètre par les toits effondrés, par les fissures des murailles, par les déchirures des palissades, par les fenêtres délabrées. Tout cela est d'un effet très pittoresque, mais combien d'amères réflexions en ressortent et que de tristesse au fond de cet abandon !

## IV

La population de Roseau est d'environ 6.000 âmes, dont 1.000 protestants. Les catholiques, qui ont un évêque, y dominent en proportion considérable. Ils ont une église assez vaste, construite en belles pierres de taille. L'extérieur a beaucoup de grâce et de majesté. Elle est surmontée d'un clocher fort beau et très-élevé. L'intérieur ne répond pas à la grandeur de style du monument. Le mauvais goût y domine et règne en maître. On y voit quelques chapelles où trônent des vierges et des saints écrasés sous les paillettes et le clinquant. De mauvaises lithographies coloriées, représentant le *Chemin de la Croix*, garnissent les murs.

Les dimanches et les jours de grandes fêtes catholiques, s'y presse, en foule nombreuse, la population noire de la campagne. Les prédications se font en français et il s'y mêle assez fréquemment des allusions contre le protestantisme. Les prêtres de la Dominique proclament assez ouvertement, en chaire, que leurs sympathies sont pour le gouvernement français et la France catholique. L'autorité n'a jamais pris ombrage de ces tendances qui, du reste, ne lui causent aucun embarras.

L'église anglicane, moins vaste que la catholique, l'est beaucoup trop pour le nombre restreint de ses fidèles. L'aspect de ce temple, à colonnes ioniques, présente assez de majesté ou plutôt témoignage de la majestueuse froideur qui caractérise son assistance officielle. C'est la réunion de l'aristocratie anglaise du pays. Parmi les auditeurs clair-semés qui s'y rencontrent, se voient toujours le gouverneur et les fonctionnaires. Le culte y a une grande solennité, malgré l'absence totale d'affluence. De belles orgues accompagnent un chœur de quelques dames blanches et de couleur, dont les voix justes, l'ensemble bien conduit, font entendre des hymnes en beaux vers. Il y a trois chaires, que le ministre occupe successivement. Il lui manque généralement

un lecteur et un vicaire; il fonctionne pour trois. Il lit, en robe blanche, d'une manière monotone, une liturgie interminable, terminée par un sermon froid et didactique, mais en bon anglais, dit-on. Les ministres anglicans n'ont aucun rapport de fraternité, ni même de société, avec les *wesleyens* (méthodistes).

Le temple de ces derniers n'a rien de monumental. Ce n'est ni plus ni moins qu'une vaste grange. L'assistance y est plus nombreuse que chez les anglicans. Il n'y a point d'orgues, et le chant nasillard des wesleyens rappelle celui des calvinistes du midi de la France.

Les prédicateurs wesleyens sont en robe noire ; leur costume est le même que celui des ministres protestants de France. Leur prédication ORTHODOXE est une improvisation en anglais, sans entraînement, sans chaleur, prolix, diffuse, indigeste.

La chapelle wesleyenne se trouvant très-rapprochée de l'église romaine, le culte si souvent interrompu par les cloches trop bruyantes de celle-ci. Il y a eu de fréquentes réclamations qui sont restées sans effet; il a fallu se résigner.

Les wesleyens n'ont pas de cloches ; en revanche, les catholiques et les anglicans qui en ont, sonnent à qui mieux mieux.

Les trois cultes sont assez exclusifs ; les méthodistes sont cependant les moins intolérants. Les anglicans ont l'orgueil, la morgue, le mépris. Les catholiques damnent sans ménagement. Les deux cultes protestants ne font pas de controverse en chaire.

Les nègres catholiques ont tous des scapulaires et une ou plusieurs médailles sur la poitrine. Depuis quelque temps on les enrôle dans des confréries instituées par un ex-évêque très-zélé.

Le culte anglican est le seul rétribué par l'Etat. Cependant l'évêque romain reçoit, sous forme d'indemnité, une rétribution du gouvernement anglais. Les prêtres, comme en France, exercent une grande influence dans les familles; ils font naître des scrupules dans l'esprit des femmes mariées à des protestants.

Les dissidences d'opinions religieuses ne nuisent en rien au maintien

pacifique des relations civiles, et les affaires n'en souffrent pas. Le gouvernement est d'une parfaite légalité vis-à-vis de tous les cultes.

Le cimetière catholique est une vaste clôture en belles pierres. Il y a quelques tombes enrichies d'épithètes pompeuses, beaucoup de Vierges et d'Enfants-Jésus, fournis par des mouleurs piémontais de passage, une profusion de couronnes d'immortelles.

Le cimetière anglican, très-vaste aussi, se distingue par un arrangement plus sévère, plus correct, et, il faut le dire, plus froid. Là, seulement des noms et des dates, pas de rappels du passé, pas d'expression d'espérance pour l'avenir, rien pour la douleur, rien pour le regret, tout pour l'arrangement et la régularité. Les wesleyens y ont leur coin, et on lit sur quelques-unes de leurs pierres des inscriptions bibliques qui montrent beaucoup de sentiment.

Chaque Eglise a son service funèbre, et il semble que les dissidences s'arrêtent devant la mort. On assiste aux enterrements sans distinction de culte, et qu'il ait été catholique, anglican ou wesleyen, lorsqu'un homme de bien vient de s'éteindre, wesleyens, anglicans et catholiques l'accompagnent au temple où il avait adoré Dieu pendant sa vie.

## V

Les écoles communales sont entretenues par l'administration. Ce sont de vastes établissements bien aérés, présentant toutes les conditions désirables de salubrité, exclusivement consacrés à l'enseignement. L'instituteur est toujours catholique. Pour prévenir tout danger de controverse, l'enseignement religieux est interdit, ce qui est sans inconvénient pour les élèves protestants, attendu que dans les maisons wesleyennes et anglicanes le culte domestique est d'une pratique rigoureuse. L'*Oraison dominicale*, commune aux trois cultes, est seule admise et récitée tour à tour par les élèves. Les instituteurs reçoivent un solde convenable, les élèves ne paient qu'une légère rétribution. Un quart au moins est admis à titre gratuit ; et, par un sentiment d'une haute

convenance, dans les publications qui sont faites de la liste des élèves, il n'est jamais question des payants ou des non payants.

Cet état de choses n'a pas satisfait l'évêque, qui a fondé des écoles à ses frais, dirigées par des Frères et des Sœurs de la doctrine chrétienne. Dans ces écoles, la prescription générale n'est pas observée. L'enseignement y est ultramontain, les élèves récitent le catéchisme romain, reçoivent pour récompense des médailles, des images, de petits livres imprimés chez Mame <sup>82</sup>. L'ornement des salles consiste en images de Saints, de la Vierge, du Pape-martyr, soutenu par deux anges, comme Jésus-Christ pendant la Passion. Les Frères sont généralement des Irlandais, qui ne le cèdent en rien aux Bretons des colonies françaises.

La principale de ces écoles est attenante à l'église. C'est un bâtiment étiré, peu éclairé, peu aéré, d'un aspect claustral, ne présentant rien de récréatif à l'esprit. Les élèves sont moins turbulents soit en classe, soit à la sortie, que ceux des colonies françaises; en général, l'éducation première, c'est-à-dire maternelle, est peut-être un peu meilleure que chez nous.

Du reste, permis à chacun d'ouvrir une école et de prendre des élèves.

Permis à chacun de provoquer et de présider un *meeting* politique ou religieux. On prévient par invitations, par cartes, par affiches; la réunion a lieu sans qu'on ait à craindre d'y voir intervenir le gendarme. L'autorité se manifeste par la présence de quatre ou cinq constables qui se promènent dans les rues, armés d'un innocent bâton de 50 centimètres.

Il n'y a pas de *meneurs* dans le sens général du mot, ni de coteries comme à la Guadeloupe et à la Martinique, mais il y a deux partis, des chefs influents et parfois des chocs d'opinions. Pour soupapes de sûreté, on a la presse et les meetings, on écrit, on s'en dit !... on crie. En anglais, tout passe. Rien de facile comme d'improviser dans un meeting. En français, parlé ou écrit, ce ne serait pas supportable.

N'importe, on parle, on discute, on soulève à propos d'un mince intérêt local les plus hautes questions sociales, et il est rare que la discussion dégénère en dispute. Après tout ce fracas, chacun retourne à son polypier et les constables n'ont eu autre chose à faire qu'à se promener.

Les deux journaux du pays, *The Colonist* et *The Dominican* sont rédigés par des protestants. Ils ont leur couleur politique, mais ne s'occupent pas de religion; le *Dominican* est la feuille de la classe de couleur. Ils se montrent très-hospitaliers, et accueillent sans examen trop scrupuleux les articles qui leur sont présentés. Ils se permettent parfois, de l'un à l'autre, des personnalités un peu osées, mais tout s'arrête à la colonne du journal. On se rencontre après, on traite d'affaires, on dîne ensemble, on s'entretient de la politique générale; de la polémique engagée dans les journaux, pas un mot. C'est un terrain neutre sur lequel on s'est mesuré; une fois sorti de là, il n'est plus question de rien.

On publie, mais de la manière la plus inconstante, un *Almanach de la Dominique*, purement administratif, rédigé par un protestant et imprimé à Londres. Il ne paraît pas régulièrement toutes les années et est suppléé, en partie du moins, par deux ou trois almanachs administratifs imprimés à la Barbade, lesquels traitent un peu de toutes les Antilles anglaises. Il paraît un *Almanach affiche* exclusivement biblique, entouré de gravures : les paraboles de Jésus, quelques passages de l'Écriture, grand format, publié par les wesleyens. Il y a sept ans, parut comme essai d'un évêque ultramontain, un *Almanach catholique légendaire*, contenant des récits de miracles, de conversions de Chinois, voire même d'Anglais, du reste rien de local.

Il existe à Roseau une sorte de couvent de femmes qui sont généralement étrangères. L'autorité, comme toujours, laisse faire et ne s'en mêle en rien. Liberté entière est laissée à cet égard à l'évêque.

Il y a pour les malades pauvres un hospice vaste et bien aéré. Les soins et le traitement laissent peu de chose à désirer. Néanmoins, les

pauvres ont une grande répugnance à se faire admettre dans cet établissement. Les pauvres appartiennent, presque tous, à la classe de couleur. Les blancs pauvres cachent leur misère. Le nègre qui était esclave hier, a peur de tout ce qui lui paraît mettre sa liberté en péril. Les fous sont placés dans l'ancienne prison de la caserne du *Morne-Bruce*, à deux cents pieds d'élévation. Cette prison est une grande salle grillée dans sa longueur, garnie de barreaux de bois serrés les uns contre les autres et laissant pénétrer peu d'air et de lumière. C'est fort triste. C'est un asile plutôt qu'un lieu de traitement. Les fous n'y guérissent pas, ils s'y perpétuent ou meurent.

Les institutions publiques sont la *Banque coloniale* et une *Compagnie d'assurances*. Il y a, de plus, une *Société biblique* et une *Société anti-esclavagiste*, une *Société de tempérance*. Le clergé romain s'oppose à ce que ses ouailles fassent partie de ces Sociétés, même de celles qui n'ont pas de tendance religieuse.

## VI

Les fiançailles ont lieu une ou plusieurs années avant le mariage. Lorsqu'un jeune homme est agréé dans une famille, il l'est franchement, ouvertement, et la liberté de relations entre les fiancés, bien que très-grande, ne l'est pourtant pas autant qu'en Amérique. La fidélité à la parole échangée est observée religieusement, le temps et les absences n'y font rien. S'il est résulté quelquefois des abus de la grande liberté laissée aux jeunes gens, c'est une exception très-rare et dont l'opinion publique a fait rigoureusement justice. Quelques Français ont voulu profiter de ce qu'ils prenaient pour des facilités, mais ils n'ont réussi qu'à attirer sur eux la réprobation générale et ils n'ont pas été sans courir quelque danger.

On est généralement marié, même chez les noirs, contrairement à ce qui se passe dans les colonies françaises, surtout dans cette dernière classe de la société. L'opinion est formelle contre ce qui est illicite

entre sexes. Les étrangers doivent faire croire qu'ils sont mariés, lorsqu'ils ont des apparences à sauver, les originaires supposent souvent un mariage secret. Le fond est une tendance très-morale de l'opinion. Les médecins, les magistrats, les employés dont la famille serait irrégulière, se trouveraient dans une position insoutenable. Les médecins ne seraient pas reçus dans les maisons.

Il n'y a rien à dire en général contre le clergé, ou plutôt contre les clergés. Le clergé catholique est d'une grande pureté de mœurs. Les ministres anglicans sont rarement célibataires. L'opinion, chez les protestants, est opposée au célibat des ministres anglicans et wesleyens. Leurs maisons doivent être et sont généralement maisons de réunion. On se rassemble le soir, pour le thé, et les soirées sont assez animées. Les enfants sont disciplinés, mais très-gais et facilement amusables, autour d'une table chargée d'*Illustrations*, de bagatelles, de paniers à ouvrages pour les dames. Chez les wesleyens, au moment de la séparation, il y a lecture de la Bible et prière. Cette observation est moins rigoureuse, quoique habituelle chez les anglicans,

Les Anglais des colonies ne sont pas plus artistes que les métropolitains. A la Dominique les pianos sont nombreux, mais ils sont faux. De loin en loin passe quelque accordeur, qui se fait payer fort cher. Il remet des cordes neuves où il en manque, il accorde et ne revient plus. La corde neuve se détend et le piano redevient faux. Du reste, ni ceux ou plutôt celles qui en touchent, ni ceux pour qui on en joue ne paraissent s'en apercevoir. On entend parfois au détour d'une rue, le son criard d'une clarinette ou d'un cornet à piston, instrument d'importation française. On en est quitte pour s'empresse de fuir.

Les hommes sont peu littéraires et ne se donnent jamais la satisfaction de se faire lire dans les colonnes du *Dominican* ou du *Colonist*. Quelques miss blondes, seulement, sacrifient aux Muses. C'est un petit péché de jeunesse qu'on leur passe, car une fois mariées, elles ne trempent plus leur plume dans l'encre que pour la comptabilité et la correspondance de la famille. On cite quelques pièces de l'une d'elles :

*La Mouche à feu*, et un petit poème sur le tremblement de terre de la Pointe-à-Pitre.

La langue anglaise est la langue de la société, qui cependant parle et comprend bien le français. Les nègres de la ville et de la campagne parlent généralement le *créole* français.

Les superstitions sont nombreuses comme dans toutes les Antilles. On escalade les murs des cimetières pour dérober des ossements. Les sorts, les charmes, les *piayes*, etc., toutes les traditions superstitieuses sont transmises avec fidélité de génération en génération, par les noirs principalement. Si les protestants fournissent moins d'exemples de crédulité dans ce sens, il faut l'attribuer à leur religion plus rationnelle peut-être, plus froide, ne se prêtant pas à la légende, à un peu plus d'instruction primaire, et parce que parmi eux il se trouve moins de menu peuple et en particulier de peuple nègre. Du côté de la *Grande Soufrière*, à peu de distance de la mer, se trouve un figuier maudit (*Uristagma laurifolium* — *Ficus lentiginosa*), d'une circonférence énorme. Cet arbre atteint quelquefois des proportions colossales, et son ensemble a quelque chose de mystérieux qui donne prise facile à toutes les histoires dont on veut qu'il soit le théâtre. Celui dont nous parlons a des rameaux nombreux, contournés de la façon la plus bizarre ; les mille racines enchevêtrées les unes dans les autres, se tordent, s'entortillent, se traînent dans tous les sens : c'est l'*arbre à zombi* (l'arbre du revenant). Les gens du pays vous en parlent sérieusement, se tiennent toujours à distance quand ils passent dans son voisinage, et ce n'est que mentalement qu'ils osent lui jeter l'anathème. Il y a une vingtaine d'années, un gèreux écossais avait envoyé quelques travailleurs pour l'incendier ; mais au moment d'exécuter l'ordre, ils eurent des scrupules et reculèrent. Le peuple du village *La Soufrière*, prévenu, se porta en masse sur les lieux et s'opposa avec menaces à la destruction de ce figuier, craignant que le zombi, privé de son repaire, ne vint habiter au milieu d'eux.

Les employés sont spéciaux pour le gouvernement, la justice, etc.

Mais il y a des employés mixtes et complexes, souvent gratuits. Les employés sont bien, moins nombreux, la bureaucratie moins compliquée que dans nos colonies. Rien ne distingue l'employé de celui qui ne l'est pas. L'esprit fonctionnaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'existe pas; pas d'uniformes, pas d'écharpes, pas de décorations.

La mendicité est défendue. Cependant, cette défense est souvent enfreinte à l'égard des étrangers auxquels on n'ose pas demander dans la rue, de crainte des constables, mais desquels on sait réclamer discrètement un *petit sou* en français ou en anglais, lorsqu'on les rencontre hors du centre et qu'on reconnaît leur provenance, ce qui n'est pas difficile.

Le carnaval, d'origine française, a résisté aux proscriptions un peu molles, il faut le dire, de la loi anglaise. Il n'y a ni fêtes, ni bals dans la société à son occasion; les nègres seuls en conservent et en perpétuent la tradition. Ils courent les rues, traînant des oripeaux de toutes sortes, déguisés en femme, malgré une défense expresse à ce sujet. La préférence est donnée généralement au déguisement militaire, épaulettes, sabre traînant, chapeau de carton des plus élevés, plumets impossibles. Tout cet appareil terrible plaît au nègre, l'être le plus poltron de la création. La tolérance de la police est des plus bienveillantes. Elle comprend qu'on s'amuse et laisse faire, du moment que la morale publique n'a pas à en souffrir.

Il y a peu de bals et de réunions dans la société; il est vrai que cette société se compose d'un personnel dont le compte ne serait pas long à faire. Les nègres dansent le *bamboula*, moins cependant qu'à la Guadeloupe et à la Martinique. Le gouverneur reçoit quelquefois. Au bas de son invitation, il avertit qu'on dansera au piano. Une soirée fut donnée dernièrement à l'occasion d'un amiral anglais de passage. L'invitation portait cette restriction: vu le carême, on ne dansera pas. Le gouverneur est anglican, l'amiral strict méthodiste est ennemi des bals. La soirée commencée tristement, devint de plus en plus monotone; cela passait au funèbre. Les officiers de marine ne cessaient de

boire et les dames d'étouffer leurs bâillements. Les Anglais ne savent pas causer. Enfin, l'amiral se leva et alla se coucher. Alors, le commandant en second présenta une requête, à la suite de laquelle le piano fut ouvert, mais seulement pour un air. La danse commença et dura jusqu'au matin.

L'autorité ne se montre nullement soupçonneuse envers les étrangers. Elle ne s'inquiète pas de passeports. De là vient peut-être un peu de méfiance de la part des habitants, à l'égard des nouveaux venus. Avant d'être accepté par la population et surtout par la société, il faut subir une sorte de temps d'épreuve. C'est qu'il n'est pas sans exemple que la Dominique ait servi de refuge à des fugitifs auxquels on aurait eu à demander des comptes sévères à la Guadeloupe et à la Martinique. La prolongation du séjour est facultative. On arrive comme et quand on veut, on s'en retourne de même; la police ne gêne en rien le mouvement des allants et des venants. Les passeports pour la France sont visés sans frais.

Une particularité assez singulière, c'est que l'impératrice Joséphine, si populaire dans les colonies françaises et surtout à la Martinique, dont sa statue est le *palladium*<sup>83</sup>, ne l'est nullement à la Dominique. Les gens de couleur l'accusent d'avoir influencé son mari pour le rétablissement de l'esclavage à Saint-Domingue. Il circule dans le pays, sur ses ancêtres et sur elle-même, des histoires, que nous nous abstenons de répéter, l'authenticité ne nous en ayant pas été suffisamment démontrée.

## VII

Une des grandes beautés naturelles des Antilles est la vallée de Roseau.

De Roseau, on pénètre dans l'intérieur de l'île par une vallée étroite et profonde. On longe la *rivière* dont elle forme le lit, sur un parcours de seize kilomètres environ. A cette extrémité, la vallée se ferme tout-

à-coup, et l'on atteint les deux *sources* de la rivière. Ces deux sources sont deux cascades de quatre-vingts et cent mètres de hauteur, assez rapprochées pour être vues d'un coup-d'œil. Elles coulent d'aplomb, le long d'une tapisserie de forêts, à travers lesquelles elles ont fait leur lit large et net, et tombent sans ricochet et d'une seule chute sur le roc, pour rejaillir et remonter en poussière. Après des pluies abondantes, les sommets et les bases se perdent dans deux nuages, entre lesquels se détachent comme des énormes trombes, les deux courants dont on ne voit ni le commencement ni la fin, et qui vont confondre leurs eaux au milieu d'une atmosphère d'écume et de vapeur, où les rayons du soleil sèment, en myriades d'arcs-en-ciel, toutes les couleurs du prisme.

Il est assez difficile et très-incommode de parcourir le pays à pied, à cause du grand nombre de cours d'eau qu'il faut traverser. Le passage à dos d'homme n'est pas sans danger, et puis, on n'a pas toujours un dos d'homme sous la main. Les chevaux créoles non ferrés offrent le meilleur moyen de transport. C'est sur un de ces dociles et solides animaux que nous avons parcouru la longue et tortueuse *vallée de Roseau*, qui n'est pas seulement une des grandes beautés des Antilles, mais une des grandes beautés de la nature.

Qu'on nous pardonne d'y revenir. C'est un résumé de ce que l'imagination peut rêver de plus splendide et de plus grandiose, forêts, rochers escarpés, sommets sourcilleux, sentiers mystérieux, cascades et leur tonnerre, tout est renfermé dans ce cadre, et il n'est pas d'idéal qui puisse se mesurer à cette réalité sublime.

Au passage du prince Alfred, il y a quelques années, il ne lui fut offert ni bal, ni banquet. On lui fit parcourir la vallée de Roseau; certes, cela valait bien un repas officiel.

Quelques éboulements considérables, résultant peut-être du tremblement de terre du 8 février 1843 et d'autres plus récents, ont laissé à découvert plusieurs couches presque horizontales de coraux gris et blancs, à une hauteur de soixante-dix à quatre-vingts mètres. On les

suit jusqu'à cinq ou six kilomètres dans l'intérieur. Des éjections volcaniques comblent çà et là les fondrières que ces éboulements ont laissées par intervalles. Il y a de riches mines de pouzzolane; il n'y a pas de lave proprement dite, mais en avançant du côté de la mer, on trouve des bancs de lave scorifiée, affectant une sorte de cristallisation prismatique fendillée.

De divers points élevés, se voient des panoramas magnifiques, immenses perspectives de terre et de mer, de la *Grande baie*, du *Grand* et du *Petit colibry*, des *Trois étangs*, du *Diablotin*, etc.

Lorsque le regard se baisse vers la plaine, on voit çà et là, au milieu de la végétation envahissante, de nombreuses ruines d'habitations, autrefois florissantes. C'étaient de grandes constructions en pierres de taille, où tout avait été ménagé pour la vie grandiose et le bien-être, beaux vergers, cours d'eau, bassins, vastes appartements. Des Anglais métropolitains, des hommes de couleur laborieux, ont acheté quelques-unes de ces habitations et essaient de les relever. Ils ont entrepris une tâche qui présente de grandes difficultés et qui demande une volonté inébranlable. Ils ont à lutter surtout contre l'inertie et l'inconstance de ceux qu'ils emploient, contre l'impossibilité d'établir l'harmonie dans le travail. Quelques nègres, des coolies échappés des colonies françaises, viennent bien, quelquefois, leur offrir l'aide de leurs bras, mais ils ne tardent pas à délaisser le travail régulier, pour se livrer à ce travail irrégulier qui a tant d'attrait pour ces bohèmes du labeur, qui a surtout l'attrait puissant de la facilité du *far niente*. Ils n'en continuent pas moins leur œuvre de pionniers intelligents et laborieux, défrichant la forêt qui a poussé sur ces ruines. Quelquefois, on s'engage dans des fourrés épais, où serpentent des sentiers étroits et entrecroisés comme les mailles d'un filet. On s'y perdrait sans guide. Mais, tout-à-coup, quand on se croit dans le pays le plus abandonné et le plus sauvage, on découvre une habitation bien construite, bien pourvue d'instruments aratoires ; on entend mugir les bœufs, hennir les chevaux, et l'aboïement d'un chien avertit de votre approche. Vous entrez dans

une salle bien meublée où vous voyez une grande table couverte de livres et de papiers comme dans une maison de la ville. Vous êtes surpris de trouver dans ce désert, des châtelaines blanches ou de couleur, aux manières pleines de réserve et de distinction, qui vous accueillent avec l'hospitalité la plus patriarcale, qui vous présentent leurs familles nombreuses et luxuriantes de la santé que donnent l'activité et le grand air, et qui vous font compagnie jusqu'à l'arrivée de leurs maris, dont les visages et les bras durcis et bronzés par le soleil accusent les efforts personnels qu'ils font chaque jour, pour se substituer aux travailleurs qui leur manquent.

Il y a deux soufrières, la grande et la petite. On s'explique peu la distinction que leurs noms semblent établir, car elles ne diffèrent guère l'une de l'autre. Elles ne sont pas aussi élevées que celles de la Guadeloupe et n'ont point de cratère; sur leur flanc, à mi-côte, on trouve des monticules de soufre mêlé de sable, plusieurs bouches jetant de la vapeur d'eau, des sources d'eau tiède et même bouillante et d'abondantes mines de pouzzolane.

On va de Roseau à la *Grande-Soufrière* par deux chemins. Par terre: route très-pittoresque, montées et descentes très-rapides, rivières et forêts; le trajet se fait en trois heures à cheval. Par mer, il faut une heure et demie en canot. On atteint au bourg qui porte le nom de la montagne, la Grande-Soufrière, et dans lequel on trouve le long d'une unique rue, quinze maisons, une église, une école communale. Dans un bourg colonial français, il y aurait de plus une gendarmerie avec l'accompagnement indispensable du violon.

A peu de distance en mer s'élèvent des roches basaltiques et par intervalles des superpositions de coraux de deux âges, au moins. Au-dessus de la masse, se dessine une roche de forme bizarre et exceptionnelle, de nature schisteuse pure, c'est la *roche du Sorcier*, *witche's rock*, pour les Anglais.

Cette roche du Sorcier était dans le temps la roche *tarpéienne* des sorciers et avait été auparavant, sous les Caraïbes, celle des femmes

accusées d'infidélité. Les pères, premiers civilisateurs de la colonie, livraient les sorciers au bras séculier, et la roche en faisait justice. La croyance aux sorciers est encore vivace dans le pays, on ne les brûle plus, on ne précipite plus de *witche's rock*, mais on les consulte sur le présent et l'avenir. Le peuple noir y croit ouvertement, les couleurs plus claires y croient peut-être autant, mais elles dissimulent un peu, pas toujours. On ne donne pas de raisons, mais on cite des exemples avec une telle assurance qu'il n'y a pas de réplique possible. C'est la logique des faits qu'on oppose; il s'agissait de prouver les faits et c'est ce qu'on ne fait pas

Entre Roseau et la rivière Layou, il y a des roches d'une densité et d'une dureté extraordinaire; on dirait des scories vitrifiées par quelque fusion volcanique.

Du temps des guerres avec la France, l'amiral Rodney <sup>84</sup> prit par une nuit assez obscure, une de ces masses volcaniques de moyenne hauteur, pour un vaisseau de guerre français. Il se mit à canonner de bâbord et de tribord, pendant huit heures, criant d'amener et proférant des menaces en anglais et en mauvais français. Le jour vint et lui fit voir l'ennemi qui lui avait résisté si passivement et auquel est resté, pour sa gloire, le nom de *Rodney's rock*.

On assure qu'il reste encore des Caraïbes à la Dominique, et qu'ils sont retirés en petit nombre aux environs de la rivière *Pagoua*, à l'est de l'île.

Il est certain qu'il y a dans cette localité une peuplade qui vit à peu près indépendante, employant son temps à pêcher, aux heures du besoin, à tresser des paniers, avec une habileté assez remarquable, l'employant surtout à ne rien faire. Ceci pourrait porter à croire de prime-abord, que ce sont bien là des Caraïbes. Quelques personnes leur contestent la pureté de leur origine et ne les acceptent que comme une race mixte résultant de mélanges avec le blanc et avec le noir. Cependant, ces gens vivent entre eux, n'ayant avec les bourgs que les relations rendues indispensables par leurs besoins. Ils ne sont pas

recherchés et n'ont rien en eux qui les fasse mériter de l'être; leurs femmes ne sont point belles. Il n'y aurait donc rien de trop extraordinaire à ce qu'il se trouvât parmi eux quelques descendants authentiques de cette race infortunée, d'autant mieux que le type en est fortement empreint dans leur physionomie, dans l'ensemble de leur personne, dans leur horreur du travail.

Les Caraïbes ont occupé la Dominique en assez grand nombre. En 1660, lorsque les colons de la Guadeloupe et de la Martinique firent la paix avec eux, cette île et celle de Saint-Vincent leur furent assignées comme résidence, avec l'assurance qu'ils n'y seraient pas troublés. Mais ils provoquèrent eux-mêmes la destruction, en allant attaquer et gêner dans leurs travaux, ces colons laborieux, qu'ils ne voulaient pas seconder, et aux efforts desquels ils refusaient de s'associer.

Le père Labat visita la Dominique en 1700; il en a décrit la nature et les productions, et la peinture qu'il fait de cette île concorde parfaitement avec sa physionomie actuelle. Il raconte avec la verve et la prolixité spirituelle qui caractérise ses récits, la réception qui lui fut faite par Mme Ouvernard, *femme sauvage*, âgée de plus de cent ans.

## VIII

La Dominique possède tous les éléments de bonheur et de prospérité, et cependant elle s'éteint dans la pauvreté, le marasme et l'inutilité.

Elle est régie par une administration intelligente qui exagère peut-être l'hospitalité, qui abat toutes les barrières, et qui fait de la tolérance un devoir pour elle-même, un droit pour les étrangers, tolérance religieuse, tolérance politique, droit absolu de faire ce qu'on veut, en ne mettant à cela d'autres bornes que celles de la moralité et de l'opinion. La Dominique, située sous une latitude des plus douces, a reçu de la nature prodigue tout ce qu'elle peut donner sous son beau ciel des tropiques, température agréable, salubrité, situation géographique qui

la met sur la route de tous les navires qui vont dans le golfe du Mexique, relations faciles avec les îles voisines. Son sol prodigue ne demande qu'à être ouvert pour produire, *abundat divitiis*<sup>85</sup>, comme nous disions au collège, et pourtant elle s'éteint. Sa nature ardente s'épuise à produire des branches, des feuilles et des fleurs, auxquelles il manque la main de l'homme pour que les fleurs se changent en fruits qui fassent plier les branches; son sein prolifique, faute d'être remué, étouffe la semence. C'est qu'il lui manque l'élément de toute prospérité, le ferment qui féconde tout ce qui contient un germe, l'agent actif de tout progrès, la puissance indispensable pour soulever un coin de terre comme pour remuer un continent, le travail.

*Pointe-à-Pitre, août 1865.*



## CARMEN

Il y avait à Roseau, chef-lieu de l'île anglaise de la Dominique, une bonne dame française appelée Mme Fromentin. Son mari, qui était Irlandais de naissance, mais d'origine française, comme l'indique suffisamment son nom, avait possédé une belle sucrerie dans le quartier le plus fertile de l'île. Un des plus riches habitants du pays et par conséquent de ceux qu'avait le plus cruellement frappés le bill d'émancipation des noirs, il ne s'était pas senti assez fort pour supporter la misère qui en avait été la conséquence. Homme doux et simple, mais sans résolution, la ruine l'avait terrassé. Il n'aurait pu, à l'heure de la prospérité, en supporter l'idée ; il devait succomber en présence de la réalité. Il tomba malade et mourut. On croyait dans le pays qu'il était mort de chagrin. On ne meurt pas de chagrin, disent les médecins ; il était au moins mort des suites et des conséquences de son chagrin.

Mme Fromentin, plus courageuse et plus résignée, avait quitté, à regret sans doute, des terres que l'abandon livrait aux halliers et aux mauvaises herbes, et elle était venue s'établir en ville, où elle vivait avec une extrême économie.

Elle avait conservé de sa fortune passée une maison, une des plus belles et des mieux construites de la ville, mais située loin du centre et passablement éloignée du quartier commerçant et relativement animé qui avoisine le port. Mais, tout en faisant partie de la ville, elle avait l'avantage d'être à la campagne et de ne pas souffrir de l'incommodité d'un voisinage quelconque.

C'était une de ces anciennes constructions coloniales qui disparaissent peu à peu, que le temps détruit sourdement, que les tremblements de terre ébranlent quelquefois jusqu'à les rendre inhabitables, que les ouragans penchent, sans qu'on pense à les redresser et qu'on finit par

abandonner à la ruine et au délabrement.

La maison de Mme Fromentin n'avait pas encore subi ce sort funeste.

Elle se composait de deux corps de logis séparés l'un de l'autre comme s'ils eussent formé deux propriétés distinctes. Le principal, occupé par Mme Fromentin, se composait d'une grande salle au rez-de-chaussée, précédée d'un péristyle soutenu par des colonnes en briques hémisphériques. Le premier étage était divisé en chambres à coucher et cabinets et entouré de jalousies mobiles qui permettaient de recevoir l'air, de quelque côté qu'il vint.

A dix pas de cette maison s'en élevait une autre, de proportions un peu moindres, mais construite sur le même modèle. Du vivant et pendant la prospérité de M. Fromentin, c'était le logement des amis.

Devant les deux maisons s'étendait une grande cour pavée en pierres de barsac, entre lesquelles les herbes pointaient timidement, car on ne leur laissait pas le temps de grandir, et un bassin ovale recevait d'un canal en terre cuite un courant d'eau qui se renouvelait sans cesse et se rendait dans le ruisseau de la rue, d'où il allait tomber à la mer.

Une grande grille en fer, sur laquelle serpentaient mille lianes qui entremêlaient leurs clochettes multicolores, formait un épais rideau de feuillage du plus agréable aspect.

Le salon de Mme Fromentin s'ouvrait par derrière sur une immense pelouse, dans laquelle étaient dessinés ça et là, mais symétriquement, des ronds et des ovales, solidement construits en briques, et dans lesquels croissaient des rosiers de toutes sortes. Une allée de deux grandes rangées de palmiers-arecs conduisait à un petit champ de cafiers, produisant, bon an mal an, un ou deux barils de café. Le revenu en était partagé avec un vieux nègre chargé de l'entretien et de la culture de la modeste caféière et en même temps du soin des fleurs de la bonne dame. Mais nous devons dire, par respect pour la vérité, qu'il s'occupait peu du jardin et ne montrait guère de sollicitude pour les cafiers qu'à l'époque de la récolte.

Quelques grands bananiers, entretenus de la même façon, formaient

au fond un épais rideau vert, au-dessus duquel s'élevait graduellement la montagne. Un cours d'eau, qui grossissait dans les temps de pluie, serpentait dans les cañons, se heurtait aux roches semées dans son lit, disparaissait parfois sous les feuilles immenses des siguines et des madères<sup>86</sup> et bifurquait pour alimenter le petit canal qui courait au bassin de la cour, pendant que la plus grande partie de son eau allait rejoindre la rivière pour se jeter avec elle à la mer.

Les dispositions de la propriété de Mme Fromentin lui permettaient d'en louer une partie, lorsqu'elle trouvait l'occasion de le faire, ce qui n'arrivait pas souvent. Elle se réservait la grande maison, et lorsque le hasard lui amenait quelque voyageur, elle pouvait mettre à sa disposition sa dépendance qu'elle maintenait convenablement meublée, quoique avec une grande simplicité.

Mais les locataires étaient rares. Les habitants de Roseau sont généralement propriétaires des maisons qu'ils occupent. Ce n'était guère que lorsque, par aventure, il passait dans le pays quelque commerçant venu pour y nouer des relations ou quelque officier anglais en mission, que le logement était occupé.

Mme Fromentin vivait avec une extrême économie, n'ayant pour compagne et pour aide qu'une négresse âgée, son ancienne esclave, qui était restée avec elle, plutôt par habitude que par fidélité. Celle-ci s'était attachée à sa maîtresse parce qu'elle n'avait guère vu le moyen de trouver un meilleur sort dans l'exercice de son droit de liberté et qu'un état de choses qu'elle partageait, et qui était au moins la gêne pour la bonne dame, ne laissait pas d'être pour elle un bien-être assez acceptable. Fidélité ou habitude, intérêt peut-être, quelle que fût l'influence qu'elle avait subie, la vieille Bibiane n'avait pas quitté Mme Fromentin dont elle soignait le modeste ménage.

Mme Fromentin était un esprit simple mais droit, un cœur plein de charité et de mansuétude.

Elle avait beaucoup souffert, et s'était résignée sans emphase et sans pose. Elle avait perdu un fils, son seul enfant, et avait été privée de la

triste consolation de le voir mourir dans ses bras. Il était parti pour l'Europe à l'âge de douze ans pour y faire ses études, et il était mort au moment où l'on prenait les dispositions pour le retour, et où la mère heureuse parait la demeure qui allait le recevoir. Le navire qui devait lui amener son enfant ne lui avait apporté qu'une lettre cachetée de noir. Elle avait été ensuite frappée dans sa fortune et la mort de son mari l'avait laissée seule sur la terre.

Dans ces trois grandes épreuves de la vie, elle n'avait pas montré de désespoir. Sa douleur avait été contenue; seulement ses cheveux avaient blanchi. Elle priait souvent, et bien des larmes solitaires avaient mouillé le verre qui recouvrait la miniature d'un enfant rose et blond, aux grands cheveux bouclés. Cette miniature, et un exemplaire bien simple de *L'Imitation de Jésus-Christ*, acheté avec ses épargnes d'écolier et qu'il lui avait envoyé pour sa fête, étaient tout ce qui lui restait de son enfant.

On la voyait souvent et presque toujours silencieuse, jamais triste. Un regard plein de douceur et de sérénité éclairait sa belle physionomie, et il y avait une grande majesté dans sa tête encadrée de deux rouleaux de cheveux blancs, que surmontait un madras noué avec la plus grande simplicité.

Elle vivait presque ignorée dans le pays, et sa vie était enfermée dans l'enceinte de verdure qui entourait sa demeure de tous côtés. Elle ne sortait guère que pour aller à l'église le dimanche et pour visiter, à de très-longes intervalles, les vieux amis de son mari. Sa porte s'ouvrait rarement, car elle recevait peu de visites, mais elle n'était jamais fermée aux malheureux, qui, s'ils ne trouvaient pas chez elle une aumône abondante, y trouvaient au moins celle qui procède d'un cœur vraiment charitable et compatissant.

## II

Nous ne dirons pas précisément à quelle époque, mais dans une année quelconque, que l'on placera où l'on voudra, entre 1840 et 1850, deux personnes étrangères arrivèrent à Roseau par une goélette qui venait de Sainte-Lucie.

C'étaient des Espagnols de couleur, le père et la fille. Le père s'appelait Gonzalès Soleras, la fille Carmen.

Pour quiconque a parcouru le golfe du Mexique, il était facile de reconnaître leur provenance et de voir qu'ils ne pouvaient venir que de la côte-ferme. Les habitants de la côte de l'Amérique du Sud, qui s'étend des bouches de l'Orénoque au golfe de Darien, ont un type particulier qui ne permet pas de les méconnaître. Beaucoup d'entre eux, la plupart, se donnent pour blancs, et on les offenserait fort si l'on paraissait en douter; mais, excepté les chercheurs de fortune venus d'Europe, il n'en est parmi eux qu'un bien petit nombre qui ne soit pas issu de quelque mélange.

Les mulâtres des colonies françaises et anglaises sont faciles à reconnaître, car, quel que soit le degré qui les rapproche plus ou moins de l'une des deux races dont ils sont issus, ce ne sont que des produits de blancs et de noirs.

Lorsqu'on descend vers le Sud, ce mélange se complique de celui des Indiens de la côte, ce qui fait une race tout-à-fait à part, qui a son type et son caractère particuliers.

Les autorités des colonies anglaises sont peu tracassières pour les étrangers, et les formalités de passe-port et de caution à fournir n'y gênent pas leurs mouvements comme dans les îles françaises et espagnoles, et une responsabilité dangereuse ne pèse pas sur ceux qui y accueillent des étrangers, à quelque titre que ce soit.

M. Gonzalès Soleras était un homme de cinquante-cinq ans environ, qui portait sur sa figure bronzée l'expression d'une grande tristesse.

Il s'y joignait celle d'une extrême bienveillance et son abord était des plus sympathiques, malgré l'air malheureux que tout le monde lui trouvait.

Bien qu'il eût un teint bistré, trahissant l'origine africaine à un degré assez rapproché, il avait les traits du visage allongés, de telle sorte que sa silhouette était tout-à-fait celle d'un Européen. Ses cheveux étaient droits et durs. Son regard, profondément mélancolique et doux, avait le caractère rêveur, propre à la race indienne. Sa barbe, qui blanchissait, était clair-semée; il la tenait toujours soigneusement rasée.

Carmen avait dix-huit ans. C'était une belle jeune fille dont la couleur était un peu plus claire que celle de son père. Elle n'avait pas cependant la blancheur mate des mulâtresses qui arrivent au terme extrême, au point de jonction entre la race mêlée et la race sans mélange. Ses joues devaient peut-être à la jeunesse, au soleil tempéré d'Europe où elle avait été élevée, une légère teinte de carmin qui apparaissait sous leur brun velouté.

Lorsque ces locataires prirent possession du logement de Mme Fromentin, ce ne fut pas sans exciter les murmures de Bibiane, qui voyait là un surcroît de besogne tout-à-fait inaccoutumé. Les hommes avaient ses préférences comme locataires.

— Je ne sais pas ce que c'est que ces gens-là, disait-elle à Mme Fromentin. Leur bagage n'est pas considérable. Je serais bien étonnée s'ils étaient millionnaires.

— Qu'est-ce que cela vous fait, lui répondit sa maîtresse, avons-nous compté avec eux et devons-nous nous occuper de leurs affaires? Ne sont-ils pas chez eux, puisqu'ils louent leur appartement?

— Oh ! je sais bien que vous ne vous inquiétez de rien, parce que, d'abord, vous êtes d'une bonté qui va jusqu'à... Enfin n'importe, mais c'est égal, je trouve à cela quelque chose de drôle. Des gens qui n'ont que deux malles d'effets, et dans une de ces malles pas beaucoup de linge, il est vrai, mais un habit brodé sur toutes les coutures avec un chapeau carré et une épée...

— Comment avez-vous vu cela, et comment avez-vous pu vous permettre de jeter ainsi le regard sur ce qu'on ne voulait peut-être pas que vous vissiez ?

— Si on ne voulait pas que je le visse, il ne fallait pas laisser la malle ouverte. Du reste, je n'ai pu y jeter qu'un coup-d'œil sur cette malle, car on s'est empressé de la fermer. Mais, si je savais lire, je lirais sans lunettes, quoique je sois plus vieille que vous, qui ne pouvez vous en passer. J'ai donc l'œil bon et j'ai bien vu. Qu'est-ce que ça peut-être ? des comédiens. Et vous recevez cela sans vous informer.

— Vous avez commis une grande indiscretion dont je vous blâme. Qu'ils soient ce qu'ils voudront, cela ne me regarde pas et je ne chercherai pas à le savoir. Je n'ai rien à leur demander, du moment qu'ils ne me doivent rien.

— Oh ! parce qu'ils vous ont payé un mois d'avance, vous croyez que tout est dit. Du reste, ce n'est pas vous qui avez le travail si vous avez le profit ; on peut comprendre que vous n'y regardiez pas de si près.

— Que me parlez-vous de profit, Bibiane ; vous profitez autant que moi de la location de cet appartement dont je vous abandonne la moitié. N'y trouvez-vous pas de plus une source de petits bénéfices, ce qui me contrarie, je ne vous le cache pas, et m'humilie pour vous quand je vous vois tendre la main aux locataires qui me quittent.

— Tendre la main, reprit la négresse avec aigreur. Ce n'est pas tendre la main comme vous l'entendez, que d'accepter ce que peut m'offrir un voyageur généreux. Du reste, je n'aurai pas à tendre la main à ceux-ci, continua-t-elle avec ironie, ils n'auraient pas grand'chose à y mettre dedans.

— Mais si vous ne pensez pas avoir à vous louer de leur générosité, vous n'avez pas non plus à vous plaindre du travail qu'ils vous donnent, car la pauvre jeune fille fait elle-même son petit ménage, qu'elle aurait droit d'exiger que vous fissiez. Ils sont polis avec vous, et s'ils vous demandent quelque chose, c'est toujours à titre de service, lorsqu'ils

auraient droit d'exiger.

— Ça, c'est vrai, dit la négresse avec cette mobilité d'idées qui distingue sa race, qu'ils ne sont pas difficiles, et que si j'apporte leur provision en même temps que la vôtre, cela ne me fatigue pas beaucoup et que j'en ai toujours un remerciement si gentiment dit par cette pauvre petite, qui ne sait même pas parler créole, que j'en ai parfois les larmes aux yeux.

— Et ne trouvez-vous pas que cela vaut mieux que les quelques sous qu'on vous donnerait pour vous rétribuer du peu de peine que vous avez?

— Oh ! certainement que cela vaut mieux, et je le préfère à la manière d'agir de ce gros major qui a passé par ici, l'année dernière, qui ne me demandait rien, pas même du feu pour allumer sa pipe, sans me donner quelque pièce de monnaie, mais qui n'était jamais content et qui m'appelait vieille bête ou chienne, si par hasard j'oubliais de mettre de l'eau dans sa potiche.

Cette conversation entre la maîtresse et la servante avait lieu quelques jours après l'arrivée des voyageurs.

Bibiane n'était pas une méchante femme ; Mme Fromentin le savait. Elle savait aussi que ses hôtes ne s'apercevraient jamais de la mauvaise humeur de la vieille femme, qui se plaignait bien plus pour parler que parce qu'elle était mécontente. L'arrivée de ces étrangers, qui paraissait lui être à charge, était au contraire pour elle une cause de dialogues dans le genre de celui que nous venons de rapporter, et plus souvent de monologues qui compensaient un silence de plusieurs mois, auquel elle s'était vue condamnée.

### III

Les catholiques sont nombreux à Roseau, tellement qu'ils y ont une église monumentale et un évêché. La tolérance est extrême, et les deux cultes catholique et protestant s'y pratiquent simultanément, sans qu'il

se produise jamais le moindre froissement fâcheux.

Mme Fromentin s'intéressait vivement à ses hôtes. Plus clairvoyante que sa négresse, elle avait deviné leur gêne sans jeter un regard indiscret dans leur intérieur et leur rendait tous les petits services qu'elle pouvait, avec une délicatesse d'initiative qui donnait le plus grand prix à ses attentions bienveillantes.

Lorsque vint le premier dimanche qui suivit l'arrivée des voyageurs, dès le matin elle entra chez ses hôtes et dit en souriant à Carmen:

— Mon enfant, ma maison a des dépendances sur lesquelles vous avez droit et dont j'aurais dû vous parler plus tôt. J'ai oublié de vous dire que vous et votre père, s'il le veut, vous aurez vos places, dans mon banc, à l'église, et je viens vous prendre pour vous y conduire et vous le faire voir, afin que vous en usiez à votre gré.

Carmen remercia avec effusion. La bonne dame avait deviné un de ses plus grands désirs, une de ses plus vives aspirations. Le pays était anglais, elle avait entendu dire confusément qu'il y avait des catholiques, elle n'en avait pas l'assurance, et elle n'était pas sans inquiétude pour l'accomplissement de ses devoirs religieux, auxquels elle tenait par dessus tout. L'offre si délicatement faite par Mme Fromentin dissipa ses craintes.

En prenant possession du logement qu'il occupait avec sa fille, M. Soleras avait payé à Mme Fromentin, un mois de loyer d'avance. Elle avait voulu refuser par délicatesse, mais il avait tellement insisté qu'elle avait dû céder.

La vieille et grondeuse Bibiane pourvoyait à l'approvisionnement des modestes repas du père et de la fille, et jamais anachorètes ne vécurent plus frugalement qu'ils le faisaient. Mme Fromentin guidée par sa perspicacité de femme, eût eu connaissance de cette parcimonie, quand bien même elle n'en eût pas été instruite par la loquacité de Bibiane. Mais elle était trop délicate pour paraître s'en apercevoir, et elle savait éviter de se trouver chez eux, et cela, sans affectation, aux heures où sa présence eût été une cause d'embarras et où leur gêne

et leur extrême économie eussent dû se manifester devant elle.

Le premier mois de leur séjour s'acheva, et, le premier jour du second, M. Soleras lui apporta par anticipation, le prix de son loyer.

Devenue familière, elle refusa avec plus d'obstination que la première fois, plaisantant de la prétention de M. Soleras, qui voulait lui payer ce qu'elle n'avait pas gagné, ce qui, disait-elle, était illogique et immoral. M. Soleras insista et mit tant de sérieux dans son insistance, qu'elle ne put refuser. Mais en rentrant chez elle et mettant cet argent dans le tiroir qui lui servait de coffre-fort, elle y laissa tomber en même temps quelques larmes.

La vie que menaient l'étranger et sa fille était silencieuse et dépourvue de toute distraction. Ils n'avaient fait aucune connaissance, n'avaient recherché personne, et comme les Anglais sont d'une circonspection quelquefois exagérée, on n'avait fait aucune tentative pour arriver à eux.

Les nègres anglais, eux-mêmes, semblent avoir contracté par imitation, la discrétion native de leurs patrons. On les reconnaît aisément dans les colonies françaises où leur mutisme et leur réserve font contraste avec l'animation et la loquacité des nègres français et surtout des négresses qui en sont l'expression exagérée.

Ils n'avaient donc pas à souffrir des tentatives souvent si gênantes de la curiosité et de l'indiscrétion. Du reste, ils en eussent été préservés par l'isolement et les dispositions de la maison de Mme Fromentin.

Tous les matins, M. Soleras se rendait au port, et s'il y voyait quelque goélette, il ne manquait pas de prendre des informations sur la provenance. Souvent il attendait le capitaine de l'une d'elles ou quelque homme de l'équipage, et on le voyait s'entretenir longtemps avec eux. Quelquefois, il paraissait radieux après ces conversations. Le plus souvent il rentrait le visage sombre, mais il se déridait en jettant le pied dans la maison, et quand il saluait Mme Fromentin et embrassait sa fille, il savait se donner un air de sévérité qui ne parvenait pas cependant à exclure entièrement la tristesse. Mais l'expression de cette tristesse était si douce et paraissait si résignée, qu'elle passait souvent inaperçue.

Les jours de packet <sup>87</sup>, et surtout lorsque le coup de canon du steamer veillait les échos de la montagne, il semblait qu'il reçût une commotion électrique. Sa main tremblait en cherchant son chapeau. On eût dit qu'il ne pourrait sortir assez vite et qu'il devait arriver toujours trop tard. Hélas! il arrivait toujours trop tôt. Lorsque la distribution des lettres était faite, que son nom n'avait pas été prononcé dans l'appel alphabétique plusieurs fois répété, il risquait timidement une question, paraissant croire ou espérer plutôt qu'il avait été oublié dans cet appel. Mais la réponse était toujours la même, toujours négative. Ces jours-là, il rentrait brisé, incapable de dominer son chagrin.

— Pas de nouvelles encore ? lui demandait sa fille.

— Pas de nouvelles toujours, répondait-il. Le proverbe de notre pays est donc une vérité : *Abora que te veo me acuerdo.*

Celle absence de nouvelles attendues devait avoir pour lui une signification bien grave, car son humeur et sa santé même en furent promptement altérées.

Il n'avait pas laissé passer un packet, depuis son arrivée, sans avoir expédié de longues lettres, pas une goélette ne partait pour la côte-ferme sans avoir également quelque missive à porter. Carmen supportait en apparence, avec plus de résignation que son père, l'oubli dont ils étaient l'objet. Son humeur doucement enjouée ne paraissait pas en souffrir. Mais elle suivait avec sollicitude les effets produits sur son père par la déception qu'il endurait, pour ainsi dire périodiquement.

Carmen avait une humeur égale, une gaîté douce qui lui avaient conquis le cœur de Mme Fromentin, si facile à conquérir, lorsqu'on avait pour auxiliaires le sentiment des convenances et surtout le malheur.

Bibiane s'avouait vaincue, et elle se chargeait presque de force du soin de l'intérieur modeste des étrangers, avec les façons de bonne humeur grondeuse et affectueuse des vieux domestiques. Elle n'aurait pu dire qui elle aimait le mieux, de sa vieille maîtresse à laquelle elle

était certainement très-dévouée, ou de cette pauvre fille pour laquelle son affection était toute d'entraînement et d'inspiration.

#### IV

Un soir, Carmen descendit un peu tard dans le salon, où Mme Fromentin était occupée à une couture ou à une broderie, assise à l'une des portes-fenêtres donnant sur le jardin. Elle interrompait de temps en temps son travail, pour jeter des grains de riz à des tourterelles et des ortolans qui s'étaient familiarisés avec elle et qui venaient sans crainte, picorer dans ce jardin où nul danger ne les menaçait.

Le soleil qui allait s'éteindre dans la mer jetait obliquement ses derniers rayons et allongeait démesurément les ombres des palmiers-arecs, dont les cimes servaient de refuge à une population de merles, qui, avant de regagner leur asile, venaient disputer en la saisissant au vol la pâture que la vieille dame distribuait à ses favoris. Il faisait encore jour et tout faisait pressentir que la nuit allait venir.

Carmen vint s'asseoir silencieusement auprès de Mme Fromentin. Elle prit la broderie de la vieille dame, parut la regarder avec attention, et celle-ci y vit tomber deux grosses larmes.

Elle jeta précipitamment tout ce qu'elle avait de riz sur les genoux, et, se levant, saisit les deux mains de Carmen et la regarda en face.

— Qu'avez-vous donc, ma pauvre enfant, lui dit-elle, de sa voix sympathique et bienveillante. Pourquoi pleurer et ne pas m'avoir dit que vous avez du chagrin ?

— Oh ! Madame, répondit Carmen qui éclata en sanglots, j'ai beaucoup de chagrin. Mon pauvre père est bien malade.

— Votre père est malade et je ne le savais pas. Mais alors, nos soins ne lui suffisent plus; il faut appeler un médecin.

— Il le faut depuis longtemps, mais il n'a jamais voulu y consentir. Il cachait son mal, et je l'aidais à le cacher, parce qu'il le voulait. Vous, si bonne pour nous, vous n'avez rien su, et j'ai eu tort de ne vous rien

dire, car le mal s'est aggravé.

— Il n'y a pas à attendre plus longtemps, il faut appeler le médecin. J'y ai pensé bien des fois, et je ne sais par quel sot excès de discrétion, j'ai reculé, craignant de blesser la susceptibilité de votre père ; mais il n'y a plus à attendre, il le faut.

— Bibiane, dit-elle, interpellant la vieille négresse, qui allait et venait, préparant le petit couvert de la bonne dame, Bibiane, il faut que vous alliez appeler le docteur.

— Mais, Madame, dit Carmen, en regardant la vieille dame avec une expression éloquente, que celle-ci comprit.

— Je sais ce que vous voulez dire, se hâta d'ajouter Mme Fromentin, mais il le faut, il le faut. Si vous n'avez qu'une amie ici, ma pauvre enfant, vous avez une amie véritable et vous devez la laisser faire. Votre délicatesse peut être mortelle pour votre père. Du reste, le docteur ne coûtera pas aussi cher que vous le pensez peut-être. Il demeure près d'ici, et du reste, les nouvelles qu'attend votre père, viendront un jour.

— Qui sait? Jamais peut-être, ajouta la jeune fille...

Carmen se jeta dans les bras de Mme Fromentin et lui avoua, en sanglotant, ce que la vieille dame avait deviné en partie, qu'ils étaient réduits à la plus profonde détresse. Elle attribuait au chagrin l'aggravation qui s'était produite dans l'état de son père, et elle craignait que si les packets continuaient à venir sans apporter de nouvelles, au moins de celles qu'il attendait, son état maladif ne prit des proportions auxquelles elle ne pouvait songer sans trembler.

— Mon pauvre père, dit-elle à Mme de Fromentin, ne croyez pas que ce soit orgueil ou vanité de sa part, c'est dignité et convenance, c'est dignité surtout.

— Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas ouverte à moi ? Vous me connaissez assez, chère enfant, pour savoir que même si vous eussiez eu besoin de discrétion, je n'étais pas femme à vous trahir.

— Je le sais, mais mon père, si bon pour moi, si dévoué, si faible

j'oserai le dire, dans certaines circonstances, a une volonté impérieuse dans d'autres. Je ne dirai pas qu'il s'exagère les prescriptions de la délicatesse et de la probité, je ne sais s'il peut y avoir d'exagération dans ce sens, mais il se montre inébranlable dans leur observation, et il est la première victime de son dévouement. Je ne souffre pas, moi, je suis jeune, et la nature à mon âge a des ressources qu'elle n'a plus au sien, surtout lorsque, comme lui, on a mené un existence de durs labeurs; lorsque les fatigues du corps, les travaux de l'esprit, n'ont pas laissé à un homme le repos au moins momentané qui peut le retremper. Cela doit finir par l'user. On dit que le corps et l'esprit s'endurcissent aux luttes et aux difficultés. Je ne suis pas assez savante pour savoir si cela est vrai, mais je sais que j'ai vu mon père exposé à bien des dangers matériels qu'il a surmontés par sa force et par sa volonté ; je l'ai vu supporter des fatigues corporelles incroyables, pour qui ne connaît pas son énergie; je l'ai vu, pendant de longues suites de jours et de nuits, travailler sans relâche. Il sortait de ces fatigues physiques plus fort, en apparence, qu'il ne l'était avant de les affronter. Les travaux intellectuels semblaient retremper son esprit et l'enrichir d'une abondance d'idées toujours nouvelles. Il était alors en lutte et chaque jour était pour lui un jour de combat. On eût pu croire après cette vie agitée, que le repos aurait été pour lui un bienfait, et, cependant, depuis qu'il est ici, dans le repos et en dehors de toute excitation, loin de s'améliorer, son état s'aggrave ; loin de prendre des forces nouvelles, il perd celles qu'il avait.

— Mais, à ce repos forcé qui peut contribuer à l'épuiser, ne se joint-il pas autre chose? Quand votre père travaillait, comme vous le dites, quand il luttait, sans doute, il le faisait dans le bien-être, ou au moins il ne souffrait pas de certaines privations qui l'atteignent maintenant.

— Ce que vous dites n'est que trop vrai. Avant de venir ici, mon père a bien lutté, bien souffert, mais il est quelque chose qui ne lui avait jamais manqué et qui lui manque maintenant. Deux sentiments surtout sont blessés par la détresse dont il souffre, son amour paternel

et sa dignité. Il craint pour moi les conséquences de cet état de choses, il croit que les privations que nous nous imposons me sont pénibles, et elles ne le sont que parce que je le vois souffrir. Puis, il est cruellement blessé dans sa dignité. Il est capable de tout faire pour moi. Vous le dirai-je, Madame, mon pauvre père avait un habit d'or, qu'il a eu le droit de porter et qui lui restait comme dernier souvenir d'une dignité à jamais perdue. Le galon de cet habit est allé lambeau par lambeau chez l'orfèvre. Je voyais cela, mais je feignais de ne pas voir, et j'ai versé bien des larmes amères sur ce pauvre habit ainsi dégradé par la misère.

Dans ce moment on entendit le pas lent de Bibiane, traînant les talons de ses vieux souliers sur les barsacs de la cour, et le médecin qui la précédait entra.

## V

— Qu'y a-t-il, bonne dame, dit en français le Docteur qui donna la main à Mme Fromentin et salua froidement Carmen. Comment se fait-il que vous m'appeliez, vous qui êtes la personnification de la santé, et qui seriez la désolation et la ruine des médecins, si tout le monde s'avisait de se porter comme vous. Mais, qu'est-ce que je vois là ? continua-t-il en s'approchant d'un side-board et mettant la main sur un grand plateau couvert de feuillage et de fruits. Vous avez donc toujours de ces excellentes figues d'Europe qui ne poussent que dans votre jardin. Vous permettez.

Et il ouvrit et se mit à manger à belles dents une figue aussi belle que si elle eût été mûrie sur un espalier de la Provence.

Le docteur Placide Mac-Dowel était irlandais, mais il avait fait ses études à Paris. Il n'était plus de la première jeunesse, un commencement d'obésité et quelques fils blancs qui serpentaient dans ses favoris épais, indiquaient une quarantaine d'années. Ses traits irréguliers et qui, pris à part, n'eussent été que la monnaie d'une figure assez commune, for-

maient par leur ensemble une physionomie très-intelligente éclairée par deux yeux, petits et vifs, dont le regard ne se reposait pas un instant.

Il était vêtu avec une extrême négligence et ses gros gants, la rigoise qu'il tenait à la main et la boue qui souillait ses pieds éperonnés indiquaient qu'il venait de descendre de cheval.

— Vous m'avez pris à temps, dit-il, j'arrivais et j'allais repartir, et je ne serais revenu que fort tard dans la nuit ou demain matin. Mais vous êtes toujours fraîche comme la plus fraîche des roses de votre jardin, continua-t-il, en s'adressant à Mme Fromentin avec une expression de galanterie familière. Vous feriez honneur à votre médecin, si vous aviez un médecin, et que ce fût lui qui vous entretenût dans cet état de santé prospère, mais vous faites honte à la médecine en prouvant si manifestement qu'on peut se bien porter sans son assistance. Vous me désolez avec votre belle santé, et j'ai peur que tous mes clients ne prennent exemple sur vous. Il n'y aurait plus alors qu'à plier bagage. Jusqu'à votre vieille Bibiane, qui, contrairement à la coutume de ses noirs congénères, ne me consulte jamais et ne s'imagine pas être malade, ce qui est une monstruosité, car un nègre a toujours ou croit toujours avoir quelque chose qui le met en droit de déranger un médecin. Voyons, qu'est-ce qu'il y a, trouvez-vous que vous rajeunissez trop, et voulez-vous me demander une recette pour vieillir? Ah! ça, ne détaillez pas l'eau de votre bassin, au moins, ou bien la population de Roseau deviendra éternelle; il est impossible que ce ne soit pas un filet souterrain ou plutôt sous-marin qui vient directement de Jouvence, en circulant sous les profondeurs de l'Océan.

— Assez plaisanter, Docteur; je vous ai fait appeler pour quelque chose de grave, vous auriez dû vous en douter puisque vous savez que je ne vous appelle jamais, et que si je vous vois ici, c'est lorsque vous voulez bien me visiter en ami. Parlons sérieusement d'abord, s'il vous plaît; ensuite, si vous parvenez à nous rassurer sur ce qui nous inquiète, eh ! bien, vous plaisanterez tant que vous voudrez, et je

m'offre pour but de vos plaisanteries.

— Voyons donc; puisqu'il s'agit de quelque chose de grave, soyons grave. Je vous écoute avec toute la majesté et le sérieux qu'on peut raisonnablement exiger d'un oracle d'Epidaure. Je ne vois pourtant rien en vous qui me paraisse motiver l'appel que vous me faites. Voulez-vous que pour la première fois de ma vie je vous tâte le pouls ? je découvrirai peut-être que, malgré ces belles apparences, vous êtes très-malade...

— Il ne s'agit pas de moi, je me porte très-bien, et, malgré votre bonne volonté, je tâcherai de n'avoir que le moins possible recours à votre science. Il s'agit d'un malade qui m'intéresse vivement et pour lequel je fais appel à toute votre sollicitude. Je vous ai fait prier devenir pour voir le père de Mademoiselle.

Et Mme Fromentin montra Carmen qui écoutait avec étonnement le bavardage du Docteur.

— Ah ! dit celui-ci, c'est pour le père de Mademoiselle.

Et il devint sérieux et regarda Carmen avec une sorte de réserve.

— Eh! qu'est-ce qu'il a, le père de Mademoiselle?

Il y avait tant de sécheresse et de froideur dans cette question, que Carmen ne put y répondre et qu'elle porta son mouchoir à ses yeux. Mme Fromentin à laquelle elle s'adressait plus directement, répondit:

— Nous ne le savons pas, Docteur, nous savons seulement qu'il est très-malade, et si je vous ai fait appeler, c'est que j'ai espéré que vous découvririez ce que vous me demandez et que vous ne savez pas, ce qu'a M. Soleras.

— Eh ! bien, où est-il? Si je vous demande ce qu'il a, ce n'est pas pour que vous me décriviez sa maladie, bien entendu; je veux seulement savoir ce que vous pouvez m'apprendre, afin de m'épargner des questions fatigantes toujours et quelquefois alarmantes pour un malade.

— Je vous dirai donc ce que vous voulez savoir, dit Mme Fromentin.

Et comme Carmen la regardait avec une sorte d'inquiétude:

— Allez, lui dit la bonne dame, allez, mon enfant, dire à votre père,

qu'un médecin, notre voisin, notre ami (et elle appuya sur ce nom) désirerait le voir un moment. Je m'en rapporte à vous pour qu'il ne refuse pas les soins que nous voulons lui donner ; vous ne devrez pas avoir de peine à le décider.

— Dieu le veuille, Madame, dit la pauvre fille en sanglotant, puis-je le décider !

Et elle quitta le salon.

— Elle est gentille, cette petite, dit M'Dowel quand elle fut partie, quoique les os de ses ancêtres blanchissent à la côte d'Afrique. Mais dites-moi, Mme Fromentin, continua-t-il avec une familiarité vulgaire, qui est-ce qui paiera les visites, si je soigne son nègre de père, car ça doit être pour le moins un nègre?

Mme Fromentin rougit un peu, mais ne laissa voir aucune marque d'indignation sur son visage. Elle jeta sur le docteur le plus placide regard et lui dit de sa plus douce voix :

— Ce ne sont pas eux qui vous ont fait appeler, docteur, ils ne vous devront jamais rien, que de la reconnaissance, si vous mettez un peu de sollicitude dans les soins que vous donnerez à M. Soleras. Quant au paiement, cela me regarde. Non pas que je paie pour eux, mais je suis, comme qui dirait, leur caissière et la dépositaire de leur argent. Je me suis chargée de leurs dépenses, parce qu'ils ne connaissent pas le pays. C'est moi qui vous paierai et sans marchander, mon cher docteur.

— Allons, tout est pour le mieux. Nous allons vous guérir votre malade ; nous y mettrons tous nos soins. Mais, voyons, qu'est-ce que c'est que ces gens là? vous pouvez bien me dire cela, entre amis.

— Pour le moment, ces gens là, c'est un malade et sa fille, et un bon malade, au point de vue auquel vous les appréciez.

— Allons, allons, vous allez peut-être me dire que le malade, pour moi, c'est la visite qu'il paie.

— Pas toujours peut-être, mais on pourrait le croire souvent.

— Eh ! mon Dieu ! est-ce qu'il ne faut pas vivre? Mais voyons, pré-

parez-moi un peu les voies, puisque nous sommes seuls, et épargnez à votre malade les questions préliminaires indispensables, que je devrai lui faire, ne l'ayant jamais vu, ne le connaissant pas et ignorant parfaitement ses antécédents. Vous savez bien que ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait vous demander cela; parlez donc, éclairez la route, vous vous en trouverez aussi bien que moi.

Mme Fromentin n'avait pas grand'chose à dire; ce n'étaient guère que des suppositions de son esprit observateur. Cependant elle peignit éloquemment M. Soleras, la vie tranquille et retirée qu'il menait, les agitations périodiques qui le travaillaient aux époques de packets, ses alternatives d'impatiences et d'espérances vagues. Le docteur écoutait avec intérêt et prêtait une oreille attentive à ce que lui disait la bonne dame.

— Bien, lui dit-il, quand elle eut fini; c'est là tout. Ce n'est pas grand'chose, mais ça peut servir.

Il fit quelques questions sur les habitudes journalières de M. Soleras, sur le régime qu'il suivait.

— Nous allons le voir maintenant, et l'interrogatoire auquel je le soumettrai ne le fatiguera pas. Voilà la jeune personne qui revient. Savez-vous que c'est une belle fille, et que c'est dommage que ce soit une beauté jaune.

— Jaune ou blanche, ne vous occupez pas d'elle, ne pensez qu'à l'assistance que nous réclamons pour son père, et n'oubliez pas que si c'est un service que vous nous rendez, vous ne nous le rendez pas en pure perte.

— On ne peut vous rendre un service en pure perte, dit le docteur, reprenant le ton de galanterie affectée qu'il avait à son entrée, un seul de vos regards le paierait au centuple de sa valeur.

— Monsieur, dit Carmen qui entra, veuillez me suivre, mon père consent à vous recevoir.

— Consent ... Ah! diable ! C'est donc une condescendance de sa part. Eh ! bien, allons, puisqu'il y consent; et il appuya sur ce mot avec

une emphase un peu ironique.

Il suivit la jeune fille qui le conduisit jusqu'au logement qu'ils occupaient, et qui, après lui en avoir ouvert la porte, revint auprès de Mme Fromentin.

— J'ai eu bien de la peine à décider mon père, dit la pauvre fille, et il n'a consenti à recevoir le médecin, que lorsque je lui ai laissé soupçonner le danger où il pouvait me mettre de rester seule sur la terre.

## VI

Mme Fromentin et Carmen, par convenance, n'avaient pas accompagné le médecin. Elles avaient cru devoir le laisser seul avec son malade. Cependant elles éprouvèrent, l'une et l'autre, une gêne qu'elles n'osaient exprimer, et elles demeuraient en silence.

Carmen se levait de temps en temps, comme machinalement. Elle prenait du riz dans la corbeille de Mme Fromentin et le jetait aux oiseaux qui accouraient en foule à cette distribution tardive, faite avec une abondance inusitée.

— Mais vous allez me ruiner, mon enfant, dit Mme Fromentin en riant, vous allez au moins ruiner ma réputation et me déconsidérer aux yeux de mes pensionnaires, pour lesquels vous vous montrez si généreuse. Ils vont me reprocher ma parcimonie, car vous leur attribuez leur pâture de deux jours, ce qui ne les empêchera pas de venir me la demander demain.

Elle comme la bonne dame vint à penser que Carmen croyait peut-être qu'elle parlait sérieusement :

— Continuez, lui dit-elle, chère enfant, je ne serai pas jalouse s'ils vous aiment mieux que moi et s'ils vous demandent ce que je ne leur donne pas.

Cependant, la nuit venait et la visite du docteur M<sup>r</sup>Dowel durait encore. Bibiane avait allumé la lampe et Mme Fromentin, par contenance, avait pris son ouvrage et paraissait y donner toute son attention.

Carmen continuait à être silencieuse, et son impatience se trahissait par des mouvements convulsifs des mains.

La vieille négresse avait porté une lumière dans la chambre du malade et en était sortie sans rien dire.

Enfin, un mouvement se fit vers le logement de M. Soleras, et le docteur M<sup>r</sup>Dowel parut à la porte. Mme Fromentin et Carmen se levèrent et s'avancèrent au-devant de lui.

Il avait l'air grave et s'avança sans dire un mot. Il s'assit, resta un moment immobile, puis il étendit la main et l'ouvrit dans l'orbé éclatant de l'abat-jour de la lampe. Il resta quelques instants, comme absorbé, le regard fixé sur un objet qu'il tenait sur la paume de sa main. C'était une pièce de monnaie, d'une valeur très-minime, représentant à peu près le volume d'une pièce de cinq centimes.

Enfin, il se tourna vers les deux femmes, salua gravement et profondément Carmen, qu'il avait paru considérer jusque là, avec une indifférence frisant presque le dédain, et dit à Mme Fromentin, en souriant :

— Chère Madame, veuillez vous considérer comme entièrement libérée de la caution que vous m'avez si généreusement offerte. Je vous donne main-levée, comme disent les gens d'affaires. M. Soleras m'a payé au-delà de mes mérites, et, eussé-je à l'assister longtemps, que c'est moi qui me considérerais comme son obligé.

— Et se tournant vers Carmen :

— Mademoiselle, lui dit-il, avec une gravité pleine de sentiment, votre père est très malade, mais son mal n'est pas incurable. Il le deviendrait cependant, s'il continuait la vie qu'il mène ici. Je ne vous expliquerai pas les influences du moral sur le physique, je ne suis pas assez pédant pour cela, et je crois que vous n'attendez pas de moi des définitions, mais un bon conseil. Ce bon conseil, le voici : Il faut que votre père parte, qu'il parte au plus tôt. Son existence est attachée à la promptitude avec laquelle il exécutera cette résolution qu'il paraît avoir prise sur mon conseil.

Carmen pâlit et dit au docteur, d'une voix tremblante :

— Si c'est votre conviction qu'il n'y a pas d'autre chance de salut, que la volonté de Dieu s'accomplisse, je suis prête à le suivre, partout où il ira.

Et elle se leva et se précipita vers l'appartement de son père. Mme Fromentin resta un moment seule avec le docteur M'Dowel. Ses yeux étaient pleins de larmes ; elle dit au docteur :

— Je n'ai plus d'enfant, docteur, j'ai bien pleuré le mien et je le pleure encore quelquefois, lorsque je me sens délaissée par la résignation que Dieu a bien voulu me donner. Mais que diriez-vous si je cherchais à remplacer mon enfant par cette jeune fille?

— Je dirais ... je ne dirais pas que vous faites une bonne action, je dirais que vous faites une action digne de vous, comme toujours, voilà tout. Chacun a sa voie qu'il doit suivre fatalement, la vôtre est de faire le bien, et je suis tenté de croire que vous auriez beau vouloir faire le mal, que vous n'y réussiriez pas. Voulez-vous en faire l'expérience ? Je vous aiderai, uniquement par amour de l'art et pour voir si je ne me trompe pas. Voyons, quand voulez-vous que nous commençons notre croisade contre l'espèce humaine?

— A présent même, et pour entrer en matière, je vous chasse, pour aller adresser une supplique à votre malade, auquel vous voulez appliquer, à ce qu'il paraît, les moyens héroïques.

— Ce sont les seuls qui lui conviennent. La médecine n'a pas un besoin indispensable des médicaments pour lutter contre certaines maladies. Et le docteur sortit.

## VII

Mme Fromentin frappa discrètement à la porte de M. Soleras, et fut introduite par Carmen qui vint lui ouvrir.

Le malade était assis sur son lit, entièrement vêtu. Son visage, sur lequel se lisait le découragement depuis plusieurs jours, paraissait avoir

pris une sérénité que la bonne dame ne lui avait jamais connue. Ses yeux brillèrent, mais il était facile de voir qu'ils ne devaient pas leur éclat à la fièvre.

Mme Fromentin le félicita de cette amélioration si évidente et lui demanda si les éloges devaient en revenir au docteur.

— Oui, Madame, répondit M. Soleras, car il m'a fait prendre une résolution contre laquelle je combattais depuis longtemps. Il m'a prouvé que je succomberais dans la lutte et qu'il fallait céder; j'ai cédé. Nous allons vous quitter, ma pauvre fille et moi; nous allons reprendre le cours d'une vie dont vous ne connaissez pas les hasards et les dangers, mais mieux vaut s'y exposer encore que de rester dans l'inaction, mieux vaut périr dans le mouvement que s'éteindre dans l'immobilité. Votre médecin a compris mon état. Je ne lui ai rien caché; il a vu de quel côté se trouvait le danger le plus imminent, et il m'a indiqué le moyen le plus radical pour le conjurer. Ce moyen n'est pas sans présenter quelques dangers, mais j'en userai, car seul il me présente une chance de salut. Nous n'aurons pas été longtemps vos hôtes, mais nous l'aurons été assez longtemps pour apprécier votre belle âme et votre bon cœur, et nous en conserverons, ma fille et moi, un éternel souvenir. Vous nous avez accueillis comme des amis, bien que nous fussions des inconnus. Vous avez fermé discrètement les yeux sur bien des choses que vous n'avez pas manqué de voir et que vous n'avez pas voulu voir; vous avez sauvé notre délicatesse que chaque jour exposait à un nouveau péril. Vous avez versé, en fermant les yeux, le baume sur les plaies que nous voulions vous tenir voilées. Vous nous avez préservés des mille petites misères qui résultent de la grande misère. Soyez donc béni. Nous emporterons de ce pays le plus doux de tous les souvenirs, celui de la reconnaissance. C'est donc vous dire que nous partons et que nous profiterons de la première occasion, allant à l'une des îles du vent, pour nous mettre en route.

M. Soleras semblait ranimé. Ce n'était plus l'homme triste, abattu, qu'on eût pris pour l'emblème du découragement et de l'abandon de

soi-même. Il avait dans la parole et dans le geste, une certaine majesté emphatique qui n'avait rien d'affecté et qui se retrouve souvent chez les métis espagnols de la côte-ferme, lorsqu'ils ont été policés par l'éducation. Une grande résolution se lisait dans son regard et s'unissait à une vive expression d'impatience.

Mme Fromentin qui l'avait écouté en silence, le suivait du regard. Il semblait si plein d'enthousiasme qu'on eût dit qu'elle n'osait pas lui parler, dans la crainte de l'éveiller d'un rêve où il trouvait des soulagements et des consolations à ses maux et à ses chagrins. Pourtant elle lui dit :

— Si je vous comprends bien, vous allez nous quitter, et à la vie paisible, monotone, que vous menez ici, et tellement monotone que vous ne pouvez vous y soumettre, va succéder une vie de mouvement et de danger ; c'est vous qui le dites.

— C'est vrai, une vie d'activité et de dangers. Combien cela durera-t-il, je ne le sais, continua M. Soleras en s'assombrissant un peu, la conclusion pourra être la tranquillité dans le triomphe ; elle peut être aussi la mort ou le désespoir. Mais je ne puis continuer plus longtemps cette existence immobile et inutile, il faut que j'obéisse à ma destinée.

— Je comprends votre entraînement, je comprends que vous obéissiez à la voix qui vous appelle ailleurs ; mais, est-il juste, si les dangers que vous devez courir sont inévitables, est-il juste, est-il équitable, est-il paternel que vous les fassiez partager à votre fille ?

— Eh! ne le faut-il pas? Ma pauvre fille ! C'est bien à regret sans doute que je la précipite dans le tourbillon qui m'entraîne, mais comment faire autrement? La fatalité nous pousse tous deux, et là où j'irai, il faudra qu'elle aille aussi; là où je mets ma vie pour enjeu d'une partie qui peut être douteuse, il faut que j'expose et que je sacrifie peut-être la sienne. Nous sommes seuls, nous dépendons l'un de l'autre; où je vivrai, il faudra qu'elle vive et il faudra peut-être aussi, hélas! qu'elle meure où je mourrai. Il n'en a pas toujours été ainsi. Je me suis vu entouré d'une famille et j'étais heureux de la voir croître autour de

moi dans l'abondance, le bien-être et l'assurance de l'avenir. Mais la roue de la fortune a tourné : à l'abondance succédé le besoin ; au bien-être, la gêne avec son cortège de petites misères, et, loin d'avoir l'assurance pour l'avenir, nous n'avons même plus la sécurité pour le présent. La route que nous avons suivie depuis que le malheur s'est appesanti sur nous a été semée de tombeaux. Ma femme, ma bien aimée Luisa y est descendue la première, mais j'ai eu au moins la triste consolation de l'assister à son heure suprême et de recueillir le dernier souffle d'un être qui m'a aimé avec dévouement le plus absolu et dont le souvenir est ma plus douce consolation. Mes trois fils sont morts loin de moi, morts de mort violente dans la lutte, dans le combat, et je ne sais même pas où reposent leurs restes. Si je demeure ici, je m'éteindrai, je le sens, le docteur me l'a dit et il n'a été que l'écho de mes propres appréhensions, mais je m'éteindrai pour laisser ma fille seule, sans ressources, sans autres ressources que l'assistance des bonnes âmes et nous n'avons pas été habitués à vivre d'aumônes. Nous avons distribué le pain de la charité, nous avons été assez heureux pour pouvoir le faire jusqu'à présent, mais nous ne nous en sommes jamais nourris, et je ne vous cache pas que ce pain me semblerait amer et qu'il me le serait surtout à cause de ma fille. Nous partirons donc. Heureux ou malheureux, notre sort sera commun, nous puiserons la vie à la même source ou ne nous éteindrions dans la même infortune.

— Non, dit Mme Fromentin en se levant et paraissant faire effort sur elle-même, non, il n'en sera pas ainsi. J'en appellerai à votre cœur de père, pour que vous ne fassiez pas partager ce sacrifice à votre fille. Si je vous voyais partir comme vous voulez le faire, j'en garderais un regret éternel, et je me le reprocherais à moi-même comme une mauvaise action dont je me serais reudue complice. Je garde d'autorité votre fille, elle restera près de moi, elle remplacera l'enfant que j'ai perdu. Vos mouvements alors seront plus libres, vous pourrez faire pour elle, ce que vous ne pourriez pas faire peut-être si vous la sentiez auprès de vous, et vous aurez au moins l'assurance qu'elle ne court

aucun des dangers auxquels la fatalité vous pousse à vous exposer. Je ne vous demande pas qui vous êtes, je ne vous demande pas ce que vous allez faire. Votre fille me le dira si vous l'y autorisez, et ainsi vous serez toujours avec nous. Je n'exige pas de réponse maintenant. Vous êtes encore sous l'empire de la volonté que vous avez exprimée, vous ne voudriez peut-être pas vous contredire. Demain vous me direz si vous voulez que Carmen soit ma fille. Je ne la considérerai, du reste, que comme un dépôt sacré, et je vous la rendrai quand vous me la réclamerez et quand vous aurez l'assurance de lui faire une vie heureuse.

Et Mme Fromentin tendit la main à M. Soleras qui la saisit avec effusion et y déposa un baiser fervent.

La bonne dame ouvrit ses bras à Carmen qui s'y précipita.

— Chère enfant, lui dit-elle, que Dieu inspire votre père et qu'il consente à ce que vous soyez ma fille, pour quelque temps au moins. Je serai pour vous une mère tendre et dévouée, vous pouvez en avoir l'assurance.

Et elle sortit, laissant M. Soleras avec Carmen.

## VIII

Mme Fromentin était un cœur plein de dévouement. La vie solitaire qu'elle avait menée depuis la mort de son mari, lui pesait beaucoup; mais comme elle avait une grande foi, elle avait aussi une grande résignation, et jamais un murmure n'était sorti de sa bouche, jamais nulle amertume n'avait troublé la sérénité de son esprit. Elle n'avait aucune des tendances qui poussent généralement les vieilles personnes à s'attacher d'une manière extravagante à des animaux ou même, et cela est particulier aux colonies, à des enfants, qui commencent par être des tyrans, pour devenir ensuite des ingrats. Elle renfermait en elle le trop plein de ses sentiments affectueux. On ne voyait pas chez elle de chien entouré de soins exagérés, si souvent poussés à l'excès; son chat

n'était qu'un preneur de rats et de souris. Elle n'avait pas d'oiseau captif, entretenu par une sollicitude cruelle, choyé, caressé, bourré de bonbons et de douces paroles à travers les barreaux d'une cage. Ceux qu'elle attirait dans le jardin en étaient l'ornement, ils en faisaient l'animation, elle les considérait comme des fleurs vivantes; elle n'eût voulu pour rien au monde attenter à leur liberté. La pâture qu'elle leur distribuait était pour elle l'objet d'une distraction, une sorte de travail agréable qu'elle s'imposait pour occuper sa journée à certaines heures. Elle était pleine d'attentions délicates, de soins empressés pour les pauvres malades de son voisinage, mais, malgré les efforts maintes fois tentés pour lui imposer la parenté souvent si lourde que fait contracter le baptême, elle s'était refusée à avoir des filleuls et des filleules, et on ne voyait aucun négrillon roder autour d'elle.

Elle avait été jeune, à une époque où l'instruction qu'on donnait aux filles, même dans les familles aisées, se bornait à peu près à leur apprendre à lire et à écrire; c'était donc tout ce qu'on lui avait enseigné. Cependant, comme elle avait beaucoup de goût naturel, et un esprit d'une rare délicatesse, elle s'était, comme on dit, formée elle-même. De bonnes lectures avaient orné sa mémoire, elle parlait purement le français et l'anglais, et possédait assez ces deux langues, pour en apprécier dignement les chefs-d'œuvre littéraires. Les volumes qui composaient sa bibliothèque n'étaient pas nombreux, mais ils étaient choisis. Elle soignait particulièrement ce petit meuble vitré et tenu soigneusement fermé, épousseté tous les jours de ses propres mains, et dont elle cherchait avec les plus grandes précautions à préserver le contenu des insectes destructeurs, auxquels les livres n'échappent aux colonies, qu'au prix d'une surveillance active, incessante et minutieuse.

Après avoir quitté M. Soleras et sa fille, Mme Fromentin se recueillit et s'interrogea sur l'importance de la résolution qu'elle venait de prendre.

Elle ne connaissait pas ces étrangers. Elle devinait un grand malheur dont ils devaient être victimes et elle s'était sentie apitoyée sur leur

sort et entraînée vers eux, par la noblesse et la dignité de leur attitude. Le préjugé de la couleur n'était pas sans quelque puissance sur son esprit. Malgré une grande générosité native, malgré ce qu'elle trouvait instinctivement de révoltant dans les distinctions de castes, surtout lorsque l'éducation et le savoir-vivre devait en faire disparaître l'idée, elle en subissait involontairement l'influence. C'est une question très complexe et contre laquelle se buttent, tous les jours, des intelligences plus élevées que ne l'était la sienne. Aussi, lors de l'arrivée de ses hôtes, ne s'était-elle familiarisée avec eux qu'au prix d'un grand effort fait sur elle-même. Pour les vieux créoles, ce préjugé sera toujours vivace, parce que l'esclavage est perpétuellement pour eux à l'état d'actualité. Dans des gens de couleur souvent aussi blancs qu'eux, parfois plus, ils suivent la filiation et la remontent jusqu'à son origine, c'est-à-dire jusqu'à la possession. Les Européens ressentent moins vivement cette influence, mais ils ont beau lutter, elle finit toujours par triompher de leur volonté, de leurs instincts égalitaires, de leurs résolutions libérales. Chez eux, ce n'est pas la tradition de l'esclavage qui lui donne naissance, c'est le contraste de la couleur, c'est la pression de l'idée acceptée, c'est la satisfaction dont on ne se rend pas toujours compte, que l'on trouve à savoir, à pouvoir se dire, sans crainte d'être démenti, qu'on appartient à la race privilégiée.

Cependant elle avait trouvé tant de distinction dans le caractère de Carmen, que toute idée de différence de race avait fini par s'effacer de son esprit. M. Soleras était si réservé, si complètement convenable et silencieux, que si elle ne pouvait trouver en lui un blanc, elle n'y voyait pas non plus un de ces mulâtres qui se nuisent si complètement à eux-mêmes, par une tendance irrésistible à la pose et à la hâblerie.

Elle prit donc la résolution de s'attacher à Carmen, vers laquelle l'attirait une affection toute maternelle, et elle s'endormit avec la pensée, avec l'espérance, pour mieux dire, que M. Soleras ne refuserait pas de lui confier sa fille.

Elle se sentait, du reste, si profondément morale, elle avait tellement

l'intuition de sa valeur, en ce qui tenait aux dévouements du cœur, que, sans formuler pour elle-même une opinion sur son compte, elle se trouvait digne de la confiance la plus absolue, parce qu'elle se sentait tout-à-fait en état de la justifier.

## IX

Le lendemain, M. Soleras vint trouver Mme Fromentin et lui dit, sans emphase, sans exagérer les remerciements, mais avec le sentiment d'une gratitude profonde, qu'il acceptait son offre et qu'il lui confiait sa fille :

— Carmen, lui dit-il, trouvera auprès de vous un bonheur et une tranquillité qu'elle eût vainement cherché en me suivant. Je pars seul et je pars tranquille parce que j'ai pu juger votre cœur, et si je laisse un regret ici, en y laissant ma fille, au moins ce regret n'est-il mêlé d'aucune amertume ni d'aucune crainte. Puissé-je être un jour à même de reconnaître ce que vous faites pour mon enfant. Quant à présent, je ne puis que vous montrer ma reconnaissance par des paroles qui n'ont d'autre valeur que d'être l'expression de ce que je ressens profondément. J'irai au-devant des questions qu'un excès de discrétion, peut-être, vous empêche de me faire. Si vous consentez à servir de mère à mon enfant, il faut au moins que vous sachiez d'où vient cette enfant, à qui elle appartient, et que vous ne puissiez pas, dans quelque moment de mauvaise inspiration, à venir à penser que vous avez accueilli sous votre toit et dans l'abandon de votre bonne foi, des aventuriers indignes des sentiments d'affection que vous leur montrez.

Mme Fromentin savait que M. Soleras et sa fille étaient espagnols et de la côte-ferme. Si elle ne l'eût appris dans les conversations qu'elle avait eues avec Carmen et son père, la connaissance qu'elle avait des diverses populations du golfe du Mexique, le lui eût fait deviner. Ce

qu'elle ignorait, c'était leur position sociale. Cependant les broderies de l'habit de M. Soleras, dont Bibiane et Carmen lui avaient insinué quelque chose, avec des intentions bien différentes, lui avaient donné à penser. Elle apprit enfin que l'homme qu'elle avait accueilli était une puissance déchue, une sorte de monarque en exil.

Lorsque les possessions espagnoles de la côte-ferme s'étaient affranchies de la domination de la métropole qui les pressurait et les traitait comme des propriétés qui devaient lui rapporter l'intérêt d'un capital qu'elle n'y avait jamais versé, ce fut un démembrement qui ne s'accomplit pas sans quelque désordre. Les troupes espagnoles avaient lutté avec courage, mais comme elles le faisaient contre des gens qui combattaient pour leur indépendance, elles durent céder et, en 1833, elles abandonnèrent la partie et se retirèrent à Cuba et à Puerto-Rico.

L'immense étendue des côtes qui part des *Bouches du Dragon* et va jusqu'au golfe de Darien, se divisa en petites républiques, indépendantes les unes des autres.

Cet état de choses ne s'établit pas avec facilité. Il y eut des déchirements, il se forma des partis pour les uns et pour les autres, et la lutte des ambitions y établit un ferment de troubles qui, à l'époque où nous écrivons, n'est pas encore apaisé. Chaque petite puissance eut ses *pronunciamentos* et les pouvoirs se succédèrent de façon à faire, dans chacune d'elles, une suite de présidents aussi longue, après quelques années, que la dynastie monarchique la plus ancienne.

M. Soleras avait été président d'une de ces républiques. Nous ne dirons pas laquelle, des raisons de convenance nous faisant une loi de la discrétion. Le nom même qu'il porte dans notre récit, ne se retrouverait sur les actes officiels d'aucune des républiques de la côte-ferme, nous l'avons substitué, pour des motifs que nous n'avons pas à expliquer, à son nom véritable. Mais, peu importe au lecteur; nous n'avons pas la prétention de faire un cours d'histoire, et nous ne nous sentirions nullement blessé si l'on prenait ce récit véridique pour une fiction.

Après avoir occupé pendant un nombre d'années inusité, les fonc-

tions suprêmes, à la satisfaction générale de ses administrés, il avait eu le sort inévitablement réservé à ces puissances transitoires. Les ambitions s'étaient remuées autour de lui ; on avait fomenté des mécontentements. Il avait lutté avec courage, soutenu par des partisans dévoués, mais le jour de l'infortune était venu et il avait succombé, non pas seulement devant ses ennemis ou ceux qui aspiraient à le remplacer, mais victime de la tiédeur générale et de l'indifférence de gens, ennuyés peut-être de sa trop longue administration, quelque bonne et équitable qu'elle eût pu être. Le paysan d'Athènes se retrouve dans tous les pays, et dans tous les pays il finit par se fatiguer d'entendre appeler Aristide, *le juste* <sup>88</sup>.

Il s'était vu dans la nécessité d'abandonner, au moins momentanément, la partie. Mais il n'y avait pas renoncé pour cela. Il s'était retiré d'abord à la Trinidad où il espérait pouvoir vivre tranquille, tout en restant à portée de savoir ce qui se passait dans son pays.

Mais, soit qu'il eût des ennemis impitoyables, soit qu'il fût considéré comme une menace redoutable et permanente pour le pouvoir nouveau, soit que des partisans fanatiques de la tranquillité vissent en lui un danger pour l'établissement et le maintien de la paix, sa vie et celle de sa fille furent exposées à des dangers auxquels ils n'échappèrent que grâce à la vigilance de la police anglaise. Il comprit qu'il devait disparaître de la scène, sauf à y reprendre, plus tard, un rôle. Il avait des amis dévoués ; avec leur assistance il put échapper à la poursuite vigilante de ses ennemis, et il se retira d'abord à Sainte-Lucie où il vécut quelques mois ignoré. Mais comme Sainte-Lucie avait de fréquents rapports avec les îles du Vent, il crut prudent de chercher un refuge qu'il ne pouvait considérer que comme transitoire, dans l'île la moins fréquentée, peut-être, de toutes celles qui composent ce grand arc de cercle, commençant aux bouches de l'Orénoque, pour aller finir à la pointe de la Floride.

Quelques-uns de ses amis dévoués possédaient le secret de son lieu d'asile ; un seul connaissait celui de son dénuement.

Les présidents déchus ayant assez généralement la coutume prévoyante de se faire suivre par la *Caisse* de l'Etat, et de laisser à leurs successeurs, la charge de la reconstituer, il ne serait pas venu à la pensée du plus probe de ses amis, qu'il eût pu quitter le pouvoir sans s'approprier une *peceta* du trésor dont il avait administré l'emploi pendant tant d'années.

C'était ce qui avait eu lieu cependant. Les *deniers publics* ne représentaient pas un capital considérable, certainement, mais ils existaient, au moins pour le principe, et, pendant l'administration de M. Soleras, ils avaient été employés avec le plus grand discernement, avec l'ordre le plus parfait et toutes les garanties que peut donner le contrôle le plus rigoureusement établi. Il s'était tenu à l'abri de tout soupçon de dilapidation; ses ennemis les plus acharnés n'avaient jamais soulevé cette accusation contre lui, et il en éprouvait une sorte de satisfaction orgueilleuse dans son malheur.

Si l'on se fût emparé de lui, il eût été jugé, condamné peut-être, ce qui s'explique dans tous les pays, ce qui se comprend surtout dans ceux où le soleil aide à l'exaltation des esprits. Sa probité politique était une question de parti, elle pouvait être l'objet d'appréciations diverses; quant à sa probité administrative, elle était inattaquable.

Il avait dû fuir; il eût pu, lorsqu'il l'avait fait, s'approprier le trésor public, beaucoup dirent qu'il l'aurait dû. Il n'en jugeait pas ainsi, et parce que les monnaies qui le composaient portaient son effigie, il n'en concluait pas qu'elles lui appartenissent.

On n'avait pas usé de la même générosité à son égard. Comme cela se pratique dans toute révolution quelconque, on s'était empressé, aussitôt sa déchéance prononcée, de saisir tous ses biens, de le déposer de ses terres, des grands troupeaux de bœufs et des bandes de chevaux à demi sauvages, qui couraient dans ses pampas. Les grands et les petits hommes de proie s'étaient mis à la tâche, et tout animal marqué à ses initiales fut considéré comme de bonne prise, par qui-conque le rencontrait. Il était parti, n'emportant que ses bijoux et ceux

de sa fille. Un ami dévoué, un seul, comme nous l'avons dit, était dans la confiance de son dénuement. Il n'avait pu l'ignorer, car c'était lui qui avait conduit les fugitifs, à travers mille difficultés, jusqu'au lieu où leur vie, où leur liberté, au moins, n'étaient plus en péril.

Cet ami qui, dans des temps plus heureux, devait entrer dans la famille de M. Soleras, était demeuré sur le lieu de la lutte pour soutenir, jusqu'au dernier moment, le parti de celui dont il aspirait à devenir le gendre. Au moment de la séparation, il s'était dépouillé de tout ce qu'il possédait d'argent, pour augmenter le viatique des exilés. Il avait triomphé difficilement de la résistance de M. Soleras, et il n'avait réussi à vaincre la délicatesse de l'homme, qu'en faisant appel aux sentiments du père.

M. Soleras était plus anxieux pour sa fille que pour lui-même, mais il trouva dans Carmen un courage si absolu, une si douce résignation, une résolution si pleine de sérénité, qu'il lui cacha ses propres angoisses, et parut accepter patiemment la vie de misère qui leur était faite. Il espérait pourtant dans l'avenir et l'illusion le soutenait. Il acceptait sa position, mais en la considérant comme transitoire. Il fermait les yeux, dans ses moments d'amertume et de découragement, pour ne pas voir.

Sa fille n'avait pas été sans deviner ses inquiétudes; mais, avec le tact infini de la femme, elle comprenait tout, elle paraissait ne rien voir que ce qu'il voulait qu'elle dût voir. Elle ne parlait du passé qu'avec une grande réserve, elle acceptait le présent et se montrait confiante dans l'avenir, conformant l'expression de ses espérances celle de son père et le soutenait lorsque ces espérances semblaient l'abandonner.

C'était dans ces conditions que M. Soleras et Carmen étaient arrivés à la Dominique.

## X

Le docteur M'Dowel était établi à Roseau depuis une douzaine d'années. Il y avait été attiré par un vieux médecin anglais avec lequel il avait des relations de parenté et qui lui avait laissé, en mourant, sa succession et sa clientèle. La succession n'avait pas grande importance ; elle consistait dans la maison qu'il occupait et une assez vaste étendue de terres dans l'intérieur, valeur morte aux mains du premier propriétaire, mais qui en avait acquies une réelle entre celles de son héritier. La clientèle ne signifiait quelque chose, que parce qu'il était seul à l'exploiter, et que la réputation établie du pays invitait médiocrement les médecins qui pouvaient s'établir ailleurs, à venir lui faire concurrence.

M'Dowel était un de ces hommes qui naissent avec *l'esprit des affaires* et qui savent rendre productifs tous les terrains qu'ils ensemencent. Il avait une idée fixe, qu'il suivait avec une persistance qui ne se dérangeait jamais de sa voie, c'était de gagner de l'argent, et il en gagnait dans un pays où personne n'eût admis la possibilité de le faire. Dans un milieu où l'on se trouvait trop heureux lorsque le travail procurait à peine le nécessaire, il réussissait à réaliser d'assez beaux bénéfices, et il avait déjà des *fonds* placés en France et en Angleterre. Il ne les avait pas confiés à des banques qui ne lui eussent servi qu'un intérêt légal et restreint. Il était en relation avec des spéculateurs habiles, qui faisaient naviguer heureusement sa barque, sur la mer des grandes spéculations, si féconde en naufrages. Il avait été toujours heureux ; il croyait à sa *chance*, et il avait raison d'y croire, car elle ne s'était jamais démentie.

Il avait morcelé ses terres, et, au moyen d'avances faites à des cultivateurs noirs, choisis avec le discernement d'un homme habile, il était parvenu à les rendre productives. Il ne les avait pas vendues. Il savait que, livrés à eux-mêmes, les acheteurs eussent cherché peut-être à se libérer et y fussent parvenus difficilement, faute de moyens

suffisants. Il redoutait le mécompte des échéances et ne voulait pas s'exposer aux charges des expropriations, toujours coûteuses. Il les affermait pour un terme aussi étendu que le voulaient les locataires ; fournissait, suivant le genre de culture, les instruments dont on avait besoin, moulins à coton, moulins à café, platines à manioc, etc., dont il se réservait la propriété, et partageait le produit dans des proportions toujours avantageuses pour lui. Il ne demandait pas d'argent et se payait en nature, et comme il avait des relations avec la Guadeoupe et la Martinique, et qu'il possédait, au même titre que les instruments de travail dont nous venons de parler, une goélette et deux barges dont les capitaines étaient les propriétaires fictifs, il réalisait facilement, par des expéditions fréquentes dans les îles françaises, sa part du revenu de ses terres affermées.

Il passait pour très habile dans la pratique de la médecine et l'était, en effet. Il était surtout chirurgien renommé, et la dextérité avec laquelle il pratiquait les opérations, excitait au plus-haut degré l'admiration de sa clientèle noire. Il était, avec cela, très-exact et ne refusait jamais d'aller voir un malade, quelque éloignée que fut sa demeure. Il est vrai qu'il exigeait le paiement de ses visites. Mais comme il ne demandait pas d'argent à des gens qui n'en ont que rarement, qui s'en dépossèdent avec la plus grande difficulté lorsqu'ils le tiennent, il les trouvait de facile composition. Ils lui donnaient en nature, avec facilité, une valeur double, triple, de ce qu'il leur eût demandé en espèces; mais ce n'étaient pas des espèces, c'étaient des fruits de la terre, cela leur semblait moins cher. Les deux parties y trouvaient leur compte.

Les nègres ont la manie de thésauriser. Ils amassent particulièrement une certaine somme en vue de leurs funérailles. Il n'est pas de descendant d'Africain baptisé, tellement misérable, qu'il n'ait un magot réservé à la cérémonie et aux frais de son enterrement. Il croirait perdre tout droit à sa part de Paradis, s'il n'avait l'assurance de se présenter devant saint Pierre dans des vêtements d'une entière blancheur, et s'il ne devait pas avoir, au cimetière, un accompagnement flatteur

pour sa vanité d'outre-tombe.

Le docteur M'Dowel n'avait pas de famille, pas même cette famille irrégulière qui est malheureusement passée à l'état de coutume dans les colonies. Il avait évité un des écueils de la vie coloniale pour les célibataires, qui ne peuvent se permettre une visite un peu prolongée, dans une maison où se trouve une fille ou une veuve, sans qu'aussitôt on n'y voie un mariage en perspective. Peut-être devait-il cela à sa profession, qui expliquait sa présence partout où on le voyait.

Il vivait en garçon qui tient peu aux aisances et aux délicatesses de la vie. Son domestique se composait d'une négresse qui avait l'administration d'une cuisine peu somptueuse, d'un jeune mulâtre chargé du soin de ses chevaux et d'un vieux nègre à jambe de bois, qui n'avait d'autre fonction que celle de se tenir assis à sa porte. Le docteur ne lui demandait autre chose que de prendre et de retenir dans sa mémoire, le nom des personnes qui venaient le demander pendant ses absences. Il était souvent obligé de deviner ces noms, que le nègre écorchait, comme les nègres écorchent tout ce qu'ils touchent et tout ce qu'ils disent, mais il était fait à sa linguistique et il s'y trompait rarement. Les méchants prétendaient que M'Dowel lui avait coupé la jambe, sans que cette opération fût absolument indispensable, afin de s'assurer de son assiduité au poste qu'il lui avait assigné. Ce qui semblait donner une sorte de satisfaction à cette opinion désobligeante, c'est qu'on savait qu'il lui avait longtemps refusé une jambe de bois, et que l'autorité avait dû intervenir officieusement, pour l'amener à pourvoir son domestique d'un membre artificiel, pour remplacer celui qui lui manquait, ou, au moins, à lui permettre de s'en faire confectionner un.

Maïombé provenait de la côte d'Afrique, et, en second lieu, de la Guadeloupe où il avait été esclave et d'où il s'était enfui. C'était le type du nègre de *la côte*, civilisé à peu près, c'est-à-dire qu'il avait pris de la civilisation tout ce qu'elle avait pu lui communiquer de mauvais et négligé de lui emprunter quoi que ce fût de bon.

Il était d'une avarice sordide et peu scrupuleux sur la signification

du pronom possessif, qu'il soumettait à de fréquentes confusions. C'était la charge de son patron, sous un rapport. Comme lui, il n'avait qu'une idée fixe, gagner de l'argent, seulement il donnait une plus grande élasticité aux moyens.

Il employait son temps à faire de l'étoupe, avec de vieilles cordes goudronnées qu'il défilait, industrie assez lucrative, au moyen de laquelle il voulait mettre de côté l'obole destinée à payer Caron <sup>89</sup>.

Extérieurement, c'était ce qu'on appelle un bon gros nègre. Un sourire perpétuel errait sur ses lèvres lippues; de gros yeux, dont le blanc était parcouru par des stries d'un rouge ardent, semblaient nager dans un fluide qui donnait à sa physionomie un aspect larmoyant. Il semblait à perpétuité rire de la bouche et pleurer des yeux. Cependant il était facile de voir que ce rire et ce larmolement permanents n'exprimaient ni joie ni tristesse, et ne cachaient aucune bienveillance.

Il était très-sensuel, comme le sont les nègres, en général; il était surtout éminemment gourmand, et sa gourmandise et son avarice étaient en lutte perpétuelle, en opposition toujours active. Il les faisait concorder ensemble, en restreignant ses goûts, dont il simplifiait la satisfaction. Il mangeait peu lorsqu'il avait à le faire à ses frais, mais il s'abandonnait avec délices au tafia, qu'il pouvait se procurer à très-bon compte.

Aussi avait-il l'obésité caractéristique de ceux qui font abus de cette funeste liqueur, obésité augmentée encore par la vie sédentaire à laquelle il était condamné.

La négresse et le jeune mulâtre étaient anglais. Ils étaient sans cesse en dispute, mais ils s'associaient dans une haine commune pour Maïombé, et tous trois étaient d'accord pour détester le patron.

Il est vrai que le patron les enveloppait tous les trois dans un mépris aussi égal que profond. Ce qui faisait un ensemble où l'entente cordiale ne régnait pas en souveraine.

Cependant, il y avait un ordre apparent, ne laissant qu'entrevoir l'absence complète de solidarité de cette réunion d'êtres. Le docteur ne

payait pas grassement, mais il payait régulièrement; il ne tenait pas à une exacte ponctualité dans le service; on se taisait quand il parlait haut, de sorte que tout marchait, à peu près sans doute, mais tout marchait. Pourvu que Maïombé lui rendit compte des gens qui étaient venus le demander, que le mulâtre White-Cedar donnât le nombre de paquets d'herbes convenu à ses chevaux, que la cuisinière Cassoa ne dépassât pas la somme fixée pour ses maigres repas et qu'elle les servît à peu près à l'heure, il ne se plaignait pas trop, se bornant à quelques malédictions banales contre les nègres, leur saleté, leur ingratitude, etc.

Le docteur M'Dowel vivait avec une extrême parcimonie, et s'ingéniait de la manière la plus habile pour n'avoir pas à donner quotidiennement de l'argent à sa cuisinière. Il avait un magasin à vivres où il serrait les produits qui lui étaient donnés en paiement, et chaque jour il donnait lui-même ce qu'il fallait pour les deux repas, heureux quand il avait évité la nécessité du marché. Si Cassoa réussissait à *faire danser l'anse du panier*, son habileté était du génie. Nous n'affirmons pas qu'elle n'eût pas ce génie.

Cette parcimonie, poussée à un point extrême, passait, chez beaucoup de gens, pour de l'originalité; ce n'était que de l'avarice. M'Dowel, qui était sans appétit chez lui et qui se satisfaisait avec des ignames, des patates, de la morue, de la volaille, lorsqu'elle lui était donnée, qui ne buvait que de l'eau, portait à la table d'autrui l'appétit de Gargantua et un goût très-développé pour le bon vin.

Il s'était montré deux ou trois fois, dans des circonstances saisies avec un discernement habile, débouchant et offrant, chez lui, du fort bon Madère avec toute l'apparence de l'abandon et de l'entraînement, de sorte qu'il avait à peu près échappé à l'accusation d'avarice et on le signalait seulement comme un *singulier original*.

Ses vêtements étaient généralement ravagés par la vétusté et l'incurie; les cols et les poignets effilés de ses chemises, les boutons qui avaient déserté leur poste, affirmaient éloquemment l'absence de la femme

dans la maison.

Son esprit n'était pas sans agrément; il avait fait de bonnes études et n'en avait rien oublié. Seulement, il ne s'était pas tenu au niveau du mouvement intellectuel. Il était au courant de ce qui tenait à sa profession, par quelques publications périodiques qui lui venaient de Londres et de Paris, mais la littérature l'occupait peu. Son esprit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, avait été cultivé comme un bon terrain; il avait fait preuve de fertilité, mais on n'y avait jamais semé des fleurs.

Sa conversation, quelque tournure abandonnée qu'elle prît, finissait toujours par trahir d'une façon ou d'une autre son éternelle préoccupation.

## XI

C'était le lendemain du jour où le docteur avait été appelé chez Mme Fromentin. Il revenait de la campagne.

Maïombé était assis devant la porte sur un banc de bois, chargé de cordes non défilées et d'étoffe qu'il avait faite depuis le matin, et sur laquelle reposait mollement son moignon. Sa jambe de bois déboulée était appuyée à la palissade.

Le docteur remit son cheval à White-Cedar, et, tout en ôtant ses gros gants de coton dont la blancheur avait reçu plus d'une maculature, il interrogeait son *portier*, qui se faisait arracher les mots.

— Eh! bien, quelqu'un est-il venu me demander?

— Oui, d'abord master Stedman de Badinoch, qui a un enfant malade, M. Leathan de Belfast dont la femme doit accoucher bientôt, M. Lockhart ...

— Bon, attends. Et le docteur prit sa trousse dont il tira un papier blanc, sur lequel il inscrivit ces trois noms et quelques autres que lui cita le nègre. Est-ce tout?

— Ou, je crois que c'est tout. Pourtant, continua le vieux nègre en passant ses doigts noirs dans la laine grise qui couvrait sa tête, il y a encore Dick, le tonnelier, qui vous prie de passer chez lui, et puis le

patron de la barque qui est arrivé de la Guadeloupe.

— Bon, c'est bien tout?

Et comme le docteur allait entrer dans la maison :

— Il y a encore, j'oubliais, Bibiane, la servante de la dame française; elle est venue vous demander pour l'étranger qui loge chez elle et qui est plus malade.

Le docteur s'arrêta.

— L'étranger plus malade, et tu ne m'as pas dit cela tout de suite, brute de nègre !

— J'avais oublié. Elle était très-pressée, et comme elle n'a fait que dire cela en passant, en courant, pour mieux dire, je n'y pensais plus.

— Diable ! se dit le docteur, l'étranger est plus malade, qu'est-ce que cela veut dire.

Et il entra dans la chambre qui lui servait de salon, de salle à manger, de cabinet, de bibliothèque. Sa chambre à coucher dont nous ne parlons que pour mémoire et par fidélité topographique, était un étroit cabinet où se trouvait un lit, toujours défait, jamais refait, garni d'un simple matelas et d'une pailleasse, orné d'un moustiquaire en lambeaux.

Il entra et s'assit devant une table couverte de papiers et de livres répandus dans le désordre le plus merveilleusement artistique.

Il croisa les jambes, appuya sa tête sur sa main et se dit :

— Il faut que j'aille voir cet étranger, j'ai le temps d'aller chez les autres.

Et il resta quelques instants pensif, silencieux, comme absorbé.

Après quelques moments d'immobilité, il se leva : Pourquoi donc, se dit-il, la pensée de cet étranger se présente-t-elle avec celle de sa fille ? Pourquoi cette fille m'occupe-t-elle ? Ce n'est pourtant, au bout du compte, qu'une mulâtresse. Est-ce à lui ou à elle que je m'intéresse ? Peut-être à lui, à cause de ses antécédents qui ont quelque chose de romanesque, et puis, comment ne pas s'intéresser à un homme qui a battu monnaie ?

Et il tira de sa poche la pièce qu'il avait reçue de M. Soleras, la regarda

un instant et la fit glisser dans un tiroir de sa table, après l'avoir enveloppée de papier.

— Allons le voir, ce brave homme, je la verrai aussi et je saurai bien si c'est elle qui m'occupe. Serait-ce donc vrai ce que je lisais hier soir?

Et il alla prendre un volume, qu'il ouvrit à une page marquée d'une large corne, et il lut : "L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part." C'est absurde, on ne trouve que paradoxe chez ces écrivains français, ce n'est pas physiologique, et c'est, cependant, peut-être comme ça. Enfin, nous verrons.

Il accrocha un petit miroir fêlé à un clou, planté dans la cloison, fit mousser du savon dans une moitié de noix de coco où un blaireau à demi-chauve restait à demeure et se rasa avec soin.

Il rajusta tant bien que mal ses vêtements, remplaça le mackintosh rapé qui le couvrait par une redingote à peu près propre, essuya ses souliers boueux avec un linge huilé qui en raviva le vernis, se passa aux mains des gants un peu moins maculés que ceux qu'il avait quittés en arrivant, et sortit en disant à Maïombé : "Si quelqu'un de pressé vient me demander, je vais voir un malade chez madame Fromentin".

En sortant, il se croisa, à quelques pas de chez lui, avec un câpre de haute taille, qui le salua avec un respect mêlé de familiarité et s'arrêta avec le sourire de l'homme qui attend une question dont il a préparé la réponse.

— Bonjour Adams, lui dit le docteur, et il passa.

— Tiens, tiens, se dit le câpre en le voyant continuer sa route et le suivant du regard, j'arrive de mon voyage à la Guadeloupe et il ne me demande rien. Il ne s'informe pas si j'ai bien vendu ses ignames, ses bananes, si j'ai réussi à débarquer ma contrebande. C'est fort.

C'était le patron d'une des barques du docteur.

## XII.

Lorsqu'il arriva chez Mme Fromentin, M'Dowel trouva Carmen qui l'attendait à la porte. L'inquiétude et l'impatience étaient peintes sur son visage. Elle accourut vers lui et il lui sembla sentir l'impression de la main de la jeune fille, à travers ses gros gants, lorsqu'elle le saisit pour l'entraîner vers la maison.

Il restait pourtant calme; et, sous l'impression de cette sensation physique, il se disait : Diable! il y a quelque chose. Puis il regarda Carmen dont les yeux étaient pleins de larmes :

— Mais qu'y a-t-il donc, Mademoiselle, lui dit-il?

— Il y a, Monsieur, que mon pauvre père se meurt, et que le mieux qui s'était manifesté dans son état, lorsqu'à votre invitation il s'est résolu à partir, n'était qu'une lueur et que cette lueur s'éteint. Et la pauvre fille se couvrit le visage de son mouchoir et se mit à sangloter.

— Allons mon enfant, dit M'Dowel en donnant à sa voix une expression paternelle, ne vous désolez pas ainsi, ce n'est sans doute qu'une syncope. La joie et la douleur ont leurs réactions. Nous allons voir ce qu'il y a et j'espère vous rassurer.

M. Soleras était étendu sur son lit, à moitié vêtu. Sa chemise était déboutonnée et ouverte. Mme Fromentin l'éventait avec un de ces éventails de latanier que fabriquent les nègres de la Guadeloupe. Il paraissait respirer péniblement; son souffle s'arrêtait, et de temps en temps il poussait une inspiration longue et douloureuse, à en juger par le soupir plaintif qui en était l'accompagnement. Ses yeux étaient fermés; il les ouvrit au bruit que fit le docteur en entrant. Il ne fit pas un mouvement, mais son regard eut l'expression d'une immense gratitude.

M'Dowel, qui avant tout était un homme pratique, le souleva avec cet air bourru bienveillant, que quelques médecins ont naturellement et que beaucoup savent se donner. Il appuya l'oreille sur sa poitrine,

devant, derrière, l'auscultait sous toutes ses formes, et le regarda après cette inspection minutieuse avec un souvenir plein de sérénité.

— Ce n'est rien, dit-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule et boutonnant la chemise qui laissait à nu la poitrine osseuse du malade. Un peu de patience et tout ira bien. Je reviendrai vous voir ce soir; je vais vous prescrire quelque chose.

Il lui serra la main et sortit en faisant un signe imperceptible à Mme Fromentin, qui le suivit, comme pour lui faire la conduite. Carmen resta auprès de son père.

— Eh! bien, lui dit la bonne dame quand ils furent dans la cour?

— Eh! bien, chère dame, c'est un homme perdu. Je ne lui en donne pas pour deux jours. L'excès du bien a peut-être produit chez lui ce que produit chez d'autres l'excès du mal; l'espérance l'a tué comme le désespoir en tue d'autres. C'est un homme qui devait être en lutte avec lui-même depuis longtemps et qui a usé ses ressorts dans cette lutte. Pourquoi est-il venu ici, au lieu de retourner dans sa Vénézuëla, puisqu'il y tenait tant? Pourquoi a-t-il suffi de mon avis pour lui faire prendre la résolution d'y retourner? Ce sont des questions auxquelles ni vous, ni moi ne pouvons répondre. Mais sa fille, sa pauvre fille ...

— Docteur, sa fille devenait la mienne, lorsqu'il était décidé qu'il partait pour son pays. Elle ne le sera pas moins, s'il part pour un voyage qui ne soit pas avoir de fin. S'il se voit mourir, il emportera au moins la consolation de savoir qu'il la laisse aux mains d'une amie dévouée.

— Vous serez toujours la même, chère madame, et votre bonté est incorrigible. Je crains bien que tous vos soins ne puissent avoir d'autre portée maintenant que d'adoucir autant que possible son heure suprême. Il ne reverra plus sa Vénézuëla. Cependant, comme il nous a dit souvent et souvent prouvé que nous ne sommes que des ânes, il ne faut pas désespérer absolument que lorsque le dernier souffle s'est exhalé. Je vais vous faire une prescription que vous exécuterez à la lettre, je n'ai pas besoin de vous en faire la recommandation.

Comme il allait sortir, Carmen accourut éplorée :

— Mon père s'est assoupi, dit-elle; je l'ai quitté un instant pour savoir ce que vous en pensez.

— Nous ferons ce que nous pourrons; espérez, chère demoiselle. M<sup>r</sup>Dowel serra la main de la jeune fille et s'éloigna.

### XIII.

Quelque absorbé qu'il fût lorsqu'il avait été abordé par le patron Adams, M<sup>r</sup> Dowel n'avait cependant pas oublié cette rencontre. Si une considération, même très-importante à son point de vue était impuissante à l'arrêter dans sa marche, lorsqu'il se rendait à l'appel de Mme Fromentin, cela n'arrivait pas à lui faire perdre la mémoire de ses intérêts.

IL se rendit dans une rue voisine du port, et arriva à une maison qu'il paraissait reconnaître. Il entra dans un petit salon proprement tenu où tout respirait le goût le plus parfaitement faux.

Un canapé, deux fauteuils, de forme et d'étoffes différentes, mais propre, essuyé, luisant, vierge de toute poussière, étaient rangés symétriquement autour de la pièce. Sur une console à deux pieds, formant l'S, et que surmontait une glace assez belle, s'élevait une pendule en cuivre doré, représentant deux personnages, qui devaient être Mathilde et Malek-Adhel<sup>90</sup>, flanquée de chaque côté d'une corbeille de fruits en plâtre, coloriés de peintures vives et crues, comme la nature a l'esprit de n'en pas donner à ses productions. Quelques gravures ou lithographies encadrées *ornaient* la palissade sur laquelle s'étalait un papier à grandes fleurs prétentieuses; c'étaient le lever et le coucher de la mariée, le portrait de la reine Victoria et celui du prince Albert. Un cinquième tableau dominait ces deux images souveraines, c'était aussi un portrait qu'on eût pu prendre pour celui de n'importe qui, si le petit chapeau bien noir qui couvrait la tête du personnage, l'aigle qui déployait ses ailes au-dessous de ses coudes et semblait le porter, et surtout la légende NAPOLÉON-LE-GRAND, n'eussent dissipé le doute que pouvait faire

naître la couche de carmin ardent étalé sur ses joues.

Une jeune femme se présenta au bruit que fit le docteur. C'était une mulâtresse foncée, encore jeune, d'une figure agréable et avenante. Elle était vêtue avec une prétention visible à la simplicité élégante. Ses cheveux péniblement tirés conservaient obstinément leur ondulation laineuse, malgré les efforts tentés pour les rendre lisses et droits. L'ensemble de cette femme était tout-à-fait d'accord avec le milieu dans lequel elle se trouvait; c'était l'harmonie parfaite de la propreté et du mauvais goût.

Elle salua prétentieusement le docteur, qui lui dit en anglais:

— Bonjour, Héléna, où est Adams ?

— Adams est sorti pour aller au port. Il est arrivé cette nuit et est allé chez vous ce matin.

— Je sais; je l'ai rencontré, mais je n'ai pas eu le temps de lui parler. Vous dites donc qu'il est allé au port. A t-il été à bord, que vous sachiez?

— Je le crois, mais vous ne l'attendrez pas longtemps; je l'entends qui vient par la ruelle.

En effet, la porte de derrière s'ouvrit, et le câpre que nous connaissons entra.

— Holà! docteur, dit-il, j'ai été bien surpris de la manière dont vous m'avez répondu, quand je vous ai abordé.

— Ne parlons pas de cela; j'étais préoccupé par l'idée d'un malade dont l'état m'inquiète. Mais me voilà. Quel est le résultat de votre opération?

— Assez bon, comme vous le verrez. Voilà les comptes de vente, le manifeste, les expéditions, la note des achats faits à la Guadeloupe. Tout a été vendu, les vivres étaient rares et je vous ai apporté quelques articles d'une bonne défaite.

Le docteur s'était jeté dans l'un des fauteuils, écoutant le patron qui lui faisait l'énumération des objets rapportés de la Guadeloupe. Il ne disait mot, et, avec le bout de sa canne qu'il était parvenu à fourrer sous le siège d'une des chaises, il paraissait vouloir aller s'assurer si

c'était du crin ou de l'étope qui se cachait sous le velours d'Utrecht cramoisi qui la couvrait.

La maîtresse du logis suivait d'un regard inquiet cette manœuvre destructive. Elle essaya deux fois ou trois fois, en allant et venant, de heurter la chaise, espérant détourner le docteur de sa préoccupation et opérer une diversion. Mais elle n'y parvenait pas, et, comme absorbé dans ce qu'il écoutait, il continuait son œuvre de dévastation.

— Et la contrebande ? dit-il à Adams.

— Oh! la contrebande! ... nous avons bien manqué d'être pris...

Il se leva comme mu par un ressort, mais pour se rasseoir aussitôt.

Mme Adams avait profité de l'interruption pour enlever la chaise.

— Pris, s'écria M'Dowel, vous avez manqué d'être pris, mais vous ne l'avez pas été.

— Je me trompe quand je dis que nous avons manqué d'être pris; nous en avons eu peur, voilà tout. Nous avons été en méfiance d'une barque de la Désirade, que nous avons prise dans la nuit pour une barge de la douane. Mais l'erreur n'a pas été de longue durée. Vos vingt-cinq caisses de fer-blanc, vos madras, vos panamas, ont été débarqués entre Sainte-Anne et le Gosier, et mis en sûreté à terre. Voilà la lettre de celui à qui j'ai remis tout cela; il vous enverra le compte de vente au prochain voyage.

— Allons, l'opération a été bonne, dit M'Dowel après avoir parcouru l'un après l'autre tous les papiers que lui avait remis le patron. On n'y gagne pas grand'chose, et les frais absorbent la plus grande partie des bénéfices, mais il faut en prendre son parti et se contenter de ce qu'on trouve. Portez tout cela au comptoir.

M'Dowel avait un magasin tenu par un Anglais, qui en était le propriétaire apparent, et qui était chargé de la vente de ses marchandises et de l'expédition de ses bateaux. Bien que ce fut là que se réglèrent régulièrement ses affaires, il tenait chez lui une comptabilité qui était une sorte de contrôle de ce qui se faisait dans la maison. Sa méfiance, sa nature intéressée l'avaient rendu très-habile dans la tenue des livres,

qu'il avait simplifiée d'une manière très-ingénieuse à son usage, et il n'avait pas besoin d'attendre qu'on élaborât un bilan pour connaître au juste la situation de ses affaires ; aussi ne mettait-il aucune négligence à tenir cette comptabilité particulière *à jour*.

Il prit ses notes et Adams se rendit *au magasin* pour faire son entrée en douane.

M'Dowel avait habitué ses patrons de barques à lui rendre un compte sommaire avant de faire leur entrée régulière et officielle.

Il déployait une rare intelligence dans la conduite de ses multiples affaires, et sa clientèle de médecin ne souffrait pas de ces excursions en dehors de l'ordre d'idées qui aurait dû l'absorber. Il voyait juste et bien. Un coup d'œil lui suffisait pour juger des chances de perte ou de gain que présentait une opération. Aussi, agissait-il hardiment et passait-il pour un homme de résolution.

Il n'avait pas d'amis, et pourtant il semblait être très aimé. Il recevait beaucoup de petits présents et des marques d'attention des femmes qu'il soignait. Non qu'on voulût le remercier de soins donnés gratuitement. Il n'avait jamais eu cette faiblesse, et était d'une exactitude de chronomètre à présenter ses comptes; mais comme on avait grande confiance en lui, il semblait qu'on lui dût quelque marque d'attention particulière.

Familier en apparence avec tout le monde, il ne l'était en réalité avec personne. Il appelait chacun *mon brave*, frappait sur le dos de celui-ci, sur le ventre de celui-là, disait une plaisanterie plus ou moins assaisonnée de sel attique à l'usage de tout le monde. Pour peu qu'on fût observateur, on voyait que tout cela n'était que banalité et que le rire n'était que sur les lèvres. Il n'y avait rien au fond, ni bienveillance, ni familiarité amicale, ni gaité. C'était, dans toute la valeur du mot, de la fausse bonhomie.

## XIV.

M'Dowel était dans son cabinet, assis devant une table qu'encombraient des papiers où s'alignaient des chiffres entre des lignes carminées tirées de haut en bas. Il réunissait les sommes partielles qui devaient lui donner le total général de sa dernière expédition, et ce n'était pas sans une certaine satisfaction qu'il voyait se grossir et se multiplier ces chiffres de la façon la plus satisfaisante. Il allait additionner, lorsqu'il entendit un colloque animé entre Maïombé qui était à son poste et une voix de femme. Bientôt la porte s'ouvrit et Bibiane entra.

— Venez vite, docteur, dit-elle, l'étranger se meurt.

— Il se meurt? Allons donc, vous prenez une syncope accidentelle pour la syncope finale; laissez-moi achever ce que je fais et je vous suis.

— Mais, docteur, je vous assure qu'il se meurt. Je connais cela. J'ai vu finir assez de gens depuis que je suis au monde, pour ne pas m'y tromper. C'est fini, je vous assure, venez vite.

— Si c'est fini, que voulez-vous que j'aille faire ? Mais vous êtes une négresse ignorante, et vous exagérez tout comme le font ceux de votre race. Allez devant, je vous suis.

Il acheva son addition, plia avec soin les papiers qu'il mit dans un carton et sortit.

La négresse ne lui avait que trop dit vrai. Quand il arriva, M. Soleras venait d'expirer.

Carmen était à genoux auprès de lui, tenant dans ses mains la main glacée de son père. On eût pu la croire morte aussi, si son corps n'eût été agité de temps en temps par de violents sanglots qui s'exhalaient péniblement. Mme Fromentin était assise et priait, un crucifix entre les mains.

M'Dowel s'approcha et regarda le mort dont il toucha le front.

— On est venu me chercher trop tard, dit-il, mais fût-on venu plus tôt, que cela n'eût servi à rien. C'est la réaction qui l'a tué. Je ne croyais pas le mal si avancé.

Il trouva quelques paroles d'une véritable sensibilité pour exprimer à Carmen la part qu'il prenait à la perte qu'elle venait de faire. Il paraissait sincèrement ému, ce qui devait surprendre, car il était généralement peu sensible aux douleurs du prochain. Il sut éviter avec un tact qu'on ne lui eût pas supposé la banalité des consolations auprès du lit d'un mort. Il parla avec assez d'abondance et de conviction pour distraire un moment l'orpheline de sa douleur profonde et obtenir d'elle un regard de gratitude et de remerciement. Mme Fromentin l'écoutait avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction. Elle semblait découvrir en lui un autre homme que celui qu'elle avait connu jusque-là, et, quand il sortit, la bonne dame le salua silencieusement de la tête, et ses yeux humides exprimaient la plus éloquente reconnaissance.

Les funérailles se firent sans pompe; mais, bien que M. Soleras eût passé inconnu dans le pays, l'église catholique était pleine de monde quand on y porta ses restes. La considération et l'estime dont Mme Fromentin était entourée profitaient à l'étranger mort chez elle, et que l'on considérait dès lors comme l'un des siens.

M<sup>r</sup>Dowel qui affectait d'ignorer les formalités de détails que la société impose à tous ses membres, pour les naissances, les mariages, les décès, etc., afin qu'on n'eût jamais recours à son assistance, se chargea de toutes celles qu'entraînaient la mort et l'inhumation de M. Soleras, sans en être prié et comme d'autorité.

Mme Fromentin de plus en plus surprise, lui remboursa les frais dont, chose incroyable, il avait fait *l'avance*, et, lorsqu'elle lui demanda de lui fournir le compte de ce qui lui était dû pour les soins qu'il avait donnés à M. Soleras : Je vous ai dit que j'étais payé au-delà de ce que je pouvais avoir gagné, dit-il à Mme Fromentin. Ce serait m'offenser que d'insister sur ce sujet.

## XV.

On remarqua vers cette époque que le docteur était préoccupé. Il faisait de fréquentes visites à Mme Fromentin et à Carmen, mais avec une singulière irrégularité. Ces visites étaient généralement courtes, mais quelquefois répétées cinq ou six fois dans la journée. Lorsque Mme Fromentin lui faisait observer en plaisantant qu'on allait s'alarmer sur son compte et la croire au plus mal, en le voyant si assidu, il invoquait le hasard qui l'avait fait passer devant la maison où il avait pris l'habitude de s'arrêter. Il cherchait des prétextes qui dissimulaient mal un embarras visible. Quelquefois il restait une semaine sans paraître, puis, tout d'un coup, comme s'il eût voulu regagner un temps perdu, il recommençait ses visites fréquentes, mais toujours très-courtes.

Un jour qu'il suivait la rue qui conduit au gouvernement, il rencontra un Anglais qui occupait un emploi assez élevé dans l'administration. C'était un homme d'une quarantaine d'années, propre, bien tenu, ayant cette distinction aristocratique qui caractérise l'Anglais bien élevé. Il avait la figure calme, placide, de l'homme qui avance dans la vie, sans émotion, sans crainte, sans regrets, le calme britannique dans toute son expression.

M'Dowel l'aborda, et, sans préambule, après lui avoir serré la main :

— Que penseriez-vous, lui dit-il, si vous appreniez que j'épouse une femme de couleur ?

L'Anglais parut surpris de la question. Il sourit des dents et lui répondit :

— Je penserais que vous avez découvert quelque part, ce qu'il est bien difficile de trouver ici, une femme de couleur ayant beaucoup de livres sterling.

— Et c'est tout ce que vous penseriez ?

— Pas autre chose.

Et M'Dowel s'éloigna en se disant : Voilà ce qu'on penserait. Ces

anglicans sont tous les mêmes, raides et empesés comme leurs cols de chemise. Le sentiment n'existe pas pour eux.

Il continua à marcher comme au hasard, et ses pas le conduisirent dans la rue où vivait son patron Adams. Il entra dans le petit salon où se trouvait la maîtresse de la maison, la main gauche chaussée d'un bas de coton qu'elle reprisait.

Il s'assit dans un fauteuil, sans répondre à la révérence qu'elle lui fit, et resta quelques instants silencieux, puis il lui dit :

— Ne vous dérangez pas, Héléna, je n'ai rien à dire à Adams; ne vous occupez pas de moi.

Il demeura sans mot dire, les yeux fixés sur la pointe d'une de ses bottes, fort occupé, en apparence, à gratter, avec le bout de sa badine, une tache de boue qui s'y était imprimée.

Enfin, il leva la tête et fit à Mme Adams la question qu'il avait faite à l'Anglais :

— Héléna, que penseriez-vous si vous appreniez que j'épouse une femme de couleur?

Mme Adams était wesleyenne. Elle était honnête et probe au suprême degré. Elle suivait avec ponctualité les prescriptions de l'église méthodiste. La seule infraction qu'elle eût à se reprocher, consistait dans le *luxue* de sa maison et son goût pour les belles choses. Elle appelait ainsi l'innocent amour pour le clinquant, auquel elle sacrifiait dans sa maison et sur sa personne. Elle avait, du reste, une religion tolérante et douce avec le grain de mysticisme étroit qui est l'essence des religions sans pompes, lorsqu'elles vont jusqu'au mysticisme.

— Docteur, répondit-elle, nous sommes tous enfants de Dieu, qui ne tient compte que de nos mérites et ne veut pas voir la couleur de notre peau pour en faire une distinction entre nous. Si vous épousez une femme de couleur avec la pensée que vous accomplissez un devoir, je dirai que vous avez bien fait.

— Je ne vous demande pas ce que vous direz ; je le sais bien ce que vous direz.

Et il haussa les épaules en souriant dédaigneusement.

— Ce n'est pas votre opinion personnelle que je vous demandais, ou bien je me serai mal exprimé. Je voulais dire: Que croyez-vous qu'on penserait si j'épousais une femme de couleur?

— Je ne suis pas l'interprète de la pensée des autres. Je vous ai dit ce que je pensais; je ne puis vous dire rien de plus. Les autres verraient peut-être comme moi, peut-être autrement, mieux ou plus mal, qui sait? Je ne veux pas en être juge à l'avance et faire des suppositions là-dessus.

— Allons, vous êtes une sottise, ma pauvre Héléna, je vous croyais plus d'esprit et c'était le cas d'en avoir.

— Je suis une humble créature de Dieu, docteur, une très-humble créature, satisfaite du peu d'esprit qu'il lui a donné.

— Vous n'êtes pas difficile, alors. C'est toujours la même histoire, dit-il en s'en allant, chacun juge la chose à sa manière ou plutôt ne la juge pas. Mais pourquoi vais-je m'occuper de l'opinion publique, du qu'en dira-ton, ne suis-je pas le plus indépendant des hommes et ne me suis-je pas posé de façon à n'avoir à rendre compte de moi qu'à moi-même. Faut-il que la société nous tienne toujours par quelque chose et que l'indépendance absolue ne soit qu'un vain rêve, quelque chose d'irréalisable et d'impossible. Qu'est-ce que cela devrait me faire qu'on pensât ceci ou cela parce que je veux me marier à ma guise? Et pourtant j'ai beau faire, je n'échappe pas à l'empire de cette opinion, qui me domine malgré moi.

En ce moment, passait à cheval un jeune Français qui remontait la ville et se dirigeait vers le gué de la rivière. Il n'habitait pas le pays où le hasard l'avait amené. Il était venu y recueillir une petite succession de terres abandonnées à la main prodigue de la nature qui les avait couvertes d'herbes abondantes, mais peu négociables. Comme il était artiste, il utilisait le séjour qu'il avait à faire dans l'île en amassant une ample provision d'esquisses et de croquis.

Il avait le caractère gai et ouvert qu'on attribue généralement à

l'artiste, la *hâblerie* du Français, que le contraste rend si manifeste dans les pays étrangers, surtout dans les pays anglais.

M'Dowel le connaissait. Ils avaient fait ensemble des courses nombreuses à la campagne. Il l'appela.

— Vous partez un peu tard et par un fort soleil, lui dit-il; vous en viendrez, quoique vous en ayez dit jusqu'à présent, à m'envoyer chercher pour vous assister, lorsque vous aurez la fièvre pour compagne de lit.

— La fièvre ! je marche trop et trop vite pour qu'elle m'atteigne jamais, et je me plonge trop souvent dans les rivières pour qu'elle ne craigne pas de s'y noyer. Non, docteur, vous pourrez m'avoir pour compagnon de courses; mais pas pour client, je l'espère. Si vous avez affaire du côté où je vais, je vous offre l'agrément de ma compagnie, et, comme je n'ai affaire nulle part, si vous vouliez chevaucher avec moi, je vous l'offrirais encore, car je vais tout bonnement devant moi sans m'inquiéter du lieu où j'arriverai; ce qui n'est pas compromettant pour l'indépendance.

— Je ne vais pas à la campagne aujourd'hui, je n'y ai pas de malades et je suis retenu en ville.

— Eh bien alors, bonjour.

— Attendez donc, laissez-moi vous adresser une question.

— Voyons.

— N'avez-vous jamais songé à vous marier?

— Oh! la bonne question. Me marier? qu'est-ce que c'est que ça?

— Oui, n'avez-vous eu jamais la pensée de vous établir ?

— Allons, docteur, lâchez ma bride, que je me sauve. Est-ce que vous seriez père de famille, et auriez-vous une fille dont vous voudriez faire le malheur ?

— Il ne s'agit pas de vous, mais de moi; voyons, vous êtes un esprit détaché de toute entrave, vous avez brisé depuis longtemps vos lisières, vous êtes ce qu'on appelle un libre penseur. Eh bien! en cette qualité, que penseriez-vous de moi, si je vous disais que je veux me marier

avec une personne de couleur ?

— Vous, docteur, vous marier avec une personne de couleur? Mais, une question d'abord: est-ce derrière la porte de l'église romaine, de l'anglicane ou de la wesleyenne?

— Je vous parle sérieusement, d'un mariage, non pas derrière, mais devant la porte d'une église quelconque.

— Je ne puis vous croire. Je n'admets pas que vous soyez sérieux. Vous plaisantez pour sûr. Je ne puis m'expliquer que de cette façon, ou, en admettant un accès de folie momentanée, cette fantaisie matrimoniale chez un homme positif comme vous.

— Il s'agit d'un fait et d'une question dont je vous demande la réponse.

— Eh! bien, la réponse... la réponse... vous la voulez, n'est-ce pas? Vous êtes Irlandais, les Irlandais passent pour être les Français du Royaume-Uni, vous êtes donc relativement Français. Ma réponse est que le Français, né malin, n'épouse que le moins qu'il peut... les filles de couleur.

M'Dowel rentra chez lui de mauvaise humeur contre lui-même et contre les autres.

## XVI.

Quelques semaines s'étaient passées. On remarqua qu'un grand changement s'opérait dans la manière d'être du docteur. Il n'avait plus cette gaieté banale, cette loquacité qui consistait à dire des riens à tout le monde, comme pour affirmer une familiarité générale pour tous, sans liaison particulière avec personne. Il était devenu silencieux et paraissait être sous l'empire d'une grande préoccupation. On se demandait s'il n'avait pas fait quelque fausse spéculation, ce qui eût été un grand sujet d'étonnement, tellement on avait l'assurance de son habileté et de son entente des affaires.

Puis, peu à peu, un autre changement se produisit. Il redevint causeur

et gai, au moins en apparence, et parut rechercher la société des femmes, pour lesquelles il avait montré jusque-là un dédain peu déguisé. Il prolongea des visites qu'il était appelé à faire comme médecin, pour des indispositions, jusqu'à laisser croire et à dire que c'étaient des visites d'ami qu'il faisait. Il hasarda quelques allusions à sa vie solitaire et développa des théories auxquelles on ne s'attendait guère, sur la famille et les douceurs de l'intérieur. Il caressa les enfants, sans leur tâter le pouls, et le médecin sembla vouloir s'effacer pour faire place à un nouvel homme du monde.

Mais ce qui porta la surprise à son comble, ce fut son extérieur, qui en peu de temps subit une transformation complète. Son vestiaire se renouvela et on lui connut un *tailleur*, à lui qui n'avait porté jusque-là que des vêtements achetés chez les pacotilleurs vendant du *confectionné* à bon marché. Il se rasait tous les jours. Il se présenta en visiteur dans des maisons où on ne le voyait ordinairement que lorsqu'il y était appelé par quelque cause tenant à sa profession. Quelques jeunes miss furent surprises de le voir venir s'asseoir auprès d'elles, lorsqu'elles tapotaient sur leurs pianos criards et essayer de tourner les feuillets de leurs cahiers de musique, ce qu'il faisait généralement mal à propos. Mais on lui tenait compte de l'intention, et la société du Roseau, composée surtout d'anglicans collet-montés, commençait à se féliciter d'avoir apprivoisé cet ours, qu'on avait considéré jusque-là comme indomptable.

Quelques mères de famille, dont les filles approchaient de l'âge de discrétion, lui faisaient les avances que comportait un monde où la stricte observation des convenances était de règle absolue. Mais on est mère, et marier sa fille est une haute considération. Du reste, le docteur était un bon parti. Sa position était des plus importantes. Il ne heurtait aucun préjugé. Il était Européen, riche, il n'avait pas de famille foncée, ses mœurs étaient pures. Il n'avait jamais été repoussé, mais il s'était toujours tenu à l'écart de la société. On l'accueillait donc comme un retardataire qui y avait sa place marquée depuis longtemps,

mais qui la laissait volontairement inoccupée.

Dans les petites villes et surtout aux colonies, l'attention est facilement mise en éveil. L'oisiveté, l'absence de mouvement autour de soi, la monotonie de la vie, font qu'on donne de l'importance à bien des choses qui, ailleurs, passeraient inaperçues. Tant que M'Dowel avait conservé la personnalité qu'il s'était faite, ses allures tout-à-fait individuelles, on n'avait pas glosé sur son compte. La question de la femme n'avait jamais été soulevée par lui, ni dans le sens moral, ni dans le sens immoral. Il allait visiter, lorsqu'elles étaient malades, les mulâtresses et les négresses de la ville, chez lesquelles une visite faite par tout autre eût été compromettante au dernier point; pour lui, on n'en concluait rien de contraire à la morale; on ne voyait que le médecin. Il se présentait au même titre dans les maisons où il y avait des filles ou des veuves, jamais il n'était venu à la pensée de personne de le *marier*. Mais les choses changeaient de face avec sa nouvelle manière de vivre. Il ne se déconsidérait pas davantage dans l'opinion en allant visiter les mulâtresses et les négresses malades; mais, comme il avait fait dans le monde une entrée qui semblait être celle d'un prétendant, on le mariait partout où il allait et où il y avait quelque femme qu'il pût, à peu près, raisonnablement épouser. Nous disons, à peu près, parce que les *dit-on*, dans ce sens, se donnaient toute latitude.

Il passa, à cette époque, un personnage important dans l'île, un prince royal, peut-être, qui faisait son tour du monde *incognito*, mais qui, dans une île anglaise, devait nécessairement dévoiler sa personnalité souveraine.

Il dut y avoir dîner officiel et grand bal au gouvernement. Toutes les personnes notables de l'île furent conviées.

M'Dowel avait refusé toutes les fonctions publiques qu'on lui avait offertes, quelque purement honorifiques qu'elles fussent. Jamais il n'avait accepté une invitation officielle, bien que sa position importante, comme médecin et comme propriétaire, fit mettre son nom sur toutes les listes. On l'invitait, chaque fois que la classe élevée se réunis-

sait, à l'occasion d'un anniversaire consacré, de la naissance d'un marmot royal, et on sait que ces occasions se présentent annuellement pendant assez longtemps. Mais on le faisait pour la forme; on savait qu'il ne viendrait pas. On était fait à ce parti pris de sa part, que quelques-uns considéraient comme une originalité, mais on ne lui en tenait pas rigueur. Il n'avait même pas besoin de prétextes, comme beaucoup en cherchent, lorsqu'il s'agit de s'exempter de l'exhibition officielle. On savait qu'il ne venait jamais et tout était dit; c'était chose établie.

On fut donc bien surpris, lorsque la société de Roseau se réunit pour faire accueil au prince\*\*\* et qu'on vit le docteur se joindre au cortège officiel, et le soir faire acte d'apparition au banquet et au bal.

Ce fut absolument, qu'on nous passe l'image, comme si une étoile apparaissait en plein midi et que le soleil s'effacât un moment pour lui permettre de produire son effet.

Les dandys, peu nombreux de la ville, les personnages officiels gourmés, les quelques wesleyens noirs de la tête aux pieds, furent charmés, et on parut lui tenir un très-grand compte de son habit neuf allant bien à sa taille, de son col de chemise sévèrement amidonné et de ses gants blancs glacés.

Il fut, pendant une grande partie de la soirée, fort attentionné pour une jeune miss qui en avait les honneurs. Elle-même s'en montra flattée au dernier point, jusqu'à faire remarquer qu'elle prêtait une oreille plus attentive aux paroles du docteur qu'à celles du royal visiteur qui lui débitait, avec toute la grâce anglaise, quelques madrigaux officiels.

Cependant, nous devons dire qu'il n'était pas exclusif, et que, s'il paraissait un moment avoir une préférence, elle n'était pas absolue. Il semblait vouloir compenser son passé, où il ne trouvait que travail égoïste et vie retirée, et, s'il n'avait pas eu de première jeunesse, tenter de s'en constituer une seconde. Il *vola*, comme on dit dans les opéras comiques, *de belle en belle*, déploya pour chacune un genre d'esprit

qu'on ne lui connaissait pas, causant, riant, gesticulant, montrant une sorte d'éclectisme qui fit rêver plus d'une mère.

Aussi, fut-il très-recherché. Il commença une nouvelle vie, il semblait vouloir s'étourdir, oublier quelque chose et ne pas laisser son heure à la réflexion, car il employait tous ses moments avec une activité fébrile. Il faisait de fréquentes et longues courses à la campagne et ne manquait pas, chaque soir, de faire visite quelque part. Il provoquait les réunions; il avait fait à lui seul une révolution sociale dans le pays. Après huit heures, ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps, plusieurs fenêtres étaient éclairées, et les pianos, plus ou moins discords, semblaient rire de ce retour des lumières, en montrant l'ivoire jaunâtre de leurs longues dents.

S'il était gai et bruyant dans le monde, sa manière d'être, vis-à-vis de ses malades, avait changé tout-à-fait. Il était devenu brusque, impérieux dans ses questions, dont parfois il n'attendait pas les réponses. Il dissimulait sa préoccupation lorsqu'il était en vue, mais il la traînait avec lui dès qu'il était livré à lui-même. Si tous les habitants de la ville n'eussent pas été couchés une demi-heure après que les lumières s'étaient éteintes et que les pianos avaient jeté leur dernier gémissement et qu'on eût suivi ses pas, on eût pu le voir s'arrêter, après un long détour, devant la maison de Mme Fromentin.

Il restait silencieux et immobile, quelquefois assez longtemps pour se rendre suspect à un agent de police que le hasard ou l'exercice scrupuleux de sa charge, ce qui n'arriva jamais, heureusement, eût conduit par là. Il écartait les lianes qui enveloppaient de leur rideau sombre la grande grille de fer et restait là dans une contemplation muette, ne pouvant rien voir que la lueur d'une veilleuse passant comme un pâle rayon entre les lames d'une jalousie.

Puis il rentrait chez lui et passait quelquefois le reste de la nuit à se promener dans sa chambre ou à ouvrir des livres qu'il ne lisait pas.

Plus d'une fois, le matin, lorsque la négresse Cassoa lui apportait son café, elle le trouva encore habillé, les joues pâles, portant sur toute

sa personne les marques visibles d'une insomnie pénible. Sous l'empire d'une sorte de commisération, elle lui disait avec intérêt :

— Maître, êtes-vous malade ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ? lui répondait-il, occupez-vous de ce qui vous regarde.

## XVII

La tranquillité d'esprit de M'Dowel, sa gaité quelquefois extrême, n'étaient donc qu'apparentes. Le masque tombait lorsqu'il rentrait chez lui. Il semblait qu'il eût à établir une compensation dont le résultat n'était pas à l'avantage des gens de son intérieur.

Il avait toujours été froid, méprisant avec eux. Jamais un mot bienveillant n'était sorti de sa bouche, lorsqu'il leur adressait la parole. Ils y étaient habitués, ils en avaient pris leur parti, et, comme nous l'avons dit, ils lui rendaient ce qu'ils en recevaient, et leur dévouement était en raison de celui qu'il avait pour eux.

Mais il se fit voir bientôt sous un autre aspect. Il devint exigeant, et les manquements de service qui n'obtenaient auparavant de lui qu'un haussement d'épaules méprisant, devinrent l'objet de violentes récriminations. Il fit siffler plus d'une fois sa cravache aux oreilles de White-Cedar, parce que son cheval n'était pas étrillé, sellé et bridé à sa guise. Il poussa une fois Maïombé avec colère, parce qu'il n'avait pas su lui dire clairement le nom d'une personne qui était venue le demander. Heureusement que la chute du nègre fut amollie par l'amas d'étoupes, labeur d'une semaine, sur lequel il alla tomber. La cuisinière reçut à la tête une assiette contenant un mets qu'il trouvait mal accommodé, et Dieu sait si jusque-là il s'était montré difficile et combien de fois il avait été empoisonné, sans paraître s'en douter.

Cette vie serait devenue intolérable pour ses serviteurs, si sa mauvaise humeur n'eût eu des alternatives. Il arrivait qu'après des journées dont toutes les heures avaient été employées à chercher des griefs

qui lui occasionnaient des accès de véritable rage, il tombait dans une prostration complète. Il paraissait alors indifférent à tout, laissait les choses suivre leur cours, bon ou mauvais, ne mangeait pas et restait silencieux et sombre, enfermé dans sa chambre. Il recommandait alors à Maïombé de dire qu'il était à la campagne, et il se montrait aussi irrité lorsque le vieux nègre manquait à cette consigne, que lorsqu'il lui arrivait de le mal renseigner sur le nom des malades pour lesquels on était venu l'appeler. Il ne lisait pas, et restait des heures étendu dans un rocking-chair, la tête appuyée sur sa main et ne se dérangeant que lorsque l'engourdissement de son bras l'obligeait à le faire. Parfois il se levait tout d'un coup, s'asseyait devant sa table et se mettait à écrire. Sa plume courait sur le papier avec une étrange rapidité, et lorsqu'il avait couvert plusieurs feuilles, il les relisait, corrigeait, effaçait, ajoutait, et finalement déchirait tout ce qu'il avait écrit et en jetait les morceaux autour de lui. Puis, comme s'il eût craint qu'un regard indiscret pût chercher quelque chose dans ces débris épars, il les réunissait, les ramassait avec soin et allait les brûler lui-même dans un fourneau de la cuisine, veillant à ce que le plus léger fragment n'échappât pas à la destruction.

Il prétextait une indisposition et annonça qu'il allait passer une quinzaine en *changement d'air* dans l'intérieur de l'île. On ne l'avait jamais connu chasseur. Il avait toujours été trop à *son affaire* pour avoir un goût qui pût occasionner une déviation à l'ordre établi de sa vie. Il se munit cependant d'un fusil et de tout l'attirail de destruction que porte avec lui le coureur des bois.

Il se perdit dans la montagne sans que le gibier fût menacé d'aucun danger. Il allait devant lui, franchissant les obstacles sans s'en apercevoir, brisant les lianes qui lui barraient le passage, traversant les ravines profondes, sans s'inquiéter de la transpiration qui collait ses vêtements à son corps, et il rentrait le soir, harassé, n'en pouvant plus, espérant rapporter de ces courses forcées l'appétit et le sommeil qu'elles donnent si généreusement lorsque l'esprit est en repos; mais il ne pouvait ni

manger, ni dormir. Les ramiers avaient roucoulé sur sa tête, les grives avaient voleté en sifflant autour de lui, les agoutis effrayés s'étaient jetés maintes fois dans ses jambes. Il n'avait rien vu, et son fusil, qui n'était peut-être pas chargé, n'avait troublé par aucune détonation la tranquillité de la montagne et le repos de ses habitants.

Il ne put y tenir longtemps. Il n'y avait pas huit jours qu'il avait quitté la ville et déjà il revenait. On le trouva changé, défait. Le changement d'air, de l'avis de tout le monde, lui avait été préjudiciable. On lui montra de la sollicitude. Il fut de nouveau invité, recherché; mais son état maladif, dont les marques étaient incontestables, lui servit de prétexte. Il refusa les invitations et ne sortit plus que pour aller voir les malades; ce qu'il fit cependant avec une négligence qu'on ne lui avait jamais connue, et on obtenait difficilement qu'il allât à la campagne.

## XVIII

Il y avait bien trois mois que le docteur n'était allé chez Mme Fromentin. Plusieurs fois, cependant, ses pas avaient pris cette direction; il partait avec une certaine résolution et comme s'il eût été conduit par une volonté bien précise. Mais bientôt il devenait hésitant, il passait sans s'arrêter, prenait une autre route ou revenait sur ses pas.

Un dimanche matin, comme il détournait une rue qui aboutit à celle où se trouve l'église catholique, il se trouva presque face à face avec Mme Fromentin qui venait d'entendre la messe avec Carmen.

Carmen était en grand deuil. La riche couleur brune de la peau de son visage s'harmonisait sans contraste avec ses vêtements noirs. Elle était ainsi d'une grande beauté. M'Dowel s'arrêta, comme ne sachant s'il devait avancer ou reculer. Mme Fromentin, en passant, lui fit un salut amical, qu'il rendit machinalement; et il resta immobile, suivant les deux femmes du regard, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu au détour d'une rue.

Le dimanche suivant, il erra dans les environs de l'église, à l'heure

du commencement et de la fin de la messe; mais il se tint à distance, de façon à n'être l'objet d'aucune observation indiscreète.

Un soir que Mme Fromentin et Carmen étaient assises devant leur table de travail, lisant, cousant et causant, suivant leur habitude de tous les soirs, Bibiane entra, annonçant la visite du docteur.

M'Dowel n'était pas en toilette, mais il n'était pas non plus dans le négligé très-abandonné qui lui était habituel dans le temps de sa vie tranquille.

Mme Fromentin sut dissimuler la surprise que lui occasionnait cette visite, à laquelle elle était loin de s'attendre. Elle accueillit le docteur comme si elle l'avait vu la veille et avec l'urbanité bienveillante qui était l'essence de sa nature. Elle causa beaucoup, avec esprit, comme elle le faisait toujours lorsqu'elle se laissait aller, et parvint à arracher quelques sourires à Carmen, qui, la tête penchée, dans l'abat-jour de la lampe, semblait absorbée dans l'attention qu'elle donnait à sa broderie.

M'Dowel adressa plusieurs fois la parole à la jeune fille, avec une expression qui parut l'étonner. Elle leva sur lui ses grands yeux auxquels la lumière donnait un éclat extraordinaire. Elle ne l'avait guère vu qu'au lit de son père malade, et lorsqu'il était venu, en quelque sorte pour affirmer sa mort. Elle se rappelait la froide réserve avec laquelle il l'avait regardée, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés, la bonhomie un peu douteuse qu'il mettait en évidence dans les visites fréquentes qu'il avait faites ensuite à Mme Fromentin, pendant quelque temps, puis, son abstention soudaine. Sans rien rapporter à elle-même, elle se demandait quelle pouvait être la cause de ce retour, et pourquoi il lui adressait la parole avec une expression qu'elle ne s'expliquait pas. Cependant, il paraissait y avoir un sentiment vrai dans ce que disait le docteur. Sans rappeler d'une manière directe la perte récente qu'avait faite la pauvre fille, il y faisait une délicate allusion qui n'avait rien d'irritant pour sa douleur.

Il prolongea sa visite outre mesure. Il semblait ne pouvoir se décider

à partir. Il dut le faire, cependant, mais en prenant congé de Mme Fromentin, il lui serra les mains avec effusion et lui demanda la permission de revenir, avec un trouble inexprimable et une expression qu'elle ne lui connaissait pas. Il sembla même un moment qu'il voulût la prendre à part, comme ayant une communication à lui faire. Il hésita, balbutia des banalités, prit congé gauchement et sortit avec précipitation, laissant Mme Fromentin dans le plus grand étonnement.

En rentrant dans sa chambre, M'Dowel jeta son chapeau à terre avec rage, se laissa tomber dans son fauteuil et demeura immobile, sans s'apercevoir qu'il était sans lumière.

— Je suis absurde, se dit-il, je n'ai pas la force d'avoir une volonté. Mais il le faut pourtant, et j'en aurai une. Je ne puis vivre plus longtemps dans cette déplorable alternative. Demain, j'aurai pris un parti. Puisque je suis assez lâche pour ne pas oser parler, eh ! bien, j'oserai écrire.

## XIX

Quelques jours après, un matin, Bibiane en revenant de la provision, avait l'air plus important que de coutume. Suivant l'habitude des négresses, surtout de celles qui ont laissé la jeunesse loin derrière elles, elle parlait assez fréquemment seule, monologuant sur le passé, si le présent ne lui fournissait pas une matière suffisante. Ce jour là, elle y trouvait un aliment tout-à-fait à sa convenance; on l'avait appelée quand elle passait devant le bureau de la poste aux lettres, et on lui avait remis une lettre à l'adresse de don Juan Gonzalès Soleras.

Comme elle savait que M. Soleras avait attendu vainement des lettres jusqu'au jour de sa mort, comme elle supposait que Carmen, dont l'impatience ne se trahissait cependant pas, n'en attendait pas moins, elle argumentait avec elle-même sur cette attente si longtemps prolongée et enfin satisfaite. Elle traînait les talons de ses souliers sur les barsacs de la cour, avec un bruit plus agaçant encore que de coutume.

Elle déposa son panier dans l'office sans cesser de s'adresser tout haut des questions et de faire des commentaires auxquels elle répondait en gesticulant, et elle vint avec une importance tout-à-fait solennelle, présenter à Mme Fromentin le volumineux paquet qui lui avait été remis à la poste.

Mme Fromentin le porta aussitôt à Carmen, qui le reçut avec une vive émotion. Elle hésita en voyant que la suscription ne portait que le nom de son père, mais encouragée par le regard de celle qui avait voulu le remplacer auprès d'elle, elle brisa le cachet.

L'enveloppe contenait deux lettres, la seconde était à son adresse.

Elle lut d'abord celle de son père, et, lorsqu'elle l'eût achevée, elle fondit en larmes et se jeta dans les bras de Mme Fromentin :

— Tout était fini pour mon pauvre père, lui dit-elle, il n'aurait trouvé là-bas qu'une grande déception. Tout s'est éteint pour nous, et la foi qui le soutenait dans ses derniers moments, n'avait déjà plus sa raison d'être, lorsqu'il s'appuyait encore sur elle. Il ne serait arrivé que pour être témoin de la ruine de ses espérances, et qui sait si on ne l'y eût pas fait assister en vaincu. Hélas! il s'est éteint sur la terre étrangère, mais il a trouvé des visages bienveillants autour de son lit de mort, et, dans son pays, il n'eût trouvé que des ennemis, trop heureux encore s'il n'eût pas été offert en holocauste.

Il y avait quelque chose de désespéré dans le regard, dans la voix, dans la parole de la pauvre fille. Elle tenait toujours à la main les deux lettres et n'avait lu que celle qui était adressée à son père.

Elle ouvrit machinalement l'autre qui était à son adresse, et son regard s'anima. Après en avoir lu quelques lignes, elle parut y donner une attention extrême, tellement que Mme Fromentin, qui la croyait entièrement absorbée par sa lecture, se leva silencieusement et allait se retirer, lorsque Carmen la retint.

— Restez, lui dit-elle, laissez-moi achever. Vous devez connaître le contenu de cette lettre. Je ne vous la donne pas à lire parce qu'elle est écrite en espagnol, mais je vous la traduirai fidèlement, et vous saurez

de qui elle vient et tout ce qu'elle dit.

Nous serons moins explicite que Carmen; nous ne traduirons pas tout ce que disait cette lettre fort longue, dont la lecture paraissait l'émouvoir profondément. Nous en modifierons même les expressions un peu emphatiques et redondantes, ce qui n'en excluait nullement les pensées généreuses et les sentiments élevés :

.....  
"Tout est perdu, même l'espérance qui nous a soutenus si longtemps. Nos amis sont en fuite ou morts, nos vrais amis, au moins; d'autres que nous considérions comme tels, nous ont abandonnés et ont fait leur soumission au nouveau pouvoir. Je ne les accuse pas. Je ne récrimine pas contre eux. Ils n'ont pas voulu s'appuyer plus longtemps sur ce qui croulait et ils se sont écartés pour ne pas être écrasés par les ruines. Peut-être ont-ils obéi à la raison et ne sont-ils indignes ni de leur propre approbation, ni de celle des autres. Je ne les juge pas, je n'en ai ni le droit, ni le pouvoir; j'ai de trop graves intérêts engagés dans la question, pour le faire sans passion. Mais je ne les imite pas. Je suis une des branches de l'arbre; si le tronc est brisé, je tombe et je me brise avec lui.

"Temps heureux de nos belles espérances d'autrefois, qu'êtes-vous devenu? Que sont devenus nos rêves d'avenir auxquels un présent si riant et qui paraissait si bien assuré, donnait toute la valeur de la réalité?

"Où sont nos projets, Carmen? Si le bonheur ne devait avoir qu'une expression pour nous, pour nous il n'est plus possible, car l'édifice que nous avons élevé s'est écroulé pierre à pierre, et là où il s'élevait si plein de charme, de grandeur et de grâce, il n'y a plus que des roches abruptes, des ronces sauvages auxquelles flottent déchirés, les lambeaux de nos souvenirs.

"Mais ce n'est pas de cela que vous vous plaindrez, Carmen, vous ne penserez pas à votre bonheur perdu. Vous aurez surtout devant vous le bonheur perdu de tant d'autres qui appuyaient sur vous l'édi-

fice de leur félicité. Vous compreniez trop bien et partagiez trop les grandes et généreuses idées de votre père, pour voir le coup qui vous frappe personnellement, et, si vous souffrez de votre blessure, ce sera en pensant que vous n'avez plus de baume à mettre sur celle des autres

“Répandre le bonheur et la lumière, voilà ce que voulait votre père, et, s'il tenait à la place élevée qu'il occupait, c'est qu'elle lui permettait de porter plus haut le flambeau et d'agrandir le rayon dans lequel s'étendait ce qu'il pouvait répandre de lumière et de bonheur. Tout pour les autres, et, pour lui seulement, la satisfaction sainte d'avoir travaillé fructueusement au bonheur des autres, voilà ce qu'il demandait.

“Et vous, Carmen, votre vœu aussi était de répandre le bonheur et la lumière, et si vous étiez heureuse d'être riche, c'est que la richesse donne le moyen de soulager les douleurs, d'adoucir les infortunes, de soutenir les défaillances, de faire naître autour de soi cette chose sainte, dont le germe se développe, dont la fleur s'épanouit arrosée par les larmes de la reconnaissance. Vous étiez fière de votre richesse parce qu'elle vous permettait de distribuer à ceux qui en manquent le pain du corps, le pain de l'esprit et de l'âme. Vous appeliez à vous les malheureux et les ignorants, et d'une même main vous guérissiez deux blessures, en montrant que souvent on cesse d'être malheureux en cessant d'être ignorant.

“Ceux qui voulaient faire la nuit autour d'eux ont triomphé. Nos compatriotes n'ont pas compris que nos efforts tendaient à établir un régime où tous les droits fussent garantis, où la loi n'eût qu'un poids et qu'une mesure; ils n'ont pas compris que nous voulions abattre la barrière des privilèges. Chacun d'eux a été séduit par l'espérance folle de devenir à son tour un privilégié. Ils ne se sont pas pénétrés de la grandeur sainte et de la puissance de l'égalité. Ils n'ont pas voulu réunir leurs efforts pour élever ensemble le niveau; ils ont laissé follement quelques têtes le dépasser, et ils se sont trouvés au-dessous.

“Il y avait tant et de si douces espérances pour moi dans le succès,

que j'ai dû y croire longtemps, quand même ma foi n'avait où s'appuyer, mais je croyais. Je suis resté dans le silence parce que j'attendais et j'espérais chaque soir, un lendemain meilleur que le jour qui venait de s'écouler, et je ne voulais pas que mes lettres ne vous portassent que des lamentations. Je voulais jeter quelques fleurs sur la route de votre exil, et, loin de pouvoir le faire, je me déchirais aux épines de celle que je parcourais. Maintenant, tout est fini. Votre père, vous, Carmen et moi, nous sommes seuls sur la terre. Notre pays nous est fermé, nous n'y avons plus d'amis, les rochers du rivage s'élèveraient contre nous si nous tentions d'y rentrer, les arbres entrecroiseraient leurs branches pour nous barrer le passage. Tous nos appuis se sont écroulés. Il faut donc nous appuyer sur nous-mêmes, travailler pour nous d'abord, afin de pouvoir le faire ensuite pour les autres. Il y a toujours et partout du bien à faire.

“C'est le fait des nobles natures comme celle de votre père, comme la vôtre, Carmen, d'être les vases d'élection du Dieu de bonté et de charité, et de servir d'instruments à la Providence. Votre mission n'est pas achevée. Qu'elle soit large ou étroite, tortueuse ou droite, la route que vous suivez conduit aux lieux où le bien peut se faire et où peut se manifester le saint amour du prochain.

“Souvenez-vous de la graine que vous avez déposée dans cet îlot désert, inhabité peut-être depuis la création du monde, impuissant à produire quoi que ce soit, à protéger qui que ce soit. Vous avez découvert dans une des anfractuosités du rocher, qui constituait son sol, une poignée de terre, que le hasard sans doute y avait apportée. Vous lui avez confié une graine. Cette graine a germé et deviendra un jour un grand arbre qui nourrira de ses fruits et abritera sous son ombre, des hommes qui vous béniront, en louant et remerciant Dieu.

“Vous consentiez à être à moi, lorsque nous étions dans l'abondance et le bien-être, lorsque tout autour de nous obéissait à notre parole et à notre geste, lorsque le travail était la distraction du repos forcé dans lequel notre condition nous obligeait à vivre. Consentirez-

vous encore à m'appartenir maintenant que le travail n'est plus une distraction de notre vie et qu'il devient pour nous une nécessité, maintenant que vous n'aurez que moi pour vous obéir et que nous aurons à demander notre labeur de chaque jour la subsistance du lendemain? Consentirez-vous à vivre avec moi sur les ruines de notre passé, à joindre vos efforts aux miens pour reconstruire l'édifice de notre bonheur, pour assurer le repos à votre père et le faire vivre de souvenirs, puisqu'il ne doit plus vivre d'espérances?

“Vous m'avez entendu parler quelquefois de *l'île mélancolique* <sup>91</sup>. Nous avons souvent fait le projet d'aller visiter un jour le coin de terre que j'y possède et que j'appelais mes domaines à l'étranger. La Providence avait inspiré l'ami qui m'avait, en mourant, laissé cet héritage en souvenir d'une vieille amitié qui datait de notre enfance, et qu'aucun nuage n'avait obscurci. Il y a vécu longtemps, il y a été heureux, il y est mort dans mes bras. Vous n'avez pas oublié que, sans l'avoir connu, vous l'avez pleuré avec moi. Dans sa prévoyance affectueuse, il m'a donné, en mourant, l'asile qu'il m'eût ouvert, s'il eût vécu.

“Carmen, cet asile sera votre refuge et celui de votre père. Je vous l'offre, dussiez-vous m'y refuser une place, dussiez-vous oublier que le malheur ne doit pas séparer les cœurs qui ont été unis dans la prospérité.

“Une courte distance nous sépare, quelques lieues seulement; j'attends à la Martinique la réponse qui décidera de mon sort. Dites un mot, exprimez une volonté, je renonce à ce que je possède, heureux que des amis chers comme vous l'êtes à mon cœur veuillent bien accepter l'héritage qui m'a été légué par un ami. Cet asile est à vous, et vous êtes dès à présent les propriétaires de mon domaine, et je m'éloignerai, si vous ne voulez pas que je m'y réfugie dans quelque coin. Je m'éloignerai, triste, assurément, mais résigné et dévoué à votre volonté. Mais si vous n'avez pas oublié le passé, dites un mot, faites un signe, Carmen, et je vole auprès de vous et je mets à votre service tout le dévouement qui déborde de mon cœur.”

Cette lettre était signée José Noriéga.

Un ou deux jours après, nous ne précisons pas, vers le soir, Mme Fromentin entendit dans la cour un bruit qui ne lui était pas familier. C'était un pas alterné, indiquant que celui qui venait jouissait du privilège de ne pouvoir user à la fois une paire de souliers. Il faisait même économie de la demi-paire, car Maïombé, qui était l'individu en question, s'avancait, non pas un pied chaussé et l'autre nu, mais un pied nu et l'autre représenté par l'extrémité ferrée de sa jambe de bois.

Il fallait une circonstance grave pour qu'il eût été mis en mouvement, car il n'avait jamais rempli au service de M'Dowel, que les fonctions immobiles que nous lui connaissons. Il n'existait pour Mme Fromentin qu'à l'état de souvenir vague; elle savait bien l'avoir vu quelque part, sans pouvoir se dire à quel endroit. Elle fut donc bien surprise lorsque ce messenger boiteux lui remit une lettre, après un salut grotesquement cérémonieux.

— De qui cette lettre? lui demanda-t-elle.

De mon maître, le docteur M'Dowel.

— Du docteur? dit Mme Fromentin, au comble de la surprise, mais que me peut-il vouloir? Y a-t-il une réponse?

Il m'a dit de ne pas l'attendre et que vous l'enverriez.

Et, après cette réponse laconique et qui semblait être une leçon apprise, Maïombé salua de nouveau, tourna sur sa jambe de bois comme une toupie sur son fer et se retira *pède claudo*.

“Il est certain, Madame, disait M'Dowel, que vous ne connaissez pas mon écriture, puisque vous avez été jusqu'ici assez heureuse pour que je n'aie jamais eu à formuler une ordonnance pour vous; vous devez donc vous montrer surprise de recevoir un autographe auquel vous étiez loin de vous attendre. Mais il ne s'agit pas de vous, les rôles changent. Ce n'est pas un médecin qui vous écrit, c'est un malade. C'est un malade qui a lutté longtemps contre l'affection dont il est

atteint, qui a essayé de n'y pas croire, qui, lorsqu'il a été obligé de se montrer convaincu devant lui-même, a tenté de lutter contre sa propre conviction, et qui, de guerre las, se reconnaît et se déclare vaincu et vient vous demander assistance et appui.

“ Je ne sais phraser ni en parlant ni en écrivant, je vais droit au but, et je puis vous dire que j'aime Mlle Soleras. Comment cet amour est-il venu, je n'en sais rien; je ne veux pas entrer dans des dissertations psychologiques, seulement je vous dirai que je l'aime. Moi, qui suis l'homme positif par essence, qui n'ai jamais pensé qu'à moi, je le confesse, qui ne me suis jamais dit qu'il faut être deux pour obéir aux lois impérieuses de la nature, aux prescriptions de la société, moi qui jusqu'ici ai méprisé ces lois et ces prescriptions, je sens mon heure venue, je sens qu'il faut, comme le premier roi chrétien de France, que j'adore ce que j'ai brûlé et brûle ce que j'ai adoré jusqu'ici.

“ J'ai obtenu dans la pratique heureuse de la médecine, une considération dont j'ai le droit de me montrer fier, parce qu'elle est méritée et qu'elle a été bien acquise. La fortune en a été la conséquence. Mais, dans un pays misérable comme celui-ci, j'aurais pu mériter cette considération sans devenir riche, si je n'avais joint d'autres aptitudes à celles qui tiennent à ma profession. J'avais ces aptitudes, j'ai su en tirer parti, je suis devenu riche.

“ Je n'ai, jusqu'à présent, pensé à la fortune que pour elle-même. Je n'ai jamais vu le bien-être qui doit en découler. Acquérir et posséder me suffisaient. Acquérir et posséder encore étaient une ambition, et cette ambition m'eût toujours maintenu dans cette voie tellement encaissée que mon regard n'était distrait par aucun horizon, ni à droite, ni à gauche, si ce que je n'avais jamais prévu et dont j'eusse nié la possibilité ne fût arrivé, si je n'eusse aimé Mlle Soleras.

“ Je viens donc à vous, qui lui servez de mère, vous la demander. Votre consentement sera pour moi la moitié du sien. Un peu de bonne volonté de votre part, je l'espère du moins, me fera obtenir le reste.

“ Cette bonne volonté, puis-je y compter, y ai-je des droits, c'est ce

que je me demande avec le doute dans l'esprit. Vous êtes une femme trop clairvoyante, trop intelligente pour ne m'avoir pas vu de mon mauvais côté. Vous êtes trop indulgente et trop bonne pour m'avoir jamais dit que je ne vous étais pas sympathique. Mais ce que vous ne m'avez pas dit, je l'ai deviné : vous ne m'aimez pas, je dirai plus, vous ne m'estimez pas. Si je n'ai ni votre estime, ni votre amitié, ce n'est pas que je les aie perdues, c'est que je ne les ai jamais eues. Il me reste donc la possibilité de les conquérir, et j'ai cette ambition qui prend peut-être la place d'une autre moins digne. Elle me domine, et j'ose espérer que j'arriverai à la satisfaire.

“ Je viens donc vous prier de demander à Mlle Soleras si elle veut m'accepter pour époux. Je l'aime. J'ai cherché à combattre ce sentiment, je ne dois pas vous le cacher, j'ai résisté, j'ai lutté contre moi-même, j'ai été vaincu et je me sou mets.

“ Mais la réalisation de ce rêve si nouveau pour moi amènera un changement radical dans ma vie. Vous êtes des colonies; si vous n'y êtes pas née, ce que j'ignore, vous les habitez au moins depuis longtemps, vous en connaissez toutes les petites choses et les exigences.

“ Il est des questions de caste qu'on ne peut éveiller sans offense, lorsque l'éducation et la hauteur des sentiments ne leur donnent pas de raison d'être. Et cependant, elles sont, et chacun en subit l'influence, en ressent la pression, dans le milieu anormal où nous vivons.

“ Vous rirez de moi, chère Madame, si je vous dis que nous sommes tous enfants de Dieu, et que, quelle que soit la couleur de notre épiderme, quelle que soit notre origine, nous sommes tous égaux devant lui. Vous vous direz que glanant dans les champs des négrophiles, je fais un accommodement de conscience avec des principes qui ne sont pas les miens. Riez tant que vous voudrez, mais comprenez-moi. Je suis fier et orgueilleux. Je suis fier de moi. Je veux l'être de ma compagne, et je ne veux pas que les imbéciles voient sur son front une marque, relativement légitime à leur dédain. Si Mlle Soleras accueille favorablement ma demande, nous quitterons ce pays. Ma

fortune me donne droit à l'indépendance. J'irai vivre avec ma femme, en Angleterre, en Irlande, mon pays, en France, où elle voudra, je m'en reposerai sur elle pour le choix. Mais nous irons, là où elle n'aura pas à subir les affronts des petits esprits, qui ne lui reprocheraient pas hautement, je ne le souffrirais pas, mais qui lui feraient peut-être sentir que la couleur de leur peau constitue un privilège.

“ Je mets mon sort entre vos mains. Je ne vous demande pas une réponse immédiate, malgré l'impatience que j'ai d'en recevoir une. Je fais appel à votre raison et à votre cœur. J'en appelle surtout à votre cœur, qui comprendra sans doute les impatiences du mien.”

## XXI

Cette lettre bouleversa Mme Fromentin. Elle était loin de s'y attendre, bien qu'elle vînt comme pour servir d'explication aux singulières manières d'être de M'Dowel, depuis quelque temps. Elle eut la pensée de la communiquer aussitôt à Carmen, mais elle hésita et voulut se recueillir avant de le faire.

Elle ne pouvait méconnaître le sentiment qui l'avait dictée. Il était évident que cet homme profondément égoïste et n'ayant jusqu'alors pensé qu'à lui, sentait que son individualité était incomplète. Il lui avait été prouvé, sans raisonnement et sans autre discussion que celle qu'il pouvait avoir eue avec lui-même, que l'homme n'est pas fait pour vivre seul. Le moment était venu pour lui, de prendre sa place dans la famille humaine, et il fallait qu'une grande pression eût été exercée, pour qu'il fût parvenu à s'en convaincre, mais il s'en était convaincu. Seulement, il était demeuré, après avoir acquis cette conviction, personnel et égoïste. Il n'y avait pas de dévouement dans ce qu'il voulait accomplir, il ne s'y trouvait que la satisfaction d'une passion dominante, plus forte que sa volonté, mais qui, suivant le cours de ses tendances naturelles, lésinait sur les moyens.

Si Mme Fromentin eût été une femme ordinaire, elle eût dit à Car-

men : voilà un bon parti qui se présente, acceptez-le. A vous ensuite d'établir les bases de votre bonheur.

Mais, il n'en était pas ainsi. Mme Fromentin entendait le bonheur tout autrement qu'il n'est compris généralement. Elle ne le croyait pas possible dans l'union de Carmen avec M'Dowel. Tout ce qu'elle se sentait de maternel dans le cœur, pour la fille de l'exilé, s'éveillait en même temps, et se révoltait devant la possibilité de cette union.

Cependant, elle comprenait aussi qu'elle n'avait pas de titre absolu pour prendre une décision et faire une réponse. Mais elle ne voulait pas surprendre l'opinion de sa fille adoptive, qu'elle pensait devoir être conforme à la sienne ; elle voulait qu'elle pût réfléchir. Elle attendit donc le soir, et lorsque Carmen vint l'embrasser, pour lui souhaiter une bonne nuit, elle lui remit la lettre du Docteur.

— Lisez cela, lui dit-elle, relisez-le. Je ne vous demande pas une réponse immédiate, vous me direz demain ce que vous en pensez ; la nuit porte conseil.

## XXII

Le lendemain matin, comme Mme Fromentin achevait ses prières, elle entendit devant sa porte, sur le sable du jardin, un pas qu'elle reconnut.

— Entrez, dit-elle, sans attendre qu'on frappât, et Carmen, poussant la jalousie, pénétra dans la chambre de la bonne dame, avec le premier rayon de soleil.

Il y avait quelque chose de radieux qui perçait dans le nuage de tristesse habituellement répandu sur sa physionomie et qui s'était assombri encore, depuis la mort de son père.

Elle remit à Mme Fromentin la lettre de M'Dowel, en souriant légèrement, et lui en présenta une autre, dont l'enveloppe n'était pas cachetée.

— Chère Madame, lui dit-elle, chargez-vous de répondre au Docteur, puisque c'est à vous qu'il a écrit ; moi, je réponds à l'exilé et je

viens vous soumettre ma réponse.

— Je comprends, dit Mme Fromentin, en attirant Carmen à elle et en la faisant asseoir sur ses genoux, comme elle l'eût fait d'une petite fille. Vous êtes une enfant raisonnable et j'ai bien compris votre cœur. Je ne veux pas lire votre lettre, je suis sûre qu'elle se résume dans ce mot : venez.

Carmen, en rougissant un peu, baissa la tête, en signe d'affirmation.

— Vous avez fait ce que j'espérais de vous, lui dit encore la vieille dame, en la serrant dans ses bras et couvrant de baisers son front brun et ses cheveux luisants et noirs. Soyez pauvre, avec un homme qui se montre fier de vous, et vous serez heureuse.

— Vous m'avez bien comprise, dit Carmen, en répondant aux caresses maternelles de Mme Fromentin. Je me suis demandé si je devais rire ou être indignée. Comment, cet homme veut m'épouser et il a honte de moi ! Je crois, vraiment, que, s'il l'eût osé, il eût fait la proposition d'un mariage clandestin. Est-ce outrageant ou seulement ridicule ? J'aime mieux ne trouver cela que ridicule, et je vous assure que je ne lui en veux pas, et qu'il n'y a dans mon cœur aucun germe de ressentiment contre lui.

— Je vous crois, car je pense comme vous. Seulement, je voudrais lui dire, en riant, ma façon de penser. Mais c'est une affaire trop grave.

Le packet intercolonial anglais, qui part deux fois par mois de Saint-Thomas et ramasse, en passant, la correspondance et les passagers des îles du Vent, jusqu'à la Trinidad, porta la lettre de Carmen à la Martinique, et, à son passage de retour, déposa à Roseau un étranger.

L'arrivée d'un steamer excite toujours l'attention dans les ports où il y a un grand mouvement et de grandes affaires ; il met, à plus forte raison, tout le monde en émoi, dans un pays où l'arrivée d'une goélette est un événement. Aussi, l'embarcadère de Roseau était-il couvert de monde, lorsque le steamer de retour s'arrêta pour échanger les correspondances.

M<sup>r</sup>Dowel, qui ne se mêlait guère à la foule, et qui s'intéressait plus

à l'arrivée d'une goélette ou d'un bateau, qu'à celle du vapeur, se trouvait par hasard sur le quai, où affluaient les flâneurs.

Le passager étranger dont nous venons de parler paraissait tout-à-fait dépaysé. Il cherchait autour de lui un visage de connaissance, et n'en trouvait aucun. Il ne savait que dire au nègre qui s'était emparé de sa malle et de son sac de nuit, et qui demeurait immobile avec sa charge sur la tête.

Enfin, il s'adressa à la première personne qu'il vit à sa portée, et cette personne était M'Dowel; il lui demanda, en français très correct mais avec un accent espagnol prononcé, s'il ne pouvait pas lui indiquer où demeurait Mme Fromentin.

Ah! Mme Fromentin, dit le nègre, sans attendre que le Docteur répondit, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'est là que vous allez. Je la connais, c'est mon ancienne maîtresse. Je vais vous conduire.

L'étranger salua M'Dowel, dont il n'avait plus à réclamer de réponse, et suivit le nègre.

Tiens, se dit M'Dowel, qu'est-ce que c'est que ce moricaud-là, qui va chez Mme Fromentin?

Le nouvel arrivant ne méritait pas l'épithète peu flatteuse que lui donnait M'Dowel. C'était un beau jeune homme, d'une trentaine d'années environ. Son teint était foncé, il faut bien le dire, mais ses traits étaient réguliers et droits. Pour qui avait vu M. Soleras, il était facile de voir qu'ils avaient la même origine.

Quand il arriva chez Mme Fromentin, Carmen, comme folle de joie, le prit par la main et le présenta à la vieille amie.

— Voilà, lui dit-elle, le seul ami qui soit demeuré fidèle à mon pauvre père. Si je ne vous ai jamais parlé de lui et si vous ne l'avez connu que par sa lettre, c'est que je ne devais pas laisser voir mes espérances et mes joies personnelles, dans le malheur général qui nous accablait. Voilà l'ami de mon enfance, l'ami de toute ma vie, celui dont je partagerai la destinée, bonne ou mauvaise.

Quelques jours après, Mme Fromentin fit appeler chez elle un agent

d'affaires qui se chargeait de recouvrements, de procurations, de ventes d'immeubles. Elle lui donna mission de mettre en vente sa maison de la ville, les terres qu'elle possédait à la campagne et lui donna des instructions, pour le cas probable où ces négociations traîneraient en longueur.

Puis, un jour, il y eut une sorte de fête dans la maison ordinairement silencieuse de la bonne dame, et quelques amis accompagnèrent à l'église catholique un jeune homme et une jeune fille qui allaient y faire bénir leur mariage.

M'Dowel n'avait pas été invité, mais en voyant passer le modeste cortège, il se dit: Voilà la réponse à ma lettre.

Mme Fromentin, Carmen, le voyageur qu'on avait eu à peine le temps d'entrevoir et Bibiane, qui voulut suivre sa bonne maîtresse, partirent par le packet qui remontait au vent. On disait, mais sans trop le savoir au juste, qu'ils allaient s'établir à *Tabago*.

### XXIII

Après ce départ, qui surprit beaucoup tout le monde, M'Dowel demeura quelques jours comme abasourdi. On ne le remarqua pas trop et cela parut être la continuation de la singulière manière d'être qu'on avait observée en lui, depuis quelque temps. Quand on en eût fait la remarque, on n'eût pas deviné ce qui apportait un trouble aussi profond dans son existence. Il n'avait jamais eu de confident pour rien ; il n'en eût pas cherché un pour la seule affaire de cœur qu'il eût eue dans sa vie.

Il fut malade pendant quelque temps, et son corps souffrit de l'obsession de ses regrets et de ses ennuis. Il ne lui vint pas à la pensée qu'il eût pu offenser Mme Fromentin et Carmen. Il se considérait lui-même comme offensé, n'ayant pas reçu de réponse à sa lettre. Il concluait, en supposant que l'étranger qui avait épousé celle qu'il convoitait et avait pu décider Mme Fromentin à quitter la maison et

le pays où il semblait qu'elle dût finir ses jours, devait être quelque personnage puissamment riche. Il ne supposait pas qu'il pût y avoir contre lui d'autre rivalité que celle de la fortune. Il acceptait presque l'insuccès dans cette hypothèse, ou, au moins, il le trouvait logique, tellement la richesse avait une haute valeur à ses yeux. L'avantage obtenu sur lui par un homme plus riche lui paraissait légitime, et il le subissait avec une sorte de fatalisme. Mais cette résignation ne se présentait que par alternatives, et il se sentait, parfois, profondément désespéré.

Il acheta la maison de Mme Fromentin et en conserva le mobilier, tel qu'il était. Il mit même une sorte de culte, qui s'accordait mal avec sa nature prosaïque, à laisser auprès de la table de travail, le fauteuil dans lequel Carmen était ordinairement assise, exigeant de ses domestiques qu'ils ne le dérangent pas. Personne ne s'y asseyait, pas même lui. Il l'arracha violemment des mains de White-Cedar et frappa brutalement le mulâtre, un jour que celui-ci allait l'offrir à une personne venue en consultation.

La chambre de Carmen demeura close. Quelquefois, cependant, le soir, il en ouvrait la porte d'une main tremblante, y jetait un regard anxieux, qui semblait chercher quelqu'un, et il rentrait chez lui; il avait souvent, alors, les yeux rouges.

## XXIV

Vers cette époque, arriva à Roseau, une belle mulâtresse de la Guadeloupe. Elle se prétendait parente de quelques familles noires du pays, qui, sans nier la parenté, n'eussent trop su comment en établir la filiation. Mais elles se montrèrent facilement convaincues, parce que leur cousine ne pouvait que jeter de l'éclat sur elles.

Il courut bien sur le compte de la belle Nana quelques bruits peu flatteurs, on fit circuler quelques histoires passablement scandaleuses, mais comme la Dominique est un peu, pour la Guadeloupe, ce que la Belgique était autrefois pour la France, un lieu de refuge ouvert à

ceux que la justice veut opprimer, on ne fit pas grand cas de ce qui se disait, on y était fait. Elle s'établit à Roseau, et sa maison devint le centre de la jeunesse ruolzée <sup>92</sup> du pays.

M'Dowel l'avait vue plusieurs fois dans la rue, et sa physionomie semblait l'avoir frappé. Peut-être y trouvait-il une ressemblance que les autres n'y voyaient pas, parce qu'ils n'avaient pas de raison pour la chercher.

Elle ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'elle *occupait* le Docteur, soit qu'elle en jugeât par la manière dont il la regardait quand le hasard les faisait se croiser dans la rue, soit que, dans leurs rencontres, il lui eût adressé quelques mots significatifs.

C'était une fort belle fille, dont la couleur ambrée s'harmonisait merveilleusement avec les vêtements aux couleurs éclatantes, surtout avec le madras qui couvrait sa tête et sous lequel tombaient, avec un abandon étudié, deux abondantes nattes de cheveux noirs, qui n'avaient rien de laineux. Elle portait le costume extrêmement pittoresque et provocant des mulâtresses de la Guadeloupe, costume qui n'existe plus maintenant dans cette île qu'à l'état de souvenir.

M'Dowel la rencontra un jour. Il était midi, la rue était déserte. Elle s'avancait abritée par son parasol qu'elle tenait, suivant l'habitude des mulâtresses, par le milieu de la canne, traînant derrière elle la longue queue de sa jupe, qu'elle ramenait de temps en temps, par un mouvement brusque. Il alla à elle.

— Voulez-vous me rendre un service, lui dit-il?

— Volontiers, Monsieur.

— Eh! bien,tenez, voilà trois billets de cinq livres, allez chez un bijoutier, et soyez assez bonne pour m'acheter une paire de pendants d'oreilles à votre convenance. Vous avez du goût, je m'en rapporte à lui, suivez son inspiration, faites comme pour vous. C'est un cadeau que je veux faire à quelqu'un et je ferais certainement un mauvais choix si je choisissais moi-même. Me pardonnez-vous d'user ainsi de votre bonne volonté ?

— Comment donc, je vous en remercie.

— Irai-je chercher les pendants chez vous ou pousserez-vous l'obligeance jusqu'à me les porter chez moi ?

— Je vous les porterai.

Le lendemain, Nana se promenait par la ville, ayant aux oreilles les pendants qu'elle avait achetés pour M'Dowel. Huit jours après, elle occupait, dans la maison de Mme Fromentin, l'appartement où était mort M. Soleras. La cuisinière, White-Cedar et Maïombé, avaient reçu l'ordre de lui obéir.

A quelque temps de là, M'Dowel se trouvait chez Adams, qui arrivait d'une de ses expéditions au-dehors. Il était étendu dans un fauteuil du petit salon, ses pieds boueux appuyés sur une des chaises propres d'Hélène.

— Docteur, lui dit l'honnête puritaine, vous me faisiez, il y a quelque temps une question, sous laquelle se voilait la pensée de me demander un conseil, que je n'ai pas pu vous donner. Vous avez sans doute trouvé ailleurs ce que mon pauvre esprit ne pouvait vous fournir.

— Sans doute, lui répondit M'Dowel, vous m'avez peut-être fait perdre du temps par vos scrupules et le temps irréparable s'est enfui. Je vous ai demandé, ma pauvre Hélène, un conseil, comme on peut en demander un à une femme honnête, et, au lieu de me répondre, comme vous eussiez dû le faire, vous n'avez su que me débiter des banalités wesleyennes. Mais tout est pour le mieux. Le monde, comme l'ont fait nos petits esprits, ne m'eût pas pardonné, dans ma position, d'épouser une fille de couleur et de la lui imposer; il ne me tiendra jamais mauvais compte d'avoir une *ménagère*<sup>93</sup>.

*Pointe-à-Pitre, paru en novembre 1865.*

## NOTES

### CHAPITRE I :LE TRESOR

**1** *habitation* : dans le sens créole du terme propriété agricole, qu'elle soit réservée à la culture du sucre, du café, du cacao, etc...avec maison du maître, du gèreur, des cases des esclaves, de son infirmerie, etc.

**2** *habitation qui en porte le nom* : ancienne habitation des dominicains au Baillif, où se trouve encore la tour de défense construite par le Père Labat.

**3** *charabias* : par métonymie, personne qui parle le charabia, un langage incongru. Terme péjoratif réservé principalement aux Auvergnats, mais ici aux mérodoniaux.

**4** *chercheurs de trésor* : les histoires de trésors de colons enfouis dans des jarres lors des guerres et des révolutions constituent un topos de la littérature antillaise; un très bel exemple en est fourni par l'écrivain Patrick Chamoiseau dans "la Chronique des sept misères" avec la légende d' Afoukal, l'esclave zombi, que son maître enterra en même temps que le trésor.

**5** *quartier de la Source* : quartier jouxtant l'actuel quartier de Dubouchage en direction de Gosier. L'ancienne caserne est l'actuelle sous-préfecture de Pointe-à-Pitre.

**6** *lavoir des soldats* : la caserne (actuelle sous-préfecture de Pointe-à-Pitre se trouvait à proximité.

**7** *caratas* : espèce d'aloès. les amérindiens se servaient des fibres des feuilles pour faire des cordes.

**8** *petit-baume* : plante utilisée en tisane pour la digestion ou les migraines. (*roton balsamiferum*).

### CHAPITRE II ZO

**9** *commandeur* : en général l'esclave qui dirige l'atelier des esclaves.

**10** *petite bande* : durant l'esclavage, atelier des enfants, chargés en général de surveiller les animaux, ou d'aider à de petites tâches.

**11** *bouts* : cigares.

**12** *la cagne* : la flemme.

*couïs* : demi-calebasse.

**13** *cayembouc* : calebasse ouverte par le haut.

**14** *guépois* : petit merisier, (*Eugenia montana*).

**15** *chemin stratégique ouvert par Victor Hugues* : chemin commencé en 1745, pour permettre des liaisons entre Basse-terre et Pointe-à-Pitre invisibles de la mer, mais inachevé, Victor Hugues le conventionnel

**16** *couï* : demi-calebasse.

**17** *bêtes rouges* : petits insectes quasiment invisibles donnant des démangeaisons.

## CHAPITRE V: RAMÓN VILLODAS

**18** *Saint-Thomas* : un témoignage sur l'île danoise, contemporain du récit, mérite d'être cité, celui d'Henri de Saussure qui résume assez bien ses particularités.

« Cette colonie est la plus heureuse du monde, elle est le point de réunion du service de toutes les Antilles, du Mexique, de la Colombie, aussi est-elle bien florissante. Elle a du reste le bonheur d'être danoise, de n'avoir ni douanes, ni ordonnances de police, ni impositions ruineuses. La liberté la plus illimitée règne dans l'île, aussi pas de plaies, pas de pauvres, pas de disputes, pas d'insolent, et chose extraordinaire, les nègres prospèrent et se civilisent sans coups de trique. » *Voyage aux Antilles & au Mexique (1854-1856)*, Ed. Olizane, Genève 1993, p 39.

**19** *bon-boat* : orthographié plutôt *bumboat* ou *bomboat*, ce terme utilisé par les créoles au XIXe siècle désigne petite embarcation faisant la navette avec les bateaux de passagers pour transporter les provisions. Etymologie peut-être allemande (*bumboat*), mais Lafcadio Hearn y voyait un lien phonétique avec le bruit des grosses boîtes de conserves de viande arrivant des Etats-Unis.

**20** *balandre* : bateau à fond plat.

**21** *grabios, gigiris, aissantes à bon Dieu* : parmi ces sucreries, les *grabios* sont faits avec du coco rapé et du sirop de mélasse, les *gigiris* ou *kelibilibis*, sont des cornets de caramel et de graines de maïs (ou de millet, ou de cacahouettes), les *aissantes à bon Dieu*, des sortes de “tuiles” ?

**22** *son mari est un peu dans les acacias* : expression créole savoureuse pour désigner un “petit blanc”. Les acacias sont utilisés principalement comme clôture spécialement économique.

**23** *au pipiri chantant* : ou plutôt pipirite, terme créole qui mime le chant de cet oiseau très matinal; il s'agit du tyran gris (*Tyrannus dominicensis*).

**24** *cabane* : mot créole emprunté au langage des marins, lit.

**25** *fou-fou* : colibri huppé.

**26** *bon jeu, bon argent* : très sérieusement.

**27** *gracioso* : bouffon.

**28** *Toutoute* : cette célèbre concurrente de Guesde pour les confitures s'appelait Luciole Constance et, veuve de Marc Pierre Paul Rous, pharmacien, est décédée le 12.12.1884.

**29** *migan* : terme créole désignant une sorte de ragout, le plus souvent fait à base de fruit à pain.

**30** *art de la savate* : ce sport appelé aussi boxe française .

**31** *Théâtre Tacon* : il s'agit du premier théâtre de la Havane construit en 1818. Après un incendie, il fut reconstruit à la fin du siècle.

**32** *Pensées d'un emballer* : Jean-Louis Auguste Commerson (1802-1879), directeur et rédacteur du journal satirique *Le Tintamarre*, proposait sous ce titre des calembours. Par la suite, il fournit sous ce titre un vaudeville au théâtre de la Porte Saint-Martin.

**33** *Madame Saqui* : célèbre équilibriste qui reçut le titre de premier équilibriste de France par Napoléon Ier . Elle faisait des spectacles sur corde avec des fusées et des feux de Bengale. Sa carrière se termina en 1861.

**34** *Maître Wolfram* : le titre complet est Maître Wolfram et ses disciples : lithographie d'Aimé de Lemud (1816-1887) tirée d'un conte d'Hoffmann : "Les Maîtres chanteurs", parue dans *L'Artiste* en 1838.

**35** *transparent d'Almanzor* : panneau d'affichage où les lettres se voyaient par transparence.

**36** *Car les destins et les flots sont changeants* : citation approximative d'une chanson de Béranger , intitulée "Au Dieu des Bonnes gens".

Dans nos palais, où, près de la Victoire,  
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,  
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire  
De leurs manteaux secouer les frimas.  
Sur nos débris Albion nous défie;  
Mais les destins et les flots sont changeants :  
Le verre en main, gaîment je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

#### CHAPITRE IV: LES CARAÏBES

**37** *la même définition* : Napoléon Landais ( 1804-1852) et Pierre Calude Boiste (1765-1824) sont tous les deux auteurs de dictionnaires des dictionnaires .

**38** *Rufz de Lavison* : médecin ( 1806-1884) né en Martinique, devenu maire de St-Pierre en martinique en 1848. Il quitta la Martinique en 1860 pour devenir directeur du jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne. Auteur d'*Etudes statistiques sur la population de la Martinique*, St-Pierre, 1850. Citation extraite de la réédition du texte (p.105) par Philippe Cottrell, 2006.

**39** *Xavier Eyma (1816-1879)* : créole martiniquais, journaliste; la citation émane d'un chapitre consacré aux Caraïbes dans *Les peaux rouges : scènes de la vie des indiens*, Paris, 1860.

**40** *Le passé sans racine ...*: citation extraite du 32 ème chant des *Chants du Crépuscule*

de Victor Hugo (1835)

**41** *Histoire générale des Antilles* : deux rectifications à propos de cet ouvrage ; une première version parut en 1654 mais, sous le titre précisément indiqué par Guesde, la date de parution est de 1667. La citation émane du tome II.

**42** *aôthe* : la *Revue de Toulouse* inscrit par erreur “aúthe” au lieu de “aóthe”. le père Breton avait traduit ce mot par ville et *aóthe-rabeu* par village.

**43** *Jardin des racines grecques* : Guesde ne pouvait ignorer ce manuel d'étude du grec d'un auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, Lancelot; en effet une édition nouvelle avait été publiée par un professeur de rhétorique du Collège Bourbon en 1824, Joseph Planche, où Guesde fit ses études.

**44** *Laudatores temporis acti* : les louangeurs des temps passés.

**45** *Raynal* : Guesde omet une partie de la citation qui en change quelque peu le sens. Raynal explique que les premiers colons arrivés en Guadeloupe furent rapidement à court de vivres aussi “ on ne voulut pas se contenter de ce qu'ils apportaient volontairement eux-mêmes. La résolution fut prise de les dépouiller & les hostilités commencèrent...” De même à la fin de la citation : “ et ravageaient les plantations de leurs injustes ravisseurs”; citation extraite de l'*Histoire philosophique et politique des isles françoises dans les indes Occidentales*, lausanne (1784), p. 128.

**46** *Sydney Daney (1810-1893)* : magistrat créole de Martinique, auteur d'une *Histoire de la Martinique depuis la colonisation jusqu'en 1815* en 6 volumes, publiée en 1846 à Fort-Royal.

**47** *Lacour* : Auguste lacour (1805-1869), magistrat, auteur d'une *Histoire de la Guadeloupe*, en cinq tomes, parue en 1855. Extraits du tome I, p.139, et p. 141 dans la réédition de 1988.

**48** *Placide Justin* : auteur haïtien d'une *Histoire politique et statistique de l'île d'Haïti, Saint-Domingue ...*, Brière, Paris, 1826.

**49** *quartier de l'Anse-bertrand* : le document d'arpentage de 1732 fait apparaître en Guadeloupe deux concessions de terres réservés aux Caraïbes entre le Cap du Nord et l'Anse Pistolet (150 carreaux) et une plus petite (55 carreaux) au nord de l'Anse des Corps (55 carreaux), là où les archéologues ont mis à jour un cimetière caraïbe (site Morel).

**50** *Comité d'Exposition permanente* : créé le 6 janvier 1859, il fut hébergé ultérieurement au Palais de l'industrie à Paris. Les produits agricoles et autres étaient présentés également dans les salons commerciaux de province.

**51** *L'Herminier* : Joseph Ferdinand L'Herminier (1802-1866), fils de Félix Louis, pharmacien et naturaliste, était médecin civil, chargé des deux hospices de Pointe-à-Pitre. La mairie de Pointe-à-Pitre racheta sa maison en juin 1868 pour en faire un petit musée et héberger les réunions de la Chambre d'agriculture. Après l'incendie de 1871 qui détruisit une grande partie des collections des L'Herminier, dont leur importante bibliothèque, on sauva 212 objets et outils caraïbes. Les événements climatiques et politiques, les pillages et les translocations, ont fait

qu'il n'est resté que 55 haches amérindiennes numérotées et 7 haches non numérotées déposées au Musée Saint-John-Perse de Pointe-à-Pitre.

**52** *Eugène Lamoisse* : peintre et photographe né au Havre en 1824, décédé à Pointe-à-Pitre en 1889) ; une partie de sa famille résidait à Porto-Rico (Darasse, Mourraile), ce qui expliquerait l'ouverture d'un cabinet dans cette île. ( cf. GHC n°51/1993 article de Mme. Gouyé-Petreluzzi). En 1867, d'après une publicité du *Commercial de la Pointe à Pitre*, il déclare arriver de Cuba et ouvrir un atelier de photographie avec Lacavalier frères, rue de la gabarre à Pointe-à-Pitre, "pour exécuter de nouveaux procédés photographiques et particulièrement ceux ayant rapport aux portraits de grandeur naturelle en bustes..." Les gravures sur l'ouragan du 6 septembre 1865 publiées sur l'Illustration furent réalisées d'après des photographies d'Eugène Lamoisse. Sur l'album photographique des outils caraïbes, voir note 13, tome I.

**53** *un fac-similé en plâtre* : une reproduction de ce fac-similé en plâtre de 1m50 x 2m figure dans l'article de du Dr E. T. Hamy, "Journal de la société des Américanistes", 1903, vol 4, p. 83.

**54** *déchiffrera-t-on cette page encore illisible ?* : depuis l'année 1864, la recherche archéologique a bien évidemment progressé et d'autres sites ont été découverts. Les archéologues considèrent que les pétroglyphes ont été gravés entre 600 et 900 ans ap. J.C. cf. les travaux d'Henry Petitjean Roget, André Delpuech, Gérard Richard. De ces deux derniers, auteurs, la dernière étude publiée : *Pétroglyphes de Guadeloupe, nouvelle approche*, CTHS, Paris, 2002. Voir aussi le site du Musée départemental d'archéologie amérindienne : [musee.edgar.clerc@cg971](mailto:musee.edgar.clerc@cg971).

**55** *Rien n'est resté debout ...* : citation approximative d'un vers de Victor Hugo dans "*Les Orientales*, ("Rien ne resta debout de ce peuple détruit", in *Le Feu du ciel*; poème qui se réfère à la destruction de Sodome et Gomorrhe.

## CHAPITRE VI SAINT-CHRISTOPHE

**56** *île d'Aves* : cette petite île appartenant aujourd'hui au Venezuela se situe à l'Ouest de la Guadeloupe, à environ 200 km de la Guadeloupe et de la Dominique. Guesde a pu être au courant des observations faites par le commandant du navire anglais le *Race-Horse*, en 1838 sur l'île d'Aves et de son relevé des épaves des vaisseaux français échoués en 1679 lors de la campagne malheureuse de l'amiral d'Estrées. Cf. le *Plan de la pêche des canons dans l'île d'Aves dite île des oiseaux à l'Amérique méridionale près la Guadeloupe*, [gallica/bnf.fr/ark:/12148/cb43833229w](http://gallica/bnf.fr/ark:/12148/cb43833229w)). Signalons par ailleurs que le *Manuel de la Navigation dans la mer des Antilles et dans le golfe du Mexique*, ( 1853) de Charles Philippe de Kerhallet, par suite d'une coquille, indique la date du naufrage de la flotte française de l'amiral D'Estrées sur l'île d'Aves en 1619, au lieu de 1679.

**57** *dans le mois de mars 1617* : dans un article de G. de Saint-Yves sur la correspondance de l'intendant Patoulet, il semble qu'à l'arrivée du capitaine anglais

Thomas Warner qui débarqua sur l'île une première fois en 1822 et y revint le 28 janvier 1823 "il y trouvait trois Français, probablement des marins de l'équipage d'un corsaire, qui y vivaient tranquillement en véritables robinsons : tout d'abord ces trois Français tentent de s'unir aux caraïbes pour repousser les intrus; puis tout le monde se met d'accord..."in "Les Antilles françaises et la correspondance de l'intendant Patoulet ", *Journal de la Société des Américanistes*, 1903, vol 4, p .60.

**58 Spiegelberg** : chef des brigands dans la pièce de Schiller "Les Brigands".

**59 prix Montyon** : prix de vertu décerné depuis 1782 par l'Académie française et devenu plus tard un prix littéraire.

**60 Concini** : Concino Concini, maréchal de France et marqui d'Ancre. Favori de Marie de Médicis du temps où elle fut régente du royaume de France après l'assassinat d'Henri IV. Louis XVIII le fit assassiner. Il épousa Eléonora Dori, dite Galigai.

**61 Eléonore Galigai** : femme de Concini, condamnée à mort peu après l'assassinat de son époux. Vers 1830 les jeunes romantiques s'emparent de cette figure d'intrigante italienne. Vigny en fait un drame en 1831, et en 1855, on joue encore "La Florentine" de Charles Edmund au théâtre de l'Odéon. Parmi les personnages, une Béatrix et une Eléonore...

**62 que nous appellerons Béatrix** : archétype de la femme éternelle depuis Dante... mais plus vraisemblablement allusion à l'actrice Beatrice Person, (nom de scène Beatrix) célèbre interprète de Catherine de Médicis dans "La Reine Margot", et maîtresse de Alexandre Dumas et de Flaubert.

**63 né au coin d'une borne** : à Paris, les ordures ménagères étaient déposées au pied des bornes où les ramassaient les chiffonniers.

**64 toue** : bateau de pêche fluvial, à fond plat.

**65 tollet** :cheville sur laquelle s'appuie l'aviron.

### CHAPITRE III LE SAUT DE LA LÉZARDE

**66 Armand Barbès** :homme politique deux fois condamné et gracié pour ses activités de républicain (1809-1870) successivement par Louis-Philippe et Napoléon III était le fils d'un médecin militaire originaire du Languedoc, Auguste Barbès, en poste à Pointe-à-Pitre. Ce dernier avait épousé la fille d'un médecin en poste à Gosier, André Berbas marié à une créole Elisabeth Chabert-Lacharrière. Le couple habitait Baie-Mahault avant de rentrer en France où Armand fit ses études de droit (GHC n°26, 1991).

**67 habitation Bellevue** : à l'époque, propriété de MM. Dubos-Miette.

**68 quio** : ou *kio*, nommé ainsi en raison de son cri est un héron, celui de Guadeloupe, un héron vert (*Butorides virescens*).

**69 Pointe-à-Bagu** :devenue au fil du temps Pointe-à-Bacchus, mais les anciennes cartes donnent le nom du premier propriétaire des terres, Jacques Bagu (envi-

ron 1575-1664) ou de sa fille Jeanne Bagu , épouse Nau, née au Petit-Cul-de-Sac (Petit-Bourg).

**70** *bonboat* : canot qui servait à décharger les passagers.

**71** *habitation Pérou* : petite habitation vers le Morne Lézard.

**72** *soucougnans* : encore appelé volant est un sorcier ou une sorcière qui peut de dépouiller de sa peau et voler dans les airs.

**73** *carapates ... tabac à jacquot* : le carapate est le *ricinus* commun, le *palma christi*; le tabac à Jacquot ou guérit-tout, le *pluchea carolinensis*.

**74** *habitation l'Espérance* : appartenant à la famille Vernou de Bonneuil.

**75** *habitation Vernou de Bonneuil* : note précédente.

**76** *coulisse* : sorte de tobogan naturel formé par l'eau des ravines sur des coulées volcaniques.

**77** *ouassous*: nom local des crevettes d'eau douce.

**78** *Montbauban* : rocher ou caye figurant quelquefois sous le nom de Montalvan. Peut-être lié au flibustier du même nom.

## CHAPITRE VII LA DOMINIQUE

**79** *docteur Imray* : John Imray, médecin et botaniste écossais (1811-1880); la Dominique lui doit d'avoir créé la culture industrielle du citron dans sa propriété Batalie au nord de Roseau.

**80** *tête-à-chien* : boa constrictor.

**81** *crapauds de la Dominique* : appelé aussi "mountain chicken" en raison de sa grosseur, c'est le *Leptodactylus fallax*.

**82** *Mame* : éditeur connu pour ses éditions à bon marché.

**83** *dont sa statue est le palladium* : ce n'est plus vrai, depuis quelques années où, sur la place de la Savanne à Fort-de-France, la statue de Joséphine a été décapitée.

**84** *amiral Rodney* : George Brydges Rodney (1718-1792) fut le vainqueur de l'amiral de Grasse dans la célèbre bataille des Saintes, en 1782.

**85** *abundat divitiis*: il regorge de biens. Exemple grammatical sur l'emploi de l'ablatif latin après certains verbes.

## CHAPITRE VIII CARMEN

**86** *les feuilles immenses des sigüines et les madères* : *philodendron* et *caladium colocasia*.

**87** *les jours de packet* : voir page 195 l'explication de l'auteur sur les circuits de ces paquebots.

**88** *Aristide, le juste* : l'histoire d'Aristide dit le Juste telle que racontée par Plutarque met en scène un paysan athénien qui ne savait pas écrire et qui doit voter sur une coquille pour ou contre le bannissement d'Aristide. Par hasard c'est à Aristide lui

même qu'il demande d'écrire son nom. Aristide lui en demande les raisons. le paysan lui répond qu'il ne le connaît pas , qu'il n'a rien contre lui mais qu'il est fatigué de l'entendre appeler "le Juste".

**89** *l'obole destinée à payer Charon* : ou Charon, personnage de la mythologie grecque chargé de mener sur sa barque les âmes des disparus en enfer moyennant une obole.

**90** *Matbilde et Malek-Adbel* : héros romantiques dans "*Matbilde ou mémoires tirés de l'Histoire des croisades*", roman de Sophie Cottin ( 1770-1807). Guesde devait connaître le tableau d'Horace Vernet qui représente ces deux personnages.

**91** *l'île mélancolique* :selon Elias Regnault, "Tabago (*actuellement Tobago*) a été appelé l'île mélancolique, parce qu'elle présente du côté du nord, une masse de montagnes sombres, terminées par des précipices abrupts, qui s'arrêtent brusquement au-dessus de la mer."(*Histoire des Antilles ...*, Paris Didot, 1849).

**92** *jeunesse ruolzée* : jeunesse dorée; le ruolz était un alliage en métal argenté, inventé par un certain M. Ruolz.

**93** *une ménagère* : expression créole qui désignait autrefois la maîtresse de couleur d'un blanc.



## TABLE DES MATIERES DU TOME II

CH. I LE TRÉSOR	p. 3
CH. II ZO	p 26
CH. III RAMÓN VILLODAS	p 53
CH. IV LES CARAÏBES	p.140
CH. V SAINT-CHRISTOPHE	p.173
CH. VI LE SAUT DE LA LÉZARDE	p.241
CH. VII LA DOMINIQUE	p.293
CH. VIII CARMEN	p 320
NOTES	p 399
TABLE	p 411





